



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

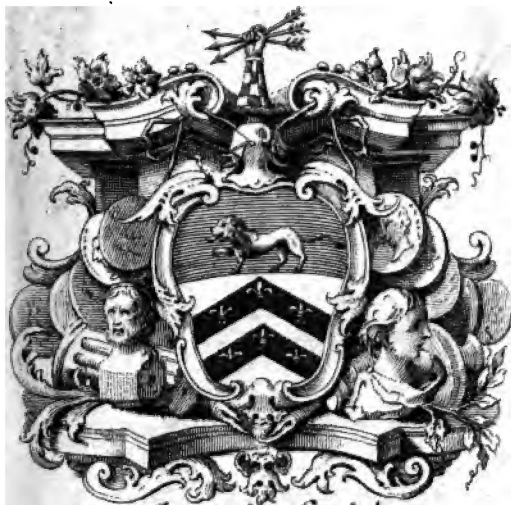
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

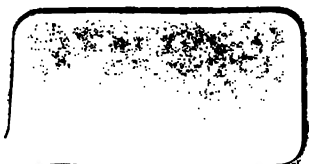
16 Vols.

7/11



*Joseph Smith
British Consul
at Venice.*

2365 f. 36



13 European St.



**HISTOIRE
ROMAINE.**

TOME PREMIER.



HISTOIRE
ROMAINE,
DEPUIS LA FONDATION
DE ROME
JUSQU'A LA BATAILLE
D'ACTIUM:

C'est-à-dire jusqu'à la fin de la République.

*Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université
de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège
Roiel, & Associé à l'Académie Roiale des
Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire rue
saint Jacques, vis-à-vis la rue du
Plâtre, à la Vertu.

M. DCC. XXXIX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





P R E F A C E.



QUAND on envisage ^{Idee gé-}
 avec quelque attention ^{nérale de}
 de quel point est partie ^{l'histoi-}
 la puissance Romaine , ^{re de la}
 & à quel degré d'élévation elle est ^{Républi-}
 parvenue , on est saisi d'étonnement ^{que Ro-}
 & comme ébloui par l'éclat & la ^{maine}
 grandeur des événemens, & encore ^{partagée}
 plus des causes qui ont contribué à ^{en trois}
 former ce vaste & superbe Empire. ^{âges.}
 Qu'étoit Rome dans ses commence-
 mens, sinon un amas confus de pâ-
 tres, d'aventuriers, d'hommes obs-
 curs & inconnus pour la plupart ;
 que le mauvais état de leurs affaires
 ou l'amour de la nouveauté avoient
 réunis ensemble dans l'étroite en-
 ceinte d'une ville pauvre & mépri-
 sée ? Cependant dès le berceau ,
 Tome I. 2 c'est

P R E F A C E.

c'est-à-dire sous le gouvernement de Romulus le premier de ses Rois , elle commença à se faire craindre & à se faire admirer , par le courage indomtable de ce Prince, & par les sages réglemens qu'il établit dès lors , soit pour la Religion, soit pour la guerre & la police. Les autres Rois ses successeurs, presque tous d'un caractère différent, mais assortis merveilleusement entr'eux pour concourir à la même œuvre par des voies différentes, suivirent tous, si l'on en excepte le dernier, le plan que Romulus leur avoit tracé, & y ajoutant chacun quelque partie essentielle, en avancèrent beaucoup la perfection. Car est

a Cum à primo urbis ortu, regis institutis, partim etiam legibus, auspicia, caeremoniae, comitia, patrum consilium, equitum peditumque descripto, tota res militaris divinitus esset constituta; tum progressio admirabilis incredibilisque cursus ad omnem excellentiam factus est dominatu regio rep. liberata. *Tuscul. Quaest. lib. 4. n. 1.*

est remarquable que presque tous les principes de la politique Romaine furent établis sous les Rois , & que ces principes ne firent dans la suite que se développer avec plus de force & d'étendue.

Les progrès du Peuple Romain au dehors dans ces commencemens furent très-lents. Il a lutté pendant près de deux cens cinquante ans autour de Rome sa mère contre les peuples voisins , qui l'attaquant les uns après les autres , le tinrent toujours en haleine , & l'auroient forcé à se rendre habile dans l'art militaire , quand même il n'y auroit pas été porté par son inclination naturelle. Il ne vint à bout de les soumettre que par la patience & les ménagemens , moins attentif à les dompter par la force , qu'à les gagner

a 2

par

a Prima ætas sub Regibus fuit, prope ducentos quinquaginta per annos , quibus circum

ipsam matrem suam cum finitimis luctatus est, *Flor. in Prol.*

par la douceur ; cherchant ^a à s'en faire des amis , non des esclaves ; à se les attacher pour toujours par une soumission non forcée , mais volontaire ; & se faisant une règle de n'ôter pour l'ordinaire aux vaincus que le pouvoir de lui nuire.

Le second âge de Rome , de même durée à peu près que le premier , c'est-à-dire de deux cens cinquante ans , riche en grandes vertus & en grands hommes , fait voir des prodiges de courage , de fermeté , de sagesse , de désintéressement , & sur tout d'amour de la patrie. C'est avec de telles armes qu'elle apprit à mépriser tous les dangers & à surmonter tous les obstacles qui s'opposoient à sa grandeur ; & qu'après avoir soumis enfin toute l'Italie , elle se vit en
état

^a Ad hoc populo Romano, à principio inopi, melius visum amicis, quam servos querere; tutiusque rati volentibus, quam coactis, imperitare. *Sallust. in bello Jugurt.*
Neque victis quidquam, præter injuriæ licentiam eripiebant. *Idem in bello Catilin.*

état de s'étendre au loin , & de porter ses armes au dehors.

Quelle foule de victoires & de conquêtes se présente dans le troisième & dernier âge de la République Romaine , qui ne dure qu'un peu plus de deux cens ans ? Ici commencent les guerres Puniques, qui se font avec un acharnement si opiniâtre , que chacun des deux peuples jaloux croit ne pouvoir subsister que par la ruine de l'autre. Rome prête à succomber , se soutint principalement , durant ses malheurs , par la constance & la sagesse du Sénat. A la fin la patience Romaine l'emporte , & Carthage est subjuguée. Sa ruine fut comme le signal de la défaite des autres peuples , qui tous , chacun à leur rang , vinrent subir le joug , & se soumettre aux Maîtres de l'Univers.

A CONSIDERER de près le fil & l'enchaînement des entrepri-

ses & des conquêtes de Rome , il est aisé de reconnoître qu'elles ont été le fruit d'un dessein & d'un plan formé dès le commencement , suivi dans tous les tems avec une constance admirable , & conduit à sa fin par des routes qui ne se sont jamais écartées du but : ouvrage certainement au dessus de la prudence humaine , comme on le verra dans la suite. Cette ville , sous ses Rois , n'avoit point sans doute formé le dessein de conquérir l'Univers. Mais un même esprit a toujours animé Rome ; toujours elle a voulu conquérir , dominer : toujours elle a suivi les mêmes principes pour arriver à cette fin. Il faut avouer cependant que ses espérances & ses desseins ne se sont aggrandis & étendus qu'avec ses forces.

C'est cet objet qui doit faire une des principales parties de l'étude de l'Histoire Romaine , parce qu'elle en est l'ame ; & que la vûe des dat-

clatés, des faits, des sièges, des batailles, & de tous les autres événemens, si elle est déstituée de la connoissance des ressorts secrets qui mettent tout en mouvement, ne nous présente, à proprement parler, qu'un squelette, qui a tous ses os, tous ses nerfs, & toutes les parties du corps, mais qui est sans vie.

J'essaierai, dans cette Préface ; de donner une légère idée des principaux caractères du Peuple Romain, des règles de conduite sur lesquelles étoit fondé son gouvernement, & des moyens qui ont le plus contribué à l'établissement de sa grandeur. Principes de politique, & principaux caractères des Romains.

LES ROMAINS, dès l'origine & la naissance de leur ville, établirent pour principe fondamental de leur Politique la crainte des dieux, & le respect pour la religion. De là cette multitude de temples, d'autels, de sacrifices ; de là Respect pour la religion & pour le culte des dieux.

les augures, les auspices, & tant de sortes de divinations ; de là ces vœux si fréquens formés dans les pressans besoins de l'Etat, & accomplis avec une si scrupuleuse exactitude. Preuve ^a certaine, dit Sénèque, de l'existence d'un Etre suprême attentif à nos besoins. Car quelle apparence que tous les mortels, dans tous les tems & dans tous les pays, eussent donné de concert dans cette folie, de s'adresser sans cesse à une Divinité sourde & impuissante, dont ils n'auroient pu espérer aucun secours ? Les Romains se trompoient dans l'objet, mais ils raisonnaient juste dans le fond. Persuadés par le seul bon sens, ou plutôt par un reste de religion naturelle, qui n'a pu s'effacer entièrement du cœur des hommes, que la Divinité

^a Quod profectò non fieret, nec in hunc furorẽ omnes mortales consensissent, alloquendi surda numina & inefficaces deos; nisi nosset illorum beneficia nunc ultro oblata, nunc orantibus data. *Seneca de benef. lib. 4. cap. 4.*

vinité dispose de tout dans le gouvernement de l'Univers ; que c'est elle qui distribue aux hommes , selon son bon plaisir , l'esprit, la raison, la prudence , la fermeté d'ame, le courage , & toutes les autres qualités d'où dépend le succès des entreprises , il étoit convenable qu'ils implorassent la Puissance Céleste d'où émanent tous ces dons avantageux. & que par des consultations religieuses ils tâchassent d'en découvrir les arrangemens & les volontés , pour en mériter la protection. Heureux , si avec de telles dispositions, ils avoient connu le vrai Dieu !

On ne peut croire combien cette conviction de la Divinité , qu'ils eroient être présente & présider à tout , gravée profondément dans l'ame encore tendre des enfans par l'éducation , par l'instruction , par les discours des parens , & sur tout par la vûe des cérémonies publiques, fesoit dans la suite une vive impres-

sion sur leurs esprits. La sainteté des sermens, qui se font comme sous les yeux de la Divinité, ne fut nulle part respectée comme à Rome. Les soldats, quelque mécontents & emportés qu'ils fussent, n'osoient quitter leur Généraux, parce qu'ils s'étoient liés à eux par le serment. Dans une longue suite de siècles, personne ne donna jamais au Censeur une fausse déclaration de ses biens. La religion arrétoit la fougue des grandes passions. Elle rendoit les hommes plus dociles & plus soumis à l'autorité légitime. C'étoit un lien qui unissoit étroitement les citoyens d'une même ville, les sujets d'un même Etat. En un mot, c'étoit le plus puissant motif qu'on pût employer pour inspirer du courage dans les combats & dans les dangers.

Cicéron rend sur ce sujet un témoignage glorieux à sa nation.

.. Nous

„ Nous^a avons beau nous flater ,
 „ dit-il , nous ne nous persuaderons
 „ jamais à nous-mêmes que nous
 „ l'emportions , ni par le nombre
 „ sur les Espagnols , ni par la for-
 „ ce du corps sur les Gaulois , ni
 „ par l'habileté & la finesse sur les
 „ Carthaginois , ni par les arts & les
 „ sciences sur les Grecs. Mais l'en-
 „ droit par lequel nous avons incon-
 „ testablement surpassé tous les peu-
 „ ples & toutes les nations , c'est la
 „ piété , c'est la religion , c'est l'in-
 „ time persuasion où nous avons
 „ toujours été qu'il y a des dieux
 „ qui conduisent & gouvernent l'U-
 „ nivers.

APRES LES DIEUX, ce que Amour
 les Romains avoient de plus cher, de la pa-
trie.
 a 6 étoit

a Quàm volumus li-
 cet ipsi nos amemus: ta-
 men nec numero His-
 panos, nec robore Gal-
 los, nec calliditate Pœ-
 nos, nec artibus Græ-
 cos, sed pietate, ac
 religione, atque hac
 una sapientiâ, quod
 deorum immortalium
 numine omnia regi gu-
 bernarique perpexi-
 mus, omnes gentes na-
 tionesque superavi-
 mus. *De Harusp. resp.*
 n. 19.

étoit la patrie. L'affection pour le lieu qui a donné la naissance, est naturelle à tous les hommes : mais il semble que ce sentiment avoit quelque chose de plus animé & de plus vif dans les Romains, que dans aucune autre nation. Ils ^a étoient toujours prêts à tout entreprendre & à tout souffrir pour son salut. Biens, repos, vie, gloire même, amis, parens, enfans, ils se croioient obligés de lui tout sacrifier. Et il ne faut pas s'en étonner, ni juger des dispositions du Peuple Romain par celles des autres peuples. A Rome chaque particulier avoit part au gouvernement : il avoit un intérêt personnel à la prospérité de l'Etat, d'où dépendoient sa sûreté & son bonheur. Les succès publics étoient son ouvrage, parce qu'il y avoit con-

a Pro qua (patria) mori, & cui nos totos dedere, & in qua nostra omnia ponere & quasi consecrare debemus.
2. de Leg. n. 5.

Cari sunt parentes, cari liberi, propinqui, familiares : sed omnes omnium caritates patria una complexa est.
1. Offit. n. 57.

contribué par différentes voies : par la sagesse de ses conseils dans les délibérations , par la fermeté de son courage dans les combats , par le choix des Généraux d'armée & des Magistrats dans les Assemblées. Or il est naturel d'aimer son ouvrage , de s'applaudir avec complaisance sur le succès de ses entreprises, & de s'intéresser vivement à la conservation de tout ce qui nous appartient, & de tout ce que nous possédons. Les Romains trouvoient tout cela dans le salut de leur patrie ; & c'est pour conserver tous ces avantages qu'ils sacrifioient tout pour elle.

Aucun mauvais traitement ne pouvoit étouffer dans leur cœur cet amour que la nature y avoit imprimé dès leur naissance , & que l'éducation avoit bien fortifié. On leur inculquoit dès les premières années de l'enfance, qu'un fils ne peut jamais s'acquitter de ce qu'il doit à une mère ; quand même elle oublierait

roit les sentimens de la nature : & qu'un citoyen est toujours obligé à sa patrie, quelque ingrate & injuste qu'elle puisse être à son égard. De quoi un tel principe ne les rendoit-il pas capables ?

Cette disposition étoit entretenue & cimentée par l'union particulière des citoyens entr'eux. C'est à quoi les premiers Rois, dès le commencement, donnèrent tous leurs soins & toute leur application, convaincus que de là dépendoit le salut de l'Etat. La distribution des Artisans en différens Corps qui les réunissoient tous ensemble chacun selon leur profession, les devoirs réciproques établis entre les Patrons & les Cliens, c'est-à-dire entre les grands & les petits, tendoient à ce but, & contribuoient beaucoup à l'union des citoyens malgré la différence d'emplois, & l'inégalité de conditions.

Amour
de la li-
berté.

UN AUTRE LIEN, encore
plus.

plus ferme que le premier, & qui en serroit les nœuds plus étroitement, étoit l'amour de la liberté. Les Romains aimoient la patrie, parce qu'elle étoit ennemie déclarée de toute servitude & de tout esclavage. Ils se figuroient, sous ce nom de liberté, un état où personne ne fût sujet que de la Loi, & où la Loi fût plus puissante que les hommes.

Ce goût Républicain paroissoit né avec Rome même, & la puissance des Rois n'y fut point contraire, parce qu'elle étoit tempérée par le pouvoir du Sénat & du Peuple, qui partageoient avec eux l'autorité du gouvernement. Il est vrai néanmoins que pendant tout ce temps ce ne fut encore qu'un foible essai de la liberté. Les mauvais traitemens de Tarquin le Superbe en réveillèrent vivement en eux l'amour, & ils en devinrent jaloux à l'excès, quand ils en eurent goûté la douceur

ceur toute entière sous les Consuls.

Il falloit que dès lors cet amour de la liberté fût bien vif & bien violent, pour étoufer dans un père tous les sentimens de la nature, & pour lui mettre en quelque sorte un poignard à la main contre ses propres enfans. Mais Brutus crut devoir scéler par leur sang la délivrance de la patrie, & inspirer aux Romains pour tous les siècles par cette sanglante exécution une horreur invincible de la servitude & de la tyrannie.

Ce fut l'effet véritablement que produisit cet exemple. Le plus léger soupçon contre un citoyen de vouloir donner atteinte à la liberté, fesoit oublier dans l'instant même toutes ses grandes qualités, & tous les services qu'il pouvoit avoir rendus à sa patrie. Marcius, tout brillant encore de la gloire qu'il s'étoit acquise au siège de Corioles, fut banni pour cette seule raison. Sp.

Mélius,

Mélius, malgré ses libéralités à l'égard du Peuple, & à cause de ces libéralités même, qui l'avoient rendu suspect, fut puni de mort. Manlius Capitolinus fut précipité du haut de ce même Capitole qu'il avoit défendu si courageusement, & qu'il avoit sauvé des mains des Gaulois, parce qu'on crut qu'il vouloit se faire Roi. Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, étoit l'amour de la liberté & l'amour de la patrie.

JOIGNEZ à ces deux caractères le desir de la gloire, & l'envie de dominer, vous aurez le Romain tout entier.

La gloire, étoit le grand mobile de ces belles actions qui ont fait tant d'honneur aux Romains. Je ne prétends pas ici les justifier sur ce point : je marquerai dans la suite ce qu'il en faut penser. Je ^a dis

Passion
pour la
gloire.

^a Civitas, incredibile brevi creverit : tanta memoratu est, adepta cupiditate incesse libertate quantum rat! *Salust.*

seulement que c'est cette vûe, ce motif d'honneur, qui fit prendre en peu de tems de si merveilleux accroissemens à la République, depuis qu'elle se fut mise en liberté. Les fréquens exemples d'amour de la patrie & de dévouement au bien public dont Rome fut témoin dans ce tems de crise, & qu'elle récompensa d'une manière si éclatante, allumèrent, non seulement dans la Noblesse, mais parmi le peuple même, cette noble émulation & ce beau feu de gloire qui fait tout entreprendre, & donnèrent le ton, pour ainsi dire, à toute la nation, & pour toujours. Avides de louanges, ils comptoient l'argent pour rien, & n'en fesoient cas que pour le distribuer. Ils se contentoient d'un bien médiocre, mais desiroient la gloire sans mesure.

Desir de
dominer.

LE DESIR d'être honoré produit

a	Laudis avidi, pecu-		vitias honestas vole-
niz	liberales erant :		bant. <i>Sallust. in bello</i>
gloriam	ingentem, di-		<i>Catil.</i>

duit pour l'ordinaire celui de dominer. Il paroît beau d'être le maître, de commander aux autres, d'imposer des Loix, de se faire craindre & obéir. Cette ^a passion, naturelle à tous les hommes, étoit plus vive & plus agissante dans les Romains, que dans aucun autre peuple. On diroit, à voir le ton d'autorité qu'ils prennent d'assez bonne heure, que dès lors ils se croioient destinés à devenir un jour les maîtres du monde. Ils traitoient avec douceur les peuples vaincus, mais en exigeant toujours d'eux une soumission marquée. Une première victoire conduisoit à une seconde. Poussant leurs conquêtes de proche en proche, ils alloient toujours en avant, & ne savoient ce que c'étoit que de s'arrêter. Tout ^b ce qui

ne

^a Ea libido dominandi, inter alia vitia generis humani, meracior inerat populo Rom. *S. August. de Civ. Dei, lib. 1. cap. 30.*

^b Omnia non serva, & maxime regna, hostilia ducant. *Sallust. in fragm.* C'est Mithridate qui parle dans ce passage, & dans le suivant.

ne se foumettoit point à eux, étoit ennemi ; & sur tout les têtes couronnées. La ^a raison qui les engageoit à faire la guerre à tous les peuples , à toutes les nations , à tous les Rois , n'étoit autre , qu'une passion démesurée de dominer. Mais cette ambition étoit couverte d'un voile d'équité , de modération , de sagesse , qui lui ôtoit tout ce qui auroit pu la rendre odieuse. Si les Romains étoient injustes pour conquérir , ils gouvernoient avec douceur les nations subjuguées , & elles ne furent jamais plus heureuses que sous leur domination. Ni la Grèce , ni l'Asie mineure , ni la Syrie , ni l'Egypte , ni enfin la plupart des autres provinces , n'ont été sans guerre que sous l'Empire Romain.

L E S

<p>a Namque Romanis , cum nationibus, popu- lis, regibus cunctis, una & ea vetus causa bel-</p>	<p> landi, est, cupido pro- funda imperii. <i>Sallust.</i> <i>ibid.</i></p>
---	--

LES QUALITÉS dont j'ai ^{Quelle étoit la} parlé jusqu'ici , si propres à faire ^{constitution de} des Conquérans , étoient aidées ^{la Répu-} & soutenues par la constitution même ^{blique} de l'Etat , & par les principes ^{Romaine.} de politique sur lesquels rouloit le gouvernement des Romains.

Deux Corps partageoient à Ro- ^{Deux} me l'autorité , le Sénat , & le Peu- ^{Corps de} ple. Nous les verrons toujours aux ^{Divi-} prises l'un contre l'autre dans tou- ^{sions} te la suite de l'histoire. Une ja- ^{contin-} lousie mutuelle , fondée d'un côté ^{elles en-} sur le desir de dominer dans la Ré- ^{tre le Sé-} publique , de l'autre sur celui de ^{nat & le} se conserver libres & indépendans , ^{Peuple,} excitera entr'eux des querelles & ^{utiles à} & des combats qui ne finiront qu'a- ^{l'un & à} vec la République même. Ce peu- ^{l'autre.} ple généreux , qui se regardoit comme né pour commander à tous ses voisins , ne pouvoit consentir à se laisser réduire en une espèce de servitude par ses concitoiens. De là tant de résistances aux entreprises que

que fesoient les Grands pour se rendre les maîtres : de là tant d'efforts pour s'égalier aux Nobles , & pour partager avec eux les charges & les honneurs.

Il semble que des dissensions si continuelles auroient dû dès les premiers siècles , sinon ruiner entièrement , du moins beaucoup affaiblir les forces de l'Etat. Cependant le contraire arriva , & elles ne servirent qu'à conserver & à affermir la liberté. Si l'autorité avoit été toute entière entre les mains du Sénat , elle auroit pu dégénérer bientôt en tyrannie & en pouvoir despotique. Mais le Peuple étant venu à bout , par une opiniâtre résistance , de la partager avec lui , elle demeura dans une espèce d'équilibre qui fut le salut de la République.

Utilité
des dissensions
entre le

Il faut l'avouer : ces dissensions , quoiqu'accompagnées d'un grand nombre d'inconvéniens , procurèrent

rent un avantage considérable à l'Etat. Elles formèrent une multitude de gens d'un grand mérite , & en perpétuèrent la succession & la durée. Les Patriciens , qui s'obstinoient à se conserver à eux seuls les commandemens, les honneurs, les magistratures , ne pouvant les obtenir que par les suffrages des Plébeiens , étoient obligés de faire tous leurs efforts pour prouver qu'ils en étoient dignes par des qualités supérieures , par des services réels & multipliés , par des actions d'éclat dont leurs adversaires mêmes étoient témoins , & auxquelles ils ne pouvoient refuser leur estime & leurs louanges. Cette nécessité de dépendre du jugement du Peuple pour entrer dans les charges , obligeoit toute la Jeunesse Patricienne à se donner tout le mérite capable de gagner les suffrages de Juges qui les examinoient à la rigueur , & qui n'étoient point disposés à avoir
pour

pour les Candidats une molle indulgence , tant par l'amour qu'ils avoient pour la gloire & la prospérité de l'Etat , que par la jalousie héréditaire qu'ils conservoient à l'égard du Corps des Patriciens.

Les Plébeïens de leur côté , en prétendant aux premières dignités de la République , se virent contraints de se mettre en état de convaincre leurs citoyens qu'ils avoient toutes les qualités nécessaires pour les bien remplir. Il falloit donner des marques d'une valeur distinguée , d'une sage & prudente conduite , d'une grande capacité pour remplir toutes les fonctions des charges qui conduisoient par degrés jusqu'aux premières. Il falloit avoir , non seulement les vertus militaires , & la science de conduire une armée ; mais le talent d'opiner dans le Sénat , de haranguer le Sénat & le Peuple , de faire le raport des grandes affaires de l'Etat , de répondre

pondre aux Ambassadeurs des peuples étrangers , & d'entrer avec eux dans les négociations les plus délicates & les plus importantes. Par toutes ces obligations , que l'ambition imposoit aux Plébeïens pour obtenir des dignités , il se voioit forcé de faire preuve d'un mérite complet , & du moins égal à celui des Patriciens.

Voilà une partie des avantages , que produisoient ces disputes si animées entre le Sénat & le Peuple , d'où résultoit une vive émulation entre les deux Ordres , & une heureuse nécessité de produire au dehors des talens , qu'une union & une paix continuelle auroit peut-être amortis & rendu inutiles : à peu près , s'il m'étoit permis d'user de cette comparaison , comme d'un morceau d'acier battu avec un caillou , il sort une étincelle & un feu , qui sans cette espèce de

violence y demeureroit toujours caché & enseveli.

Lib. 1. de Orat. n. 199. Il y a plus. Antoine ce fameux Orateur, dans un célèbre plaidoyer dont Cicéron nous a conservé le plan, & où il défendoit un citoyen appelé en jugement pour une sédition où il avoit eu part, montre^a en général que ces disputes & ces dissensions entre le Sénat & le Peuple, quoique toujours tristes & fâcheuses en elles-mêmes, étoient quelquefois justes & presque nécessaires pour le bien public. Que sans ces divisions on n'auroit pu venir à bout ni de chasser les Rois de la ville ni de créer des Tribuns du Peuple, ni de mettre un frein à la puissance Consulaire, ni d'établir,

<p>^a Conclufi ita ut dicerem, etfi omnes moleftæ femper feditiones fuiffent, juftas tamen fuiffie nonnullas, & prope neceffarias. Neque Reges ex hac civitate exigi, neque Tribunos plebis creari, ne-</p>	<p>que plebifcitis toties confularempoteftatem minui, neque provocationem, patronam illam civitatis ac vindictam libertatis, populo Rom. dari fine nobilium diffenfione poffuille.</p>
---	--

blir l'Appel , qui étoit le ferme appui de la liberté , & le salut de l'Etat.

Je m'arrête un peu sur ces mouvemens & ces troubles de Rome , qui occuperont une grande partie de l'histoire des commencemens de la Republique , (& je crains bien que le Lecteur n'en soit ennuié) parce qu'il est important d'en approfondir les causes , les effets , & les suites.

Ajoutons que ces dissensions mêmes contribuent plus que toute autre chose à faire connoître la sagesse & du Sénat , & du Peuple Romain. Elles intéressoient les deux Ordres de l'Etat par les endroits les plus sensibles , & étoient poussées avec toute la vivacité & toute la violence possible. Néanmoins, pendant près de quatre siècles, c'est-à-dire jusqu'au tems des Gracques , elles ne coûtèrent pas une seule goutte de sang à la République. Le Sénat savoit

Modération admirable du peuple Romain.

prévenir les excès où le Peuple auroit pu se porter , en se relâchant à propos de sa fermeté , & en lui accordant en tout ou en partie ce qu'il demandoit : & le Peuple quelquefois , se piquant de générosité , se contentoit de la bonne volonté du Sénat , & n'en usoit point. La dispute au sujet du Consulat , où le Peuple prétendoit avoir part , fut des plus vives & des plus échauffées. Le Sénat enfin prit un tempérament. Il consentit qu'au lieu de Consuls on nommât des Tribuns militaires , qui pourroient être indistinctement choisis entre les Patriciens ou les Plébeïens. Le Peuple , si fier lorsqu'il falloit défendre sa liberté & son honneur , se montra si modéré après que la chaleur des débats fut passée , qu'il nomma trois Tribuns militaires tous Patriciens. *Où a trouveroit-on aujourd'hui , s'é-*

crie

a Hanc modestiam , nunc in uno inveneris ,
æquitatemque , & al- quæ tunc populi uni-
tudinem animi ubi versi fuit, Liv. lib 4. c. 6.

crie Tite-Live plein d'une juste admiration , *en un seul particulier la modération , l'équité , la grandeur d'ame qui parut alors dans tout un peuple ?*

D'où croit-on que venoit une retenue si rare & si admirable ? C'est que ces deux Ordres se respectoient sérieusement , & qu'ils étoient réellement très-respectables par un caractère & un mérite non communs. Ce respect réciproque naissoit de l'intime conviction qu'ils étoient mutuellement nécessaires à l'Etat , & que l'extinction de l'un des deux Ordres entraîneroit infailliblement la ruine du tout. Qu'auroit fait le Sénat en effet , & que feroit-il devenu sans le Peuple , sur tout environné de nations voisines toutes jalouses de son aggrandissement ? & qu'auroit fait le Peuple aussi sans le Sénat , qui renfermoit dans son sein tous les Généraux d'armée , tous les Magistrats , tous

les Pontifes , tous les principaux soutiens de l'Etat ? Ces considérations , ces vûes arrétoient de part & d'autre les contestations quand on étoit le plus près de la rupture.

La suite de l'histoire nous fournira une foule d'exemples de modération & de sagesse , qui nous doivent donner une grande idée du Peuple Romain , & qui nous font connoître parfaitement le fond de son caractère. Il ^a ne faut pas en juger par certains accès de violence & de fureur , auxquels le portoient les harangues féditieuses de ses Tribuns , qui le tiroient de son assiette naturelle : comme la mer , tranquille par elle-même , n'est agitée que par une force étrangère. Il ^b arrivoit que souvent d'un côté

a Multitudo omnis , sicut natura maris , per se immobilis est : venti & auræ cient. Ita aut tranquillum aut procellæ in vobis sunt , &

causa atque origo omnis furoris penes auctores est. *Liv. lib. 28. cap. 27.*

b Non enim natura , neque dissidio , neque odio

côté de sages & généreux Consuls mettoient obstacle aux entreprises téméraires des Tribuns emportés & violens ; & que de l'autre des Tribuns bien intentionnés s'opposoient à la domination injuste que vouloient usurper des Consuls ambitieux. Cette espèce de guerre domestique ne venoit ni de part ni d'autre d'un fond de haine , & d'aversion naturelle , mais , en bien des occasions , de la mauvaise disposition de ceux qui se trouvoient en place. Dans les conjonctures difficiles , dans les tems orageux , lorsque le Peuple délibéroit de sang froid & sans passion , uniquement attentif au bien public il se livroit sans réserve aux avis du Sénat , &

b 4

quel-

odio penitus infito , bellum nescio quod habet susceptum consulatus cum tribunatu , quia persæpe seditiosis atque improbis tribunis plebis boni & fortes consules obstiterunt , & quia vis tribu-

nitia non numquam libidini restitit consulari. Non potestatum dissimilitudo , sed animorum disjunctio dissensionem facit. Cic. orat. pro leg. agrar. ad pop. n. 14.

quelque jaloux qu'il fût de son autorité, il lui abandonnoit entièrement la conduite des affaires.

|| Sageffe,
pruden-
ce, gravi-
té du Sé-
nat Ro-
main.

IL AVOIT grande raison d'en user ainsi. Y eut-il jamais chez aucun peuple un Sénat comme celui de Rome, (je parle des bons tems de la République) où les affaires fussent traitées plus mûrement, ou avec une prévoyance plus éclairée, ou avec un plus grand zèle pour le bien public ? Le Saint-Esprit n'a pas dédaigné, comme le remarque M_r. Bossuet dans son Discours sur l'Histoire universelle, de louer dans le Livre des Maccabées la haute prudence & les conseils vigoureux de cette sage Compagnie, où personne ne se donnoit de l'autorité que par la raison, & dont tous les membres conspiraient à l'utilité publique sans partialité & sans jalousie.

1. Mac-
cab. VIII.
15. 16.

Une sorte d'éblouissement passager avoit fait oublier à la plupart

part des Sénateurs les anciennes maximes dans une affaire importante. Rome & Pyrrhus étoient presque d'accord d'un Traité de paix qui auroit fait peu d'honneur à la République. Appius Claudius, tout aveugle & infirme qu'il étoit, se fait porter en chaise dans le Sénat, dissipe en un moment tous les nuages qui avoient aveuglé cette sage Compagnie, & fait rompre le Traité qui étoit prêt de se conclure.

Tout le monde fait la célèbre réponse de Cinéas à Pyrrhus, qui lui avoit demandé ce qu'il pensoit du Sénat Romain. Il lui dit qu'en voiant cet auguste Corps, il avoit cru voir une assemblée de Rois, tant il paroissoit de dignité, de grandeur, & de majesté dans leur maintien, dans leurs discours, & dans toute leur personne.

Fabricius soutint dignement cette idée dans la conversation qu'il eut avec le même Pyrrhus, où le Ro-

veilleusement un si haut personnage par leur conduite & par leurs sentimens. Car leur grandeur n'étoit point appliquée sur leur fortune : elle avoit racine en eux, elle tenoit à leur esprit & à leur cœur.

Voilà ce qu'étoit le Sénat. C'est à lui que Rome devoit toute sa puissance & toutes ses conquêtes. Outre que c'étoit de son sein qu'on tiroit tous les Généraux & tous les Commandans, c'étoit là que se formoient les grandes entreprises, que se prenoient les généreuses résolutions, que se traitoient les importantes affaires de l'Etat avec un secret & une sagesse qu'on a peine à

Liv. lib.
42. cap.
14.

comprendre. Une délibération au sujet de Persée dernier Roi de Macédoine, tenue dans une Compagnie de trois cens hommes, demeura secrète pendant quatre ans entiers, & l'on ne sut ce qui s'y étoit passé que lorsque la guerre fut achevée.

Quelle

Quelle ressource pour une nation , si l'on en connoissoit l'avantage , qu'un Conseil toujours subsistant , où , par une tradition vivante , se conservent sans altération & sans dépérissement les anciennes maximes & l'esprit , pour ainsi parler , de l'Etat ! C'est la plus juste idée qu'on se puisse former du Sénat de Rome. Quand ^a à la place des Rois, dont le pouvoir despotique , sous le dernier Tarquin , étoit devenu insupportable , on eut créé des Magistrats annuels , le Sénat fut regardé dès lors comme le Conseil public & perpétuel de la République , & comme devant être le gardien

^a Cum regum potestatem non tulissent (maiores nostri,) ita magistratus annuos creaverunt, ut consilium Senatus reipublicæ proponerent sempiternum.... Senatum reipublicæ custodem, præsidem, propugnatorem collocaverunt. Hujus ordinis auctoritate uti magistratus, & quasi ministros gravissimi consilii esse voluerunt: Senatum autem ipsum proximorum ordinum splendore confirmari, plebis libertatem & commoda tueri atque augere voluerunt. Cic. pro Sext. n. 137.

dien des Loix , l'ame des délibérations , le défenseur de la liberté & des intérêts du Peuple. L'autorité , à proprement parler , du moins celle qui vient de la prudence & de la sagesse , résidoit dans cet auguste Corps. Elle passoit de là , & étoit communiquée aux Magistrats, qui en étoient comme les ministres ; & les autres Ordres de la République contribuoient à relever le mérite & la gloire du Sénat. En un mot , il étoit le fidèle dépositaire des principes de politique de l'Etat.

Maximes
& coutu-
mes lou-
ables é-
tablies
dès le
com-
mence-
ment.

ON VERRA dès les commen-
cemens , comme je l'ai déjà obser-
vé , un plan de gouvernement for-
mé sous les Rois mêmes , & forti-
fié ensuite sous les Consuls , dont
jamais Rome ne s'écarta : je par-
le des grands principes de politi-
que.

Atten-
tion con-
tinuelle

Lorsque le menu peuple fut dé-
chargé de tout impôt , le Sénat , en
dé-

déclarant que ^a les pauvres payoient à multiplier le
 un assez grand tribut à la République nombre
 en nourrissant leurs enfans , montra des ci-
 par cette Ordonnance qu'il favoit toiens..
 en quoi consistoient les vraies ri-
 chesses d'un Etat.

Dans le dessein de former à Ro-
 me un grand Empire , le premier
 soin devoit être de la bien peupler,
 & de la remplir d'habitans.. C'est
 ce que fit d'abord Romulus , en y
 invitant les étrangers , & en faisant
 un favorable accueil à ceux qui ve-
 noient y établir leur domicile. La
 coutume d'incorporer parmi les ci-
 toiens Romains en tout ou en par-
 tie les habitans des villes voisines
 qu'on avoit prises par force , mit
 Rome en état de mettre sur pié ,
 dès le temps du sixième Roi , un
 corps de troupes de quatre-vingts
 mille hommes , & bientôt après de
 plus de deux cens mille combattans.

Cette

^a Pauperes satis sti- | beros educarent. Liv.
 pendii pendere , si li- | lib. 2. cap. 9.

Cette industrie manqua à Sparte & à Athènes, dont aussi il ne sortit jamais plus de vingt mille hommes à la fois.

La multitude des citoyens, qui croissoit tous les jours à Rome avec les nouvelles conquêtes, pouvoit lui être à charge : les Colonies obvièrent à cet inconvénient, & le convertirent en un des plus grands avantages & des plus fermes appuis de l'Empire. Elles produisoient deux effets admirables : l'un, de décharger la ville d'un grand nombre de citoyens, & la plupart pauvres ; l'autre, de garder les postes principaux, & d'accoutumer peu à peu les étrangers aux mœurs Romaines.

Jamais Rome ne s'écarta de ces deux coutumes établies presque dans le tems de sa fondation, & elles furent une des principales causes de sa grandeur ; sur tout la première qui aggregeoit au nombre des

des citoiens les ennemis vaincus. Par ce moien elle se mit en état de n'avoir pas besoin de troupes étrangères , qui deviennent fort dangereuses quand elles surpassent , ou que même elles égalent les forces des naturels du pays, parce qu'on ne trouve dans ces troupes mercénaires, & que le gain seul conduit, ni zèle , ni sûreté , ni obéissance. Carthage sentit bien ce danger, qui la mit à deux doits de sa perte.

Je ne mets point les Latins au nombre des étrangers par rapport à Rome. Elle avoit su après de longues contestations en faire des amis & des alliés qui disputoient de zèle & de fidélité avec les Romains mêmes, & qui ne lui laissoient rien à craindre , quoique le contingent de troupes qu'ils fournissoient égalât & surpassât même en nombre celles des Romains. La manière dont ils s'attachèrent pour toujours un peuple si puissant , mérite d'être

ici

Peuples
Latins
attachés
d'une
manière
particu-
lière à la
Républi-
que Ro-
maine.

ici rapportée , & mettra dans tout son jour le grand principe de la politique des Romains par rapport aux peuples vaincus , qui étoit de les gagner par la douceur & par la clémence.

Les Latins , nation puissante & belliqueuse , après avoir vécu pendant cent ans depuis la bataille du Lac Régille sous les loix de Rome comme bons & fidèles alliés, se révoltèrent enfin, & poussèrent la fierté & l'insolence jusqu'à demander que la moitié du Sénat de Rome , & l'un des deux Consuls , fussent choisis parmi eux. Ils furent pleinement vaincus & défaits d'abord par Manlius Torquatus, puis par le petit-fils du grand Camille. Ce dernier les ayant contraint de se rendre, & de se remettre à la merci des Romains, établit des garnisons dans toutes leurs places, prit des otages en grand nombre, & vint rendre compte au Sénat de l'état où étoient réduits les

les Latins. Il le fit en ces termes. *Dans la délibération que vous allez commencer , les dieux immortels ont tellement remis entre vos mains le sort des Latins , qu'il dépend uniquement de vous de statuer s'ils subsisteront encore , ou s'ils périront. Vous pouvez vous procurer pour toujours la paix de leur part , ou en sévissant contr'eux, ou en leur pardonnant. Voulez-vous les traiter avec la dernière rigueur ? vous êtes les maîtres de ruiner sans ressource & de réduire en solitude tout le pays Latin , qui vous a fourni jusqu'ici de si excellentes troupes. Voulez-vous , à l'exemple de vos ancêtres , accroître vos forces en recevant les vaincus au nombre de vos citoyens ? vous en avez une belle occasion , & qui vous fera un honneur infini. Car ^a le moien le plus sûr de nous attacher les peuples que nous avons soumis*

a. Certè id firmissimum longè imperium | est , quo obediētes
gaudent.

mis par la force des armées, est de leur faire goûter notre gouvernement. Mais quelque résolution que vous preniez, il faut qu'elle soit prompte. Le Sénat n'hésita point, & suivit le parti de la douceur que le discours du Consul lui avoit insinué assez clairement. Rome en fut bien récompensée par la fidélité constante que les Latins lui gardèrent dans tous les tems, & en particulier après la bataille de Cannés, après laquelle presque toute l'Italie ayant pris le parti du vainqueur, les Latins demeurèrent inviolablement attachés aux Romains, & leur donnèrent par là le moien de se relever de leur perte.

Liv. lib.
23. *cap.*
12.

Quelques fois les Romains, pour jeter la fraieur parmi les peuples, affectoient de laisser dans les villes prises des exemples terribles de sévérité, & de paroître impitoyables à qui attendoit la force pour se rendre : mais, & par principe de politique,

litique, & par leur panchant naturel, ils inclinoient beaucoup plus vers la clémence. Virgile a parfaitement représenté ce double caractère des Romains par ce beau vers connu de tout le monde :

Parcere subjectis, & debellare superbos ;

Epargner les Peuples qui se soumettent, & briser ceux qui résistent.

JE P A S S E insensiblement aux ^{Qualités} vertus guerrières du Peuple Ro- ^{guerrières du} main. Je ne les toucherai que légèrement, d'autant plus que j'en ^{Peuple Romain.} ai parlé ailleurs avec quelque étendue. Tout conspiroit à leur inspirer une ardeur martiale. Les guer- ^{Tome XI. de l'Histoire ancienne.} res continuelles qu'ils eurent à soutenir contre leurs voisins, leur rendirent le métier des armes nécessaire & familier. Le labour, qui faisoit leur occupation ordinaire, les préparoit merveilleusement aux
exer-

exercices militaires. Le ^a rude travail de la campagne endurecit & fortifie le soldat , au lieu que la ville n'est propre qu'à l'amollir. Nulles fatigues ne rebutent des mains qui passent de la charrue aux armes.

Jeuneſſe
Romaine
endurcie
de bonne
heure
aux tra-
vaux &
aux fati-
gues.
Veget.
lib. I.

On a peine à croire ce que les Auteurs nous disent des soldats Romains. On les accoutumoit à faire en cinq heures vingt, & quelquefois vingt quatre milles de chemin, c'est-à-dire au moins six ou sept lieues. Pendant ces marches on leur faisoit porter des poids de soixante livres. On les entretenoit dans l'habitude de courir & de sauter tout armés. Combien les jeunes Romains s'endurciſſoient-ils par les exercices du champ de Mars , où, après de longues courses à pié & à cheval, ils se jettoient pleins de sueur dans le Tibre, & le passoient à la nage!

Voilà

a Fortior miles ex
confragoſo venit : ſe-
gnis eſt urbanus & ver-
na. Nullum laborem

recuſant manus , quæ
ad arma ab aratro
transferuntur. *Senec.*
Epist. 51.

Voilà de quoi ils se piquoient , & voilà ce qui formoit des soldats & des Officiers. La ^a Jeunesse Romaine , dit Salluste , dès qu'elle étoit en état de porter les armes , apprenoit le métier de la guerre en s'exerçant dans le camp aux plus rudes travaux. Elle se piquoit, non de donner des repas , ou de se livrer aux plaisirs , mais d'avoir de belles armes & de beaux chevaux. Aussi nulles fatigues ne lassoient de tels hommes , nulles difficultés ne les rebutoient , nul ennemi ne leur inspiroit de la crainte. Leur courage les rendoit supérieurs à tout.

Nul

^a Jamprimum juven-
tus, simul ac belli pa-
tiens erat, in castris per
laborem usu militiam
discebat : magisque in
decoris armis & mili-
taribus equis , quàm
in scortis atque con-
viviis, libidinem ha-
bebat. Igitur talibus vi-
ris non labor insolitus,
non locus ullus asper
aut arduus erat, non

armatus hostis formi-
dolosus : virtus omnia
domuerat. Sed gloriæ
maximum certamen in-
ter ipsos erat. Quisque
hostem ferire, murum
ascendere , conspici
dum tale facinus face-
ret, properabat. Eas
divitias, eam bonam
famam, magnamque
nobilitatem putabant.
Sallust. in bell. Catil.

Nul combat plus vif & plus animé pour eux que celui de l'émulation qui les portoit à se disputer les uns aux autres le prix de la gloire. Frapper l'ennemi, escalader une muraille, se faire distinguer par quelque action hardie, c'étoit-là toute leur ambition, c'est par où ils cherchoient à se faire estimer, c'est en quoi ils croioient que consistoit la véritable noblesse.

Les soldats endurcis de la sorte jouissoient ordinairement d'une santé robuste. On ne remarque pas, dans les Auteurs, que les armées Romaines, qui fesoient la guerre en tant de climats, périssent beaucoup par les maladies : au lieu qu'il arrive souvent aujourd'hui que des armées, sans avoir combattu, se fondent, pour ainsi dire, dans une campagne.

Emula-
tion jet-
tée par-
mi les
troupes

On ne se contentoit pas d'endurcir les corps : on songeoit encore plus à inspirer du courage. Les
actions

actions militaires , comme le re-^{par les}
 marque M^r. Bossuet , avoient mil-^{louanges}
 le récompenses , qui ne coutoient ^{& par les}
 rien au public , & qui étoient in-^{récom-}
 finiment précieuses aux particuliers, ^{Discours}
 parce qu'on y avoit attaché la gloi-^{sur l'Hi-}
 re si chère à ce peuple belliqueux. ^{stoire uni-}
^{verselle.}

Une couronne d'or très-mince , &
 le plus souvent une couronne de
 feuilles de chêne , ou de laurier ,
 ou de quelque herbage plus vil en-
 core , devenoit inestimable parmi
 les soldats , qui ne connoissoient
 de plus belles marques que celles
 de la vertu , ni de plus noble di-
 stinction que celle qui venoit des
 actions glorieuses.

Quel effet pense-t-on que pro-
 duisissent dans l'esprit des soldats &
 des Officiers des louanges données
 à la tête de l'armée par le Général
 après un combat où ils s'étoient
 distingués d'une manière particulié-
 re ! Et ces louanges étoient accom-
 pagnées de monumens glorieux &

de preuves sensibles & permanentes de leur mérite, qu'ils laissoient à leur postérité comme un précieux héritage. C'étoient-là pour eux de véritables lettres de noblesse : c'étoient d'ailleurs des titres assurés pour monter à des places plus avantageuses & plus honorables, qui n'étoient accordées qu'au mérite, & non enlevées par la brigue & par la cabale. De simple soldat, on pouvoit en passant successivement par différens degrés, arriver jusqu'au Consulat. Quelle agréable perspective pour un bas Officier, d'envisager dans le lointain les premières charges de l'Etat & de l'armée comme autant de récompenses auxquelles il pouvoit aspirer !

C'est par là que l'on relève le courage des moindres soldats, qu'on les intéresse à la gloire & aux succès des entreprises, & qu'on en fait, j'oserois presque dire, autant de héros. C'est par là qu'on se dispense
des

des récompenses pécuniaires , qui chargent un Etat , & l'épuisent ; & qui ne suffisant jamais pour récompenser tous les services , font nécessairement des mécontents , & causent un découragement presque général. Ce soin industrieux de mettre la vertu & le mérite en honneur , est le véritable caractère de la République Romaine , & le moyen qui a contribué le plus efficacement & en même tems le plus gratuitement à sa grandeur. Quelques branches de chêne ou de laurier , comme je l'ai déjà observé , lui ont suffi pour paier les services de ceux qui lui ont procuré la conquête de l'univers.

Pour ce qui regarde les Généraux , quelle impression l'honneur du Triomphe ne devoit-il pas faire sur l'ame d'un particulier , au devant duquel venoit le Sénat en corps avec tous les Ordres de l'Etat , pour qui tous les temples fu-

moient des sacrifices offerts aux dieux en action de grâces de sa victoire , & qui montré en spectacle sur un char superbe , voioit marcher devant lui les glorieuses dépouilles qu'il avoit remportées , & étoit suivi de l'armée victorieuse , qui fesoit retentir toute la ville de louanges non suspectes , & justement méritées ! Une si auguste cérémonie sembloit élever le Triomphateur au dessus de l'humanité.

Sévérité
de la discipline.

LES ROMAINS , dans la guerre , savoient faire usage des châtimens , aussi bien que des récom-

Liv. lib.
8. cap. 35.

penfes. La fermeté d'un Dictateur à l'égard de son Général de la Cavalerie , qui ne put être sauvé de la mort que par les prières & les instantes supplications du Peuple entier; l'inexorable sévérité du Consul Manlius contre son propre fils , qu'il fit impitoiablement mourir , quoique victorieux , parce qu'il avoit combattu contre son ordre :

Ibid.
cap. 7.

ces

ces exemples firent sur les esprits une terrible impression de crainte, qui devint pour toujours le ferme lien de la discipline militaire. Aussi n'a-t-elle jamais été observée chez aucun peuple aussi inviolablement que chez les Romains ; & ^a c'est ce qui contribua plus que toute autre chose à les rendre victorieux de tous leurs ennemis.

COMMENT ne l'auroient-ils pas été avec des troupes formées, comme nous l'avons vû, & sur tout dirigées dans leurs opérations par les principes les plus propres à faire des conquérans ? C'en étoit un chez les Romains de ^b ne connoître d'autre terme de la guerre que la victoire, & pour cela de surmonter avec une persévérance infatigable tous les obstacles & tous les dangers qui la pouvoient retarder.

Constante dans les plus grands dangers & les plus grands malheurs.

^a Disciplina militaris, qua stetit ad hanc diem Romana res, Liv.

^b Nec finem ullum alium belli quam victoriam noverit, Liv. lib. 5. cap. 6.

Les plus grands malheurs, les pertes les plus défespérantes, n'étoient point capables d'abbattre leur courage ; ni de leur faire admettre aucune condition de paix basse & déshonorante. C'étoit une loi fondamentale de la politique Romaine, dont jamais le Sénat ne s'est départi, de ne rien accorder par force ; & dans les conjonctures les plus tristes, les foibles conseils, loin de prévaloir, n'étoient pas même écou-

Dionys. Halicarn. lib. 8. pag. 509. tés. Dès le tems de Coriolan, le Sénat déclara qu'on ne pouvoit faire d'accord avec les Volsques, tant qu'ils resteroient sur les terres des Romains. Il en usa de même à l'égard de Pyrrhus. Après la sanglante bataille de Cannes, où plus de cinquante mille Romains demeurèrent sur la place, il fut résolu qu'on ne prêteroit l'oreille à aucune proposition de paix. Le Consul Varro, qui avoit été cause de la défaite, fut reçu à Rome comme s'il eût

eût été victorieux , parce que dans un si grand malheur il n'avoit point desespéré des affaires de la République. C'est ainsi qu'au lieu de décourager le Peuple par un exemple de sévérité placé mal-à-propos, ces généreux Sénateurs lui apprennoient par leur exemple à se roidir contre la mauvaise fortune , & à prendre dans les disgraces la fierté qu'inspire aux autres la prospérité.

UNE seule chose pouvoit , ce semble , apporter obstacle aux conquêtes du Peuple Romain : c'étoit ^a l'espace trop borné du Consulat , qui souvent ne laissoit pas à un Général le tems d'achever une guerre qu'il avoit commencée , une bonne partie de l'année se passant quelquefois à en faire les préparatifs.

Paulum
puduit ,
Varro
non des-
peravit.
Flor.

In ad-
versis
vultum
secundæ
fortunæ
gerere.
Liv.

Incon-
venient
du chan-
gement
de Géné-
raux ré-
compen-
sé par
d'autres
avanta-
ges.

a Post tempus ad bel-
la ierunt : ante tempus,
comitiorum causa, re-
vocati sunt : in ipso
comatu rerum circum-
egit se annus : At, her-
cule; Reges, non liberi

solum impedimentis
omnibus , sed domini
rerum temporumque ,
trahunt consiliis cunc-
ta, non sequuntur. Liv.
lib. 9. cap. 18.

ratifs. Il faut l'avouer : c'étoit un grand inconvénient. Les Rois , en ce point , ont un avantage bien considérable. Non seulement affranchis de tout obstacle , mais encore maîtres des affaires & des tems , ils entraînent tout par leurs projets , & ne sont eux-mêmes assujettis à rien. On remédioit à cet inconvénient comme on le pouvoit , en continuant quelquefois le commandement au Général sous le titre de Proconsul , ou lui continuant le Consulat même ; de quoi il n'étoit jamais sûr , rien n'étant plus incertain que le succès des Assemblées : La crainte d'un plus grand danger rendoit nécessaire le changement de Généraux dans une République jalouse à l'excès de sa liberté comme étoit celle de Rome : S'ils étoient lontems demeurés à la tête des armées , ils auroient pu envahir toute l'autorité , & se rendre maîtres de l'Etat , comme cela arriva

arriva sous César dans les derniers tems de la République. Sa ruine vint de la prorogation du commandement des armées.

A cet inconvénient près du changement de Généraux, dont la République étoit dédommée par une infinité d'avantages, tout la conduisoit à de grandes conquêtes, mais, par des progrès lents & mesurés : la constitution de son gouvernement, ses excellens principes de politique, la nature de ses troupes, l'habileté de ses Généraux, & sur tout la constance du Sénat à se tenir inviolablement attaché aux anciennes maximes d'Etat.

HEUREUSEMENT les prof- La lenteur des
pérités des Romains, comme je l'ai conquêtes a été
déjà observé, ne furent point rapi- le salut
des, ce^a qui n'auroit pas manqué de l'Etat.
d'affoiblir les vainqueurs en les cor-
rompant, & de les ruiner par leur

c 5

pro-

^a Secundæ res sapientium animos fatigant.
Sallust. in bello Catilin.

propre grandeur. Elles leur laissèrent le tems de se fortifier dans les bons principes de probité, d'équité, de modération, de desintéressement, d'amour du bien public; & de porter par des guerres qui se succédoient l'une à l'autre, & par une continuelle habitude de vaincre, l'habileté dans la science militaire au plus haut point de perfection où elle pouvoit parvenir.

Cause de
l'altération
des mœurs
anciennes.

Mais enfin le poison de la prospérité prévalut, & altéra les mœurs qui n'avoient pas moins contribué à l'aggrandissement de Rome, que les grands talens de ses Généraux. Les concussions & les violences longtemps ignorées, commencèrent à s'introduire parmi les Magistrats Romains, dont la retenue avoit été l'admiration de toute la terre. La

ruine

à Discordia & avaritia, atque ambitio, & cetera secundis rebus oriri sueta mala, post Carthaginis excidium maxime aucta sunt,....

Ex quo tempore majorum mores, non paulatim ut antea, sed torrentis modo precipitati. *Sallust. in fragm.*

ruine de Carthage , rivale toujours formidable à Rome pendant qu'elle subsistoit , & dont la crainte la tenoit en haleine , fut l'époque funeste des commencemens de sa décadence. La discorde , l'avarice , l'ambition , les guerres civiles , suites ordinaires de la prospérité , changèrent bientôt la face de l'Etat : Alors on vit les mœurs anciennes , non plus dégénérer peu à peu , comme auparavant , par des déclinis insensibles , mais se précipiter rapidement dans toutes sortes de desordres & d'excès.

Dans les meilleurs tems de la République , il ne faut pas s'imaginer que tout le corps de l'Etat eût les mêmes sentimens de noblesse , & de grandeur d'ame. Un ^a petit

c 6

nom-

a Ac mihi multa agitant, constabat paucorum civium egregiam virtutem cuncta patravisse; eoque factum, uti divitias paupertas, multitudinem paucitas superaret. Sed, post-

quam luxu atque desidio civitas corrupta est, rursus respublica magnitudine sua imperatorum atque magistratuum vitia sustentabat. *Sallust. in bell. Catilin.*

nombre de citoiens & de grands hommes , distingués par un rare mérite , & constamment attachés aux anciennes maximes , donnoient le branle à tout ; parce qu'alors la vertu , si elle n'étoit pas généralement pratiquée , étoit du moins généralement respectée. Dans la suite même , lorsque les Généraux & les Magistrats commencèrent à se laisser corrompre par le luxe & la mollesse , ce fut un reste de cet ancien esprit de sagesse dans le gouvernement & de discipline dans la guerre , qui soutint la République , & qui la fit subsister encore avec quelque éclat.

S. August. de Civitate Dei, lib. 2. c. 21. Cicéron , dans un fragment de ses Livres sur la République , conservé par St. Augustin, cite un vers d'Ennius , où ce Poète marquoit ce que je viens d'observer , „ Que „ la République Romaine ne subsistoit que par les principes & les „ mœurs antiques , & par le mérite „ des

„des grands hommes qui s'y con-
„formoient :

*Moribus^a antiquis res stat Ro-
mana , virisque ;*

& sur ce vers , qu'il regarde par
sa brièveté & sa vérité comme un
oracle , il fait les réflexions suivan-
tes.

„C'est l'union de ces deux avan-
„tages qui a fait toute la grandeur
„de Rome : d'un côté , les bon-
„nes mœurs , les sages principes
„de politique établis dès le com-
„mencement ; de l'autre , une sui-
„te de grands hommes formés sur
„ces principes & sur les mœurs
„anciennes , & employés par l'E-
„tat

^a Quem quidem ille
versum , vel brevitate,
vel veritate , tanquam
ex oraculo mihi quo-
dam esse effatus vide-
tur. Nam neque viri ,
nisi ita morata civitas
fuiſſet ; neque mores ,
nisi viri præfuiſſent ,
aut fundare , aut tam-
diu tenere potuiſſent

tantam & tam longè
latèque imperantem
republicam. Itaque
ante noſtram memo-
riam , & mos ipſe pa-
trius præſtantes viros
adhibebat , & veterum
morem ac majorum in-
ſtituta retinebant ex-
cellentes viri.

„tat au gouvernement des affaires.
 „Avant nous, dit Cicéron, cet
 „heureux assortiment ne s'est ja-
 „mais démenti, & ces deux avan-
 „tages se sont toujours trouvés
 „réunis ensemble, sans quoi une
 „République aussi puissante & d'une
 „aussi grande étendue que la nôtre
 „n'auroit pu subsister si longtems
 „avec honneur, ni soutenir si con-
 „stamment sa réputation dans l'es-
 „prit de tous les peuples.

„Notre ^a siècle est bien diffé-
 „rent de ces heureux tems. Nous
 „pouvons regarder la République
 „comme un excellent tableau, com-
 „me une peinture d'une beauté ex-
 „quise, mais dont la vétusté a af-
 „foibli ce coloris vif & éclatant
 „qui frapoit les yeux, & qui lui
 „atti-

^a Nostri verò ætas,
 cùm rempublicam si-
 cut picturam accepit-
 set egregiam, sed jam
 evanescentem vetusta-
 te, non modò eam
 coloribus iisdem, qui-

bus fuerat, renovare
 neglexit; sed ne id
 quidem curavit, ut
 formam saltem ejus &
 extrema tanquam li-
 neamenta servaret.

„ attiroit l'admiration. Non seule-
 „ ment nous négligeons de rani-
 „ mer l'ancienne vivacité de fes
 „ couleurs , mais nous ne fongeons
 „ pas même à en conſerver au moins
 „ le deſſein & les traits les plus mar-
 „ qués.

„ En a effet , que nous reſte-t-il
 „ de ces anciennes mœurs , qui ,
 „ ſelon le Poëte Ennius , feſoient
 „ ſubſiſter la République ? Loin
 „ de les faire revivre , nous les
 „ avons oubliées ſi totalement, qu'il
 „ ne nous en eſt pas même demeuré
 „ la moindre idée. Et pour les grands
 „ hommes capables de ſoutenir
 „ l'honneur de la République , on
 „ fait

<p>a Quid enim ma- net ex antiquis mori- bus, quibus ille dixit rem ſtare Romanam? quos ita oblivione ob- ſoletos videmus, ut non modò non colan- tur, ſed etiam igno- rentur. Nam de viris quid dicam? mores enim ipſi interierunt virorum penuria. Cu-</p>	<p>jus tanti mali non mo- dò reddenda ratio no- bis, ſed etiam tanquam reis capitis quodam- modo dicenda cauſa eſt. Noſtris enim vi- tiis, non caſu aliquo, rempublicam verbo re- tinemus, reapse ve- rò jam pridem amiſi- mus.</p>
---	---

„ fait que c'est la disette & le dé-
„ faut de pareils sujets qui a causé
„ la ruine des mœurs anciennes.
„ Ne nous flatons point. C'est à
„ nous qu'on doit imputer un si
„ triste changement : c'est par nos
„ vices que nous avons laissé flé-
„ trir notre ancienne gloire , &
„ que de ce parfait modèle de gou-
„ vernement qui jadis nous fesoit
„ si fort estimer , il ne nous reste
„ plus qu'un vain phantome de Ré-
„ publique.

Cicéron pouvoit ajouter que ce furent les victoires du second Scipion l'Africain , le plus considérable des Interlocuteurs qu'il introduit dans ses Livres sur la République , qui contribuèrent le plus à cette altération des mœurs , par l'ivresse qui accompagne comme naturellement les grandes prospérités , par le luxe & le faste qu'elles introduisirent à Rome , & par la funeste sécurité où elles mirent les Romains
à l'é-

à l'égard de Carthage , qu'ils ne cessèrent de craindre , que lorsqu'elle ne subsista plus. Et ce dépérissement total ne doit pas étonner. Les ^a maux sont sans remède, quand ce qui avoit été vice , a passé en usage , & fait les mœurs d'un peuple. Il y eut encore à Rome , depuis ce tems-là , de grands hommes, Marius , Sylla , Pompée , César , & quelques autres : grands hommes par rapport aux vertus guerrières , mais en qui l'on ne trouvoit plus l'ancien esprit de la République , ni les maximes de l'ancien gouvernement , c'est-à-dire la modération , la sagesse , la justice , le desintéressement , l'amour du bien public.

On voit par tout ce qui vient d'être dit , quel danger c'eût été pour Rome d'être élevée tout d'un coup à un haut point de puissance
& de

^a Desinit esse remedio locus , ubi , quæ fuerant vitia , mores sunt. *Senec. Epist. 39.*

& de grandeur , & combien il étoit ,
 avantageux & même nécessaire ,
 que la lenteur de ses progrès lui
 laissât le tems de poser de solides
 fondemens pour un Empire , auquel
 la divine Providence vouloit sou-
 mettre presque tout l'Univers.

Etendue
 étonnan-
 te de
 l'Empire
 Romain.

EN EFFET , il n'en fut jamais
 ni de plus florissant , ni de plus éten-
 du que celui des Romains. Depuis
 l'Euphrate & le Tanais jusqu'aux
 colonnes d'Hercule & à la mer At-
 lantique , toutes les terres & tou-
 tes les mers leur obéissoient. Du
 milieu & comme du centre de la
 mer Méditerranée , ils embrassoient
 toute l'étendue de cette mer , pé-
 nétrant au long & au large tous les
 Etats d'alentour , & la tenant entre-
 deux pour faire la communication
 de leur Empire. On est encore ef-
 fraié quand on considère que les
 nations qui sont à présent des Roiau-
 mes si considérables, toutes les Gau-
 les , toutes les Espagnes, la grande
 Bre,

Bretagne presque toute entière, l'illyrique jusqu'au Danube, la Germanie jusqu'à l'Elbe, l'Afrique jusqu'à ses deserts affreux & impénétrables, la Grèce, la Thrace, la Syrie, l'Egypte, tous les Roiaumes de l'Asie Mineure, & ceux qui sont enfermés entre le Pont-Euxin & la mer Caspie, & plusieurs autres, devinrent des Provinces Romaines, presque tous avant la fin de la République. C'est M^r. Bosfuet qui décrit ainsi l'étendue de l'Empire Romain; & on le reconnoitroit aisément à son stile quand je ne le nommerois pas.

Lorsque je considère l'Empire Romain dans cette étendue de provinces & de roiaumes qui vient d'être marquée, je m'imagine voir un vaste & superbe bâtiment, dont l'aspect seul frappe, étonne, éblouit les yeux du spectateur, & le laisse dans une muette admiration, tant il lui présente à la fois de beauté, de gran-

grandeur , de magnificence. Combien les fondemens d'un tel édifice ont-ils dû couler de tems & de peine , & combien a-t-il falu leur donner de profondeur & de solidité pour les mettre en état de soutenir un poids si immense de bâtimens. Chaque partie , quand on l'examine séparément , paroît un chef-d'œuvre de l'art , auquel il semble qu'on ne puisse rien ajouter. Mais qui est assez habile , & qui a le coup d'œil assez étendu pour saisir & discerner ce qui fait la vraie beauté d'un pareil édifice , & qui en est comme l'ame ? je veux dire la justesse des proportions , l'harmonie & l'assortiment des différentes parties , dont la variété infinie artistement distribuée , forme un tout & ce qu'on appelle un ensemble , qui les réduit toutes à l'unité , & qui donne le prix à l'ouvrage.

La fondation & l'accroissement

IL Y AUROIT certainement de la folie à croire qu'un arrangement

gement de parties si concerté & si ^{sement} parfait dans un édifice fût l'effet du ^{de la} pur hazard. Y en auroit-il moins ^{puissance} à ne point donner d'autre cause à ^{Romaine} l'établissement & aux progrès de ^{doivent} l'Empire Romain ? Je ne comprends ^{être at-} pas comment un Historien aussi sen- ^{tribués à} sé que Plutarque a pu , dans la com- ^{une at-} paraison qu'il fait des Romains avec ^{tention} Alexandre , attribuer à la seule for- ^{particu-} tune la grandeur Romaine , & à la ^{lière de} seule vertu celle d'Alexandre. Si ^{la Provi-} l'ouvrage dont je parle est de lui , ^{dence di-} ce jugement , si visiblement con- ^{vine sur} traire à la vérité , seroit l'effet de ^{cet Em-} son aveugle passion pour les Grecs , ^{pire.} dont la gloire étoit son idole. Mais plusieurs raisons sont justement douter que ce Traité soit de Plutarque. Cicéron , aussi bien que * Polybe , * *Lib. 1.* pense tout autrement. „ Il n'y a *pag. 64.* „ personne , dit le premier , qui , „ dès qu'il reconnoit qu'il y a des „ dieux , ne soit obligé de recon- „ noître aussi que la Providence

Tom. I. d „ divine,

„ divine, par une protection toute
 „ particulière , a présidé à la nais-
 „ sance , à l'accroissement , à la
 „ conservation de l'Empire Ro-
 „ main. „ *Quis est qui... cùm deos*
 De Fla-
 rusp. resp. *esse intellexerit, non intelligat eo-*
 n. 19. *rum numine hoc tantum imperium*
esse natum, & auctum, & reten-
tum ?

On convient que ce ne seroit point étudier l'Histoire en homme de bon esprit & de jugement , que de n'y pas observer les inclinations, les mœurs, le caractère, tant des peuples dominans en général , que des Princes en particulier & des grands hommes qui y jouent un rôle important. Ce n'est pas les connoître , de ne les considérer que d'un coup d'œil rapide & superficiel : il faut les étudier , les approfondir , & les embrasser dans leur

a Depone istam spem, posse te summatim de- gustare ingenia maxi- morum virorum: tota	tibi inspicienda sunt, tota tractanda. Senec. <i>Epist.</i> 33.
---	---

leur tout. Cette maxime est avouée de tout le monde. Mais, d'un autre côté, seroit-ce étudier l'Histoire en homme religieux & chrétien, que de s'en tenir à cette unique considération, & de ne pas rappeler les choses à leurs principes en remontant à une cause supérieure & invisible, qui dispose absolument des Empires, & qui les fait servir dans les tems & dans l'ordre qu'elle a résolu, aux desseins qu'elle a sur les hommes ?

Quel plus beau spectacle pour les yeux de la foi, & même pour ceux d'une curiosité purement humaine, pour peu qu'elle soit éclairée, que d'apercevoir avec certitude & sans crainte de se tromper le ressort secret qui depuis le commencement du monde a mis en mouvement tout l'Univers; & de voir un Dieu, qui, du plus haut du ciel, tient en main les rênes de tous les Roiaumes, & en dispose

en maître absolu ! C'est ce Dieu même tout-puissant & plein de bonté pour les hommes , qui , voulant leur faire connoître le souverain domaine qu'il exerce sur les Rois & sur les Monarchies qu'il élève ou qu'il détruit comme il lui plaît , en a découvert le secret à ses Prophètes , & leur a fait prédire d'une manière claire & distincte la suite & la succession des quatre grands Empires , savoir des Assyriens , des Perses , des Grecs , & des Romains , qui se détruisent l'un l'autre dans les tems marqués par la Providence , pour faire place à l'Empire immortel de Jesus-Christ, qui est le terme & la fin de tous les Roiaumes de la terre.

Daniel
cap. 2. &
cap. 7.

Qui peut douter après cela que Dieu n'ait eu de grands desseins par rapport à son Eglise sur l'Empire Romain , qui a englouti tous les Empires de l'Univers , & auquel il a soumis toutes les terres & toutes les mers ? Le commerce de tant de
peu-

peuples divers, autrefois étrangers les uns aux autres, & depuis réunis sous la domination Romaine, & rapprochés en quelque sorte par l'usage d'une même * langue, a été un des plus puissans moïens dont la Providence se soit servie pour faciliter la propagation de l'Evangile.

Ce principe étant une fois supposé, & il est incontestable, que Dieu a eu des vûes particulières sur l'établissement de l'Empire Romain par rapport à son Eglise, & qu'il a voulu l'élever à une grandeur & à une puissance qui n'eût presque point d'autres bornes que celles de l'Univers; le Lecteur, à mesure qu'il verra Rome, par un enchaînement & une suite d'événemens extraordinaires, s'accroître, se fortifier, & étendre au loin ses conquêtes, admirera la beauté, la justesse, la proportion des moi-

d 3 ens.

* Plutarque dit que *que générale.* In *mos-*
de son tems la langue *tal.* pag. 1010.
des Romains étoit pres-

ens que la divine Providence emploie pour parvenir à son but : moyens singuliers , nouveaux , inconnus jusqu'alors , & jamais imités depuis ; & il reconnoitra avec une surprise mêlée de religion, que l'on ne pouvoit rien imaginer de mieux assorti au dessein que Dieu se proposoit.

Or cette Providence , selon les vûes qu'elle a sur les hommes & sur les nations , leur distribue des qualités proportionnées à la grandeur qu'elle leur destine , comme l'Ecriture nous l'enseigne en particulier de Cyrus. On peut dire qu'aucun peuple n'a été plus favorisé en ce sens ni mieux partagé que le peuple Romain , soit qu'on le considère du côté des vertus morales , ou par rapport au gouvernement politique , ou par le mérite guerrier & la science militaire. Jamais il n'y a eu de République

a Nulla unquam res / sanctior, nec bonis exemplis ditior fuit: nec publica nec major, nec

plus religieuse, ni plus riche en bons exemples ; ni où l'avarice & le luxe aient pénétré si tard ; ni où la simplicité & la pauvreté aient été si fort & si longtems en honneur. L'éloge que le Saint-Esprit a daigné faire du Sénat Romain, nous montre combien la sagesse des conseils, l'amour du bien public, la constance à garder les maximes de l'Etat, la douceur & la modération dans le gouvernement des peuples, dominoient dans cette auguste Compagnie. Le courage, la hardiesse, l'intrépidité au milieu des plus grands dangers ; une patience invincible dans les plus durs travaux ; une fermeté inexorable à maintenir la discipline militaire dans toute sa vigueur ; une résolution fixe de vaincre ou de mourir ; une grandeur d'ame & une constan-

in quam tam seræ avaritia luxuriaque immi- | tus ac tam diu paupertas
graverint; nec ubi tan- | ti ac parsimoniz honos
fuerit. Liv. in Præfat.

stance à l'épreuve des plus grandes malheurs , ont fait dans tous les tems le caractère des Romains, & les ont enfin rendu victorieux de toutes les nations. On admire en eux toutes ces grandes qualités : mais on n'est pas assez attentif ordinairement à en discerner la source, & à remonter jusqu'au principe d'où elles partoient.

Dieu , qui avoit en vûe d'établir un grand Empire par les Romains, comme il en avoit établi auparavant par Cyrus & par Alexandre , a gardé ici une conduite toute différente. C'est à la personne même de ces deux illustres Conquérans qu'il avoit accordé les qualités propres à l'exécution de ses desseins. Ils ont l'un & l'autre fondé de vastes Empires en très peu de tems , & de leur vivant même : mais leurs bonnes qualités n'ont point passé à leurs descendans, ni à leurs successeurs.

Il en a été tout autrement pour les Romains. Ce n'est point un particulier qui par de rares qualités, & par de rapides victoires, a fondé l'Empire Romain, & l'a conduit à l'état de grandeur où il est parvenu : c'est le Peuple Romain même, c'est le corps de l'Etat qui a formé cet Empire, lentement, par parties, & à différentes reprises. Les grands hommes qui ont contribué, chacun dans leur tems, à l'établir, à l'étendre, à le conserver, ont eu tous des caractères différens, mais ont tous suivi les mêmes principes. Cette conduite n'est pas ordinaire. Souvent chaque Prince suit son goût particulier, ses règles, ses maximes.

QUAND j'ai rapporté les vertus extraordinaires des Romains, je n'ai pas Quelque fausses & vicieuses prétendu qu'elles fussent générales, & sans mélange de vices & de crimes : que fussent les il s'en falloit beaucoup que cela ne fût ainsi. Dieu le savoit bien, & il ne laissoit pas de s'en servir pour ses vûes particulières, auxquelles ils contribuoiient vertus des Romains, sans les connoître : à peu près, s'il est Dieu a voulu les récompenser permis d'user de cette comparaison, par les conquêtes qu'il leur a accordées. comme un Architecte qui a seul dans sa tête le plan de tout l'édifice qu'il veut bâtir, & qui, pour le mettre à exécution, emploie les mains d'une infinité

té d'ouvriers, habiles chacun dans leur profession , mais peu estimables d'ailleurs, & souvent même fort vicieux. Et c'est ce qui nous doit faire encore plus admirer la conduite de la Providence. Dieu avoit dessein de former un grand Empire dans la ville de Rome , qu'il destinoit à être un jour le centre de la Religion, & la capitale du monde Chrétien. Il donne à ceux qui la gouvernent les qualités les plus propres à rendre un peuple puissant & victorieux : mais du reste, il les abandonne à leurs passions, & à leurs mauvais panchans. Les crimes des Romains, leur orgueil, leur ambition, leurs injustices, leurs violences, ne sont, de la part de Dieu, qu'une simple permission , qui ne met rien dans les hommes , qui n'influe en rien dans leurs criminels desseins, & qui dirige seulement leur malice vers l'objet qui entre dans l'ordre de sa providence. La préparation de leur cœur les porteroit également à telle ou à telle injustice: mais Dieu, à qui tout est soumis, & qui met de l'ordre dans les ténèbres mêmes, ne laisse une issue libre aux passions des hommes , qu'autant qu'elles peuvent servir à l'exécution de ses desseins.

Il faut donc reconnoître que ces qualités excellentes qu'on admire dans les

Romains , étoient des dons de Dieu , qu'ils corrompoient par la fin à laquelle ils les raportoient , qui étoit la vaine gloire , motif unique de leurs plus belles actions. Mais ^a cette vaine gloire & cette soif insatiable de louanges, *S. August. de Civit. Dei, lib. 5. c. 25.* étouffoit en eux , comme le remarque St. Augustin , l'avarice , l'injustice , & beaucoup d'autres passions. Cependant ^b quelque imparfaites , ou , pour parler plus juste , quelque vitieuses que fussent leurs vertus , Dieu n'a pas voulu les laisser absolument sans récompense. Il leur en a accordé une , mais toute terrestre & temporelle , proportionnée à leurs mérites , & à leurs desirs.

a Romani causa honoris, laudis, & gloriæ consuluerunt patriæ.... pro uno isto vitio, id est amore laudis, pecuniæ cupiditatem & multa alia vitia comprimantes. *S. August. de Civit. Dei, lib. 5. cap. 13.*

b Si neque hanc eis terrenam gloriam excellentissimi imperii concederet, non redderetur merces bonis artibus eorum, id est virtutibus, quibus... tanquam vera via nisi

sunt ad honores, imperium, gloriam. Honorati sunt in omnibus fere gentibus: imperii sui leges imposuerunt multis gentibus: hodièque literis & historia gloriosi sunt penè in omnibus gentibus. Non est quod de summi & veri Dei iustitia conquerantur. *Perceperunt mercedem suam:* (quelque Pèze ajoute, *vani vanam.*) *S. August. de Civit. Dei, lib. 5. cap. 15.*

sirs. Ils ont été exposés en spectacle & en objet d'admiration à tout le genre humain : ils ont donné la loi presque à tous les peuples : ils ont eu la gloire d'établir le plus excellent Empire qui ait jamais été : ils ont été regardés dans tous les siècles, & le sont encore aujourd'hui, comme des hommes d'un mérite extraordinaire, & qui peuvent servir de modèles en tout genre dans la conduite & le gouvernement des Etats. Vaine & frivole récompense, mais digne de ceux qui ont été assez aveugles pour s'en contenter !

Il y auroit beaucoup d'autres choses importantes à remarquer sur le gouvernement & l'état de la République Romaine, que j'omets pour mettre fin à cette Préface, qui n'est déjà devenue que trop longue. Ceux qui voudront s'en instruire plus à fond, pourront lire les sages réflexions de Mr. Bossuet sur cette matière dans son Discours sur l'Histoire universelle dont j'ai fait usage en quelques endroits ; & un Ouvrage récent, intitulé *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains & de leur décadence*, qui est fort court, mais très-solide, & très-capable de donner une juste idée du caractère de ce Peuple.

HIS-





HISTOIRE
ROMAINE
DEPUIS LA FONDATION
DE ROME
JUSQU'A LA BATAILLE
D'ACTIUM.



LIVRE PREMIER.

AVANT-PROPOS.



E N'AI PAS besoin d'avertir, en commençant l'Histoire Romaine, que les années qui ont précédé la fondation de Rome, & celles même qui l'ont suivie pendant un espace de tems assez considérable, contiennent quelques événemens

Tome I.

A

dé-

dépourvus de toute vraisemblance, & qui ont plus l'air de récits fabuleux inventés à plaisir, que de faits historiques fondés sur de fidèles mémoires. On fait que l'Antiquité, curieuse du beau & de l'éclatant, a coutume, pour relever la naissance des grandes Villes & des puissans Etats, d'y jeter du merveilleux, & d'y faire intervenir quelque divinité qui en consacre l'origine, & la rende respectable à tous les siècles. Tous ceux qui ont fait passer l'Histoire de Rome jusqu'à nous, Ecrivains d'ailleurs très-sensés & très-judicieux, n'ont pas cru pouvoir s'écarter de cette règle, & ont mêlé dans leurs écrits des faits & des événemens dont ils sentoient bien l'absurdité & la fausseté, mais qu'une tradition ^a populaire transmise de siècle en siècle, & aussi ancienne que Rome même, les obligeoit de respecter jusqu'à un certain point, en les donnant néanmoins pour ce qu'ils étoient. Car ils ont eu soin de nous avertir de tems en tems du cas que nous en devions faire, en nous marquant

^a Famæ rerum stantem est, ubi certam | derogat vetustas fidem,
Liv. lib. 7. cap. 6.

quant le jugement qu'ils en portoient eux-mêmes : & Tite-Live, dès le commencement de son Histoire, déclare qu'il n'a dessein ni d'affirmer ni de réfuter tout ce qui se disoit d'extraordinaire & de merveilleux au sujet de Rome. Il se contente de dire, que, s'il est permis à quelque peuple de consacrer son origine en la rapportant à une divinité, telle est la gloire, telles les conquêtes du peuple Romain, que, s'il se donne pour père à lui-même & à son Fondateur le Dieu de la guerre, les autres nations ne doivent pas être moins disposées à lui accorder ce privilège, qu'elles l'étoient à se soumettre à son empire. Ces sortes de fables, quand même les Historiens auroient

A 2

paru

à Quæ ante conditam condendamve urbem, poetis magis decora fabulis, quam incorruptis rerum gestarum monumentis traduntur, ea nec affirmare, nec refellere, in animo est. Datur hæc venia antiquitati, ut, miscendo humana divinis, primordia urbium augustiora faciat. Et, si

cui populo licere oportet consecrare origines suas, ea belli gloria est populo Romano, ut, cum suum conditorisque sui parentem Martem potissimum ferat; tam & hoc gentes humanæ patiantur æquo animo, quam imperium patiuntur. T. Livius in Proæmio.

paru les recevoir & les embrasser , ne donnent aucune atteinte à la vérité des faits parmi lesquels elles sont mêlées , & ne doivent pas rendre suspect ni douteux le fond même de l'histoire ,

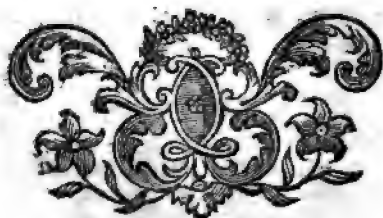
Memoi- comme Mr. l'Abbé Sallier l'a démon-
ves de tré dans plusieurs Démonstrations.

l'Acad.

des Bel-

les - Let- Avant que de venir à l'histoire mê-
tres, Tom. me de Rome & de sa fondation , je
VI. rapporterai dans le premier Chapitre

ce que Denys d'Halicarnasse nous apprend des tems qui l'ont précédée , mais en l'abrégeant extrêmement , parce que ces faits anciens sont peu intéressans : & en cela je suivrai l'exemple de Tite-Live , qui n'a fait que les montrer & les parcourir légèrement.



CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE SOMMAIRE de ce qui s'est passé dans l'Italie avant la fondation de Rome.

§. I.

Anciens Peuples qui ont d'abord habité dans l'Italie. Evandre. Hercule. Latinus. Enée arrive en Italie. Il épouse la fille de Latinus, & bâtit Lavinium. Guerre contre Turnus & contre Mézence. Ascagne fils d'Enée bâtit Albe la Longue. Suite des Rois d'Albe.

S I l'on en croit Denys d'Halicar-^{Dionys.}
nasse, Rome tiroit son origine des ^{Halic.}
Grecs. Ce qui est certain, c'est que ^{Antiq.}
plusieurs Colonies Grecques vinrent ^{Rom. lib.}
en différens tems s'établir dans le La-^{1. pag. 1.}
tium, ou dans les pays voisins, dont ^{57.}
les premiers habitans connus s'appel-^{Tit. Liv.}
loient *Sicules*, nation barbare, née ^{lib. 1.}
dans le pays même, c'est-à-dire dont ^{cap. 1-3.}
l'histoire ne marque point l'origine.
Quelques-uns croient que les *Abori-*
gènes, dont descendent les Romains,

étoient nés aussi dans l'Italie, & qu'ils furent ainsi nommés comme étant enfans de la terre même, c'est-à-dire qu'ils en tiroient leur origine.

Beaucoup d'années avant le siège de Troie, des Arcadiens, qui avoient pour Chef *Ænotrus*, vinrent prendre un établissement en Italie: elle fut pour lors appelée *Ænotrie*. *Italus* dans la suite, l'un des descendans d'*Ænotrus*, lui donna son nom, qu'elle a retenu dès le commencement. *Porcius Cato* le Censeur, & plusieurs autres Auteurs célèbres, prétendent que les Aborigènes descendoient de ces Arcadiens.

Dans la suite une troupe de Pelasgiens, nés dans le Péloponnèse, & qui habitoient pour lors la Theffalie, contraints d'abandonner leur pays, se réfugièrent chez les Aborigènes. Ces deux peuples, aiant uni ensemble leurs forces, chassèrent les Sicules, qui habitoient le pays où Rome depuis fut bâtie. Ceux-ci se retirèrent dans une Ile voisine, appelée *Trinacrie* à cause de ses trois promontoires, & possédée en partie par les * *Sicaniens*, peuple venu d'Espagne. Cette Ile fut depuis nommée *Sicile*. Soit-

*C'est ce que marque *Denys d'Halicarn.* Liv. I. p. 17.

AVANT LA FOND. DE RÔME. 7

Soixante ans ou environ avant la AN. M.
 guerre de Troie, Evandre , banni du 2760.
 Péloponnese, arriva avec ses Arcadiens Av. J.C.
1244.
 en Italie. Faunus, qui régnoit alors sur
 les Aborigènes dans la petite contrée
 d'Italie appelée *Latium* , les reçut avec
 bonté , & leur donna autant de ter-
 rain qu'ils en voulurent : ils étoient
 en petit nombre. Ils y formèrent un
 petit village , auquel ils donnèrent le
 nom de *Palantium* , en mémoire de
 leur ancienne patrie qui portoit ce
 nom dans l'Arcadie. Les Romains
 l'appellèrent depuis *Palatium* , d'où
 fut nommé le mont Palatin. Evandre
 succéda à Faunus.

Quelques années après l'arrivée de
 ces Arcadiens en Italie , Hercule y ar-
 riva à la tête d'une armée considéra-
 ble , pour se rendre maître de ce pays ;
 après avoir déjà subjugué l'Ibérie. Il a-
 voit vaincu & tué Geryon , à qui les
 Poètes ont donné trois corps , parce
 qu'il étoit maître de trois grands Roi-
 aumes en Espagne. Il amena avec lui
 les beufs de ce Prince, qui étoient d'u-
 ne beauté singulière. Tout le monde
 connoit l'audace & la mort funeste de
 Cacus ; aventure si bien chantée par

Virgile , & que Tite-Live n'a pas dédaigné d'insérer dans son Histoire. Ce fameux brigand vola à Hercule une partie des beufs de Geryon , & fut assommé par ce Héros. Evandre commandoit alors en ces lieux , plutôt honoré comme un homme rare , qu'obéi comme un Souverain. L'art * d'écrire , prodige inouï pour des peuples à qui tous les arts étoient inconnus , le faisoit respecter. Mais rien ne lui attiroit davantage la vénération de ces peuples grossiers , que la réputation de ** Carmenta sa mere , qui passoit pour une divinité. Elle avoit été l'oracle de ces nations , avant que la Sibylle arrivât en Italie. Evandre , qui prétendoit avoir entendu lontems auparavant de la bouche de Carmenta qu'il étoit dans les destinées , qu'un Hercule fils de Jupiter & d'Alcmène seroit mis au nombre des dieux , n'eut pas plutôt entendu le nom de celui qui venoit de tuer Cacus , qu'il voulut être le premier à lui rendre les honneurs divins , & à mériter

* Il apprit à ces peuples l'usage des lettres Grecques , qui sont les premiers caractères | dont se servoient les anciens Latins.
 ** Les Grecs l'appeloient Thémis.

AVANT LA FOND. DE RÔME. 9

mériter par là sa protection. Il lui érigea un autel à la hâte , & après lui avoir fait part des prédictions de l'Oracle , il immola à son honneur un jeune taureau.

Il fut arrêté , sur la prière d'Hercule , & par le consentement de toute la nation, qu'on célébreroit à perpétuité tous les ans une pareille solennité selon les rits Grecs , qu'il prit soin lui-même de leur apprendre , aiant choisi dans cette vûe deux des plus nobles familles , celle des Potitiens & celle des Pinariens , pour présider à cette cérémonie. Nous verrons dans la suite comment les Potitiens périrent , pour avoir , dit-on , voulu se décharger de ces cérémonies sur des esclaves publics. Les Pinariens subsistoient encore du tems de Cicéron. Hercule , en quittant l'Italie , y laissa quelques-uns des peuples Grecs qu'il avoit amenés avec lui, qui s'unirent avec les Aborigènes, & vécurent avec eux dans la même ville en si bonne intelligence , qu'on les eût pris pour une même nation.

Environ cinquante-cinq ans après la retraite d'Hercule , Latinus , qui passoit pour fils de Faunus quoiqu'il

AN. M.
2822.
AV. J.C.
1182.

fût fils d'Hercule, étoit Roi des Aborigènes, & dans la trente-cinquième AN. M. année de son règne. Ce fut de son nom
 2823. que les peuples furent appelés *Latins*,
 Av. J. C. & le pays* *Latium*, qui avoit pour lors
 1181. fort peu d'étendue. Vers ce tems là les Troiens, qui s'étoient sauvés de l'embrasement de la ville d'Ilion avec Enée, abordèrent à Laurente sur les côtes de la Tyrrhénie, proche l'embouchure du Tibre, dans le pays des Aborigènes. Denys d'Halicarnasse prétend & prouve que les Troiens étoient originaires de Grèce. Enée apportoit avec lui les statues des grands dieux, & le Palladium, qui fut depuis déposé dans le temple de Vesta, & confié à la garde des Vestales, sans ** qu'il fût permis à personne de le voir. Les Aborigènes d'abord s'assemblèrent sous les ordres de Latinus leur Roi, pour s'opposer à ces étrangers. Mais Latinus s'étant in-
 for-

* D'autres croient que le pays fut ainsi appelé depuis que Saturne, fuyant de Crète pour éviter la persécution de son fils Jupiter, s'y fut réfugié. à latendo.

** Du tems de l'Empereur Commode, le temple de Vesta aiant été brûlé, les Vierges Vestales sauvèrent le Palladium de l'incendie, & le portèrent par le milieu de la voie sacrée au palais de l'Empereur. Herodian. in vit. Commod. pag. 32.

formé du motif qui les amenoit dans ses Etats, apprit que c'étoient les Troiens, qui sous la conduite d'Enée fils d'Anchise & de Vénus, cherchoient depuis l'embrasement de Troie un endroit pour s'établir, & pour fonder une ville. Voiant avec un étonnement mêlé de respect, & cette nation illustre, & le Héros qui la commandoit, également prêts à soutenir la guerre ou à faire la paix, il donna la main à Enée en signe d'amitié. Les deux armées se félicitèrent mutuellement. Latinus reçut Enée dans son palais; & pour serrer par des nœuds plus étroits l'alliance des deux nations, ce Roi, en présence de ses dieux domestiques, lui fit épouser Lavinie sa fille. Enée bâtit une ville, qu'il nomma *Lavinium* du nom de sa nouvelle épouse, dont il eut bientôt un fils appelé Ascagne.

Ce mariage attira aux Troiens & aux Aborigènes un ennemi commun. Turnus Roi des * Rutules, à qui Lavinie avoit été promise avant l'arrivée du Prince Troien, indigné de voir que Latinus lui préféreroit un étranger, déclara

A 6

la

* Ils habitoient la partie maritime de la Campagne de Rome.

la guerre à l'un & à l'autre, & leur livra une bataille qui couta cher aux deux partis. Les Rutules furent battus; mais les vainqueurs perdirent Latinus qui commandoit en personne. Turnus & les siens ne pouvant se dissimuler le mauvais état de leurs affaires, implorèrent le secours de l'Etrurie. Mézen-ce, Souverain de ce Roiaume florissant, tenoit sa cour à Cère, ville pour lors opulente. Comme ^a il avoit toujours regardé de mauvais œil la Colonie Troienne, & qu'il s'imaginait voir dans l'accroissement de cette nouvelle puissance un juste sujet d'alarme pour les voisins, il ne fit pas difficulté de se l'igner avec les Rutules. Enée, qui avoit besoin de toute l'affection des Aborigènes pour soutenir l'orage effroiable dont il se voioit menacé, voulut que ce peuple & le sien n'en fissent plus désormais qu'un seul, gouverné par les mêmes loix, sous le nom de *peuple Latin*. Ce qui gagna tellement les Aborigènes, qu'ils lui devinrent aussi fidèles & aussi attachés que les Troiens.

a Jam inde ab initio
minimè lætus novæ o-
rigine urbis, & tunc ni-
mio plus, quam satis tu-
tum esset accolis, rem

Trojanam crescere ra-
tus, haud gravatim so-
cia arma Rutulis jun-
xit. Liv.

Affuré du zèle de ses sujets, dont l'union devenoit de jour en jour plus étroite, Enée pouvoit se renfermer dans ses murailles, & repousser de là les forces de l'Efrurie. Cependant il osa marcher contre un ennemi si formidable. Les Latins remportèrent une seconde victoire, qui fut aussi le dernier exploit d'Enée, & le terme de sa vie mortelle. On voioit encore son tombeau du tems de Tite-Live sur les bords du Numicius. Il fut honoré sous le nom de *Jupiter * Indigète*.

Ascagne son fils n'étoit pas encore en état de régner : mais, pendant sa minorité, Lavinie, Princesse habile & appliquée, gouverna l'Etat avec tant de succès, qu'elle remit au jeune Roi l'héritage de son aieul & de son pere tel qu'on le lui avoit confié. On doute si ce Prince étoit le fils de Lavinie, ou un autre Ascagne surnommé Jule, qu'Enée avoit eu de Créuse avant la ruine de Troie, qui suivit son pere en Italie, & dont la maison des Jules faisoit gloire de tirer son origine & son nom. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'il étoit fils d'Enée. Ce

* On appelloit dieux Indigètes les Héros à qui leurs exploits avoient mérité l'apothéose.

Ce Roi, voyant la ville de Lavinium très-peuplée, & aussi florissante que les villes pouvoient l'être alors, y laissa régner sa mère, ou si l'on veut sa belle-mère; & bâtit une autre ville sur le mont Albain, appelée *Albe la longue*, parce que située à mi-côte sur cette montagne elle s'étendoit en longueur. Le Roiaume d'Albe subsista quatre cens trente ans, selon la supputation de Denys d'Halicarnasse, depuis l'arrivée d'Enée en Italie, jusqu'à la fondation de Rome. A peine l'intervalle entre la fondation de Lavinium & celle d'Albe fut-il de trente ans; & déjà néanmoins la puissance des Latins étoit devenue si considérable, sur tout depuis la défaite des Etruriens, que ni Mézen-ce, ni aucun autre voisin n'osa les attaquer, pas même après la mort d'Enée, ni depuis pendant la régence de Lavinie & la minorité d'Ascagne. Un traité de paix avoit fixé les limites des deux nations au fleuve Albula, qu'on a depuis appelé le Tibre.

Sylva. Ascagne laissa la couronne à son fils, qui fut nommé Sylvius parce que le hazard l'avoit fait naître dans une forêt. Celui-ci eut pour fils *Æneas Sylvius*, père.

AVANT LA FOND. DE ROME. 15
père de Sylvius Latinus qui fonda quel-
ques Colonies connues sous le nom de
Vieux-Latins. Tous les Rois d'Aïbe
portèrent le nom de Sylvius. Après la
mort de Latinus se succédèrent de pè-
re en fils Alba, Atys, Capys, Capé-
tus, & Tibérinus. Ce dernier s'étant
noyé dans l'Albula qu'il voulut traver-
ser, a immortalisé son nom en le don-
nant à ce fleuve. Son Roïanme passa à
Agrippa son fils, & d'Agrippa à Ro-
mulus Sylvius, qui fut tué d'un coup
de tonnerre. Ce Romulus eut pour
successeur Aventinus, dont le mont
Aventin, l'une des montagnes de Ro-
me, prit le nom, parce qu'il fut le
lieu de la sépulture de ce Prince.

§. II.

*Amulius chasse du trône Numitor son
frère aîné. Rhea Sylvia, fille de ce
dernier, enfermée chez les Vestales,
accouche de deux enfans attribués au
dieu Mars, Romulus & Rémus, qui
sont nourris en secret. Devenus plus
grands, ils rétablissent leur grand-père
sur le trône, après avoir tué Amulius.
Mort de Rémus.*

PROCAJ

Dionys. PROCA, fils d'Aventinus, & qui ré-
lib. 1. gna après lui, eut deux fils, Numitor
pag. 57- & Amulius. En mourant, il disposa du
76. royaume en faveur de Numitor son fils
Liv. lib. aîné. Mais l'ambition d'Amulius ne res-
1. cap. pecta ni les dernières volontés d'un pé-
4-7 re, ni les droits d'un frère aîné. Non
Plur. in. content d'usurper le trône, pour com-
Rom. pag. ble de noirceur il fait périr son neveu
19-23. Egeftus, selon Denys d'Halicarnasse.
 S'il laisse la vie à sa nièce Rhéa Sylvia, il
 la met au nombre des * Vestales, sous
 prétexte d'honorer cette Princesse, &
 en effet pour lui ôter toute espérance
 de postérité. Malgré toutes ces pré-
 cautions, la Vestale devint mère de
 deux jumeaux; leur nom fut Romu-
 lus & Rémus. Quelques Auteurs mar-
 quent qu'Amulius étoit lui-même le
 père de ces deux enfans. Rhéa dé-
 clara que Mars lui avoit fait violence;
 soit qu'elle se l'imaginât ainsi, soit
 pour couvrir son action, qui, sans
 l'autorité d'un dieu, auroit été regar-
 dée comme un sacrilège, & auroit été
 punie de mort. Mais, dit Tite-Live,
 ni les dieux ni les hommes ne la mi-
 rent,

* Ce qui regarde les Vestales sera expliqué
 dans la suite.

rent, soit elle, soit ses enfans, à l'abri de la cruauté du Roi. Il commanda qu'on l'enfermât chargée de chaînes dans une étroite prison, & qu'on jettât ses enfans dans le Tibre.

Par une heureuse circonstance ce fleuve, alors débordé, fesoit des campagnes voisines une espèce d'étang, qui ne permettoit pas d'arriver jusqu'au fil de l'eau. Ceux qui étoient chargés de noier les deux enfans, crurent qu'ils périroient également dans une eau dormante. Ils s'arrêtèrent donc au premier endroit inondé. Là il les exposèrent dans leur berceau, & crurent avoir exécuté suffisamment les ordres du Roi. On raconte que les eaux, après avoir ~~soutenu quelque temps le~~ berceau, se laissèrent à sec en se retirant. On ajoute qu'une louve descendue des montagnes pour se rafraîchir, accourut au cri de ces enfans, & leur présenta la mammelle pour les allaiter ; & qu'un pivert leur donna la becquée. Faustule, Intendant des troupeaux du Roi, fut témoin de cette aventure, & vit avec admiration la louve caresser & lécher ces enfans comme s'ils avoient été ses petits, & ceux-

ci pendus à ses mammelles comme si elle
Plin. lib. 8. cap. 8. eût été leur mère. (Ce fut sous un figuier que la louve rendit de si bons offices à ces deux enfans : il devint depuis fort célèbre. J'admire la simplicité de ^a Tacite , qui raconte sérieusement que ce figuier subsista pendant plus de huit cens ans.) Faustule , frappé d'un prodige si étonnant , emporta les enfans dans sa bergerie , & les remit à sa femme Larentia pour les élever. Quelques-uns prétendent que les débauches de cette femme lui avoient fait donner par les bergers le nom de *louve* ; & que c'est ce qui a donné lieu à ce récit fabuleux.

C'est ainsi que Romulus & Rémus naquirent : c'est ainsi qu'ils furent nourris. Dès leur tendre enfance, un certain air de noblesse & de grandeur qui paroissoit en leur personne , joint à une taille extraordinaire , sembloit indi-

^a Eodem anno Ruminalem arborem in comitio, quæ super octingentos & quadraginta annos Remi Romulique infantiam tenebat, mortuis rama-

libus, & arescente trunculo deminutam, prodigii loco habitum est, donec in novos foetus reviresceret. *Tacit. Annal. lib. 15. cap. 58.*

indiquer leur naissance. Plutarque dit qu'ils furent envoyés à Gabies, pour y apprendre les Lettres, & tout ce que doivent savoir les enfans de qualité. Ils menèrent néanmoins une vie commune avec les autres bergers, vivant du travail de leurs mains, & se bâtissant eux-mêmes de petites cabanes. Denys d'Halicarnasse assure qu'il en restoit encore une de son tems, qui portoit le nom de Romulus. On la regardoit comme quelque chose de si sacré, que ceux qui étoient chargés du soin de l'entretenir, n'osoient y ajouter aucun ornement, & se contentoient d'en réparer les ruines causées par le nombre des années & la rigueur des saisons.

Dans la suite, ces deux frères dédaignant le soin des troupeaux & la vie fainéante des pâtres, s'adonnèrent à chasser dans les forêts d'alentour. Devenus, par cet exercice, robustes & intrépides, ils ne se contentent plus d'attaquer les bêtes féroces : ils fondent sur les voleurs, ils enlèvent leur butin, & le distribuent aux bergers. De jour en jour une foule de jeunesse grossissant leur troupe, ils se virent enfin

enfin en état de tenir des assemblées ;
& de célébrer des Jeux.

Un jour qu'on solennisoit dans le pays la fête des Lupercales , établie anciennement par Evandre , des voleurs qui ne cherchoient que l'occasion de se venger des deux frères , vinrent à bout de les surprendre. Romulus s'arracha de leurs mains : mais Rémus fut pris & conduit au Roi par ces brigands. Comme ils l'accusoient entr'autres crimes, lui & son frère , de faire des courses , & d'exercer des brigandages sur les domaines de Numitor à la tête d'une troupe de vagabonds , Amulius lui renvoia l'accusé , afin que ce Prince en fit lui-même justice.

Faustule s'étoit flaté dès le commencement, que les deux enfans dont il prenoit soin étoient du sang roial. Il n'ignoroit pas qu'il les avoit trouvés à peu près dans le même tems où le Roi Amulius avoit fait exposer sur le Tibre les fils de Rhéa. Mais , persuadé que le moment n'étoit pas encore venu , il attendoit qu'une conjoncture favorable , ou que la nécessité l'obligeât à révéler ce mystère. La vue du danger

danger où il voioit le prisonnier, le força de s'ouvrir à Romulus. D'un autre côté, Numitor venoit d'apprendre que Rémus avoit un frere jumeau. Cette circonstance, l'âge des deux frères, (ils passaient dix-huit ans) la noblesse de leurs inclinations, tout lui rappelloit le souvenir de ses petits-fils, & les interrogations qu'il fit achevèrent de le convaincre que son prisonnier étoit Rémus. Dès lors on ne songe qu'à se défaire du Tyran. Romulus, qui n'avoit pas assez de monde pour aller en troupe forcer le palais, commande à ses gens de s'y rendre au tems marqué par différens chemins. Il va les joindre, & court attaquer le Roi de concert avec Rémus suivi des domestiques de Numitor. Amulius est massacré.

Numitor, au premier bruit qui s'étoit fait entendre, publia que l'ennemi avoit surpris la ville, & qu'il étoit déjà maître du palais. Par cette fausse allarme il entraîne dans la citadelle, comme pour s'y défendre, tout ce qu'Albe avoit de gens capables de faire résistance. Mais aussitôt que ce Prince vit les Conjurés venir
à lui

à lui d'un air triomphant, il convoque les Albains. Il leur rappelle les attentats de son frère contre lui : il raconte l'origine & la naissance de ses petits-fils ; comment ils avoient été élevés, comment il les avoit reconnus. Il finit par leur apprendre la mort du Tyran, & s'en déclare auteur. Alors Romulus & Rémus s'avancent avec leur suite au milieu de l'Assemblée, proclament Roi leur Aïeul ; & tout le peuple, à leur exemple, lui confirme par un cri unanime le titre & l'Autorité de Souverain.

Les deux frères, abandonnant à Numitor le royaume d'Albe, résolurent de fonder une ville dans les lieux mêmes où ils avoient été exposés & nourris. Il se joignit à eux une multitude d'Albains & de Latins, sans parler d'un assez grand nombre de bergers : ce qui leur donnoit lieu d'espérer que la ville dont ils jettoient les fondemens, effaceroit bientôt Albe & Lavinium. Le desir de régner, passion funeste & qui étoit le vice de leur famille, saisit alors les deux frères, & fit naître entr'eux un différent,
qui

qui commença d'abord avec assez de modération , mais qui finit d'une manière bien tragique. Comme entre des jumeaux le droit d'ainesse ne pouvoit avoir lieu , ils étoient convenus l'un & l'autre de consulter le vol des oiseaux , pour apprendre à qui les dieux tutélaires de la contrée avoient réservé l'honneur de donner son nom à la ville naissante , & d'y commander. Dans cette vûe , Romulus s'étoit placé sur le mont Palatin , & Rémus sur l'Aventin. Rémus découvrit le premier , à ce qu'on prétend , des vautours au nombre de six : mais il n'eut pas plutôt annoncé sa découverte , que Romulus en vit le double. Là dessus il se forme deux partis. L'un se déclare pour celui qui le premier a vû des vautours ; l'autre pour celui qui les a vûs en plus grand nombre. On conteste, on s'emporte , la querelle devient sanglante : Rémus est tué dans la mêlée. On raconte sa mort d'une autre manière. Comme Romulus faisoit creuser le fossé qui devoit environner les murailles de la nouvelle ville , Rémus critiqua d'un ton railleur la petitesse de l'ouvrage ; &

ajou-

ajoutant l'insulte à la raillerie, il sauta le fossé par mépris, pour se moquer de son frère. Romulus outré de l'insulte, le frapa d'un coup mortel en disant : *Ainsi périsse quiconque osera l'imiter.* Cicéron regarde cette raillerie de Rémus comme un vain prétexte, dont Romulus tâcha de couvrir l'ambition criminelle qui lui fit commettre ce meurtre, pour régner seul : & malgré le respect qu'il avoit pour le fondateur de Rome & pour un dieu prétendu, il le condamne hautement. *Peccavit igitur, pace vel Quirini vel Romuli dixerim.*

Quelques auteurs ont cru que Rome étoit plus ancienne que Romulus, & que celui-ci n'en fut que le restaurateur.



CHAPITRE



CHAPITRE SECOND.

HISTOIRE

DES SEPT ROIS

DE ROME.

ARTICLE PREMIER.

REGNE

DE ROMULUS.

§. I.

Romulus fonde la ville de Rome sur le mont Palatin. Il est élu Roi. Il partage le Peuple en trois Tribus, & en trente Curies : en Patriciens & Plébéiens. Sénat. Patrons & Cliens. Chevaliers. Assemblée ouvert à toutes sortes de personnes. Sages réglemens établis par Romulus.

ROMULUS, demeuré seul maître AN. M^o
 par la mort de son frère, s'ap- 3253.
 pliqua avec une nouvelle ardeur à la AV. J. C.
 construction des murailles de la ville, 751.
AN. DE
 Tome I. B & à R. I.

Liv. & à celle des maisons qui devoient
lib. 1. être renfermées dans son enceinte.
cap. 8.

Dionys. Ceux qui composoient cette Colonie
lib. 2. pag fesoient d'abord un nombre assez con-
77-87. sidérable: mais la dissension des Chefs,

Plut.
pag. 24. suivie du combat qui se donna entre

Romu- eux , en fit périr beaucoup , & en en-
 lus fonde gagea d'autres à se retirer. Alors elle
 la ville & étoit réduite à trois mille hommes de
 de Rome étoit réduite à trois mille hommes de
 sur le pié , & à trois cens chevaux. Romulus
 montPa- avoit décrit un quarré autour de la
 latin. colline avec une charrue , traçant un

fillon tout de suite pour marquer où
 il faloit jetter les fondemens des mu-
 railles , excepté dans les endroits où
 il vouloit faire les portes. Car alors ,
 suspendant la charrue , il la portoit
 sans continuer le fillon : d'où est venu

le nom de *porte*. Et cette cérémonie
A por- s'observa toujours dans la suite en pa-
tando. reille occasion. On laissoit un espace
 au dedans de la ville entre le mur &
 les maisons , où il n'étoit point per-
 mis de bâtir ; & un autre au dehors ,
 où l'on ne pouvoit labourer. Cet es-
 pace s'appelloit *pomærium*. L'ouvrage,
 tant du dehors que du dedans , fut
 bientôt conduit à son entière perfec-
 tion. Ce Prince , nourri durement

avec

avec les bergers, & toujours dans les exercices de la guerre, consacra la nouvelle ville au dieu de la guerre, qu'on croioit son père.

Caton, dont nous suivrons le sentiment, place la fondation de Rome à l'onzième des Calendes de Mai, c'est-à-dire au 21 d'Avril de la première année de la VII^e Olympiade: ce qui revient à l'an 751 avant Jésus-Christ, & à l'an du Monde 3253. Varron éloigne cette Époque de deux ans, & la place à la troisième année de la VI^e Olympiade. On célébroit ce jour-là à Rome une Fête pastorale, nommée *Palilia*. On ne fait pas bien si la fondation de Rome y donna lieu, ou si elle étoit déjà instituée auparavant.

Romulus, après avoir donné les premiers soins à la construction des murs & des maisons de la Ville naissante, convoqua une Assemblée du peuple, de l'avis de Numitor qu'il consultoit en tout, pour savoir quel genre de gouvernement on y établiroit. Il représenta à l'Assemblée „ Que la force des armes,
„ qui s'acquiert par le courage & par
„ les exercices, est un ferme rempart
„ contre les ennemis étrangers: que

23 REGNE DE ROMULUS.

„ l'union des citoiens est le plus souve-
 „ rain préservatif contre les troubles
 „ domestiques , & qu'elle ne peut réa-
 „ gner dans une République, que lors-
 „ que les particuliers réglient leur vie
 „ par la justice & par la tempérance ,
 Il fit le dénombrement des différentes
 sortes de gouvernemens usitées chez
 les différens peuples , qui avoient cha-
 cune leurs avantages & leurs inconvé-
 niens, ce qui en rendoit le choix diffi-
 cile. Il ajouta, „ Que c'étoit à eux de voir
 „ & de consulter ensemble, s'ils aimoi-
 „ ent mieux être gouvernés par un seul,
 „ ou par un petit nombre de Magistrats,
 „ ou s'ils vouloient un gouvernement *
 „ purement populaire. Que , quelque
 „ forme qu'il leur plût de donner au
 „ nouveau gouvernement, il étoit prêt
 „ à s'y conformer. Que , quoiqu'il ne
 „ se crût pas indigne de leur comman-
 „ der, néanmoins il ne refusoit pas d'o-
 „ béir : qu'il étoit content des hon-
 „ neurs dont on l'avoit comblé jus-
 „ qu'alors , en le faisant Chef de la Co-
 „ lonie , & en donnant son nom à la
 „ Ville qu'ils venoient de bâtir.

Quand

* Denys d'Halicarnas- | sième parti : mais il pa-
 se n'ajoute pas ce troi- | roit nécessaire.

regardé comme un heureux présage chez les Romains. Alors Romulus fut déclaré Roi dans toutes les formes.

Il sera souvent parlé dans la suite d'Auspices, aussi bien que d'Augures & d'Aruspices, dont le ministère intervenoit dans presque toutes les affaires publiques. J'ai cru devoir en donner ici une légère idée.

Il y avoit deux manières principales de prendre les auspices.

La première se tiroit des oiseaux par leur vol, par leur chant, par leur manger. Le vol du corbeau à droite, & celui de la corneille à gauche, étoient d'un bon augure. Il en étoit de même d'un chant clair & net: *Ante*

Cic. lib.
1. de Di-
vin. n.
12.

Consulem hac dicentem, corvus voce clara occinuit. Quo latus augurio Consul &c.

1 Liv. lib.
10. cap.
30.

Pour ce qui regarde le manger des poulets, celui qui étoit chargé de les nourrir, & qu'on appelloit pour cette raison *Pullarius*, les fesoit sortir de la cage où il les tenoit renfermés, & leur jettoit de la nourriture. S'ils la faisoient avidement, & qu'ils en laissent tomber par terre, l'augure étoit favorable, & cela s'appelloit *tripudium solistimum*. Au contraire, s'ils refu-

soient

soient de manger ; l'augure étoit funeste. On fait l'histoire du Consul P. Claudius, qui, prêt de donner un combat naval dans la première guerre Punique, & apprenant que les poulets ne vouloient point sortir de la cage, les fit jettter dans la mer, en disant : *Qu'ils boivent, puisqu'ils ne veulent pas manger.* Aussi fut-il vaincu. Il n'est pas besoin que j'avertisse que ce fut sa témérité qui causa sa défaite, & non pas le mépris d'une cérémonie aussi vaine & aussi puérile.

La seconde manière de prendre les auspices consistoit dans de certaines observations qu'on fesoit en regardant le ciel. L'Augure désignoit dans l'air avec le bâton augural recourbé par le bout (*lituo*) un certain espace pour observer ce qui s'y passeroit : cet espace s'appelloit *templum*, aussi bien que l'endroit sur terre d'où il fesoit ses observations. C'est ainsi que Romulus reconnut que Jupiter approuvoit son élection à la Roiauté, aiant vu un éclair sortir du côté gauche, & aller vers la droite. Tite-Live décrit fort au long cette cérémonie, qui fut observée de la même sorte lorsque

*Val. Max.
lib. 1.
cap. 4.*

*Dionys.
lib. 2.
pag. 81.*

*Liv. lib.
1. cap.
18.*

Numa fut appelé à la Roiauté. Mais ces prétendus présages, favorables en certaines occasions, devenoient sinistres par rapport aux Comices. Quand on voioit des éclairs, ou qu'on entendoit le tonnerre, on ne pouvoit pas tenir les Assemblées du Peuple par

De Di. Centuries : *Jove tonante, fulgurante, vin. lib. comitia populi habere nefas.*

24 n. 43. Ces manières de consulter la volonté des dieux s'appelloient *auspicium*, à cause de l'aspect des oiseaux, du vieux verbe *specio*, *ab avium aspectu*; ou *augurium*, à cause du chant des oiseaux, *ab avium garritu*.

On consultoit encore la volonté des dieux par l'inspection des entrailles des victimes. Les Ministres destinés à cette fonction s'appelloient *Aruuspices*. On apporte différentes étymologies de ce mot, que j'omets pour abrégé. Ils étoient beaucoup moins considérés que les Augures que l'on choisissoit parmi les premières personnes de l'Etat. Outre plusieurs autres observations qu'ils fesoient sur la victime, leur principale étude étoit d'examiner les entrailles, comme le cœur, la rate, le poulmon, & sur tout le

le foie. Quelquefois, si on les en croit, la tête du foie, ou même le foie entier, dispa-roissoit tout d'un coup; & c'étoit la marque d'un grand malheur.

Toutes ces cérémonies de religion étoient fort anciennes. Elles avoient passé des Caldéens aux Grecs, de ceux-ci aux Etrusques, de qui les Latins les avoient empruntées. Dans la suite, le Sénat ordonna qu'on enverroit tous les ans chez les Etrusques six jeunes Romains tirés de la Noblesse, pour apprendre exactement de ces peuples tout ce qui regardoit les cérémonies divines. *Onuphr. de Civ. R. c. 17. Lib. 1. de Divin. v. 92.*

Toute la suite de l'Histoire Romaine nous fera connoître que les plus grandes affaires de l'Etat ne se déci-doient qu'en conséquence des auspices & des augures, où il entroit mille fraudes & mille fourberies, sur tout dans les derniers tems de la République. Cicéron, qui étoit revêtu de la dignité d'Augure, & qui connoissoit parfaitement le fort & le foible de tout ce que lui & ses Collègues pratiquoient, est un bon garant du jugement qu'il en faut porter. Il est beau de voir dans le second livre de la Di-

vination , avec quelle liberté philosophique il se moque de cette profession , & comment il démontre par des raisons plus convaincantes les unes que les autres l'inutilité de cet art , sa fausseté , ses contrariétés , son impossibilité. C'est dans cet Ouvrage qu'il rapporte ^a le bon mot de Caton , qui disoit qu'il ne comprenoit pas comment un Aruspice en pouvoit envisager un autre sans rire. Cicéron néanmoins , malgré le souverain mépris qu'il témoigne pour toutes ces pratiques superstitieuses , ne laisse pas de blâmer les Généraux & les Magistrats, qui , dans des occasions importantes, les avoient négligées , & de soutenir que cet usage , tout abusif qu'il étoit selon lui , devoit être respecté par rapport à la religion , & à la prévention des peuples. C'est ainsi que les Sages du Paganisme retenoient la vérité captive , & par une fausse politique , ou une lâche timidité , nourrissoient dans les esprits des peuples des superstitions également ridicules & profa-

a Vetus illud Catonis admodum scitum est, qui mirari se aiebat quod non rideret

Aruspex , Aruspicem cum vidisset. *De Divinat. lib. 2. n. 51.*

profanes , dont ils sentoient tout le vuide & tout le faux.

La coutume de consulter les Auspices avant que d'entrer en charge , fut exactement observée , non seulement sous le gouvernement des Rois , mais encore après leur expulsion , dans l'élection des Consuls & des autres Magistrats qui en tinrent la place. Romulus en avoit donné l'exemple.

Etabli sur le trône par un consentement unanime & volontaire , il songea à donner une forme réglée à sa République par de sages Loix , seules capables d'unir la multitude , & d'en faire un corps de peuple. Mais il comprit que des hommes si grossiers ^{Lib. 1.} n'auroient du respect pour les Loix , ^{cap. 8.} qu'autant que le Législateur sauroit leur en imprimer par la pompe & l'éclat de la majesté Souveraine. Entre les autres marques distinctives dont il se servit pour rendre sa personne plus auguste , il prit douze Gardes , qu'on nomma Licteurs , qui le précédoient dans sa marche. Leurs fonctions étoient d'accompagner les Rois , (& dans la suite les principaux Magistrats) d'écarter la foule devant eux.

d'exécuter les criminels, &c. On croît que ce nombre de Licteurs tiroit son origine de l'Etrurie. Ils portoient des faisceaux de verges ou de petites baguettes liées ensemble, & des haches, qui étoient & le symbole de la puissance, & les instrumens des peines imposées aux coupables.

Dionys. Il partagea d'abord tout le peuple
lib. 2. en trois corps, mettant à la tête de
pag. 82. chaque corps un Chef distingué par
Plut. pag. son mérite : puis il divisa chaque corps
25. en dix autres, dont il donna le com-
Partage mandement à autant de Capitaines
du Peu- des plus braves. Il nomma *Tribus* les
ple en trois grands corps, & les trente moin-
Tribus & dres il les appella *Curies*. Un Prêtre,
en Cu- sous le nom de *Curion*, étoit chargé
rica. des sacrifices dans chaque Curie. Il
 divisa aussi les terres en trente por-
 tions égales, & il en donna une à cha-
 que Curie, en réservant néanmoins ce
 qui étoit nécessaire tant pour l'entre-
 tien des temples que pour les sacrifi-
 ces, & une certaine portion pour faire
 le fonds des deniers publics.

De ce premier partage, dans lequel
 Romulus garda une entière & parfaite
 égalité, il passa à une autre divi-
 sion.

sion , dans laquelle il eut en vûe de régler les rangs , les honneurs , & les emplois de ses sujets. Les personnes respectables par leur naissance , par leur mérite , ou par leurs richesses , telles qu'en ce tems-là elles pouvoient être , & qui avoient déjà des enfans , furent distinguées de ceux qui n'avoient ni noblesse , ni biens. Il donna le nom de *Plébeïens* aux derniers. Les autres formèrent un corps séparé , qui fut l'origine de la première Noblesse parmi les Romains.

Il songea ensuite à établir un Conseil public , qui partageât avec lui les ^{Etablis-}soins du gouvernement , & où l'on pût ^{fement} examiner avec maturité les affaires de l'Etat. Voici comme il s'y prit. Il commença par nommer dans le corps de la Noblesse un homme qu'il crut le plus * capable de veiller en sa place à la sûreté & à la police de la ville toutes les fois qu'il seroit obligé de marcher à la tête de ses troupes , & de sortir des confins de Rome. Il voulut ensuite que chaque Tribu fit choix de trois hommes des plus sages & des plus distingués

* On l'appelloit *Prætor* ou Gouverneur de la ville.
Prætor urbis ; Le *Prætor* ville.

gués parmi la même Noblesse. Il donna le même droit aux trente Curies , qui chacune en élurent trois , & remplirent le nombre de quatre-vingts-dix : ce qui fit en tout le nombre de cent , en y comprenant le Chef que Romulus lui-même avoit choisi. Cette Compagnie fut appelée *Sénat* , à cause de l'âge de ceux qui la composoient, ou de leur prudence ; & les Sénateurs, pour les mêmes raisons , furent nommés *Pères*. On ajouta ensuite l'épithète *Conscripts* , à l'occasion des Sénateurs de nouvelle création. Ce titre de *Conscripts* , qui étoit d'abord propre à ces derniers , devint insensiblement commun à tous les Sénateurs , qui furent appelés *Pères Conscripts*.

Cheva-
liers.

Romulus crut qu'il ne pouvoit pas se passer d'une Compagnie de jeunes hommes , qui fussent toujours sous les armes , tant pour la garde de sa personne , que pour les besoins pressans de l'Etat. Il leva donc trois cens hommes forts & robustes , qu'il prit dans les plus illustres familles , & dont il laissa le choix aux Curies , comme il avoit fait par rapport aux Sénateurs. Chaque Curie en fournit dix. Il marcha toujours depuis accompagné de

cette escorte, à laquelle il donna le nom de *Celeres*, qui signifie agiles, prompts, comme devant être continuellement prêts à marcher au premier signal. Ils avoient pour Chef un homme du premier mérite, qui avoit sous lui trois Commandans, dont d'autres Officiers subalternes recevoient les ordres. Ils combattoient à cheval ou à pié selon le besoin, & se distinguoient parmi les troupes par un courage singulier. Ce fut là l'origine des Chevaliers Romains.

Ainsi ce fut Romulus qui forma le Sénat, qui choisit les Chevaliers, & qui distingua le Peuple des uns & des autres. Tous les citoyens qui ne furent pas compris dans l'ordre des Sénateurs, ni dans celui des Chevaliers, furent nommés *Plebs*, *Peuple*. On appelloit *Patriciens* ceux qui descendoient des cent Pères ou Sénateurs dont Romulus composa le Sénat, ou de ceux qui furent ajoutés par les Rois qui lui succédèrent. On nommoit *Plébéiens* tous ceux qui ne descendoient pas de ces Sénateurs. Un Plébéien, dans la suite, pouvoit devenir Sénateur par le choix des Censeurs, lorsqu'il avoit
la

la quantité de bien ordonnée par les Loix pour être du corps du Sénat : mais il ne cessoit pas d'être Plébéien , parce qu'il ne descendoit pas de ces anciens Sénateurs.

Plin. lib. 33. cap. 2. Je dois avertir ici pourtant, que ce ne fut que lontems après , & du tems des Gracques, ou même sous le Consulat de Cicéron, que les Chevaliers Romains firent un troisième Ordre bien distingué des deux autres. Anciennement il n'y avoit, à proprement parler, que deux Ordres , le Sénat, & le Peuple, & deux conditions , les Patriciens & les Plébéiens.

Ordre du gouvernement. Ensuite Romulus marqua les rangs & les honneurs qui convenoient à un chacun. Il s'attribua d'abord à lui-même l'Intendance de toutes les choses saintes , & se fit le Chef de tout ce qui regardoit la Religion. Il prit le titre de Conservateur des Loix & des coutumes de la patrie, se réservant la connoissance des causes considérables en matière criminelle , & renvoiant celles d'une moindre conséquence au jugement du Sénat , sans s'exemter néanmoins de veiller à ce que tout se passât dans l'ordre. Il se réserva aussi le pouvoir d'assembler

sembler le Peuple & le Sénat quand il le jugeroit à propos, de dire son avis le premier, de conclure à la pluralité des voix, & d'exécuter ce qui auroit été décidé. Enfin il s'attribua le commandement des armées & la souveraine autorité dans la guerre, en qualité de Généralissime.

Il accorda aux Patriciens seuls, à l'exclusion des Plébeïens, l'honneur du Sacerdoce, le soin des Sacrifices, des Augures, & de toutes les choses sacrées ; l'exercice de la Justice, & de toutes les charges tant civiles que militaires. Il rendit le Sénat arbitre & juge Souverain de tout ce que le Roi renverroient à son Tribunal, sans qu'il fût permis d'appeller de tout ce qui y feroit décidé par le plus grand nombre des suffrages.

Il permit au Peuple de créer les Magistrats, de faire des Loix, de décider de la guerre ou de la paix quand le Roi lui demanderoit son avis : mais ce pouvoir étoit limité, & les résolutions du Peuple n'avoient point de force, qu'elles ne fussent confirmées par le Sénat. Pour éviter le desordre qu'eût causé une Assemblée tumultueuse, tout le

le Peuple ne disoit pas ensemble son avis : mais on convoquoit les Curies les unes après les autres, & le sentiment du plus grand nombre se référoit au Sénat.

Telle étoit la constitution fondamentale de cet Etat, qui n'étoit ni purement Monarchique, ni aussi entièrement Républicain. Le Roi, le Sénat, & le Peuple étoient, pour ainsi dire, dans une dépendance réciproque ; & il résultoit de cette mutuelle dépendance un équilibre d'autorité, qui modéroit celle du Prince, & qui assuroit en même tems le pouvoir du Sénat & la liberté du Peuple.

Patrons
& Cli-
ens.

Romulus, pour prévenir & empêcher la jalousie que la diversité de conditions pouvoit exciter entre les deux Ordres de l'Etat, travailla à les attacher l'un à l'autre par des liaisons & des bienfaits réciproques, & à les unir ensemble de manière, qu'en faisant honneur à la Noblesse, il ne rendit point le Peuple méprisable. Pour cela, il établit le droit de Patronage, & régla les services & les devoirs que les Patrons & les Cliens se rendroient les uns aux autres. D'un côté, les Patrons étoient

étoient obligés d'expliquer à leurs Cli-
ens les Loix , qu'ils n'étoient pas en
état d'entendre ; de prendre soin de
leurs affaires quelque part où ils fus-
sent , & de se porter pour leurs inté-
rêts avec la même ardeur qu'un père
le pourroit faire pour ceux de ses pro-
pres enfans. Ils étoient chargés de fai-
re valoir l'argent de leurs Cliens, de
présider aux contrâts qu'ils en fesoient,
& d'empêcher qu'on ne leur fit aucun
tort. S'il arrivoit qu'on leur intentât
quelque procès , c'étoit au Patron à
les soutenir , & à défendre ses Cliens
contre leurs accusateurs. En un mot
ils étoient obligés de leur procurer
toute la tranquillité dont ils avoient
besoin dans les affaires publiques ou
particulières, afin qu'ils ne fussent point
détournés de leurs travaux ; & ^a ce
qu'il y avoit de plus grands hommes
dans la République, se fesoient un plai-
sir , & tenoient à honneur de rendre
ces sortes de services à leurs concitoi-
ens.

<p>a Clarissimi viri no- stræ civitatis, tempori- bus optimis , hoc sibi amplissimum pulcher- rimumque ducebant , ab hospitibus clientibusque suis... injurias propulsare , eorumque fortunas defendere. Cic. Divinat. in Verr. n. 66.</p>	<p>busque suis... injurias propulsare , eorumque fortunas defendere. Cic. Divinat. in Verr. n. 66.</p>
--	--

44 REGNE DE ROMULUS.

ENS. Les Cliens , de leur côté , s'engageoient envers leurs Patrons à fournir la dot de leurs filles , si les pères n'étoient pas en état eux-mêmes de les pourvoir : à les racheter à leurs frais eux & leurs enfans , s'il arrivoit qu'ils fussent pris par les ennemis : à paier les dépens des procès que leurs Patrons auroient perdus, ou les amendes pécuniaires auxquelles ils auroient été condamnés, le tout de leurs propres deniers , sans usure ni intérêt : à entrer dans toutes les dépenses qu'ils étoient obligés de faire dans leurs charges & dans leurs emplois , avec la même affection que s'ils eussent été de leurs familles. Outre ces engagements particuliers aux Patrons d'une part , & aux Cliens de l'autre , il y en avoit encore entr'eux de communs. Il n'étoit pas permis aux Patrons & aux Cliens de s'entr'accuser en justice , de porter témoignage ou de donner leurs suffrages l'un contre l'autre , ni de se ranger du parti de leurs ennemis mutuels. Quelconque se rendoit coupable d'aucune de ces fautes , étoit puni très-sévèrement.

Ce droit s'étendit avec la puissance
de

de Rome. Quand l'Empire eut été aggrandi par des conquêtes, les Colonies, les Villes alliées, ou conquises par les armes, prenoient aussi quelques Romains à leur choix pour être leurs Patrons. Souvent même le Sénat renvoioit les différens des villes & des nations à leurs protecteurs, dont il confirmoit ensuite le jugement.

Il est aisé de concevoir combien un règlement si sage étoit propre à lier les petits aux grands par des intérêts réciproques, à entretenir l'union entre les différens Corps de l'Etat, & à prévenir les suites funestes des divisions, inévitables dans les Républiques, & qui n'y finissent pour l'ordinaire que par le meurtre & le carnage : au lieu qu'à Rome, pendant plus de six cens ans, nous les verrons toujours terminées pacifiquement, quelque vives & quelque violentes qu'elles puissent être. Cette coutume, observée constamment jusqu'à la fin de la République & beaucoup par dela, marque un esprit de prévoyance & une maturité de conseil bien admirables dans un Prince aussi jeune qu'étoit alors Romulus.

Après

Dionys. Après avoir travaillé à établir de
lib. 2. l'ordre dans sa nouvelle ville, il son-
pag. 88- gea à l'aggrandir & à la peupler. Pre-
99.

Liv. lib. mièrement il obligea ses sujets d'éle-
1. cap. 8. ver tous leurs enfans mâles, & leurs
Loix sur filles aînées, leur défendant même de
la nais- sance des livrer à la mort aucune de celles qui
enfants. naîtroient ensuite, qu'elle n'eût trois

ans accomplis : le tout néanmoins si
 l'enfant n'étoit estropié ; & dans ce
 dernier cas il permettoit aux parens
 de les exposer, après les avoir fait voir
 à cinq des plus proches voisins pour
 savoir leur sentiment. Lycurgue avoit
 ordonné quelque chose de pareil à ce
 qu'établit ici Romulus : mais l'ordon-
 nance du dernier péchoit moins con-
 tre la sagesse & l'humanité. Romulus y
 avoit mis une restriction importante,
 qui étoit de ne disposer de la vie de
 l'enfant qu'après trois années : parce
 que dans cet intervalle un enfant peut
 fortifier sa santé, qui est souvent affoi-
 blie par la mauvaise constitution de sa
 mère. D'ailleurs un père & une mère,
 après avoir élevé leur enfant pendant
 trois ans, se sont accoutumés à l'aimer,
 & par là auront plus de peine à pren-
 dre la cruelle résolution de le faire
 mou-

mourir. Et Lycurgue & Romulus, par l'ordonnance que je viens de rapporter, péchoient contre la loi naturelle, qui défend le meurtre, & ne donne point aux pères & aux mères le droit de vie & de mort sur leurs enfans. Cette coutume barbare, d'exposer les enfans, étoit néanmoins d'un usage commun chez les Payens.

Un second moien dont se servit Romulus pour accroître Rome, fut d'y ouvrir un asyle à tous ceux qui voudroient venir s'y établir, de quelque état & de quelque condition qu'ils fussent. Il espéroit, par cet artifice, augmenter la puissance Romaine, & diminuer les forces de ses voisins. En effet, il s'y réfugia une infinité de gens des villes voisines, qui cherchoient à se soustraire ou à la dureté de leurs maîtres, ou à la persécution de leurs créanciers, ou aux poursuites de la Justice que le crédit de leurs ennemis leur rendoit suspecte; ou qui étoient attirés simplement par la nouveauté & le changement, & qui ne croioient point pouvoir trouver ailleurs de retraite plus sûre, ni plus convenable à leur état; d'autant plus que Romulus fesoit à ces

Asyle
ouvert à
Rome.

à ces nouveaux hôtes l'accueil le plus gracieux & le plus obligeant. Ce fut d'une retraite de pâtres & d'aventuriers que sortirent les Conquérans de l'Univers.

Droit Rômulus mit en œuvre un troisième expédient, que les Grecs n'eussent pas dû négliger ; qui fut dans la suite le plus ferme appui de la puissance Romaine, & qui contribua plus que toute autre chose à l'aggrandissement de l'empire. Il ne faisoit la guerre que pour conquérir des hommes , sûr de ne pas manquer de terres quand il auroit des troupes suffisantes pour s'en emparer. Dans cette vûe il se fit une loi ordinaire d'épargner toute la Jeunesse des villes qu'il soumettoit à ses armes, de ne la point réduire en servitude, & de ne pas laisser incultes les terres des pays conquis. Au contraire , il envoioit des Romains habiter ces mêmes pays , & il leur donnoit une partie du terrain à cultiver. Il les faisoit entrer en société avec les nations vaincues, qui bientôt , par ce commerce, prenoient l'esprit Romain, & devenoient autant de nouvelles Colonies, que le Prince gratifioit quelque-

quefois du droit de bourgeoisie Ro-
 maine. Par une conduite si sage, Ro-
 mulus fut de ses ennemis faire ses pre-
 miers citoyens, & changer en assez peu
 de tems une très-petite Colonie en un
 grand & nombreux peuple. Quand il
 bâtit Rome, il n'avoit que trois mille
 hommes de pié, & trois cens chevaux
 au plus : & quand il disparut aux yeux
 de son peuple, l'infanterie montoit à
 quarante-six mille hommes, & la ca-
 valerie à plus de mille. Les Rois ses
 successeurs, & les Magistrats qui vin-
 rent après eux, suivirent les mêmes ré-
 gles dans le gouvernement de la Répu-
 blique, & ils ne firent qu'ajouter à ce
 que Romulus avoit si bien établi. De
 là ces accroissemens prodigieux, qui
 firent des Romains le peuple le plus
 nombreux qui fût dans l'Univers.

Ce que j'ai dit jusqu'ici peut être Princi-
 regardé comme le corps & l'extérieur pes de
 du gouvernement. Romulus y ajouta Romu-
 d'autres réglemens, qui en furent l'ame lus par
 pour ainsi dire, & qui font connoître raport
 combien étoient admirables la pruden- au gou-
 ce & la sagesse de ce Prince. Il étoit verne-
 persuadé que le bonheur des Républi- ment &
 ques dépendoit de ces grands princi- par ra-
 pes, port aux
mœurs.

pes, que la plupart des Politiques font assez valoir, mais que très peu savent mettre en exécution. Il disoit, Qu'avant toutes choses il falloit se rendre les dieux favorables, parce que c'est d'eux seuls qu'on peut attendre l'heureux succès des affaires tant publiques que particulières. Qu'on devoit inspirer aux peuples le zèle de la justice & l'amour de la tempérance; vertus qui entretiennent la concorde parmi les hommes, en les empêchant de se faire tort les uns aux autres; & qui leur apprennent à ne pas mettre leur bonheur dans les plaisirs honteux, mais dans l'honneur & la vertu. Qu'enfin le courage & la valeur guerrière devoit tenir lieu de sauvegarde à toutes les autres vertus, & les mettre à l'abri des violences du dehors. Mais il savoit en même tems, remarque l'Historien, que l'heureux assemblage de tous ces biens n'est point l'effet du hazard, ni un simple don de la nature; & qu'on ne voit naître dans les cœurs la religion, la justice, la tempérance, la valeur, que par le secours des sages Loix, & par l'exercice assidu de ce qu'elles prescrivent.

Romu-

Romulus donna tous ses soins à l'exécution de cet excellent projet, & il commença par le culte des dieux. Il leur bâtit des temples, il leur érigea des autels, il leur dressa des statues, il exposa leurs images, il les décora des marques de leur puissance, & de symboles qui rappelloient le souvenir de leurs bienfaits. Il institua des fêtes particulières en l'honneur de chaque dieu, avec des sacrifices & des cérémonies différentes; il établit des solennités publiques, où tout le peuple, interrompant son travail, étoit obligé de se trouver. Il se conforma, en beaucoup de choses, aux coutumes Grecques; mais il eut soin de les purger de ce que la Fable y avoit introduit d'indécent, & d'injurieux à la Divinité. Il bannit toute somptuosité des sacrifices & des repas que l'on offroit en certaines occasions aux dieux. Denys d'Halicarnasse admire comment cette ancienne simplicité s'étoit conservée jusqu'à son tems, dont il avoit été lui-même très-souvent témoin, aiant vû la farine d'orge, les gâteaux sacrés, les prémices des fruits, & d'autres choses semblables toutes

d'un vil prix, servies sur de vieilles tables de bois dans des plats de terre & des paniers d'osier ; & les libations faites, non dans des vases d'or ou d'argent, mais dans de simples urnes & dans des tasses de terre cuite. Peut-on ^a croire, demande Cicéron, que ces vases de terre & d'argille fussent moins agréables aux dieux immortels dans le culte qu'on leur rendoit, que n'auroient été ces vases d'or & d'argent dont on fait maintenant tant de cas ?

Les réglemens par rapport aux mœurs des particuliers, ne sont pas moins remarquables. Denis d'Halicarnasse fait observer que Romulus ne porta qu'une seule loi concernant les mariages, qui paroît bien simple, & qui cependant prévint tous les abus, & maintint les femmes dans les règles de la modestie & de la pudeur. Elle étoit conçue en ces termes : *Ton-*
se ^b *femme, qui par les loix sacrées du*
ma-

a Minusne gratas
diis immortalibus ca-
pedines ac fictiles ur-
nas fuisse, quam deli-
catas [ou, Delicias]

istorum pateras arbi-
tramini ? 1. *Paradox.*
b Uxor farreatione
viro juncta, in sacra &
bona ejus venit.

mariage tombe en puissance d'un mari, entre avec lui en communauté de biens & de sacrifices. Il semble en effet par là qu'ils ne font plus qu'une seule & unique personne, qu'ils n'ont plus d'intérêts séparés, & qu'ils doivent par conséquent s'entraimer & s'entre-soutenir mutuellement. La femme, à la mort de son époux, entroit en possession de ses biens avec les mêmes droits qu'une fille a sur la succession de son père. S'il mouroit sans enfans, & sans avoir fait de testament, tout l'héritage lui appartenoit. S'il laissoit des enfans, elle partageoit le bien avec eux.

Une femme coupable d'une faute envers son mari, n'avoit point d'autre juge que le mari même qu'elle avoit offensé, & c'étoit à lui d'ordonner de la punition. Lorsqu'elle étoit accusée d'avoir violé la foi conjugale, ou convaincue d'avoir bu du vin, ce qui étoit absolument défendu aux femmes par la Loi; alors le mari assembloit les proches de sa femme, & jugeoit le crime avec eux. Romulus regardoit ces deux fautes comme les plus grièves dont elles fussent capables, persuadé que si l'adultère est le



Temerum mulier non bibito.

violent du lien le plus sacré de la société, l'ivresse conduit naturellement à l'adultère. On peut juger de la sagesse de cette Loi par les bons effets qu'elle eut sur les femmes pendant plusieurs siècles, où il n'y eut aucune plainte ni procès d'adultère, & où il n'y eut pas même de divorce. Ce fut quelques années après la fin de la première guerre Punique qu'on en vit un dans Rome pour la première fois. Sp. Carvilius répudia sa femme, après avoir juré devant les Censeurs qu'il ne la quittoit, que parce qu'elle étoit stérile. Ce qui n'empêcha pas, tout spécieux qu'étoit le motif, qu'il ne s'attirât pour le reste de ses jours l'indignation de tout Romaine.

Romulus donna aux pères une puissance absolue sur leurs enfans, sans en limiter le tems, & qui avoit lieu à quelque âge & à quelque dignité qu'ils fussent parvenus. En^a vertu de ce pouvoir, il leur étoit permis de les mettre en prison, de les faire battre de verges, de les charger de fers, de les envoyer travailler à la campagne, de

^a In liberos suprema auctoritas esto : venundare, occidere licet, non licito.

de les vendre , & même de les faire mourir. L'Histoire en fournit plusieurs preuves , mais qui révoltent toujours l'esprit , & auxquelles on ne s'accoutume point. Un maître n'avoit plus de pouvoir sur son esclave dès qu'il l'avoit vendu une seule fois : un ^a fils n'étoit affranchi du souverain pouvoir de son père sur lui , que quand il l'avoit vendu trois fois. Nous verrons bientôt que Numa adoucit la rigueur de cette Loi , en ordonnant que quand un père auroit permis à son fils d'épouser une femme , il n'auroit plus le pouvoir de le vendre. En effet , comme l'observe Plutarque , il étoit très-injuste & très-dur qu'une femme qui avoit épousé un homme libre , se trouvât après cela mariée à un esclave par le caprice de son beau-père.

*In vit.
Num.
pag. 71.*

Cette autorité souveraine dans les maris & dans les pères , tempérée sans doute par les sentimens de bonté & de douceur que la nature ne manquoit pas de leur inspirer , contribuoit beaucoup à tenir tout dans l'ordre & dans une juste subordination.

C 4

Le

^a Si pater filium ter venunduit, filius à patre liber esto.

Le Roi, attentif à toutes les parties du gouvernement, & qui savoit combien le peuple est difficile à conduire, comprit que l'habitude aux exercices laborieux, qui mènent à la vertu, étoit plus propre que tous les préceptes pour régler ses mœurs, & pour lui apprendre à préférer la justice à l'intérêt, à estimer la vertu au dessus de tout, & à s'endurcir au travail. Dans cette vûe, il laissa exercer aux esclaves & aux étrangers les arts mécaniques, qui contribuent souvent à entretenir les passions, à fomenter la cupidité, à énerver le corps, & à abrutir l'esprit. Les Romains ont regardé lontems ces arts & ces métiers comme au dessous d'eux, & aucun citoyen ne vouloit s'y appliquer. Il ne permit aux personnes libres que deux professions: la guerre, & l'agriculture. Il ne sépara pas ces deux emplois, mais les joignit ensemble. Les premiers Romains étoient tous laboureurs, & les laboureurs étoient tous soldats. Or les laboureurs, dont tout le bien consiste en terres, tiennent à l'Etat par des liens plus fermes & plus difficiles à rompre, que les ouvriers, qui,

qui, dans les dangers publics, peuvent aisément se transporter ailleurs. En tems de paix, il les accoutumoit tous à travailler à la campagne, excepté les jours qu'il falloit aller au marché. Pour lors il leur permettoit de se rendre à la ville pour leurs affaires, & pour vendre & acheter, aiant réglé que le marché setiendrait tous les neuf jours. Pendant la guerre il ordonna que tous prissent les armes, & que, sans distinction, ils eussent tous part aux travaux & au profit. En conséquence de cette Loi, il partageoit entr'eux les terres, les esclaves, & l'argent qu'ils enlevoient à l'ennemi. Par une conduite si équitable, il les trouvoit toujours prêts à entreprendre de nouvelles conquêtes.

Voila en gros & en général, car j'ai omis bien des choses, ce que rapporte Denys d'Halicarnasse sur l'ordre que Romulus établit dans la République. On y voit les semences & les principes de presque tout ce qui contribua dans la suite à la grandeur de Rome, & qui rendit son gouvernement si admirable.

Il seroit tems de venir au détail des actions de Romulus: mais j'insérerai

encore ici auparavant une observation, qui pourra contribuer à l'intelligence de l'histoire Romaine pour les siècles suivans.

Diverses
occupations du
peuple.

Dionys.
lib. 2.
pag. 98.

Ce que j'ai rapporté d'après Denys d'Halicarnasse, que Romulus n'avoit permis aux personnes libres que deux professions, la guerre & l'agriculture, & qu'il leur avoit interdit l'exercice des arts mécaniques & des métiers, laissant cette occupation basse & ignoble aux esclaves & aux étrangers, me paroît souffrir quelque difficulté.

Plutarque, dans la vie de Numa, remarque, comme on le verra bientôt, que ce Prince distribua les citoyens du bas peuple par Arts & par Métiers, comme Orfèvres, Charpentiers, Teinturiers, & autres pareils Artisans. Il les trouva donc déjà établis à Rome. Et il étoit difficile que la chose fût autrement dans un peuple composé d'un grand nombre d'aventuriers, qui ne devoient pas regarder ces arts & ces métiers comme au dessous d'eux. Ainsi ce que Denys d'Halicarnasse paroît dire de tous les citoyens en général, doit être réduit seulement au plus grand nombre, qui certainement furent

rent employés à la culture des terres ; mais plusieurs restèrent à Rome pour y exercer les différens métiers nécessaires aux besoins de la vie.

Comment , sans cela , la ville auroit-elle pu être remplie d'habitans ? Il n'y auroit donc eu dans Rome que des citoyens riches , ou des esclaves & des étrangers : absurdité , choquante par elle-même , & démentie par toute l'histoire , qui nous apprend que la plus basse partie du peuple étoit précisément celle qui habitoit dans la ville. Ajoutons que , dans l'établissement des Centuries sous Servius Tullius , il s'en trouve une destinée à ceux des citoyens qui ne possédoient pas en biens-fonds la valeur de douze mille cinq cents as. Que pourroient faire des citoyens si pauvres , & comment auroient-ils pu subsister sans quelque métier ? Tite-Live^a rapporte que , selon quelques Auteurs , on enrôla dans une nécessité pressante des Artisans & des gens de boutique , genre d'hommes , dit-il , peu propre à la guerre. Il est

C 6 donc

^a Opificum quoque remanens genus , excitat vulgus , & seclularium dicuntur. Liv. lib. 2. minime militum idoneo cap. 20.

donc constant & par ces faits, & par mille autres qu'on pourroit citer, qu'il y avoit des citoiens Romains qui exerçoient les professions mécaniques.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que l'Agriculture étoit extrêmement honorée chez les anciens Romains : c'est que ceux qui portoient les armes étoient ordinairement tirés des campagnes. Car tous les citoiens un peu aisés possédoient des biens-fonds & des terres. Or la République ne confioit la défense du salut de l'Etat qu'à ceux qui y étoient intéressés par le motif même de défendre leur bien particulier.

Par une suite de ce système les Artisans étoient la partie la plus méprisée de tout le peuple : & comme ils étoient comptés pour peu de chose, c'est apparemment ce qui a donné lieu à Denys d'Halicarnasse, toujours porté à relever & à vanter les Romains, de raier entièrement les Artisans du nombre des citoiens.

Distinguons donc le peuple en citoiens qui habitoient la campagne, & en citoiens qui demeuroient dans la ville.

I. Ceux de la campagne cultivoient ou leurs propres terres, ou celles du public

public & des particuliers qu'ils prenoient à loier, & dont ils rendoient un certain revenu. Les terres qu'on acqueroit par de nouvelles conquêtes sur les peuples voisins, étoient ou vendues au profit du Trésor public, ou distribuées aux pauvres citoyens, qui en paioient une légère redevance à l'Etat. J'ai déjà remarqué auparavant que ces habitans de la campagne venoient à la ville les jours de marché qu'on tenoit de neuf jours en neuf jours, tant pour leurs affaires particulières, que pour assister aux Assemblées. C'étoit là la plus noble partie du peuple jusqu'à la fin de la République. Les Tribus de la campagne ont toujours été regardées comme plus honorables que celles de la ville. C'étoit cette même partie qui fesoit la principale force de l'Etat, qui fournissoit des soldats & remplissoit les armées, & qui toujours conserva même des sentimens plus relevés, & plus nobles que la multitude qui habitoit dans la ville.

II. Les citoyens habitans dans la ville étoient occupés à divers emplois, les uns plus honnêtes, les autres moins. On en trouve le dénombrement presque

63. REGNE DE ROMULUS.

Num. 15. que entier dans la 4^e Catilinaire de
et 16. Cicéron.

1. Les Caissiers du Trésor : *Tribuni ararii*. C'étoit par leurs mains que passoit la paie de l'armée. Ils la recevoient du Questeur, & la distribuoient aux soldats.

2. Les Greffiers : *Scribe*. La plupart des Magistrats, comme les Questeurs, les Ediles, les Préteurs, en avoient toujours auprès d'eux, pour écrire les Actes publics qui demeuroient en dépôt entre leurs mains. Ces deux professions étoient plus honorables que les suivantes.

3. Les Marchands, les Négocians. Il y en avoit de deux sortes. Les uns, qui vendoient en détail : les autres, qui faisoient un gros trafic. Cicéron met en-

Off. lib. 1. tr'eux une grande différence. „ Quant
un. 151. „ à la marchandise, dit-il, celle qui
 „ se fait en détail, & qui n'a pas gran-
 „ de étendue, est sordide. Mais pour
 „ celle qui roule sur un grand négo-
 „ ce, & qui apportant de toutes parts
 „ une grande abondance des choses uti-
 „ les à la vie, donne moien à chacun
 „ de se fournir de ce qu'il lui faut.
 „ on ne sauroit la blâmer, lorsqu'el-
 „ le

REGNE DE ROMULUS. 63

3. se s'exerce sans fraude & sans mensonge. Elle n'a rien même que d'honnête & de louable, si ceux qui s'y appliquent ne sont pas insatiables, mais se contentent d'un gain honnête & raisonnable.

Il paroît que le trafic, même par mer, s'étoit déjà établi à Rome sous les Rois, puisque la première année après leur expulsion les Romains firent un Traité avec les Carthaginois, que je rapporterai dans la suite ; par lequel on voit que le commerce des Romains s'étendoit jusques dans l'Afrique. Polyb.
lib. 3.
pag. 176.

4. Les Banquiers, soit publics, *Mensarii* ; soit particuliers, *Argentarii*.

5. Les Artisans & Ouvriers. Il en a été parlé.

6. Les Affranchis : *Liberti*.

7. Les bas Officiers des Magistrats : *Accensi*, *Interpretes*, *Praeones*, *Lictores*, *Viaiores*. Ils étoient la plupart Affranchis.

On verra dans la suite de l'Histoire que c'est la basse populace de Rome qui donna bien de l'exercice aux sages têtes de la République, qui eut le plus

64 REGNÉ DE ROMULUS.

plus de part aux séditions , & qui enfin dans les derniers tems se mettant aux gages des citoiens les plus mauvais & les plus entreprenans , corrompit d'abord l'Etat, & ensuite contribua même beaucoup à son renversement.

Je n'ai point fait mention des Chevaliers Romains , qui dans la suite feront un Corps séparé & très-considérable , & dont un des principaux emplois sera de lever les deniers publics sous le nom de *Publicani*. J'aurai occasion d'en parler. Je reviens à Romulus.

§. III.

Enlèvement des Sabines , & d'autres filles des peuples voisins. Romulus défait les Céniniens , & remporte des déponilles opimes. Il soumet aussi les Antemnates & les Crustuminiens. Rude guerre contre les Sabins , terminée par un Traité de paix. Tatius & Romulus régner ensemble. Mort de Tatius. Romulus défait les Fidénates , les Camériens , les Veïens. Mort de Romulus. Il est honoré comme un dieu.

ROME

REGNE DE ROMULUS. 65

ROME s'étoit fort accrue en assez peu de tems , & se trouvoit en état de le disputer aux villes voisines les plus puissantes. Mais comme le nombre des femmes qui s'y étoient établies , étoit très-petit en comparaison de celui des hommes , sa grandeur ne pouvoit pas être d'une longue durée. Cette ville étoit environnée de plusieurs nations très-considérables & très-belliqueuses , avec lesquelles Romulus songea à faire des alliances par des mariages , qui ont toujours été regardés comme le lien le plus indissoluble de l'amitié. Il se doutoit bien que sa proposition ne seroit pas fort bien reçue de ces nations , dont aucune n'étoit amie de Rome. Cependant, pour n'avoir rien à se reprocher , il crut devoir employer d'abord les voies de la douceur. Il envoya donc , selon l'avis du Sénat , des Ambassadeurs à ces peuples, leur demander leurs filles en mariage pour ses sujets. Il leur fit représenter „ que ^a les Villes, comme „ toutes

Enlèvement des Sabines.
Liv. lib. 1. cap. 9.
Dionys. pag. 99.
Plut. p. 25-31.

a Urbes quoque , ut cetera , ex infimo nasci : deinde , quas sua virtus ac dii juvent , magnas opes sibi magnamque nomen facere. Satis scire, originem Romanæ & deos affuisse,

66 RIGNE DE ROMULUS.

„ toutes les choses humaines, avoient
 „ de foibles commencemens ; qu'en-
 „ suite , celles qui étoient soutenues
 „ par le courage de leurs habitans , &
 „ aidées de la protection divine , se
 „ fesoient un grand nom , & s'acque-
 „ roient une grande puissance. Qu'il
 „ étoit clair que les dieux avoient pré-
 „ fidé à l'établissement des Romains ;
 „ & qu'il n'étoit guères moins évi-
 „ dent , que le courage ne leur man-
 „ queroit point. Qu'il les prioit de
 „ se rendre favorables à sa demande ,
 „ & de ne pas dédaigner , puisqu'ils
 „ étoient tous de même nature , de
 „ s'allier à leurs semblables.

Ce que Romulus avoit prévu , arri-
 va. Sa proposition ne fut nulle part
 reçue favorablement : soit par mépris
 pour cet amas confus d'aventuriers
 d'une origine basse & honteuse ; ou
 plutôt parce que ces peuples voioient
 d'un œil jaloux & inquiet s'élever au
 milieu d'eux une puissance qui com-
 mençoit déjà à leur faire ombrage ,
 & qui pouvoit devenir formidable à
 leurs

se , & non defuturam	cum hominibus sanguin-
virtutem. Proinde ne	
gravarentur homines	Liv.

leurs descendans. Ils ajoutèrent l'insulte au refus, en demandant aux Ambassadeurs „ pourquoi leur Maître n'a-
 „ voit pas ouvert aussi un asyle aux
 „ femmes ? que c'étoit-là le moien de
 „ faire des mariages sortable , où de
 „ part & d'autre on n'auroit rien à se
 „ reprocher.

Cet outrage piqua Romulus jusqu'au vif : mais il dissimula son ressentiment. Il fit publier qu'il avoit dessein de célébrer une fête & des Jeux solennels à l'honneur de Neptune Equestre, appelé autrement * *Consus*, & il fit inviter les villes voisines à cette cérémonie, qui fut accompagnée de toute la magnificence dont ces tems-là étoient capables. La curiosité, & le desir de voir la nouvelle Ville, y attirèrent une multitude extraordinaire de Spectateurs. Les Céniniens, les Crustuminiens & les Antemnates, qui étoient les peuples les plus voisins, s'y rendirent des premiers. Les Sabins de Cures y vinrent en foule avec leurs femmes & leurs enfans.

* Romulus, quelque tems auparavant, avoit fait courir le bruit qu'il avoit trouvé sous terre | l'autel d'un certain dieu surnommé Consus, ou dieu des conseils. Plut. in Rom. pag. 25.

enfans. Ils furent généralement reçus avec toutes les démonstrations possibles de bonté & d'amitié. Chaque citoyen se chargea de son hôte , & le régala le mieux qu'il put. En considérant les édifices tant particuliers que publics , & les murailles de la Ville , à peine pouvoient - ils comprendre comment elle avoit pu , en si peu de tems , prendre de si considérables accroissemens. Quand l'heure du spectacle fut venue , & que les esprits aussi bien que les yeux en étoient totalement occupés , la Jeunesse Romaine , au signal dont on étoit convenu , se répandit de tous côtés , & enleva toutes les filles des étrangers sans choix & sans distinction. Une d'entre elles , qui étoit d'une rare beauté , aiant attiré sur elle tous les regards , on cria qu'elle étoit destinée à Talassius jeune Romain d'une des premières familles de Rome ; & son nom , répété alors plusieurs fois , donna lieu à la coutume qui s'observa depuis dans toutes les noces , d'y faire entendre le même nom à plusieurs reprises.

Les pères des filles enlevées , pleins de colère & de menaces , sortent de la Ville

Ville implorant les dieux vengeurs des
 droits sacrés de l'hospitalité, & Neptu-
 ne sur tout, dont on avoit fait servir la
 fête à l'exécution d'une si noire & si
 criminelle perfidie. La douleur & l'in-
 dignation des filles n'étoient pas moins
 vives, ni moins justes. Romulus tâchoit
 de les consoler, en leur représentant,
 „ Que son dessein n'avoit point été de
 „ leur faire violence; qu'elles ^a ne pou-
 „ voient raisonnablement s'en prendre
 „ qu'à leurs pères, qui avoient rejeté
 „ ses propositions avec hauteur & du-
 „ reté. Que souvent une injure passa-
 „ gère donnoit lieu à une plus tendre
 „ & plus durable amitié. Qu'il les prioit
 „ de se calmer, & de vouloir bien don-
 „ ner leurs cœurs à ceux, que la fortu-
 „ ne avoit rendu maîtres de leurs per-
 „ sonnes. “ Les jeunes Romains de leur
 côté, s'excusant de ce qui étoit arrivé
 sur leur passion & leur amour, s'effor-
 çoient de les gagner par leurs caresses,
 & par toutes sortes de bons traitemens.

Le

a Patrum id super-
 bia factum, qui connu-
 bium finitimis negas-
 sent. Mollirent modò
 iras; & quibus fors

corpora dedisset, da-
 rent animos. Sæpe ex
 injuria postmodum
 gratiam ortam, ..

70 **RÈGNE DE ROMULUS.**

AN. M. Le nombre des filles qui furent ainsi
3256.
Av. J. C. enlevées montoit à près de sept cens.
748. On croit que cet enlèvement arriva la
AN. DE quatrième année du règne de Romulus.
R. 4. Afin d'éloigner toute image de rapt & de violence, Romulus voulut qu'on observât pour ces mariages les cérémonies qui se pratiquoient dans les villes d'où étoient ces jeunes personnes, mais surtout celles de la société pour le feu * & l'eau ; & cette dernière subsista à Rome pendant plusieurs siècles.

Déjà les nouvelles épouses, gagnées par les bons traitemens & les complaisances de leurs maris, commençoient à s'adoucir, & à s'accoutumer à leur changement d'état. Mais le ressentiment de leurs pères augmentoit de jour en jour. Ils ne respiroient que guerre & que vengeance. Outrés de dépit, & pénétrés de douleur, ils alloient de ville en ville, les larmes aux yeux, implorer l'assistance de leurs voisins.

Guerre. Les Céniniens trouvèrent que ce se-
 de Ro- cours

* Dans les traités & dans les mariages on se mettoit en société de feu & d'eau pour marquer une parfaite union. De là vient que, pour ex- clure quelqu'un de la société publique, on lui interdisoit le feu & l'eau.

cours venoit avec trop de lenteur ; & ^{mulus} pendant que les autres perdoient à leur ^{contre} avis le tems à délibérer, Acron leur Roi ^{les peu-} leva le premier l'étendart contre les ^{ples voi-} Romains, & se mit en campagne avec ses troupes seules pour ravager leurs terres. Romulus sortit à sa rencontre, & lui montra que la colère sans forces est une foible ressource. Il attaqua vivement les Céniniens, tua leur Roi de sa propre main, mit son armée en déroute, & prit d'emblée la ville où il régnoit. Capable des plus grandes actions, & non moins habile à les faire valoir, il revint à la tête de son armée, revêtu d'une robe de pourpre, aiant sur la tête une couronne de laurier, & portant en sa main un trophée qu'il avoit habillé des armes d'Acron. Les troupes, rangées en ordre de bataille, chantoient des hymnes en l'honneur des dieux, & par des vers grossiers & des chansons militaires, célébroient les louanges du Vainqueur. Il marcha en cet état vers Rome, où il fut reçu avec toutes les marques les plus sensibles de joie & d'admiration. Cette pompe a été l'origine & le modèle des triomphes, qui furent depuis célébrés

lébrés avec tant de magnificence. Pour couronner une si belle journée , & pour en éterniser la mémoire , Romulus désigna sur la colline du Capitole une place pour un temple consacré à Jupiter sous le titre de * *Férétrien* , & destiné à y recevoir les dépouilles que ses descendans prendroient dans la suite sur un Roi ou un Général des ennemis qu'ils auroient tué de leur propre main.

Telle fut l'origine de ce temple qui fut bâti à Rome. Denys d'Halicarnasse remarque qu'on voioit encore de son tems les vestiges de cet ancien temple , petit , étroit , & dont les murs , dans sa plus grande longueur , n'avoient que quinze piés.

Les dépouilles du Roi Acron portées dans ce temple , furent les premières dépouilles *opimes* , ainsi appelées du mot Latin *opimus* , dérivé d'*ops* , *opis* , qui signifie abondance , pour marquer que ces dépouilles étoient les plus excellentes de toutes.

Les

<p>* Jupiter fut ainsi appelé du mot Latin <i>feretrum</i> , que Tite-Live emploie ici pour</p>	<p>marquer le trophée que porta Romulus dans cette glorieuse cérémonie.</p>
---	---

Les dieux, dit Tite - Live, ratifièrent la prédiction de Romulus qui annonçoit qu'on y porteroit dans la suite de pareilles dépouilles, mais ils ne voulurent point que cet honneur fût avili par le grand nombre de ceux qui y auroient part. Deux seuls Romains, depuis Romulus, dans l'espace de tant d'années, & parmi tant de guerres, parvinrent à cette glorieuse distinction: A. Cornelius Cossus, après avoir tué Lars Tolumnius Roi des Véiens l'an de Rome 318, & M. Claudius Marcellus, qui tua Britomarus Roi des Gaulois l'an 530.

Cependant les Antemnates firent une incursion sur les terres des Romains. Ceux-ci, aiant mis leurs troupes en campagne, repoussèrent bientôt l'ennemi, & le poursuivirent jusques dans sa ville, dont ils se rendirent maîtres, presque sans coup férir. Les Crustuminiens, à demi vain-

Tome I.

D

CUS

a Ita deinde diis visum, nec irritam conditoris templi vocem esse, qua laturos eò spolia posteros nuncupavit; nec multitudi-

ni vulgari laudem. Binapoltea inter tot annos, tot bella, optima parta sunt spolia, adeo rara ejus fortuna decoris fuit. *Liv. lib. 1. cap. 10.*

74 REGNE DE ROMULUS.

eus déjà par la double défaite de leurs Alliés, ne firent pas plus de résistance.

Romulus, qui ne songeoit, en habile politique, qu'à gagner le cœur des peuples voisins, traita avec clémence & bonté les villes qu'il avoit prises. Il leur proposa seulement de recevoir chez elles des colonies de Romains, & de faire passer à Rome ceux de leurs habitants qui voudroient aller s'y établir. L'offre fut acceptée avec joie. Plus de trois mille nouveaux citoyens vinrent augmenter le peuple de Rome. Ils furent distribués aussitôt dans les Tribus & dans les Curies, en sorte que l'infanterie Romaine montoit alors à six mille hommes.

Guerre La dernière attaque que les Romains
contre eurent à soutenir, fut de la part des Sa-
les Sa- bins; & elle fut aussi la plus rude. Ou-
bins ter- tre que les Sabins avoient un nombre
minée plus considérable de troupes, ils mon-
par un trèrent beaucoup plus de prudence &
Traité de courage que ces autres peuples, qui
de paix, n'écoutant que leur passion, avoient eu
qui réu- l'imprudence d'agir séparément mal-
nit les gré leur foiblesse, & de s'engager
deux dans une guerre importante sans pré-
peuples. cautions & sans préparatifs. Ici tout fut
con-

concerté & préparé de loin. Tatius, le Chef & le Roi des Sabins de Cures, ne se mit en campagne qu'après avoir pris toutes les mesures propres à faire réussir son entreprise. Il y ajouta aussi la fraude & la ruse. Sp. Tarpeïus commandoit dans la Citadelle de Rome située sur le mont depuis appelé Capitolin. Sa fille en étant sortie pour aller prendre dans une source voisine de l'eau nécessaire aux sacrifices, Tatius la gagna à force d'argent, & l'engagea à ouvrir à ses troupes une porte dérobée de la Citadelle. Quand les soldats y furent entrés, ils la firent périr sous leurs boucliers dont ils l'accablèrent, soit pour paroître avoir pris la Citadelle par force & non par ruse, soit pour donner un exemple de la récompense que méritent les traîtres. On raconte la chose d'une autre manière, qui a tout l'air d'une fable. Comme les Sabins avoient à leur main gauche des bracelets & des anneaux d'une grande beauté & d'un grand prix, on dit que cette jeune fille, sans s'expliquer plus distinctement, avoit demandé qu'on lui donnât ce qu'ils portoient à leurs bras gauches ; & qu'eux l'accablèrent de leurs bou-

D 2

cliers,

cliers, prétendant s'acquitter ainsi de leur parole. On raporte encore la chose autrement : mais toutes ces variétés d'une histoire obscure, & assez peu importante, ne doivent pas nous arrêter.

Tarpeïa aiant été enterrée sur cette colline, lui donna le nom de *Tarpeïenne*, qu'elle garda jusqu'à la construction du Capitole qui le lui fit perdre, non pas si absolument, qu'il n'y restât un morceau de rocher en pointe, qui conserva le nom odieux de *Roc Tarpeien* : & ce fut de ce lieu fatal que l'on précipita depuis les criminels d'Etat.

Quoiqu'il en soit de la manière dont Tarpeïa mourut, les Sabins se rendirent maîtres de la Citadelle. Le lendemain, l'armée Romaine s'étant mise en marche pour aller l'attaquer, les Sabins en descendirent, & tout se prépara au combat. Les Chefs étoient Romulus & Tatiüs. A la tête des deux armées marchaient deux braves Officiers; Mettius Curtius du côté des Sabins, & du côté des Romains Hostus Hostilius. Celui-ci soutint quelque tems par son courage & sa bravoure l'effort des ennemis : mais après qu'il fut tombé mort en combattant, ses troupes furent mises
en

en déroute, & poussées jusqu'à un endroit que Tite-Live appelle l'ancienne porte du Palatium. Romulus, qui avoit été lui-même entraîné par la fuite de son armée, voyant avec une extrême douleur ce desordre, eut recours à Jupiter, & levant ses armes vers le ciel, il fit vœu de lui bâtir dans ce lieu-là même un temple sous le titre de *Jupiter * Stator*, pour servir de monument à la postérité que c'étoit sa protection qui avoit sauvé Rome. Alors, persuadé intimement, ou du moins voulant le faire croire, que sa prière avoit été exaucée : *Romains*, dit-il à ses soldats, *le très-bon & le très-grand Jupiter vous ordonne de vous arrêter, & de retourner au combat.* Dans ce moment, comme si une voix du haut du ciel s'étoit fait entendre à eux, ils s'arrêtèrent tout court. Curtius les poursuivoit vivement, en s'écriant : *Les voila donc vaincus ces perfides hôtes & ces lâches ennemis. Ils sentent maintenant quelle différence il y a entre enlever des filles timides, & combattre contre des hommes de cœur.* Comme il parloit ainsi, Romulus, avec une troupe

D 3 de

* Ce surnom vient du mot latin *sistere*, qui signifie arrêter.

78 REGNE DE ROMULUS.

de jeunes gens d'élite, marche d'un air fier contre lui, l'attaque, & le met en fuite. L'armée Romaine, animée par l'exemple de son Roi, en fait autant de celle des Sabins, & la met en déroute. Curtius, s'étant tiré avec peine d'un marais où son cheval l'avoit emporté, revint à la tête de ses troupes, & rétablit le combat. Mais les Romains avoient toujours l'avantage.

● Alors, par le conseil d'Herfilie, les femmes Sabines, dont l'enlèvement avoit causé cette guerre, les cheveux épars & les habits déchirés, forcées par la grandeur de leurs maux d'oublier la timidité naturelle à leur sexe, eurent le courage de s'avancer au travers des traits qui voloient de toutes parts. Tout hors d'elles-mêmes, tenant entre leurs bras les enfans nés de leurs mariages, & poussant des cris lamentables, elles se jettent à corps perdu au milieu des soldats acharnés pareillement les uns contre les autres, pour les séparer & les réconcilier. Se ^a tournant tantôt vers leurs pères, tantôt

a Hinc patres, hinc | ri generique resperge-
vivos orantes, ne se | rent: ne parricidio ma-
sanguine nefando focu- | cularent partus suos,

tôt vers leurs maris : *Vous êtes tous unis* . leur dirent-elles , par les noms sacrés de gendres & de beaux-pères : ne vous souil- lez point d'un sang que vous ne pouvez répandre sans crime ; n'imprimez point à vos tristes enfans , fils des uns , petits-fils des autres , la tache honteuse d'être sortis d'une race de parricides . Si l'alliance que vous avez contractée entre vous par nos mariages vous fait tant de peine , tournez votre colère contre nous , qui sommes la cause de cette funeste guerre , & de cette malheureuse dissension qui vous arme les uns contre les autres . Il nous sera plus doux de périr même par vos mains , que de vous survivre ou veuves ou orphelines .

Un discours si touchant attendrit tout le monde , & fit tomber les armes des mains . Il fut suivi d'un profond & général silence . Les Chefs s'avancent de part & d'autre pour travailler à un Traité . Il y eut d'abord une trêve entre les Romains & les Sabins . Bientôt après les deux Rois s'abouchèrent ;

D 4 & le

nepotum illi , liberum hi progeniem . Si affi- nitatis inter vos , si connubii piget , in nos vertite iras : nos causa belli , nos vulnerum ac	cadium viris ac paren- tibus sumus . Melius peribimus , quam sine alteris vestrum viduæ aut orbæ vivemus . Liv. lib. 1. cap. 13.
---	---

30 REGNE DE ROMULUS.

& le Traité de paix & d'alliance entre les deux peuples fut ratifié à ces conditions. Que Romulus & Tatius seroient Rois des Romains avec un pouvoir égal , & avec les mêmes honneurs : que la ville conserveroit toujours le nom de son Fondateur , mais que le peuple en général prendroit le nom de *Quirites* de la patrie de Tatius appelée *Cures* , qui étoit la capitale de la partie des Sabins sur laquelle régnoit Tatius : que ceux des Sabins qui voudroient s'établir à Rome , pourroient le faire ; qu'il leur seroit libre d'y apporter leurs dieux, & leurs coutumes particulières ; & qu'ils seroient incorporés dans les Tribus & dans les Curies. En conséquence de ce Traité, Tatius resta à Rome, & retint avec lui trois des plus considérables de la nation. La suite nombreuse de parens , d'amis , de cliens qu'ils attirèrent après eux , mit dans la ville autant d'étrangers qu'il y avoit de naturels du pays. ^a Cicéron admire avec raison la

a Illud sine ulla dubitatione maximè nostrum fundavit imperium, & populi R. nominem auxit, quòd princeps ille creator hujus urbis Romulus foedere Sabino docuit, etiam hostibus

la profonde sagesse de Romulus dans le Traité qu'il conclut ici avec les Sabins, & il ne craint point de dire que ce Traité fut la source, le principe, le fondement de toute la puissance & de toute la grandeur Romaine, par la coutume salutaire qui s'établit depuis à l'exemple de Romulus, & qui fut inviolablement observée dans tous les tems, d'admettre au nombre des citoyens les ennemis vaincus, & de leur accorder dans Rome le droit de bourgeoisie.

Cette augmentation de citoyens fit naître aux deux Rois la pensée d'augmenter le nombre des Patriciens, & celui des Sénateurs. On choisit d'abord les familles Patriciennes; & ensuite on nomma dans ces nouvelles familles Patriciennes cent nouveaux Sénateurs. Ce choix se fit par le suffrage des Curies, qui nommèrent cent hommes pour être ajoutés aux cent premiers, & pour prendre, comme

Nombre des Sénateurs; doublé.
Dionys. lib. 2.
pag. 111-115.
Liv. lib. 1. cap. 14.
Plut. p. 30-32.

D 5 les

hostibus recipiendis augeri hanc civitatem oportere. Cujus aucto- ritate & exemplo nun- quam est intermissa à	majoribus nostris lar- gitio & communicatio civitatis. Cic. in orat. pro Corn. Balbo, n. 31.
---	---

82 REGNE DE ROMULUS.

les autres , le nom & la qualité de Patriciens.

Etendue
de Rome
augmen-
tée.

Romulus & Tatius donnèrent leurs premiers soins à augmenter la ville. Ils y enfermèrent le mont Quirinal & le mont Célius. Ils y firent l'un & l'autre des édifices séparés , où ils établirent leur demeure , partageant entre eux la ville. Romulus avoit son quartier sur le mont Palatin , & sur le mont Célius , qui en est tout près. Tatius avoit pour le sien le * Capitole qu'il avoit occupé d'abord , & le mont Quirinal. La plaine qui est au pié du Capitole étoit autrefois une forêt qu'on avoit coupée. Il y étoit resté un grand étang formé par les eaux qui coulent de ces deux montagnes. On le combla de terre , & on en fit ce qui fût depuis la place Romaine. Ils bâtirent aussi plusieurs temples à différens dieux.

Les deux Rois régnèrent à Rome cinq

* Cette montagne fut appelée 1^o. Mons Saturnius , de Saturne qui l'avoit anciennement habitée. 2^o. Mons Tarpeius , de cette fameuse Tarpeia , qui y eut sa sépulture. 3^o. Mons Capitulinus , parce qu'en fouillant les fondemens du temple de Jupiter, on y trouva la tête d'un homme. Ce dernier nom a prévalu sur les deux autres.

cinq ans dans une bonne union. Pendant ce tems - là ils marchèrent ensemble contre les Camériens, qui avoient commis beaucoup de brigandages dans la campagne. Ces peuples furent vaincus dans une bataille. On prit leur ville d'assaut ; & , pour punir leur témérité, on les dépouilla de leurs armes, & on leur ôta la troisiéme partie de leurs terres. Quelque tems après, ils firent de nouveaux ravages sur les terres des Romains : mais la peine suivit de près cette nouvelle insulte. On fondit sur eux avec toutes les forces de Rome. On les défit entièrement, & l'on partagea leurs biens entre les vainqueurs. On permit aux habitans de Camérie de venir s'établir à Rome. Ils y vinrent au nombre de quatre mille. On les distribua dans les Curies, & leur ville devint une Colonie Romaine.

La sixième année depuis que Tatiüs régnoit à Rome, toute la puissance de la Roiauté fut réunie dans la seule personne de Romulus par la mort de son Collégué, qui arriva de la manière qui va être rapportée. Quelques amis de Tatiüs avoient fait des courses sur les terres de Lavinium, d'où ils avoient

Mort de
Tatiüs.

84 RÈGNE DE ROMULUS.

enlevé beaucoup de bétail. Ils avoient même blessé & tué plusieurs de ceux qui s'étoient opposés à leurs brigandages. Les Lavinien députerent à Rome , pour demander justice du tort qu'on leur avoit fait. Romulus jugea qu'il étoit juste d'abandonner les auteurs de l'injure à la discrétion de ceux qui l'avoient reçue, & de punir les coupables. Tatius , gagné par ses amis , prétendoit qu'il n'étoit pas juste de livrer des citoyens à des étrangers qui étoient leurs ennemis , & vouloit que ceux qui se plaignoient qu'on leur avoit fait tort vinssent plaider leur cause à Rome , & se soumissent au jugement des Romains. C'est ici la première & la seule fois que Romulus & Tatius se brouillèrent ensemble. Jusques-là ils avoient toujours eu beaucoup d'égards l'un pour l'autre , & n'avoient paru agir que d'un seul & même esprit.

Les Ambassadeurs se retirèrent, fort indignés de n'avoir pu obtenir la satisfaction qu'ils demandoient : & comme ils furent obligés de camper sur le chemin , parce que , surpris de la nuit , ils ne purent se rendre chez eux , quelques Sabins , qui les avoient suivis,

vis, n'écoutant que leur injuste colère, entrèrent dans leurs tentes pendant qu'ils étoient endormis, les pillèrent, leur enlevèrent leur argent, & massacrèrent ceux qui se trouvèrent sans défense. Quelques-uns, qui échapèrent à leur fureur, retournés à Lavinium mirent toute la ville en émeute. On envoya d'autres Ambassadeurs, auxquels se joignirent ceux de quelques autres villes, pour se plaindre de ce violement du droit des gens, & pour déclarer la guerre à Rome si on ne leur rendoit justice.

Romulus desapprouva, comme il le devoit, le procédé qu'on avoit gardé avec les Ambassadeurs. Il crut qu'on ne pouvoit trop se hâter de punir un crime commis contre les plus saintes Loix; &, sans perdre de tems, voyant que Tatius sembloit mépriser une affaire de cette conséquence, il fit prendre les coupables, & il les abandonna chargés de fers aux Ambassadeurs, pour en faire justice chez eux. Tatius prit cette démarche de son Collègue comme un affront fait à sa personne, & à la roiauté: &, d'un autre côté, d'autant plus touché de compassion en faveur des
cou-

coupables , que parmi eux il y en avoit un de ses parens , il vint à main forte sur ceux qui les emmenoient , & il les obligea de quitter prise.

Peu de tems après , selon quelques Historiens, les deux Rois se rendirent à Lavinium au sujet d'un sacrifice qu'ils devoient offrir en personne aux dieux de leurs pères, c'est-à-dire aux dieux Pénates des Troiens , pour le bien de l'Etat. Les parens & les amis des Ambassadeurs qu'on avoit immolés impitoyablement , fondirent sur Tatius, & des mêmes couteaux qui avoient servi à égorger les victimes , ils le tuèrent au pié de l'autel. Il y a de la diversité dans la manière dont les Historiens racontent la mort de Tatius : mais tous conviennent que ce fut à Lavinium qu'il fut tué. On ne comprend pas comment, après d'aussi graves & d'aussi justes sujets de mécontentement que ceux qu'il avoit donnés aux habitans de Lavinium, il eut l'imprudence d'aller se livrer lui-même entre leurs mains. Souvent la Providence aveugle ceux qu'elle a dessein de punir. Telle fut la fin de Tatius. Il avoit fait la guerre contre Romulus pendant trois ans, & en

en avoit régné cinq avec lui. Son corps fut porté à Rome , où il fut inhumé en grande pompe.

Romulus, devenu une seconde fois le seul maître de Rome , expia le meurtre commis dans la personne des Ambassadeurs, & exila les coupables, ce qui s'appelloit chez les Romains interdire l'eau & le feu. C'étoit l'unique peine dont il pût les punir, parce qu'ils s'étoient sauvés après la mort de Tatius. Il voulut aussi venger l'assassinat de ce Prince, en se faisant livrer ceux des Laviniens qui avoient conspiré contre lui, & les obligeant de se présenter à son Tribunal. Ils y parurent en effet : mais ils s'y défendirent si bien, en montrant qu'ils ne l'avoient tué que selon les loix d'une juste défense, qu'ils furent renvoyés absous. Ce jugement, par rapport au meurtre d'un Roi, peut paroître étonnant : & c'est peut être ce qui donna lieu au bruit qui courut, que Romulus n'avoit pas paru touché de cette mort comme il auroit dû l'être, soit parce

Dionys. lib. 2. pag. 115. 119. Liv. lib. 1. cap. 14 & 15. Plur. in Rom. pag. 32-35.

a. Eam rem minus ægrè, quàm dignum erat, tulisse Romulum ferunt : seu quia infidam societatem regni, seu quia haud injuria cæsum credebat.

Liv. cap. 14.

ce qu'il est rare & difficile que deux Rois vivent ensemble de bonne foi en partageant l'autorité, soit parce qu'effectivement il croioit que Tatius avoit bien mérité la mort.

Romulus
remporte plu-
sieurs
victoires
sur les
peuples
voisins.

Après avoir ainsi pacifié toutes choses, il vint à la tête de ses troupes assiéger Fidènes, ville considérable par sa grandeur & par le nombre de ses habitants, & située à quarante stades de Rome (environ deux lieues.) Les Fidénates avoient pillé des bateaux de vivres, que les Crustuminiens envoioient à Rome dans un tems de famine, & ils avoient tué ceux qui s'étoient opposés à leur violence. Non contents de cette insulte, ils avoient refusé la satisfaction qu'on leur en demandoit. Romulus, pour les punir, fit irruption sur leurs terres; & comme il retournoit chargé de butin, ces peuples l'attaquèrent avec une grosse armée. Le combat fut rude de part & d'autre, & suivi d'un grand carnage. Romulus néanmoins remporta la victoire, & aiant poursuivi les vaincus, il s'empara de leur ville. Il fit mourir les plus coupables: il priva les autres de la troisieme partie de leurs terres, qu'il partagea entre ses sol-

soldats; &, après avoir laissé chez eux une garnison de trois cens hommes, il en fit une Colonie Romaine.

A peine eut-il fini cette expédition, qu'il tourna ses armes contre les Camériens, qui, pendant que la peste défoloit Rome, s'imaginant qu'elle ne se releveroit jamais de ses pertes, avoient tué une partie de la Colonie Romaine, & avoient chassé l'autre de chez eux. Romulus se rendit maître de leur ville pour la seconde fois. Il fit mettre à mort les auteurs de la rébellion: il abandonna la ville au pillage: il lui ôta la moitié de ses terres, outre la portion qu'il avoit déjà donnée à la première Colonie, &, après y avoir laissé une assez forte garnison pour la tenir en respect, il ramena son armée à Rome.

Il n'y demeura pas longtems en repos. Une nouvelle guerre, plus formidable que les précédentes, l'obligea bientôt de reprendre les armes contre les Veïens. C'étoit, des douze peuples qui habitoient l'Etrurie, le plus puissant en richesses & en forces; & ils avoient pour capitale Veies, à douze milles au Nord de Rome, située
sur

sur un rocher escarpé, qui la rendoit la meilleure place du pays. Ils avoient attaqué Romulus sous prétexte de prendre la défense de Fidènes, qui étoit originaire d'Etrurie, & qu'ils demandoient qu'on rétablît dans ses anciens droits. Les deux armées se mirent en campagne, & en vinrent plusieurs fois aux mains. Les Veïens aiant été entièrement défaits dans un dernier combat, où leur perte fut grande, envoïèrent demander la paix, qui leur fut accordée. Romulus, après les avoir privés d'un canton de leur territoire qui se nommoit *Septem pagi*, & des salines qu'ils avoient sur le bord de la mer, fit alliance avec eux pour cent ans. On grava sur des colones d'airain les articles du Traité. Les prisonniers qu'on avoit faits dans le combat, furent relâchés sans rançon. Ceux qui aimèrent mieux s'établir à Rome, dont le nombre fut le plus grand, obtinrent le droit de bourgeoisie, & des terres en deçà du Tibre, dont la distribution se fit au sort.

Voilà à peu près ce qui se passa à Rome sous le règne de Romulus, qui fut toujours en guerre, & toujours victorieux,

torieux, & qui, au milieu des guerres, jetta les fondemens de la religion & des loix. Nulle de ses actions, dit Tite-Live, ne démentit ni l'opinion qu'on avoit qu'il tiroit son origine des dieux, ni la croiance où l'on fut qu'après sa mort il avoit été aggrégé à leur nombre. En effet tout fut grand en lui : & le courage qu'il fit paroître pour remettre son grand-père sur le trône, & le dessein qu'il forma de bâtir une puissante ville, & les sages mesures qu'il prit pour l'affermir, tant par les guerres qu'il entreprit, dont le succès fut toujours heureux parce que la cause en fut toujours juste, que par une glorieuse paix qui en fut le fruit, & qu'il établit sur de si fermes fondemens, qu'elle dura quarante ans entiers après lui sans recevoir aucune atteinte.

Il paroît que Romulus, depuis la Mort de victoire remportée sur les Veïens, ^{Romulus. Il est mis au nombre des dieux.} croiant n'avoir plus rien à craindre de la part des ennemis du dehors, voulut régner trop impérieusement sur ses sujets, & qu'il s'appliqua en particulier à affoiblir & à abaisser le Sénat, dont les sages avis & la généreuse liberté

berté lui sembloient mettre un obstacle à l'autorité arbitraire & au pouvoir despotique qu'il vouloit s'arroger contre l'institution primitive de la Roiauté que les suffrages communs du peuple lui avoient accordée. Et ce fut la cause de sa perte.

On raconte diversement la mort de Romulus. Le bruit le plus commun fut que pendant qu'il fesoit la revûe de son armée près du Marais de la Chevre , il survint tout-à-coup un orage horrible, & l'on entendit de tous côtés des tonnerres épouvantables , & des tourbillons de vens impétueux , accompagnés d'une nuit si épaisse & si obscure, qu'elle déroba aux yeux de l'Assemblée la vûe du Roi ; & depuis ce moment Romulus ne parut plus sur la terre. Le peuple, qui dans la première fraieur s'étoit dispersé de côté & d'autre, étant un peu revenu à lui quand le jour commença à reparoitre, & envisageant le trône vuide, se plongea d'abord dans une profonde tristesse ; & quoiqu'il fût assez disposé à croire ce que les Sénateurs lui disoient , que Romulus avoit été enlevé au ciel pendant l'orage, néanmoins uniquement occupé de la per-

te.

te qu'il venoit de faire , il demeura quelque tems immobile , & garda un morne silence. Ensuite la parole leur étant revenue peu à peu , sur l'exemple que quelques-uns en donnèrent les premiers , tous ensemble , d'un commun accord , le saluent comme fils d'un dieu & dieu lui même , comme le Roi & le Père de Rome , & le conjurent de se rendre propice & favorable pour toujours à son peuple qui est sa race & sa famille , & de ne jamais retirer de dessus lui sa protection toute-puissante & divine.

Le témoignage d'un citoyen extrêmement accredité contribua beaucoup à affermir cette croiance : c'étoit Proculus Julius , l'un des plus nobles Patri-triciens , & connu pour un des plus hommes de bien de toute la ville. Dans ce trouble & ce mouvement du peuple , s'étant avancé au milieu de l'Assemblée : *Messieurs* , dit-il , *Romulus* , le fondateur & le père de cette ville , descendu subitement du ciel , s'est présenté aujourd'hui à moi. Comme , pénétré d'une sainte horreur & d'une profonde vénération , je lui demandois qu'il me fût permis de l'envisager librement : *Va* , m'a-t-il dit , *annoncer aux Romains* ,

54 REGNE DE ROMULUS.

mais, que la volonté des dieux est que ma ville de Rome devienne la capitale de l'Univers ; qu'ainsi ils aient soin de s'appliquer, de tout leur pouvoir, à l'art militaire, & qu'ils sachent, & le fassent savoir à leurs descendans, que nulle puissance humaine ne pourra résister aux armes des Romains. Après m'avoir parlé ainsi, dit Proculus, il a disparu.

C'est une chose étonnante, combien ce discours, qui fesoit foi de l'immortalité de Romulus, rassura & consola tout le peuple & toute l'armée. Il est à présumer que Proculus fut bien païé de son témoignage, comme lontems après Livie récompensa avantageusement un Sénateur nommé Numerius Atticus, qui assura avec serment qu'il avoit vu monter dans le ciel l'ame d'Auguste.

Predic-
tions de
la puis-
sance de
Rome.

Voilà une prédiction bien claire & bien circonstanciée de la future grandeur de Rome, & de la perpétuité de son Empire. Dans un tems où cette ville, environnée d'ennemis puissans & jaloux, & à peine enfermée de murailles, est encore foible & tremblante, Romulus assure que les dieux veulent qu'elle devienne la capitale de l'Univers :

vers : *Cælestes ita velle , ut mea Roma caput orbis terrarum sit.* Ces mêmes dieux ordonnent que d'âge en âge on déclare à ses habitans que nulle puissance humaine ne pourra résister aux armes victorieuses des Romains , *Sciantque , & ita posteris tradant , nullas opes humanas armis Romanis resistere posse.*

Cette double prédiction sera bientôt inculquée avec encore plus de force & d'énergie par deux prodiges éclatans , dont la signification ne sera point obscure ni douteuse. Une tête d'homme , trouvée dans les fondemens du Capitole , annoncera clairement que cette Citadelle sera la capitale du Monde : *Quæ visa species , baud per ambages , Liv. lib. arcem eam imperii caputque rerum fore 1. cap. portendebat.* Et la résistance opiniâtre du dieu * Terme , qui refusera constamment de quitter sa place , pendant que tous les autres dieux consentiront de bonne grace à céder la leur , montrera évidemment que l'Empire Romain n'aura ni terme , ni fin : comme Jupiter lui-même l'avoit promis en termes formels à Vénus.

His

* Dans le cinquième se de la Jeunesse en fin
 Livre de Tite-Live à la autant.
 fin , il est dit que la dées-

36 REGNE DE ROMULUS.

Virgil. His ego nec metas rerum nec tempora pono.
Æn. l. I. Imperium sine fine dedi.
v. 282.

On sent bien, sans que j'en avertisse, que ces prédictions, & beaucoup d'autres pareilles, ont été faites après coup, & qu'elles ne sont que l'effet de la flatterie des Historiens & des Poètes, idolâtres de la grandeur Romaine, comme il est aisé de le reconnoître dans tous leurs Ecrits. Ils faisoient avec joie cette occasion de faire leur cour à l'Empereur Auguste, sous qui & par qui l'on voioit une grande partie de ces prédictions accomplies.

Horace, habile courtisan comme il étoit, eut soin d'insérer en plusieurs endroits de ses poésies l'éloge de l'Empire Romain : mais il ne le fait nulle part en termes plus magnifiques, que lorsqu'il fait prédire presque malgré elle à Junon, ennemie déclarée des Troiens & de leurs descendans, qu'un jour on verra briller le Capitole avec éclat, que Rome triomphante donnera la loi à tous les peuples de la terre, & que ses conquêtes n'auront point d'autres bornes que celles de l'Univers même.

REGNE DE ROMULUS.

37

Stet Capitolum
Fulgens, triumphatiscue possit
Roma ferox dare jura Medis...

Horat.
Od. 3. lib.
3.

Quicumque mundo terminus obstitit,
Hunc tangat armis &c.

Virgile, par un seul mot, enchérit sur cette idée, quelque noble qu'elle soit, en définissant les Romains *UN PEUPLE ROI*: *Hinc populum latè regem.* Et plus encore dans un autre endroit, lorsqu'Anchise, après avoir parcouru les différens talens propres aux autres nations, avertit les Romains de n'oublier jamais que pour eux, leur talent, leur destination, est de gouverner l'Univers.

Tu regere imperio populos, Romane, memento :

*Ibid. lib.
6. v. 852.*

Hæ tibi erunt artes &c.

Je ne puis pas marquer la date précise de ces fabuleuses prédictions. Mais, ce qui est certain, c'est que le Peuple Romain dans tous les tems, & dès son origine même, a toujours agi comme s'il avoit eu un secret pressentiment de sa future grandeur. Tite-Live & Denys d'Halicarnasse remarquent souvent que les Romains dont ils rapportent avec admiration la sage

Tome I.

E

politi-

98 REGNE DE ROMULUS.

politique, en commençant par Romulus même, paroissoient conduits & guidés par la Divinité. Cela est bien plus vrai qu'ils ne le pensoient. Le souverain arbitre & modérateur de tous les Empires du Monde, qui leur a marqué leur durée & leurs limites, & qui, en particulier, a prédit le caractère & la puissance de l'Empire Romain, comme je l'ai expliqué plus au long dans la Préface, inspiroit à tous les grands hommes chargés du gouvernement de ce peuple le courage & la prudence dont ils avoient besoin pour réussir dans leurs entreprises ; & présidoit, sans qu'on le fût, aux Assemblées du Sénat & du Peuple, pour en conduire les délibérations & les résolutions à la fin qu'il s'étoit proposée, faisant servir les passions mêmes des hommes quelque injustes qu'elles fussent, à l'exécution de ses volontés qui sont la justice & la sainteté même.

En effet, quand on considère de près les actions merveilleuses de Romulus tant en paix qu'en guerre, qu'on voit réunies en lui les rares qualités de Prince religieux, de Guerrier, de Conquérant, de Politique, on ne peut
s'em-

S'empêcher d'y reconnoître les traces marquées d'une Providence particulière; & nous ne devons pas faire difficulté d'attribuer au vrai Dieu, ce que Tite-Live, qui n'en favoit pas davantage, attribue au dieu Mars, prétendu père du Fondateur de Rome, & aux autres divinités. On a pu remarquer que Romulus, quoique fort jeune encore, avoit, dès le berceau de Rome naissante, établi pour le gouvernement de l'Etat presque toutes les maximes, qui contribuèrent depuis à sa puissance & à sa grandeur. Il le faisoit, sans prévoir rien dans l'avenir. Mais un autre y pensoit à sa place, & se servoit de lui sans le consulter, rapportant tout à son dessein qu'il tenoit encore caché, mais qu'il se réservoit à révéler au monde payen par l'événement, pendant qu'il en dévoiloit le mystère à ses Prophètes & à son peuple.

J'ai dit qu'il avoit couru plusieurs bruits au sujet de la mort de Romulus. Celui qui l'attribuoit aux Sénateurs, paroît fort vraisemblable à Denys d'Halicarnasse & à Plutarque: Tite-Live ne le regarde que comme un bruit vague & obscur. Selon les deux

premiers, les Sénateurs, dans les derniers tems, étoient fort mécontents de Romulus, parce qu'ils n'avoient plus aucune part aux affaires. Honorés seulement d'un vain titre, ils n'étoient appelés au Conseil que par coutume & par bienféance, & nullement pour y donner leurs avis. Leur seule fonction étoit de recevoir respectueusement les ordres du Roi, & le seul avantage qu'ils avoient sur le Peuple, c'étoit d'être instruits les premiers de ce qui se passoit. Encore tout cela leur paroissoit-il supportable. Mais, quand de sa propre autorité Romulus vint à partager à ses soldats les terres conquises, & à rendre aux Veïens leurs otages, sans demander avis à personne, alors ils trouvèrent que c'étoit traiter le Sénat d'une manière injurieuse & méprisante. On l'accusoit aussi de joindre à beaucoup de fierté une sévérité excessive dans les chatimens qu'il imposoit aux coupables. On avoit été sur tout indigné que de son propre mouvement, & sans appeller personne au Conseil, il avoit fait précipiter du haut du rocher un nombre considérable de citoyens Romains.

fin-

REGNE DE ROMULUS. IOT

stingués par leur naissance , pour avoir pillé les campagnes de leurs voisins. Ces sujets de mécontentement firent qu'on soupçonna les Sénateurs d'avoir eu part à sa mort. On crut qu'il fut tué au milieu du Sénat , & que chaque Sénateur , pour dérober au peuple la connoissance d'une action si barbare , emporta sous sa robe les membres de son corps mis en pièces : circonstance peu vraisemblable.

L'admiration qu'on avoit pour ses grandes qualités , fit prévaloir dans l'esprit des Romains l'autre opinion , quelque absurde qu'elle fut , parce qu'elle étoit plus favorable à sa réputation , aussi bien qu'à leur propre gloire & à leurs desirs. Le Sénat , qui ne vouloit pas qu'on crût qu'il eût contribué à sa mort , lui dressa des autels ; & il fit un dieu de celui qu'il n'avoit pu souffrir pour Souverain. Il fut honoré sous le nom de *Quirinus*. On lui consacra un temple sur le mont , qui de son nom , fut appelé *Quirinal*. Plut. in Rom. pag. 36. On donne différentes étymologies à ce mot , *Quirinus*. Quelques-uns le tirent de *Cures* ville principale de Sabins , qui fit nommer les Romains *Quirites*. D'autres , & ils paroissent

sent mieux fondés, le dérivent de *Quirinus*, qui chez les Sabins signifioit *une pique*, & ils prétendent que le nom de *Quirinus* fut donné à Romulus comme à un dieu guerrier. Servius sur Virgile, remarque que Mars s'appelloit aussi *Quirinus*. Cicéron ^a ne paroît pas faire grand cas de la divinité de Romulus, & de ces autres dieux de fraîche datte, à qui l'on avoit accordé par grace comme droit de bourgeoisie dans le ciel.

Louange
de Ro-
mulus.

On ne peut pas lui refuser la qualité de grand Prince, ou nier qu'il n'ait fait paroître pendant tout son règne une prudence & une grandeur d'ame non communes. J'en excepte le commencement, qui fut souillé par un fratricide; & la fin, s'il est vrai que sa façon de gouverner dégénéra en pouvoir despotique & arbitraire. L'enlèvement des Sabines, qui fut l'effet d'une violence contraire à toutes les Loix, ne peut paroître excusable que par la nécessité où Romulus se trouvoit réduit, & par les démarches d'honnêteté & les supplications qui

a Romulum nostri
[consecraverunt] a-
liosque complures :
quos quasi novos & adscriptitios cives in
cœlum receptos pu-
tant. De nat. decr. lib.
3. n. 39.

qui l'avoient précédé. Ce premier tort fut avantageusement réparé, non seulement par l'union des deux peuples, qui fut l'unique source de leur puissance & de leur grandeur ; mais sur tout par la douceur, l'amour réciproque, les bons traitemens, l'esprit de paix & de concorde, le respect pour la pudeur & la chasteté conjugale, dont Romulus cimentait ces mariages. Ce qui doit donner une grande estime pour Romulus, comme je l'ai déjà observé, c'est qu'en considérant avec attention la manière dont il se conduisit soit dans la paix soit dans la guerre, le bon traitement qu'il fit aux peuples vaincus, l'espèce de fraternité qu'il établit avec eux en leur faisant part du droit de bourgeoisie, la salutaire coutume d'envoyer des Colonies dans les villes qu'il avoit réduites, on reconnoit dans sa conduite presque toutes les maximes de la sage politique mise toujours depuis en usage par les Romains, & qui les a rendu maîtres de l'Univers.

Il n'est pas étonnant qu'un Prince de ce caractère ait été regretté comme le fut Romulus. Il n'y eut que la persuasion qu'il étoit aggrégé au nombre des

dieux qui put consoler le peuple, & é-
 suier ses larmes. Ainsi finit le Fonda-
 teur de Rome, & le premier Roi des
 Romains, sans laisser d'enfans après lui.

AN. R. Il régna trente-sept ans, & en vécut cin-
37. quant-cinq, de sorte qu'il n'avoit que
Av. J. C. dix-huit ans quand il prit en main les
219. rênes du gouvernement.

INTERREGNE.

*'Après un Interrégne d'un an, Numa Pons-
 pilius est choisi pour Roi.*

Combien LA MORT de Romulus, qui n'avoit
le choix point laissé d'enfans, donna lieu à de
du Roi grands mouvemens dans la ville de Ro-
étoit dis me. Il n'y avoit point encore, dans un
si cile. peuple tout nouveau, de particulier
Liv. lib. assez élevé au dessus des autres pour pré-
1. c. 17. tendre à une préférence marquée. La
18. dispute étoit entre les deux Corps qui
Dionys. composoient le Sénat. Les Sabins, qui,
lib. 2. p. après la mort de Tatius, avoient laissé
119-122. l'autorité entière entre les mains de Ro-
Plut. in mulus seul, pour ne point renoncer au
Num. p. droit légitime qu'ils y avoient deman-
52-64. doient que le Roi fût pris d'entre eux.
 Les anciens Romains, de leur côté, ne
 pouvoient se résoudre à se soumettre à
 un

un étranger. Dans cette diversité de sentimens, tous vouloient pourtant un Roi.

Cependant les Sénateurs craignant que la Ville qui étoit sans Roi, ne se trouvât exposée à l'insulte de quelques voisins à qui la puissance de Rome fesoit ombrage, convinrent de confier alternativement à l'un d'entre eux, selon un certain ordre qu'ils établirent, l'autorité & le commandement pendant cinq jours, pendant lesquels il jouiroit de tous les honneurs de la Souveraineté : cette forme de gouvernement dura l'espace d'un an, & fut appelée *Interrégne*. Le même plan & le même nom se conservèrent depuis pendant la vacance du trône, & même du tems de la République, dans les intervalles qui se trouvoient souvent entre les élections des Magistrats.

Le Peuple ne pouvant s'accoutumer à cette sorte de gouvernement nouveau, commença à murmurer, & se plaignit hautement qu'on avoit multiplié sa servitude, & qu'au lieu d'un Maître on lui en donnoit deux cens. Le mécontentement éclata si fort, qu'on vit bien que le Peuple ne vouloit

plus souffrir qu'un Roi qu'il auroit lui-même choisi. Les Sénateurs, qui sentirent bien ce qui se préparoit, crurent sagement devoir offrir de bonne grace au Peuple ce qui autrement leur seroit arraché de vive force, & lui laissèrent la liberté de faire l'élection d'un Roi, de sorte néanmoins que ce choix n'auroit lieu qu'après qu'il auroit été approuvé & ratifié par le Sénat, ce qui étoit, en un certain sens, se réserver autant de pouvoir qu'ils en donnoient. Cette démarche fit tant de plaisir au Peuple, & en fut si bien reçue, que, pour ne point le céder aux Sénateurs en honnêteté & en déférence, il abandonna entièrement à leurs suffrages l'élection du Roi. Il est beau de voir une telle dispute entre le Sénat & le Peuple. La suite en montrera encore plusieurs exemples pareils, qui leur font beaucoup d'honneur.

Cette élection devint fort difficile, les Romains & les Sabins, qui composoient alors le Sénat, tâchant chacun de la faire tomber sur une personne de leur nation. Ne pouvant, à cause de cette partialité, convenir d'un sujet, ils s'accorderent enfin sur la manière
d'en

d'en choisir un. Ce fut de tirer au fort, & de laisser au parti sur lequel il tomberoit le droit d'élection, mais avec cette clause, qu'il seroit obligé de prendre un Roi dans l'autre nation. Leur vûe étoit d'inspirer par ce moien au Prince une égale affection pour les deux partis. Car, si d'un côté l'amour de la nation le déterminoit à favoriser ses compatriotes, de l'autre côté le devoir de la reconnoissance l'engageroit à rendre justice à ceux à qui il étoit redevable de son élévation. Le droit d'élection échut aux Romains.

Il y avoit pour lors dans la ville de Carac^{tes} Cures, dont nous avons souvent eu ^{re de} lieu de parler, un homme d'une gran- ^{Numa}de réputation de probité & de justice, appelé Numa Pompilius. Naturellement porté à la vertu, il avoit eu une excellente éducation, qui affermit & perfectionna beaucoup des dispositions si heureuses. Il s'endurcit de bonne heure au travail & à la fatigue. Il avoit un extrême éloignement de l'ambition & de la violence, estimant que la véritable grandeur consistoit à refréner ses desirs, & à les tenir toujours sous l'empire de la raison. Tout luxe & tout

te magnificence lui étoient inconnus. Il se livroit tout entier au service des Citoyens & des Etrangers, dont il étoit le conseil, l'arbitre, & le juge. Il avoit un grand respect pour la Divinité, dont il s'étoit fait un devoir d'étudier avec soin la nature & les perfections. Toutes ces rares qualités lui avoient acquis tant de réputation & de gloire, que Tatius, qui régnoit à Rome avec Romulus, l'avoit choisi pour son gendre, & lui avoit donné sa fille unique Tatia. Ce mariage ne le rendit pas plus vain, & ne le porta pas même à aller s'établir dans Rome auprès de son beau-père. Il demeura toujours dans le pays des Sabins, pour donner à son père les secours dont il avoit besoin dans sa vieillesse. Et Tatia sa femme, se conformant à son goût & à ses sentimens, préféra une vie tranquille & obscure avec son mari, à tous les honneurs dont le Roi son père l'auroit fait jouir à Rome. Elle mourut treize ans après son mariage, & Numa, quittant le séjour de la ville, se retira à la campagne, où, dans un doux repos & une agreable solitude, il se livra sans réserve à son panchant naturel qui le portoit.

portoit à l'étude de la morale , & à la contemplation de la Divinité.

Après qu'on eut longtemps délibéré , ce fut ce Numa Pompilius qu'on choisit pour remplir le trône vacant. Il est des caractères de vertu & de probité qui s'attirent généralement l'estime & le respect , qui se font jour à travers les passions des hommes & les plus grands obstacles , & auxquels on est comme forcé quelquefois de rendre justice malgré soi. C'est ce qui arriva ici. Dès qu'on eut nommé Numa Pompilius , tous les esprits se trouvèrent réunis. Les vûes d'intérêt particulier disparurent. On oublia qu'il étoit étranger , Sabin , & établi ailleurs qu'à Rome. On ne vit en lui que l'homme de bien , qu'un Sage capable de rendre des sujets heureux. Sur le champ , du consentement du Peuple , on députa vers lui les principaux des deux Corps du Sénat , pour le prier de venir , & d'accepter le Sceptre.

Numa étoit dans sa quarantième année , lorsque les Ambassadeurs Romains arrivèrent auprès de lui. Ceux qui portèrent la parole , furent Vélésus & Proculus , sur l'un desquels on avoit cru

Il refusa
se la Roij.
auté.

cru

cru d'abord que tomberoit le choix, les Romains favorisant extrêmement Proculus, & les Sabins étant entièrement portés pour Vélésus. Ils crurent qu'ils n'auroient pas besoin de longs discours, & que la simple proposition suffiroit pour obtenir le consentement de Numa; & ils se contentèrent de lui exposer simplement le sujet de leur commission, & le choix que le peuple Romain avoit fait de lui pour Roi. Ce fut pour lors qu'on connut qu'il étoit solidement vertueux, & que son mérite surpassoit encore sa réputation. Il répondit à ces Ambassadeurs en présence de son père, & d'un de ses parens nommé Marcius, & leur dit : „ Qu'il se trou-
 „ voit infiniment honoré de la propo-
 „ sition qu'ils lui fesoient de la part du
 „ peuple Romain, mais qu'il ne com-
 „ prenoit pas comment on avoit pu jet-
 „ ter les yeux sur lui pour remplir un
 „ poste si important. Que s'il y avoit
 „ en lui quelque chose d'estimable, c'é-
 „ toient toutes qualités qui devoient
 „ l'écarter du trône, & lui en donner
 „ l'exclusion : l'amour du repos, une
 „ vie retirée & entièrement appliquée
 „ à l'étude, une violente passion pour
 „ la paix, & une extrême aversion de

„ tout ce qui ressent la guerre , & qui y
 „ y a quelque rapport. Que toute sa vie
 „ s'étoit passée avec des hommes , qui
 „ s'assembloient les jours de fêtes pour
 „ honorer les dieux , & qui, le reste du
 „ tems, étoient occupés du soin de la-
 „ bourer leur terre, ou de nourrir leurs
 „ troupeaux. Que tout changement
 „ dans la vie de l'homme étoit dange-
 „ reux , & que celui à qui le nécessaire
 „ ne manquoit point, & qui n'avoit
 „ point lieu de se plaindre de sa fortu-
 „ ne présente, n'étoit pas sage de re-
 „ noncer à un état doux & tranquille ,
 „ pour en embrasser un plein de trou-
 „ bles & d'amertumes. Qu'enfin, Rome
 „ ne respirant que combats & que vic-
 „ toires, & ne cherchant qu'à s'agrandir
 „ & à commander aux autres , il y au-
 „ roit de la témérité à lui de se flater de
 „ pouvoir lui inspirer des sentimens
 „ de paix & de modération , & de se
 „ charger de la conduite d'un peuple
 „ qui paroissoit demander bien plutôt
 „ un Général d'armée qu'un Roi.

Ce discours laissa les Ambassadeurs
 dans un étonnement qui ne peut s'ex-
 primer , mais les remplit en même
 tems d'une nouvelle estime pour un
 homme qui n'avoit que de l'indifé-

rence & du mépris pour la Roiauté, regardée généralement par tous les mortels comme le plus grand bien & le plus haut degré d'honneur où ils puissent aspirer. Ils redoublèrent leurs efforts, & le pressèrent avec plus d'instance de se rendre aux desirs du peuple Romain, le priant & le conjurant de ne pas le rejeter par son refus dans de nouvelles divisions qui aboutiroient à une guerre civile, puisqu'il n'y avoit que lui seul qui fût au gré des deux partis.

Numa ,
sur les
remon-
trances
de son
père, ac-
cepte en-
fin la
Roiauté.

Quand les Ambassadeurs se furent retirés, son père & Marcius son parent n'oublièrent rien en particulier pour le porter à accepter une offre si avantageuse, & où la volonté des dieux paroïsoit marquée si clairement. *Si votre modération, lui disoient-ils, vous rend insensible aux richesses, & que vous comptiez pour rien la gloire du commandement en comparaison de celle de la vertu ; considérez que bien régner, c'est rendre à Dieu le service & l'hommage qui lui est le plus agréable. C'est lui qui vous appelle au trône, ne voulant pas laisser inutile le grand fonds de justice qui est en vous : Ne vous refusez donc point à la Roiauté, qui est à un homme sage le plus vaste champ du monde pour faire de belles & de grandes actions. C'est là qu'on peut*

soi-même servir magnifiquement les dieux,
 & inspirer aux hommes par des insinuations
 douces & persuasives des sentimens de reli-
 gion : car les sujets se conforment toujours
 aux mœurs de leurs Princes. Les Romains
 savent respecter le mérite. Ils ont aimé
 Tatiùs quoiqu'il fut étranger , & ils ont
 consacré par des honneurs divins la mémoi-
 re de Romulus. Que sait-on si ce peuple
 victorieux ne se lassera pas de guerres ; &
 si , plein de triomphes & de dépouilles , il
 ne desire pas maintenant un Chef rempli de
 douceur & de justice , qui le gouverne en
 paix sous de bonnes loix & sous une bonne
 police ? Mais , quand vous trouveriez en-
 core en lui ce même panchant , ou plutôt
 cette même fureur pour la guerre , ne se-
 roit-il pas beau d'en prendre en main les
 rênes , pour tourner d'un autre côté cette
 fougue impétueuse , & pour unir par des
 nœuds d'amitié & de bienveillance votre
 patrie & toute la nation des Sabins avec
 une ville si puissante & si florissante ? A ces
 réflexions se joignirent , à ce qu'on dit ,
 des présages fort heureux , qui furent
 encore fortifiés par l'empressement &
 par le zèle des habitans de Cures. Car ,
 dès qu'ils eurent appris le sujet de cette
 Ambassade , ils allèrent en foule le con-
 jurer de partir , & d'accepter la Roiau-

té, pour les allier parfaitement & les incorporer avec les Romains.

Numa s'étant enfin laissé fléchir, sacrifia aux dieux, & se mit en marche. Le Sénat & le Peuple, pressés d'un merveilleux desir de le voir, sortirent de Rome, & allèrent au devant de lui. Ce fut une joie universelle. Les hommes, les femmes mêlèrent les vœux aux acclamations. L'encens fumoit dans les temples. Lorsqu'on fut arrivé au milieu de la grande place, Spurius Vettius, qui ce jour-là gouvernoit comme *Interroi*, voulut pour la forme que le Peuple procédât à son élection. Il eut tous les suffrages, & sur l'heure même on lui apporta les ornemens roiaux : mais il ne voulut pas les recevoir, disant qu'il falloit auparavant que cette élection fût confirmée par les dieux ; & en même tems, prenant avec lui les Augures & les Prêtres, il monta au Capitole, qu'on appelloit dans ce tems-là.

AN. DE le mont Tarpeïen. Les auspices furent,
R. 39. prompts & favorables. Alors Numa pre-
AV. J. C. nant la robe roiale, descendit du mont
713. Tarpeïen dans la place, où se renouvel-
lèrent les acclamations de tout le peuple, qui l'appelloit le plus religieux des hommes, & le plus cher aux dieux.

ARTICLE SECOND.

REGNE DE
NUMA POMPILIUS.

§. I.

Numa s'applique à adoucir les mœurs des Romains , & à leur inspirer un esprit pacifique par les exercices de la Religion. Il construit le temple de Janus. Ses entretiens avec la Nymphé Egérie. Il réforme le Calendrier. Il crée des Pontifes. Il règle les fonctions des Vestales. Il établit les Saliiens : puis des Hérauts d'armes ; appelés Féciaux ; & d'autres Hérauts , pour les cérémonies de la Religion. Effets merveilleux de tous ces établissemens.

L'INCLINATION naturelle de Numa Romulus , & les besoins d'une République naissante, l'avoient obligé d'avoir toujours les armes à la main ; & sous son règne, les Romains, toujours en guerre , avoient encore augmenté par les combats & le carnage

la férocité naturelle à un amas de pâtres & d'aventuriers. Numa appelé au trône de la manière qui a été marquée, comprit que la grandeur, l'ornement, & la félicité de Rome dépendoient de deux choses, qu'on ne pouvoit assez solidement établir; (c'est un Auteur payen qui parle ainsi) la première, d'une piété sincère envers les dieux, qui les fait regarder par les mortels avec respect & reconnoissance comme auteurs & conservateurs de tout bien; la seconde, du zèle de la justice, par laquelle chaque particulier jouit en paix des faveurs qu'il a reçues de leurs mains. En effet voila les deux bases de tout sage gouvernement, & l'abrégé de tous les devoirs de la Roiauté : faire rendre, premièrement à Dieu, ensuite aux hommes, tout ce qui leur est dû. Les Rois ne sont Rois que pour cela uniquement.

Liv. Numa sentit bien, que pour réussir
lib. 1. dans l'exécution de ce plan, & pour
cap. 19. inspirer de tels sentimens aux Romains, son premier soin devoit être de travailler à adoucir & à apprivoiser les esprits, à amortir peu à peu la vivacité de cette humeur guerrière qui
les

les dominoit, & à les tourner insensiblement vers des exercices doux & pacifiques, qui leur fissent oublier & perdre leur première inclination. C'est par où il commença. Pour remercier les dieux de l'état tranquille où il avoit trouvé Rome en montant sur le trône, il bâtit, en l'honneur de Janus, un temple, qui devoit être un indice & un témoignage public de la guerre & de la paix : de la guerre, quand il seroit ouvert; de la paix, quand il demeureroit fermé. Il fut fermé pendant tout son règne : mais, dans la suite, il ne le fut que deux fois depuis ce tems jusqu'à celui où Tite-Live écrivoit son Histoire : premièrement sous le Consulat de T. Manlius, quelques années après que la première guerre Punique fut terminée; en second lieu, sous Auguste, après la bataille d'Actium, qui donna la paix à l'Univers : avantage, dit l'Historien, que les dieux ont accordé à notre siècle : *Iterum, quod nostra ætati dii dederunt ut videremus, post bellum Actiacum, ab Imperatore Cesare Augusto pace terra marique parta.* Je prie le Lecteur de remarquer en passant avec quelle modestie Tite-Live, dans la

Temple
de Janus.

premiè-

première occasion qu'il a de faire mention de l'Empereur, parle d'un événement qui lui étoit si glorieux, & combien les Anciens étoient éloignés de cette rampante flatterie, qui souvent avilit & deshonne nos Ecrits. Numa eut seul l'honneur de tenir ce temple fermé pendant un très-long espace de tems, c'est-à-dire pendant quarante-trois ans que dura son règne : tant le respect qu'on avoit pour la vertu contenoit même les peuples voisins de Rome dans la paix & la tranquillité.

Entre-
tiens de
Numa
avec E-
gérie.

Le bruit qui se répandit, auquel sans doute lui-même avoit donné lieu, qu'il avoit des entretiens secrets avec la Nymphé Egérie, disposa merveilleusement le peuple à bien recevoir tous les nouveaux réglemens qu'il jugea à propos d'établir, comme lui étant inspirés par la Divinité même. On a dit quelque chose de pareil de Minos, de Lycurgue, & dans la suite du premier Scipion l'Africain. Ces grands hommes, qui favoient que l'idée de la Divinité est profondément gravée dans le cœur humain, & qu'elle y fait naturellement une forte impression de respect & de soumission, pour adou-

adoucir & plier sous le joug de la raison & des loix des esprits difficiles à manier, croioient pouvoir, même en employant la fourberie & l'imposture, s'appuyer de l'autorité des dieux, & se couvrir de leur nom, moien puissant & efficace sur les peuples. Ils ne faisoient pas attention que toute^a dissimulation, tout mensonge étoit contraire au respect qu'on doit à la Divinité, & que sans ce respect il ne peut y avoir ni sainteté, ni religion.

Avant que de prescrire l'ordre des sacrifices, il étoit nécessaire de régler celui des jours & des mois de l'année : & c'est à quoi Numa donna ses premiers soins. Romulus, peu versé dans l'Astronomie, n'avoit composé l'année que de dix mois ; & il appella Mars le premier, du nom de son père. Cette manière de compter l'année, qui n'étoit fondée ni sur le cours du Soleil, ni sur celui de la Lune, cau- soit une grande confusion. Numa cor- rigea cette erreur grossière, & ajouta

Numa
reforme
le Ca-
lendrier
Liv. lib
1. cap.
12.
Plut. ii
Num.

P. 72.

^a In specie fictæ simulationis, sicut reli- cum qua simul & sanc-
quæ virtutes, ita pie- titatem & religionem
tas inesse non potest, tolli necesse est. 1. De
Nat. n. 3.

120 REGNE DE NUMA POMP.

deux mois au commencement de l'année, Janvier & Février, la composant de 355 jours seulement, qui sont douze mois Lunaires; & mettant en usage les intercalations, qui ramenoient au bout de 24 ans les années à leur juste point. Jule César, reconnoissant encore de l'erreur dans ce calcul, y ajouta dix jours & plus, faisant l'année de 365 jours & six heures juste, & réservant les six heures jusqu'au bout de quatre ans pour en faire un jour entier, qu'on inséroit devant le six des Calendes de Mars, qui de tout tems étoit l'endroit marqué pour les intercalations; en sorte que cette année-là on comptoit deux fois le sixième des Calendes, disant la seconde fois *Bis sexto Calendas*, d'où est venu le mot de *Bissexte*; & l'année avoit alors 366 jours, & étoit appelée *Bissextile*. Comme ce calcul n'étoit pas encore juste, parce qu'il s'en faut environ onze minutes que la révolution de l'année solaire atteigne les 365 jours 6 heures, il fut réformé sous Gregoire XIII en 1582, & porté à la plus grande exactitude où il soit possible d'arriver.

Numa établit aussi les jours appelés
chez

chez les Romains *fasti & nefasti*. Dans les premiers, les Juges pouvoient tenir l'audience, & le Peuple ses assemblées: ce qui n'étoit point permis les autres jours.

Numa ne changea rien dans les coutumes & dans les cérémonies que Romulus avoit sagement instituées: il y ajouta seulement ce que son Prédécesseur lui parut avoir omis.

Celui-ci avoit institué un Prêtre particulier à l'honneur de Jupiter: *Flamen* ^{Numa crée des} *Dialis*. Numa en établit deux autres ^{Prêtres & des Pontifes} pareils, l'un pour Mars, l'autre pour Quirinus ou Romulus. On croit que ces Prêtres étoient appelés *Flamines*, du voile qu'ils portoient, nommé *Flammeum*, parce qu'il étoit de couleur de feu.

Il créa aussi quatre Pontifes, dont le premier étoit appelé *Le Souverain Pontife*, & avoit autorité sur les autres: ils étoient tous de famille Patricienne. L'an de Rome 452 on en ajouta quatre ^{Liv. lib. 10.} qui furent tous tirés du Peuple. Et en-^{cap. 6.} fin sous Sylla on en créa quinze. Sous ^{Flor. E-} le même Sylla les Augures furent aussi ^{pit. lib. 89.} portés jusqu'au nombre de quinze. Romulus n'en avoit d'abord créé que

Tom. I. F trois,

IV REGNÉ DE NUMA POMPILI

trois , & ils étoient du corps des Patriciens. On en augmenta le nombre en même tems que celui des Pontifes, & ils furent aussi tirés du Peuple.

Dionys. Numa donna aux Pontifes une Intendance suprême sur ce qui regardoit
lib. 2. les sacrifices, les cérémonies, les jours
pag. 132. de fêtes, les processions solennelles, en
Liv. lib. un mot tout ce qui concernoit le service divin. Ils jugeoient de tous les différens qui naissoient au sujet de la Religion entre les particuliers, les Magistrats, & les Officiers attachés au culte des dieux. Ils veilloient à ce que les Ministres subalternes ne fissent rien contre les cérémonies ordinaires. C'étoit à eux à instruire les particuliers de la connoissance des dieux , & de la manière de les honorer ; à leur apprendre quels jours , dans quels temples , & quelle sorte de sacrifices ils devoient leur offrir : quelles cérémonies il falloit observer dans les funérailles ; combien de tems devoit durer le deuil , dont le plus long terme ne pouvoit aller au delà de dix mois ; & comment il falloit appaiser les dieux Manes. C'étoit aussi dans le Collège des Pontifes qu'on examinoit tout ce qui regardoit les

les prodiges, & qu'on jugeoit s'ils méritoient qu'on y eût égard, & par quels moiens il falloit les expier. Ils punissoient les réfractaires à leurs ordres par une peine proportionnée à la grandeur de la faute. Quand il mouroit quelqu'un des Pontifes, ses Collègues en nommoient un autre à sa place. Dans la suite des tems cette élection fut attribuée au Peuple.

On regarde Numa comme l'auteur Vestales de l'établissement des Vestales, parce qu'il en régla le ministère & les fonctions d'une manière plus marquée : car avant lui il y en avoit eu, comme nous l'avons vû par l'exemple de Rhéa Sylvia. Il n'en créa que quatre. Tarquinus Priscus, ou Servius Tullius, y en ajouta deux : & ce nombre depuis ne changea plus. Numa confia à leur soin la garde du feu immortel, & du Palladium, avec le soin de quelques sacrifices & de quelques cérémonies secrètes qui regardoient le culte de la déesse Vesta. Elles fesoient vœu de garder la chasteté pendant les trente ans qu'elles étoient attachées au service de la déesse. Elles n'y étoient point admises au dessous de six ans, ni

Dionys. lib. 2. p. 125-129.

Plut. in

Num. p.

66. & 67.

Liv. lib.

1. 6. 20.

Aul. Gell. lib. 1.

cap. 12.

doit comme le signe d'un grand malheur pour l'Etat, la Vestale coupable étoit punie du supplice des esclaves, c'est-à-dire du fouet : couverte seulement d'un voile pour mettre la pudeur en sureté, elle étoit frappée de verges par les mains du Grand Pontife. Une des Vestales passoit la nuit entière auprès du Feu sacré, pour empêcher qu'il ne s'éteignît, & elles veilloient ainsi alternativement. Quand ce feu avoit été éteint, on ne pouvoit le rallumer qu'aux rayons du soleil ; & l'on rapporte plusieurs manières dont cela se pouvoit faire.

Le grand crime des Vestales étoit le violement du vœu de chasteté : aussi étoit-il puni d'un supplice dont la simple description fait horreur. Elles étoient enterrées toutes vives. Il y a, dit Plutarque, auprès de la porte Colline, un petit caveau, où on laisse une ouverture pour y descendre, & où l'on met un petit lit, une lampe allumée, & une petite provision de tout ce qui est nécessaire pour se nourrir, comme un

*flagro est Vestalis, ejus
custodia noctis ejus
erat, jussu P. Licinii*

*Pontificis. Liv. lib. 28.
cap. 11.*

un pain, une cruche d'eau , une phiole
 d'huile , & un pot de lait , seulement
 pour ne pas offenser la religion en fe-
 sant mourir de faim une personne con-
 sacrée avec les cérémonies les plus au-
 gustes & les plus saintes. Scrupule bi-
 zarre ! ils craignoient de faire mourir
 de faim celle qu'ils enterroient toute
 vive. On met la coupable dans une li-
 tière bien fermée & couverte de toutes
 parts , afin que l'on ne puisse pas mê-
 me entendre ses cris , & on la trans-
 porte en cet état au travers de la gran-
 de place. D'aussi loin qu'on aperçoit
 cette litière, on se retire pour la laisser
 passer , & on la suit dans un profond
 silence , avec toutes les marques de la
 plus grande tristesse. Il n'y a point de
 spectacle plus horrible , point de jour
 plus affreux ni plus lugubre pour Ro-
 me. Quand la litière est arrivée au lieu
 du supplice , les Licteurs ôtent les
 voiles qui l'envelopoient, & l'ouvrent;
 & le Souverain Pontife , après avoir
 fait certaines prières secrettes , & levé
 les mains au ciel , en tire la criminelle
 toute voilée, & la met sur l'échelle par
 laquelle on descend dans le caveau.
 Après quoi il s'en retourne avec tous

les autres Prêtres ; & cette malheureuse n'est pas plutôt descendue , qu'on retire l'échelle , & l'on referme l'ouverture avec beaucoup de terre qu'on y jette , jusqu'à ce qu'elle soit comblée , & que le terrain soit uni , sans qu'il reste aucune marque de tombeau , comme si la criminelle étoit jugée indigne de paroître & parmi les vivans , & parmi les morts.

On voit , par cette affreuse exécution , quelle idée les payens mêmes avoient du crime d'une Vierge qui a violé son vœu de chasteté , & combien ils craignoient qu'il n'attirât la malédiction & la vengeance des dieux sur toute la République , s'il demeurait impuni. Pour éviter un si funeste malheur , on exhortoit les Vestales à garder les plus rigoureuses précautions , à mettre entr'elles & le crime la plus grande distance qu'il étoit possible , & à fuir avec horreur tout ce qui pouvoit donner la plus légère atteinte à leur réputation. Une d'entr'elles ,
Eiv. lib.
A. C. 44. nommée Postumia , s'étant rendue suspecte par une parure trop recherchée , & par un enjouement d'esprit trop libre pour une Vierge , fut appelée en juge.

jugement. Elle fut à la vérité, après un long examen, reconnue innocente: mais le Grand Pontife lui ordonna de quitter à l'avenir cet air enjoué, & de s'appliquer moins à faire paroître, dans ses ajustemens, de l'élégance & du goût, que de la sagesse & de la modestie: *abstinere joci, colique sanctè potius quàm scitè jussit.*

On voit aussi, par la difficulté qu'il y avoit à remplir le nombre marqué de Vestales, la différence infinie qui se trouve entre le Paganisme & le Christianisme. Quoique les Romains n'eussent que six filles qu'ils obligeassent à garder la virginité pendant un certain nombre d'années, & quoiqu'on leur eût attribué beaucoup d'honneurs & de privilèges, cependant Auguste fut contraint d'ordonner que les filles d'Affranchis pourroient être admises à ce rang, parce que les personnes plus qualifiées avoient peine à donner les leurs pour cet honorable ministère, qui, dans son établissement, étoit destiné aux seules familles Patriciennes. C'est ici le triomphe de la religion Chrétienne. Peu d'années après qu'elle eut été établie, des mil-

*Dio Cass.
l. 55. pag.
563.*

*Sueton.
in Aug.
cap. 31.*

130 REGNE DE NUMA POMP.

liers de Vierges peuplèrent les villes & les solitudes , quittant volontairement leur bien, renonçant à toutes les pompes & à toutes les espérances du siècle , s'exposant même avec un courage incroyable aux tourmens les plus cruels pour ajouter la gloire du martyre à celle de la virginité. Est-il douteux d'où venoit un changement si admirable, & un courage si fort au dessus des forces de la nature ? .

Je me suis un peu étendu sur ce qui regarde les Vestales , pour n'y plus revenir dans la suite.

Saliens. Les Saliens sont d'autres Prêtres in-
Dionysf. stitués par Numa à l'occasion que je
lib. 2. p. vais rapporter. La huitième année de
129.130. son règne , une maladie contagieuse
Plut. ayant ravagé l'Italie & dépeuplé Rome,
ibid. p. pendant que tout le monde étoit dans
68.69. une consternation horrible , on dit
Liv. lib. qu'un bouclier d'airain tomba du ciel
1.6.20. entre les mains du Roi , & que dans le moment même il dit sur cela des choses merveilleuses , assurant qu'il les avoit apprises de la Nymphé Egérie & des Muses : Que ce bouclier étoit en-voié pour le salut & pour la conservation de Rome , qui jouiroit d'un bonheur

heur constant & perpétuel, tant qu'elle conserveroit ce précieux dépôt : Qu'on devoit le garder avec un très-grand soin, & qu'il étoit nécessaire d'en faire faire très-promtement onze tout semblables pour la grandeur & pour la forme, afin que ceux qui voudroient le dérober y fussent trompés, & ne pussent connoître le véritable. Marmurius Veturius, excellent Ouvrier, fit les onze boucliers si semblables au premier, que Numa même ne pouvoit plus les distinguer. Il ^a ne demanda d'autre récompense de son travail, sinon que dans les chansons qu'on composeroit pour honorer la Fête instituée à cette occasion, son nom y fût inséré : grace qu'on n'eut pas de peine à lui accorder. Ces boucliers furent appelés ^b *Ancilia*, parce que, selon Varron, ils étoient échancrés des deux côtés à la manière des boucliers dont se servoient les Thraces. On en confia la garde à

F 6 douze

^a Inde sacerdotes operi promissa vetusto
Præmia persolvunt, Marmuriumque vocant.
Ovid.

^b Ab *ancisu*, quod ea incisa. *Varr. lib. 6. de*
arma ab utraque par- *ling. Lat.*
te, ut peltæ Thracum,

douze citoiens Romains, qui devoient être de famille Patricienne, & d'une probité reconnue. Vêtus d'une tunique de pourpre, ceints par dessus d'un large baudrier d'airain, le casque en tête, & la main droite armée de courtes épées dont ils frapoient sur leurs boucliers qu'ils portoient à la main gauche, ils marchaient pompeusement dans la procession solennelle qui se faisoit tous les ans au mois de Mars, chantant des vers composés exprès pour cette cérémonie, & dansant en cadence au son des flutes, ce qui les a fait appeller *Saliens*.

Hérauts Numa, attentif à toutes les parties d'armes, du Gouvernement, où il vouloit faire appeller *Féciaux*, dominer la religion, établit un Colle-

Liv. lib. 1. n. 32. ge, c'est-à-dire une Compagnie de Hérauts d'Armes, appellés *Féciaux*.

Dionys. lib. 2. Leur principale fonction regardoit les déclarations de guerre & de paix,

pag. 132. & voici ce qui s'observoit dans les premières, & qui fait connoître combien les Romains avoient d'équité & de religion dans une matière, où, pour l'ordinaire, on se conduit peu par ces principes. Quand il s'agit de déclarer la guerre, dit Denys d'Halicarnasse,

les

les Hérauts d'Armes choisissent un homme * de leur corps , qu'ils chargent de la commission. Celui-ci , revêtu de plus magnifiques & de plus respectables habits qu'à l'ordinaire , s'achemine vers la ville dont on a sujet de se plaindre , & dès qu'il entre sur les frontières , il s'arrête , & il prend à témoin Jupiter & les autres dieux , qu'il vient demander justice de la part du Peuple Romain. Cette première démarche est suivie de plusieurs imprécations qu'il fait contre lui-même , & contre Rome , s'il dit rien de contraire à la vérité. Puis il avance , & à la première personne qu'il rencontre de la campagne ou de la ville , il renouvelle les mêmes protestations. Arrivé aux portes , il répète , en présence de la garde , les sermens qu'il a déjà faits , & il pénètre jusques dans la place publique. Là , se tenant debout , il déclare aux Magistrats le sujet de sa députation avec de nouveaux sermens & de nouvelles imprécations ; & , s'il les trouve disposés à faire justice , & à livrer les criminels , il les emmène avec lui ,
& il

* Celui qui est employé à cette fonction s'appelle *Pater patratus*.

& il se retire , sans faire ni annoncer aucun hostilité. S'ils demandent du tems pour délibérer , il leur accorde dix jours , au bout desquels il vient de nouveau se présenter. Ce tems écoulé , il consent à un plus long délai , s'il est nécessaire. Mais , après le terme de trente jours , si ce peuple ne se rend enfin à ses remontrances , il atteste tous les dieux du Ciel & ceux de l'Enfer , & il sort , sans ajouter autre chose , sinon que le Peuple Romain fera ses réflexions à loisir sur le refus qu'on fait de le satisfaire. De retour à Rome , il se rend au Sénat avec tous les autres Hérauts d'Armes : il proteste qu'il s'est acquitté soigneusement de tout ce qui est prescrit par les Loix , & il déclare qu'on peut prendre les armes. Le ^a Sénat & le Peuple Romain ne se croioient point en droit de faire la guerre , qu'on n'eût observé toutes ces formalités. Le dessein de Numa , en les introduisant , étoit de rendre les Romains extrêmement attentifs , circonspects , modérés , avant que

^a Ex quo intelligi potest , nullum bellum esse justum , nisi quod aut rebus repetitis ge-
ratur , aut denuntiatum antè sit & indictum.
1. Offic. n. 36.

que d'entreprendre une guerre ; & de rallentir les premiers mouvemens de la vengeance , par ces horribles imprécations prononcées contre le Peuple Romain même , si la divinité le trouvoit injuste. Aussi Varron ^a remarque-t-il que les Romains ne se portèrent à prendre les armes que lentement & sans passion , persuadés qu'ils ne devoient entreprendre aucune guerre qui ne fût juste & nécessaire : & c'est à des sentimens si raisonnables que Denys d'Halicarnasse attribue les heureux succès que les dieux accordoient à leurs armes.

Plutarque parle d'une autre sorte de Hérauts, qui étoient employés dans les cérémonies de religion , & dans les processions solennelles. Ils marchent devant les Prêtres , & alloient criant par toute la ville qu'on fit silence , & qu'on quittât le travail. Numa, dit l'Historien, vouloit que ses Citoyens n'assistassent pas au service divin & aux prières publiques négligemment , & avec nonchalance & distraction , mais qu'ils abandonnassent toutes leurs occupations

Héraut
pour les
cérémonies de
religion
Plut.
Num. p.
69.

a Bella & tardè , nec magna licentia suscipiebant , quod nullum bellum nisi pium putabant geri oportere Varr. lib.2. de vita P.R.

tions pour vaquer à celle-là avec une application entière , comme à l'action de la vie la plus importante ; & que pour cet effet on n'entendît ni crier , ni fraper , ni enfin aucun des bruits inséparables de la plupart des métiers nécessaires , & qu'on laissât les rues nettes & libres pendant la marche de la procession. Plutarque observe que , lorsqu'on fesoit certains sacrifices , le Héraut crioit à haute voix , *Hoc age* , c'est-à-dire , *Occupez-vous de ce que vous faites actuellement* , pour avertir les assistans de se tenir dans le respect , & de donner toute leur attention à ce qui se passoit. Combien les Chrétiens peuvent-ils profiter de ces exemples que leur donnent des Payens !

Liv. lib. 1. cap. 21. Numa , qui en montant sur le trône ne avoit trouvé les Romains , comme nous l'avons déjà observé , grossiers , féroces , violens , & ne respirant que la guerre & les combats , crut ne pouvoir les tirer de cet état que par de frequens exercices de religion.

Temple
à la Foi.

Liv. lib. 1. c. 21. On dit qu'il fut le premier qui établit un temple à la Foi , qui lui fit rendre un culte public , & qui apprit aux Romains que le plus grand serment qu'ils

Dionys. lib. 2. f. ag.

134.

qu'ils pussent faire , c'étoit de jurer leur foi. Sa vûe étoit de faire enforte ^{Plut. in Num. p. 70.} que ce qu'ils promettoient sans écritures & sans témoins , fût aussi assuré & aussi stable , que ce qui auroit été promis & juré avec toutes les formalités observées dans les contrats ; & il fut assez heureux pour réussir dans ce dessein. Polybe rend ce glorieux témoignage aux Romains, qu'ils gardoient ^{Lib. 2. pag. 498.} inviolablement leur foi, c'est-à-dire la parole qu'ils avoient donnée , sans qu'on eût besoin de témoins ou de cautions ; au lieu que rien ne pouvoit obliger les Grecs à y être fidèles.

Afin que chacun se contentât des terres qu'il possédoit, sans envier ni envahir celles d'autrui , il établit des loix touchant les bornes des possessions, & institua une fête des plus solennelles en l'honneur du dieu qui y présidoit. Il s'appelloit *Terminus* , & sa fête *Terminalia*. Denys d'Halicarnasse remarque que de son tems les cérémonies extérieures de cette Fête s'observoient encore très-religieusement, mais que l'esprit & l'essence en étoient ouvertement méprisés. En effet nous verrons que l'avarice des riches

138 REGNE DE NUMA POMPE.

ches les portera à s'emparer de la plupart des terres des particuliers & de l'Etat, ce qui sera une source continue de divisions dans la République; & que le Peuple Romain lui-même en général, toujours avide de nouvelles conquêtes, ne mettra aucunes bornes à son ambition. Ainsi le dieu Terme sera toujours extérieurement honoré à Rome, & toujours véritablement méprisé & insulté.

Respect
pour la
religion
établi à
Rome,

Numa fut ^a inspirer de si profonds sentimens de religion aux Romains de son tems, qu'il fit tomber les armes des mains de ce peuple guerrier, qui ne s'occupa plus désormais pendant tout son règne que du soin de se rendre les dieux favorables. Le souvenir de la Divinité toujours présent à leur esprit, les avoit pénétrés d'une telle piété, que c'étoit moins la crainte des loix, & des peines qu'elles imposent
aux

<p>^a Ad hæc consultanda procurandaque, multitudine omni à vi & armis conversa, & animi aliquid agendo occupati erant, & deorum assidua infidens cura, cum interesse re-</p>	<p>bus humanis cœleste Numen videretur, ea pietate omnium peccata imbuerat, ut fides ac jusjurandum, pro summo legum ac poenarum metu, civitatem regerent. Et cum</p>
--	---

aux crimes, qui contenoit les citoyens dans le devoir, que la bonne foi toute seule & la religion du serment. Tous, dit Tite-Live, formoient leurs mœurs sur celles de leur Roi, qu'ils prenoient pour leur unique modèle. Et ce qui fait voir jusqu'à quel point alloit en eux l'impression d'une religion quoique fausse, c'est qu'elle les rendoit même respectables à leurs voisins: de manière que les peuples des environs, qui auparavant avoient regardé Rome moins comme une ville, que comme un camp placé au milieu d'eux pour troubler la tranquillité publique, conçurent pour eux une telle vénération, qu'ils auroient cru commettre une espèce d'impiété, d'attaquer un peuple dont tout le soin & toute l'application étoit de servir les dieux. Quel bonheur pour les peuples, quand le Prince qui les gouverne est plein d'une sincère & solide piété, puisque la seule image de cette

cum ipsi se homines in Regis, velut unici exempli, mores formarent; tum finitimi etiam populi, qui ante castra non urbem positam in medio ad sol-

licitandam omnium pacem crediderant, in am verecundiam adducti sunt, ut civitatem totam in cultum versam deorum violari ducerent nefas. Liv.

cette piété produit de si grands biens!

J'ai dit que la religion, quoique fautive, avoit un grand pouvoir sur l'esprit des Romains : & l'on ne doit pas en être étonné. Il y a dans les hommes une religion naturelle, qui vient de Dieu ; & l'impression en est très-utile, quand elle porte à garder la bonne foi, & à s'acquitter inviolablement des sermens : ce qui étoit le capital & le précis de la religion que Numa vouloit introduire. Tout cela étoit bon, vrai, juste, conforme à la nature, & à l'institution de l'Auteur de la nature. Le faux consistoit en ce qu'ils rendoient ces devoirs à de faux dieux. Ils usoient mal d'un bien. Ils le gâtoient par la fin à laquelle ils le raportoient. Et c'est le jugement qu'il faut porter de toutes les actions des Payens les plus éclatantes.

§. II.

Numa s'applique à établir le bon ordre dans la ville & à la campagne. Il inspire à ses sujets l'amour du travail, de la frugalité, de la pauvreté. Il meurt regretté de tout le peuple. Fausse opinion.

opinion qu'il avoit été disciple de Pythagore. Livres sacrés enfermés dans son tombeau.

ON VOIT BIEN, par tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici, que la Religion fesoit le premier & le principal soin de Numa. Mais les nobles vûes qu'il avoit sur ce sujet, ne l'empêchoient pas de descendre dans un grand détail de tout ce qui concernoit la police & le bon ordre, soit pour la ville, soit pour la campagne, & il ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer à entretenir parmi les citoiens un esprit de paix, d'union, & de justice.

Plutarque dit que parmi tous les établissemens de Numa, un des plus estimés étoit la distribution du Peuple par Arts & par Métiers. Rome étoit originai-
Distri-
bution
du peu-
ple par
arts &
métiers.
Plut. in
Num. p.
71.
 rée composée de deux nations, Romains & Sabins : ou, pour mieux dire, elle étoit divisée en deux factions presque toujours opposées par cette différence d'origine, qui les rendoit comme étrangers les uns à l'égard des autres, & qui fesoit naître tous les jours entr'eux des querelles & des disputes. Numa comprit combien
 il

il étoit important de bannir de la ville cet esprit de parti , qui fesoit dire & penser à l'un , *Je suis Sabin* ; à l'autre , *Je suis Romain* : à celui-là , *Je suis sujet de Tatius* ; & à celui-ci , *Je suis sujet de Romulus*. Il crut donc , que , comme les corps solides , qui ne peuvent se mêler ensemble pendant qu'ils sont entiers , s'incorporent très-facilement quand on les a brisés & réduits en poudre , la petitesse des parties facilitant ce mélange ; il falloit de même diviser ces deux grands Corps de Romains & de Sabins en plusieurs petites parties , qui feroient disparoitre cette différence & cette diversité de Nation & d'origine , qui les empêchoit de s'unir parfaitement. Dans cette vûe , il partagea le Peuple par Métiers , comme de Joueurs * d'Instrumens , d'Orfèvres , de Charpentiers , de Teinturiers , & d'autres pareils Artisans ; les rangeant , selon les professions , en diverses classes ; les mettant chacun dans un seul & même Corps ; ordonnant des Confrairies , des Fêtes , des Assemblées ; accordant à chacune de ces Communautés des pri-

* Ils étoient employés | dans les autres cérémonies de religion.
dans les sacrifices &

privileges particuliers ; & , par ce moien, établissant entr'eux une union, qui leur fesoit oublier qu'ils étoient Romains ou Sabins.

L'attention au soulagement des citoyens , en empêchant qu'ils ne tombent dans la pauvreté , ou en les en tirant , est une des belles opérations d'une saine politique. Numa , dès le commencement de son règne , y apporta un soin particulier. Il savoit que les indigens sont plus disposés que tous les autres aux séditions , parce que, mécontents de leur fortune présente, ils n'ont rien à perdre & tout à gagner au changement. Ils sont moins bons pères de familles. Ils négligent la nourriture , l'éducation , & la discipline de leurs enfans , & songent moins à les établir , & à perpétuer leur postérité , ce qui fait la force & la richesse d'un Etat. Numa , pour obvier à cet inconvénient , partagea entre les pauvres citoyens les terres conquises , afin de les éloigner de l'oïiveté , & de l'injustice qui en est la suite , par la jouissance des fruits légitimes de leur travail , & afin de les porter à l'amour de la paix , par les soins de l'agriculture.

Numa , pour écarter la pauvreté , recommande la culture des terres. *Plut. in Num. p. 71.*



griculture qui en a besoin. Il n'y avoit point, pour cela, d'expédient plus juste, plus humain, qui fût moins à charge aux riches, & qui fût plus propre à multiplier d'âge en âge les forces de la République, en lui fournissant toujours de nouveaux citoyens.

Pour attacher ses sujets à la culture des terres d'une manière plus intéressante & plus fixe, il les distribua par bourgades, leur donna des Inspecteurs & des Surveillans, visitoit souvent lui-même les travaux de la campagne, jugeoit des maîtres par l'ouvrage, élevoit aux emplois ceux qu'il reconnoissoit laborieux, appliqués, industrieux; réprimandoit les négligens & les paresseux. Par ces différens moïens, soutenus de son exemple, il mit l'agriculture si fort en honneur, que dans les siècles suivans les Généraux d'armée & les premiers Magistrats, bien loin de regarder comme au dessous d'eux les occupations rustiques, fesoient gloire de cultiver leurs champs de ces mêmes mains victorieuses & triomphantes qui avoient domté les ennemis de l'Etat, & mis en fuite leurs armées.

C'est cet amour du travail & de la
vic

vie champêtre inspiré dès le commencement par Numa à ses sujets, qui conserva pendant tant de siècles la noblesse de sentimens, la générosité, le desintéressement, qui ont encore plus illustré le nom Romain que toutes les plus fameuses victoires. Car, il faut l'avouer, cette ^a vie innocente de la campagne a une liaison bien étroite avec la sagesse, dont elle est comme la sœur; & l'on ^b peut avec raison la regarder comme une excellente école de simplicité, de frugalité, de justice, & de toutes les vertus morales.

Numa, élevé dans cette école, inspira le même goût & les mêmes sentimens, non seulement à ses propres sujets, mais à la plupart des villes voisines; dans lesquelles, comme si une heureuse impression de douceur & de calme partant de Rome se fût répandue dans les environs, on aperçut un admirable changement de mœurs, & l'on vit succéder à la fureur de la guerre un ardent desir de vivre en paix, de

Numa inspire à tous l'amour de la paix.
Plur. pag. 73.

Tom. I.

G culti-

^a Res rustica, sine dubitatione, proxima & quasi consanguinea sapientiae est. *Colum. de re rust. lib. 1.*

^b Vita rustica parsimoniae, diligentiae, justitiae, magistra est. *Cic. Orat. pro Rosc. Amer. n. 75.*

cultiver la terre, d'élever tranquillement les enfans, & de servir pareillement les dieux. Dans tout le pays ce n'étoient que fêtes, que jeux, sacrifices, festins & réjouissances de gens qui se visitoient réciproquement, & qui alloient les uns chez les autres sans aucune crainte, comme si la sagesse de Numa eût été une riche source, d'où la vertu & la justice eussent coulé dans l'esprit de tous les peuples, & répandu dans leur cœur la même tranquillité qui régnoit dans le sien.

En effet, pendant le règne de Numa qui fut de quarante-trois ans, on ne vit ni guerre, ni esprit de révolte; & l'ambition de régner ne porta personne à conspirer contre lui. Mais, soit que le respect pour son éminente vertu, ou la crainte de la Divinité, dit Plutarque, qui le protégeoit si visiblement, eût désarmé le crime; soit que le Ciel, par une faveur particulière, prît plaisir à préserver cet heureux règne de tout attentat qui pût en fouiller la gloire, ou en troubler la joie, il a servi de preuve & d'exemple à cette grande maxime, que Platon osa avancer lontems depuis, lorsqu'en

qu'en parlant du gouvernement il dit :
*Les villes & les hommes ne seront deliv-
 vrés de leurs maux , que lorsque , par une
 protection particulière des dieux , la sou-
 veraine puissance & la Philosophie ,
 c'est-à-dire une sagesse instruite &
 éclairée , se trouvant réunies dans un
 même homme , rendront la vertu victo-
 rieuse du vice.*

Pendant ce long repos dont jouit *Dionys.*
 Rome sous la domination de Numa , *pag. 1394*
 non seulement les peuples voisins ne
 prirent point occasion de son humeur
 pacifique de lui faire la guerre , mais
 dans les contestations même qu'ils
 avoient ensemble , ils choisissoient les
 Romains pour arbitres de leurs diffé-
 rens , & s'en raportoient absolument
 aux décisions de Numa : gloire infini-
 ment préférable à celle des conquêtes ,
 fondée pour l'ordinaire sur l'injustice ;
 au lieu que celle-là est l'effet de l'esti-
 me & de la reconnoissance des peu-
 ples , qui ne peuvent s'empêcher de
 rendre un hommage public à la sages-
 se , à la justice , à la bonne foi d'un
 Prince parfaitement désintéressé pour
 lui même , & uniquement occupé du
 bonheur des autres. Il parvint à une

148. REGNE DE NUMA POMP.

extrême vieillesse, aiant vécu plus de quatre-vingts-trois ans, sans avoir jamais ressenti ni incommodités de maladie, ni revers de fortune. Il finit sa vie par le genre de mort le plus doux, c'est-à-dire par une pure défaillance de la nature. Son règne avoit duré quarante-trois ans.

Mort de Numa. Numa Le goût particulier de Numa pour l'étude de la Philosophie, la sagesse de ses réglemens & de ses loix, son extrême respect pour la Divinité, la conformité de ses sentimens en plusieurs points avec ceux de Pythagore, ont fait croire à quelques Auteurs qu'il avoit été disciple de cet illustre Philosophe, & formé par ses soins. Mais Pythagore n'a paru dans l'Italie que plus de cent cinquante ans après Numa, sous le règne de Tarquin le superbe, ou sous celui de Servius Tullius. Et c'est par où, selon la judicieuse remarque de Cicéron, Numa doit paroître plus admirable, d'avoir connu & mis

Numa n'a point été disciple de Pythagore.
Liv. lib. 2. cap. 18.
Dionys. pag. 120.
Plus. p. 60.

Tusc. Quæst. lib. 1. n. 38.

a. Quo etiam major vir habendus est Numa, cum illam sapientiam constituendæ civitatis quibus propè seculis antè cognovit quam eam Græci natam esse senserunt. De orat. lib. 2. n. 154.

mis en pratique les plus solides maximes de la politique & de l'art de gouverner tant d'années avant que la Grèce en eût eu aucune idée.

La vénération publique qui éclata à ses Funérailles, mit le comble au bonheur de sa vie. Tous les peuples voisins, amis & alliés de Rome, se firent un devoir d'y assister. Les Patriciens portèrent eux-mêmes sur leurs épaules le lit où reposoit son corps. Ils étoient suivis des Prêtres de tous les temples, & d'une multitude infinie de peuple. Les larmes, les soupirs, les gémissemens de toute l'assemblée, fesoient son éloge. On le pleuroit non comme un Prince mort de vieillesse, mais comme s'ils eussent enterré le plus cher de leurs amis qui seroit mort à la fleur de son âge.

On ne brula pas son corps, parce qu'il l'avoit défendu : mais on fit deux cercueils de pierre, qu'on enterra au près du Janicule : son corps fut déposé dans l'un, & l'on mit dans l'autre les Livres sacrés qu'il avoit écrits, sans doute parce qu'il l'avoit ainsi ordonné. Les Auteurs varient sur le nombre & sur d'autres circonstances. Tite-Live

Funérailles de Numa.

Plut. pag. 74.

Livres de Numa enfermés dans un cercueil de pierre.

Ibid.

150 REGNE DE NUMA POMPE

dit qu'il y en avoit quatorze : sept en Latin qui traitoient du droit Pontifical, & sept en Grec sur la Philosophie telle qu'elle pouvoit être dans des tems si *Liv. lib.* reculés. Plus de cinq cens trente ans *no. 6.29.* après, l'année de Rome 573, on trouva ces deux coffres de pierre en creusant dans la terre. L'un étoit entièrement vuide, sans aucun reste ni aucune trace de corps humain, la longueur du tems aiant tout consumé : dans l'autre on trouva les deux paquets de Livres, non seulement * entiers, mais qui paroissoient écrits tout récemment. Pétilius, Préteur de la ville, qui en avoit pris lecture, aiant rapporté au Sénat qu'il ne croioit pas qu'il fût à propos de les rendre publics, ni de les conserver, parce ^a qu'ils renfermoient plusieurs choses capables de nuire à la religion, ils furent brulés par ordre du Sénat dans la place publique en présence du peuple.

On

* Cela paroît assez difficile à croire. On prétend qu'un certain suc tiré du cèdre ou du citronier préserve de la corruption les choses sur lesquelles il est répandu : d'où vient cette expression d'Horace, *carminum linienda cedro*, (de Art. Poet.) pour dire des vers qui doivent toujours durer.

On ne voit pas pourquoi Numa voulut que ces Livres fussent enfermés dans son cercueil : & l'on voit encore moins comment des Livres composés par un Roi si pieux & si religieux pourvoient contenir plusieurs choses contraires à la religion. Peut-être y con-
dannoit-il plusieurs superstitions qui régnoient en ce tems-là à Rome ; & que c'est ce que le Préteur vouloit dire.

M^r Bossuet, l'honneur du Clergé de France, fait une remarque sur les Livres de religion de tous les peuples anciens, que je ne puis m'empêcher d'insérer ici. Les Livres, dit-il, que les Egyptiens & les autres peuples appelloient divins, sont perdus il y a long-tems, & à peine nous en reste-t-il quelque mémoire confuse dans les histoires anciennes. Les Livres sacrés des Romains, où Numa, auteur de leur religion, en avoit écrit les mystères, ont péri par les mains des Romains

*Discours
sur l'Hi-
toire u-
nivers.
p. 429.*

G. 4

mê-

ver. En effet c'est la raison que Plîne apporte pourquoi les Livres de Numa ne s'étoient point corrompus. Libros citratos (ou cedratos) fuisse : propterea arbi-

trarier tineas non tigiſſe. Lib. 13. ca. 13. a Cùm animadvertiſſet pleraque diſſolvendarum religionum eſſe. Liv.

mêmes , & le Sénat les fit bruler comme tendans à renverser la religion. Ces mêmes Romains ont à la fin laissé périr les Livres Sibyllins si lontems ré-vérés parmi eux comme prophétiques, & où ils vouloient qu'on crût qu'ils trouvoient les decrets des dieux immortels sur leur Empire , sans pourtant en avoir jamais montré au public, je ne dis pas un seul volume, mais un seul oracle. Les Juifs ont été les seuls dont les Ecritures sacrées ont été d'autant plus en vénération, qu'elles ont été plus connues. De tous les peuples anciens , ils sont le seul qui aient conservé les monumens primitifs de sa religion , quoiqu'ils fussent pleins des témoignages de leur infidélité, & de celle de leurs ancêtres. Et aujourd'hui encore ce même peuple reste sur la terre pour porter à toutes les nations où il a été dispersé, avec la suite de la religion , les miracles & les prédictions qui la rendent inébranlable.

Principes du

On a pu remarquer dans les deux régnes

a Duo deinceps re- / valida, tum temperata
ges, alius alia via, ille / & belli & pacis artibus
bello, hic pace, civita- / erat civitas. Liv. lib. 1.
tem auxerunt. . . Tum / cap. 21.

régnés de Romulus & de Numa , qui gouver-
 établirent & fortifièrent Rome , l'un ^{nement} par la guerre, l'autre par la paix, pres- ^{de Ro-} me.
 que tous les principes mis depuis en
 pratique par les Romains, soit pour le
 gouvernement public , soit pour la
 conduite particulière : un grand res-
 pect pour la sainteté du serment, pour
 le culte des dieux , & pour toutes les
 cérémonies de religion ; un soin parti-
 culier de n'entreprendre que de justes
 guerres , de faire servir la victoire à
 s'affocier les vaincus par le droit de
 bourgeoisie , & d'établir dans les pays
 conquis de nombreuses colonies ; un
 goût déclaré & une heureuse habitude
 pour une vie simple, pauvre, frugale,
 laborieuse , également propre & aux
 pénibles travaux de l'agriculture , &
 aux durs exercices de la guerre , qui
 fesoient presque toute leur occupa-
 tion : en sorte qu'on pouvoit dire des
 Romains , en un certain sens , que
 c'étoit un peuple de laboureurs & de
 soldats.

ARTICLE TROISIEME.

R E G N E

D E

TULLUS HOSTILIUS.

Tullus partage des terres aux pauvres citoyens. Il enferme le mont Cælius dans la ville. Guerre contre les Albains. Elle est terminée par le combat singulier des Horaces & des Curiaces. Horace tue sa sœur. Trahison & supplice de Sufetius. Albe rasée : ses citoyens réunis à ceux de Rome. Guerre contre les Sabins : puis contre les Latins. Grande peste à Rome. Mort de Tullus Hostilius.

Tullus **A** PRES la mort de Numa, & un
 choisi assez court Interrègne, le Peuple
 pour Roi. choisit pour Roi Tullus Hostilius. Ce
 AN. DE choix fut confirmé par le Sénat, & re-
 R. 82. çu avec une approbation générale. Il
 Av. J. C. étoit originaire de Médullie, ville que
 670. les Albains avoient bâtie, & que Ro-
 Dionys. mulus avoit fait Colonie Romaine.
 Halic. lib. 3. p. 136. après l'avoir réduite sous son obéissan-
 Liv. lib. 1. cap. 22.
 ce.

ce. Son grand-père, qui se nommoit Hostus Hostilius, & qui se distingua, comme nous l'avons vû, dans la bataille contre Tatius où il fut tué, étoit un homme illustre par ses richesses & par sa naissance; qui étant venu s'établir à Rome, y épousa une Sabine, fille d'Hérfilie. Ce fut cette Herfilie qui conseilla aux Dames de sa nation d'aller se jeter au milieu des troupes pour réconcilier les Romains avec les Sabins.

Dès que Tullus fut monté sur le trône, il fit une action mémorable, qui lui gagna le cœur des pauvres & des Artisans. Les deux Rois ses prédécesseurs jouissoient d'une grande & fertile campagne, qui fesoit partie de leur domaine particulier, & dont les revenus étoient employés aux frais de leurs sacrifices, & à la dépense de leur table. Tullus permit qu'on en fit le partage entre ceux qui n'avoient point de fonds de terres, disant que son patrimoine étoit plus que suffisant pour toutes les dépenses qu'il auroit à faire.

En même tems, pour subvenir aux besoins de ceux qui n'avoient pas de quoi se loger, il renferma le mont Coelius dans l'enceinte de Rome. Là, tous

156 REGNE DE TULLUS HOST.

les Romains qui n'avoient pas de domicile se bâtirent une demeure. Il y établit lui-même son palais , & plusieurs des principaux citoiens s'y établirent aussi. C'est tout ce que Tullus fit de considérable dans le gouvernement politique durant la paix.

Guerre Elle ne fit pas l'objet de ses desirs
contre pendant son règne. Loin de ressembler
les Al- en ce point à Numa son prédécesseur ,
bains. *Liv. lib.* il témoigna plus d'ardeur pour la
1. cap. guerre que Romulus même. Son âge ,
22-26. *Dionys.* la constitution robuste , la gloire de
lib. 3. p. son aieul, tout lui inspiroit un courage
136-160. martial. Persuadé qu'un long & igno-
 ble loisir ne manqueroit pas d'affoiblir
 & d'énervier les Romains , il n'atten-
 doit qu'une occasion de leur faire
 prendre les armes. Elle se présenta
 bientôt. Cluilius, Dictateur d'Albe ,
 jaloux des prospérités de Rome , don-
 na secrettement commission à des gens
 sans aveu de piller les terres des Ro-
 mains , dans l'espérance que cette pre-
 mière démarche pourroit produire une
 rupture entre les deux peuples. Ce qu'il
 souhaitoit arriva. Ceux qui étoient
 offensés coururent à la vengeance ; &
 Cluilius , attentif au succès de ce piè-
 ge ,

ge, persuada à ses compatriotes, que ce qui n'étoit véritablement qu'une ré-présaille étoit une insulte, & qu'il la faloit repousser les armes à la main. Et afin que cette infraction parût un acte de justice, avant que de déclarer la guerre, il engagea la ville d'Albe à envoyer des Ambassadeurs pour demander réparation de l'offense. Hostilius, du moins aussi fin que son ennemi dont il decouvroit l'artifice, reçut ces Ministres publics avec une démonstration de civilité qui les trompa; & les retenant auprès de lui sous divers prétextes, il gagna assez de tems pour envoyer à leur insçû ses Ambassadeurs à Albe se plaindre de la paix violée, & exiger une satisfaction proportionnée à l'injure. Cluilius répondit avec toute la hauteur d'un homme déterminé à faire la guerre. Après le retour des Ambassadeurs Romains, Hostilius donna audience à ceux d'Albe, se plaignit de la réponse fière de leur Maître, & déclara que, puisqu'ils desiroient la guerre, il la leur déclaroit le premier, & qu'ils s'attendissent à la voir incessamment commencer,

On

158 REGNE DE TULLUS HOSTIUS

AN. DE. On se mit bientôt en campagne de
R. 85. part & d'autre. Les Albains vinrent
Av. J. C. camper à cinq milles de Rome, dans
667.

Entre-
vûe pour
un ac-
commo-
dement.

un lieu qu'on appella depuis *le fossé de Cluilius*. Peu de tems après, on trouva ce Général mort dans sa tente, sans qu'on en pût deviner la cause. Il eut pour successeur au commandement Métius Suffétius. Celui-ci, avant que d'en venir aux mains, crut devoir tenter quelque voie d'accommodement. Les avis qu'il reçut que quelques villes voisines songeoient à les venir attaquer pendant qu'ils seroient occupés à combattre, & à tomber également sur les vainqueurs & sur les vaincus, le déterminèrent à cette démarche. Tullus ne refusa pas d'entrer en conférence, quoiqu'il en attendît peu de succès. Ils convinrent d'une entrevûe, & le rendez-vous fut à une distance égale des deux camps. Les deux Chefs s'y trouvèrent, accompagnés chacun des principaux Officiers de leur armée. L'Albain prit la parole, & commença le premier en ces termes : *Je sai que Cluilius apportoit pour cause de cette guerre les torts qu'il prétendoit que nous avions reçus de Rome, & le refus qu'elle avoit fait de*

NOUVEAU

nous donner satisfaction ; Et je suis persuadé que vous aussi, de votre côté, pensez de même à notre égard. Mais si, au lieu de nous éblouir nous-mêmes par de spécieux prétextes, nous voulons parler vrai, nous reconnoissons que c'est l'ambition & le desir de dominer qui a fait prendre les armes à deux peuples voisins, & unis par le sang. Je n'examine point si ç'a été avec raison, ou non ; cette délibération regardoit celui qui a entrepris la guerre : ce n'est que depuis ce tems-là que les Albains m'ont mis à la tête de leurs troupes. Mais je ne puis m'empêcher, Tullus, de vous faire faire une réflexion. Vous savez combien les Etrusques qui nous environnent sont à craindre ; & vous le savez d'autant mieux, que vous en êtes plus voisins que nous. Ils sont très-puissans sur terre & sur mer. Souvenez-vous qu'après que nous aurons donné le signal de l'action, attentifs sur nos deux armées, ils ne manqueront pas d'attaquer avec avantage les vainqueurs & les vaincus, qu'ils trouveront également affoiblis & épuisés par la longueur du combat. C'est pourquoi, si les dieux nous aiment, puisque non contents de la liberté dont nous jouissons, nous voulons courir le risque de l'Empire ou de la servitude, cherchons une voie,

qui ;

qui, sans conter de part ni d'autre beaucoup de sang & de perte, décide du sort des deux peuples. La proposition ne déplut point à Tullus, quoique son inclination naturelle, & l'espérance de la victoire, lui donnassent plus de goût pour une bataille. Dans l'incertitude où ils étoient du moien qu'ils devoient prendre, le hazard leur en fournit un qui fixa leur doute.

Combat singulier des Horaces & des Curiaces. Il y avoit dans les deux armées, de part & d'autre, trois * frères, égaux pour l'âge & pour les forces, nommés les Horaces & les Curiaces. Le sentiment le plus commun, (car les Auteurs ne s'accordent pas sur ce point) est que les Horaces étoient du côté des Romains. Les uns & les autres acceptèrent

* Denys d'Halicarnasse dit clairement que de part & d'autre ces trois frères étoient jumeaux. Le terme employé par Tite-Live, trigemini fratres, n'est point contraire à ce sens: mais je croi qu'on peut l'entendre aussi de trois frères simplement. Ces deux mots trigeminus & tergeminus, qui sont employés indifférem-

ment par les Auteurs, signifient tantôt trois jumeaux, tantôt simplement trois.

Le même Denys d'Halicarnasse dit que les Horaces & les Curiaces étoient cousins germains, nés de deux sœurs, filles de Sécienius Albain, dont l'une avoit épousé Curiace à Albe, & l'autre Horace à Rome.

rent avec joie un choix qui leur étoit si honorable , & qui fut envié par beaucoup d'autres. On convint du tems & du lieu & il fut arrêté entre les Romains & les Albains par un Traité solennel, que celui des deux peuples dont les citoyens auroient remporté la victoire , commanderoit à l'autre , & le gouverneroit sous des loix équitables.

Le ^a Traité conclu, les trois frères, de chaque côté, prennent les armes comme on en étoit convenu. Pendant que chaque parti exhorte les siens à bien faire leur devoir, en leur représentant que les dieux tutélaires de Rome ou d'Albe, la patrie, leurs pères & leurs mères, tout ce qu'il y avoit de citoyens présens ou absens, ont les yeux attachés sur leurs armes & sur leurs mains; ces généreux Athlètes, pleins de courage par eux-mêmes, &

ani-

<p>a Fœdere isto, trigemi, sicut convenerat, arma capiunt. Cum sui utroque adhortentur, deos patrios, patriam ac parentes, quidquid civium domi, quidquid in exercitu sit, illorum tunc</p>	<p>arma, illorum intueri manus: feroces & super te ingenio, & pleni adhortantium vocibus, in medium inter duas acies procedunt. Confederant utrinque pro castris duo exercitus, periculi magis præsen-</p>
---	--

tis

animés encore par de si puissantes exhortations , s'avancent au milieu des deux armées. Elles étoient rangées, de part & d'autre , autour du champ de bataille, exemptes à la vérité du danger présent , mais non pas d'inquiétude , parce qu'il s'agissoit de l'Empire , dont le sort étoit remis à un si petit nombre de combattans. Occupés de ces pensées , & dans l'attente inquiète de ce qui alloit arriver , ils donnent toute leur attention à un spectacle qui n'étoit rien moins qu'agréable pour eux.

On ^a donne le signal , & ces braves Héros , montrant en eux fix le courage de deux armées , s'avancent fièrement les uns contre les autres. Insensibles à leur propre péril , ils n'ont devant les yeux que celui de leur patrie , qu'ils vont ou mettre en possession de l'Empire par leur victoire , ou réduire
à la

<p>tis quam curæ expertes: quippe imperium agebatur, in tam paucorum virtute atque fortuna positum. Itaque ergo erecti suspensique in minimè gratum spectaculum animo intenduntur.</p>	<p>a Datur signum, infestisque armis, velut acies, terni juvenes, magnorum exercituum animos gerentes, concurrunt. Nec his, nec illis periculum suum, publicum imperium, servitiumque obversatur.</p>
--	---

à la servitude par leur défaite. Dès qu'on entendit le choc de leurs armes, & qu'on vit briller leurs épées, les spectateurs, saisis de crainte & d'alarme, sans que l'espérance panchât encore de part ou d'autre, restèrent tellement immobiles, qu'on eût dit qu'ils avoient perdu l'usage de la voix & de la respiration.

Ensuite ^a, lorsqu'en étant venus aux mains ce ne fut plus seulement le mouvement des corps & l'agitation des armes, mais les blessures & le sang qui servirent de spectacle, deux Romains tombèrent morts aux pieds des Albains, qui tous trois avoient été blessés. Au moment de la chute des deux Horaces, l'armée ennemie poussa de grands cris de joie, pendant que de l'autre côté les Légions Romaines demeurèrent sans espérance, mais non sans

tur animo, futuraque
ea deinde patriæ for-
tuna quam ipsi fecis-
sent. Ut primo statim
concurſu increpuere
arma, micantesque ful-
ſere gladii, horror in-
gens ſpectantes per-
ſtringit: & neutro in-

clinata ſpe, torpebat
vox ſpiritusque.

^a Conſertis deinde
manibus, cum jam non
motus tantum corpo-
rum, agitarique an-
ceps telorum armo-
rumque, ſed vulnera
quoque & ſanguis ſpe-
ſtaculo.

sans inquiétude, tremblant pour le Romain qui étoit resté seul, & que les trois Curiaces avoient entouré. Heureusement il étoit sans blessures ; & trop foible contre tous ensemble, mais plus fort que chacun d'eux séparément. Pour diviser ses ennemis, il use de stratagème, & prend la fuite, persuadé qu'ils le suivroient plus ou moins vite, selon qu'il leur restoit plus ou moins de force.

Déjà ^a il étoit assez loin de l'endroit où l'on avoit combattu, lorsque tournant la tête il voit les Curiaces à une assez grande distance les uns des autres, & l'un d'eux tout proche de lui. Il revient sur celui-ci de toute sa force, & tandis que l'armée d'Albe crie à ses frères

Etaculo essent; duo Romani, super alium alius, vulneratis tribus Albanis, expirantes corruerunt. Ad quorum casum cum conclamasset gaudio Albanus exercitus, Romanas legiones jam spes tota, nondum tamen cura deseruerat, exanimis vice unius, quem tres Curiatii circumsteterant. Forçe is

integer fuit, ut universis solus nequaquam par, sic adversus singulos ferox. Ergo, ut segregaret pugnam eorum, cepit fugam, ita ratus secuturos, ut quemque vulnere affectum corpus sineret.

a Jam aliquantum spatii ex eo loco, ubi pugnatum est, aufugerat, cum respiciens videt

frères de le secourir, déjà Horace vainqueur de ce premier ennemi, court à une seconde victoire. Alors les Romains animent leur Guerrier par des cris, tels que le mouvement subit d'une joie inespérée en fait pousser; & lui, de son côté, se hâte de mettre fin au second combat. Avant donc que l'autre, qui n'étoit pas fort éloigné, eût pu l'atteindre, il couche son ennemi par terre.

Il n'y avoit plus de chaque côté qu'un combattant: mais, si le nombre étoit égal, les forces & l'espérance ne l'étoient pas. Le Romain sans blessure, & fier d'une double victoire, marche plein de confiance à ce troisième combat. L'autre au contraire, affoibli

par

det magnis intervallis
sequentes, unum haud
procul ab sese abesse:
in eum magno impetu
redit. Et dum Albanus
exercitus inclamat Cu-
riatiis, ut opem ferant
fratri; jam Horatius
caeso hoste victor se-
cundam pugnam pete-
bat. Tum clamore, qua-
lis ex insperato faven-
tium solet, Romani ad-
juvant militem suum:

& ille defungi prælio
festinat. Prius itaque
quam alter, qui nec
procul aberat, conse-
qui posset, & alterum
Curiatium conficit.

a Jamque æquato
Marte singuli supere-
rant, sed nec spe nec
viribus pares. Alterum
intactum ferro corpus,
& geminata victoria,
ferocem in certamen
tertium dabant: alter
fessum

par le sang qu'il a perdu, & épuisé par la course, se traîne à peine; & déjà vaincu par la mort de ses frères qu'il venoit de voir égorger à ses yeux, comme une victime sans défense il présente la gorge à son vainqueur. Aussi ne fut-ce point un combat. Horace, triomphant par avance: *J'ai immolé,* dit-il, *les deux premiers aux manes de mes frères: je vais en immolant le troisième à ma patrie terminer la querelle des deux peuples, & acquérir à Rome l'empire sur les Albains.* A peine Curiace pouvoit-il soutenir ses armes: le vainqueur lui enfonce son épée dans la gorge, & ensuite le dépouille.

Les ^a Romains reçoivent Horace dans leur camp avec une joie & une reconnoissance d'autant plus vives, qu'ils avoient été plus près du danger. Après cela chaque parti songe à ensevelir les siens, mais avec des dispositions

fessum vulnere, fessum cursu trahens corpus, victusque fratrum ante se strage, victori ob- jicitur hosti. Nec illud prælium fuit. Romanus exultans: <i>Duos, inquit,</i> <i>fratrum Manibus dedi:</i>	<i>terrium causa belli hu-</i> <i>jusce, ut Romanus Al-</i> <i>bano imperet, dabo. Ma-</i> <i>le sustinenti arma gla-</i> <i>dium supernè jugulo</i> <i>defigit: jacentem spo-</i> <i>liat.</i> <i>a Romani ovantes ac</i> <i>gratu-</i>
--	--

tions bien différentes : les Romains étant devenus maîtres de leurs ennemis, & les Albains se voient soumis à une domination étrangère. On voioit encore, du tems de Tite-Live, les tombeaux des Horaces & des Curiaces placés dans les endroits où chacun d'eux étoit tombé : deux des Romains dans le même lieu plus près d'Albe ; trois des Albains du côté de Rome, mais à quelque distance les uns des autres selon le lieu où ils avoient combattu.

Avant que les armées se séparassent, Mélius, en conséquence du Traité, ^{Albe soumise à Rome.} demanda au Roi des Romains quels ordres il avoit à lui donner. Tullus lui ordonna de tenir ses troupes prêtes, afin qu'il pût s'en servir en cas d'attaque de la part des Veïens : après quoi les deux armées se séparèrent.

Horace marchoit à la tête des Romains, chargé des triples dépouilles ^{Horace tue sa sœur,} qu'il avoit si glorieusement remportées. Sa sœur, qui avoit été promise en mariage à l'un des Curiaces, vint à
sa

gratulantes Horatium		suorum nequaquam pa-
accipiunt : eo majore		ribus animis vertuntur:
cum gaudio, quo pro-		quippe imperio alteri
pe metum res fuerat.		aucti, alteri ditionis
Ad sepulturam inde		alienæ facti.

168. REGNE DE TULLUS HOST.

sa rencontre devant la porte Capène. Aiant reconnu sur les épaules de son frère une cotte-d'armes, qu'elle avoit travaillée de ses propres mains, & dont elle avoit fait présent à son futur époux, elle déchire ses vêtemens, se frappe le sein, verse des torrens de larmes, fait retentir le nom de son époux avec des cris lamentables, & jettant sur son frère des regards étincelans de fureur : *Tu triomphes, lui dit-elle, le plus méchant de tous les hommes : tu t'applaudis de m'avoir privée d'un époux le seul objet de ma tendresse. Malheureux ! tu fais gloire de ton crime, & couverts du sang de mon cher Curiace, tu insultes à ma douleur !* Le jeune Vainqueur, également piqué & des lamentations & des invectives de sa sœur au milieu de la joie publique & de son triomphe, dans les transports de son emportement lui passe son épée au travers du corps, & lui faisant ces reproches : *Va, sœur dénaturée, qui oublies tes frères & ta patrie, va rejoindre celui pour qui seul tu marques tant d'attache. Qu'ainsi périsse toute Romaine qui pleurera l'ennemi de Rome !*

L'ac-

L'action parut atroce aux Sénateurs. ^{Horace}
 & au Peuple , mais l'éclat de la victoi- ^{est ap-}
 re récente parloit en faveur du cou- ^{pellé en}
 pable. Le Roi , qui ne vouloit pas ^{juge-}
 prendre sur lui les suites d'une affaire ^{ment,}
 si odieuse , en laissa la connoissance
 aux *Duumvirs* qu'il nomma pour cet
 effet. Ils ne purent s'abstenir de con-
 danner le coupable à mort , le crime
 étant manifeste. Déjà le Licteur se
 mettoit en devoir d'exécuter la sen-
 tence , & le supplice auroit suivi de
 près son triomphe , si le père d'Hora-
 ce s'avancant dans l'assemblée , n'eût
 pris la défense de son fils. Il soutint
 que l'action qu'il avoit faite ne devoit
 point passer pour un meurtre , mais
 pour une juste vengeance : qu'il étoit
 le père du frère & de la sœur , & le
 Juge le plus compétent des affaires de
 sa maison : que s'il avoit jugé son fils
 criminel , il auroit usé , pour le punir ,
 du pouvoir que lui donnoit sa qualité
 de père. Il conclut , en déclarant qu'il
 en appelloit au Peuple : c'étoit le Roi
 même qui lui avoit suggéré ce moien.
 Puis , aiant recours aux prières , il con-
 juroit le Peuple „ d'avoir compassion
 „ d'un père infortuné , & de ne pas lui

„ ravir ce cher fils , seul reste d'une fa-
 „ mille peu auparavant si nombreuse.
Quoi ! Romains , leur disoit-il , ce bra-
ve guerrier , que vous venez de voir marcher
glorieux & triomphant après une si bel-
le victoire , vous pourrez vous résoudre à
le voir les fers aux mains , attaché à un in-
fame poteau , expirant sous les coups &
dans les tourmens ? spectacle , dont les
yeux mêmes des Albains pourroient à pei-
ne soutenir la vûe ! Va , Licteur , lie ces
mains victorieuses , qui viennent d'acque-
rir l'Empire au peuple Romain. Jette un
voile sur la tête du Libérateur de cette Vil-
le. Frappe-le de verges , ou dans l'enceinte
de la ville , pourvu que ce soit à la vûe de
ces dépouilles remportées par sa valeur ; ou
hors des murs , pourvu que ce soit entre les
tombeaux des Curiaces. Car , ajouta-t-il
adressant la parole au Peuple , de quel
côté pouvez-vous mener ce jeune Héros ,
où il ne trouve dans les monumens de sa gloi-
re une sauve-garde contre l'infamie du sup-
plice ?

Le Peu- Le peuple ne put tenir ni contre les
 ple sau- larmes du père , ni contre la constance
 ve Ho- du fils à l'épreuve de toute espèce de
 race. danger. Horace comparut dans ce ju-
 gement avec la même fermeté d'ame
 qu'il

RÈGNE DE TULLUS HOST. 171

qu'il avoit fait paroître dans son combat contre les Curiaces. Le peuple crut, qu'en faveur d'un si grand service, il pouvoit oublier un peu la rigueur de la Loi. Il le renvoia donc absous, plus par admiration pour son courage, que par conviction de la justice de sa cause. Mais, pour ne pas laisser le crime du fils entièrement impuni, le père fut condamné à paier pour lui une amende, & à offrir certains sacrifices expiatoires; & l'on fit passer le fils sous le joug: ce sont deux solives, sur lesquelles on en met une en travers. Ce joug fut appelé *la solive de la sœur*. On le réparoit tous les ans, & il subsistoit encore du temps de Tite-Live. On érigea un tombeau à la sœur d'Horace dans le lieu où elle avoit été tuée.

La paix avec les Albains ne fut pas de longue durée. Suffétius, que les Albains accusoient d'avoir mal gouverné leurs affaires pendant la guerre, en confiant le sort de l'Etat entier aux armes des trois Curiaces, & qu'ils commençoient à soupçonner de trahison parce que depuis trois ans il jouissoit de la Dictature par le crédit de Tullus, regagner l'estime & la confiance de ses

Soror-
rium ti-
gillum,

Trahi-
son &
supplice
de Suffé-
tius.
AN. DE
R. 87.
Av. J. C.
665.

Dionys.
lib. 3.
pag. 160.
172.

Liv. lib. 1.^{re} 27.^{30.} citoyens, conçut le dessein le plus perfide & le plus noir qu'il soit possible d'imaginer. Il députa secrètement aux ennemis des Romains, qui balançoient encore à se revo'ler ouvertement, pour les engager à secouer le joug & à se déclarer au plutôt, & il leur promit qu'au milieu de la bataille il tourneroit ses forces contre les Romains. Sur cette assurance, les Fidénates, soutenus des Veïens leurs alliés, se mettent en campagne. Tullus, qui depuis longtemps avoit prévu cet orage, s'avance contre l'ennemi avec ses troupes & celles des Albains; passe le Téveron, & va camper près de Fidènes, où il trouve déjà l'armée des Fidénates & celle de leurs Alliés qui s'y étoient assemblés. Il n'y eut point encore d'action ce jour-là.

Le lendemain les troupes des Fidénates & de leurs Alliés sortirent de leur camp au lever du soleil, & se rangèrent en bataille. Les Romains de leur côté en firent autant. Tullus prit son poste à l'aile gauche de l'armée Romaine, opposée à l'aile droite des ennemis où étoient placés les Veïens. Métius Suffétius commandoit l'aile droite com-

composée des Albains , rangés le long du fleuve , en face des Fidénates qui formoient l'aile gauche. Quand les deux armées furent à la portée du trait, les Albains se séparèrent du reste de l'armée, gagnèrent la montagne en ordre de bataille , & y demeurèrent dans l'inaction comme si c'eût été un corps de réserve. Le dessein de Métius , qui avoit aussi peu de courage que de bonne foi , étoit de se tenir dans ce poste pendant le combat sans y prendre part, & de se ranger du côté qui auroit le dessus. Ce mouvement étonna les Romains qui étoient les plus proches, & qui voioient leur flanc entièrement découvert par la retraite inopinée des Albains. Dans le même moment un Cavalier accourt à toute bride , & vient apprendre cette nouvelle à Tullus, qui de son côté commençoit avec l'élite de sa Cavalerie à mettre l'ennemi en desordre. A ce bruit les Romains prirent l'épouvante , & voiant les Albains gagner les montagnes , crurent qu'ils alloient être envelopés de toutes parts. Tullus , sans se déconcerter par un contretems si facheux , après avoir fait vœux secrettement d'établir douze nouveaux

Saliens, & de bâtir des temples à la Palleur & à la Crainte, court à l'aile droite & s'écrie d'une voix assez haute pour se faire entendre des ennemis, qu'on prend l'allarme sans sujet, que c'est par son ordre que les Albains gagnent les montagnes pour attaquer en queue les Fidénates. En même tems il donne ordre aux Cavaliers d'élever tous leurs lances, ce qui déroba à une grande partie de l'Infanterie la vûe de la retraite des Albains. Cette ruse sauva l'armée de Tullus. Les Romains, à la voix de leur Roi, reprirent courage, jetèrent un grand cri, & chargerent vivement les ennemis. Les Fidénates, qui se crurent trahis par Métius, lâchèrent bientôt le pié, & s'enfuirent en désordre à Fidènes. Tullus détacha après eux sa Cavalerie, qui acheva de les dissiper, & revint aussitôt contre les Veïens, qui se défendoient avec beaucoup de courage & de succès. Mais quand ils apprirent que leur aile gauche étoit défaite, & que l'armée des Fidénates avoit pris la fuite, craignant d'être envelopés ils se débandèrent, & tournèrent vers le Tibre pour y trouver un passage. Plusieurs, aiant quitté leurs armes, s'y jetèrent

térent précipitamment, dont un grand nombre y périt sous les flots. D'autres, pendant qu'ils délibéroient sur la rive s'ils devoient combattre ou fuir, furent attaqués par les Romains, & entièrement défaits. La victoire fut complète, & il ne s'étoit point encore donné jusques-là de combat si opiniâtre & si sanglant. Métius, sur la fin de l'action, s'étoit joint aux Romains, & avoit pour suivi les ennemis. Au retour il félicite Tullus sur l'heureux succès de la bataille. Celui-ci dissimule, & ne lui marque point son ressentiment. Les deux armées, par son ordre, se joignent ensemble pour offrir le lendemain un sacrifice commun en action de grâces, & cependant s'abandonnent à la joie.

Tullus, qui s'étoit informé exactement de toutes les circonstances de la trahison, part de nuit avec ses amis les plus affidés, & arrive à Rome avant minuit. Aussitôt il mande tous les Sénateurs, leur raconte tout ce qui venoit de se passer, leur expose les mesures qu'il croit qu'on doit prendre pour punir le coupable, & pour mettre les Albains hors d'état d'entreprendre à l'avenir rien de pareil. Son avis

est généralement approuvé. Au sortir du Conseil , il remonte à cheval ; & , comme Rome n'étoit éloignée de Fidènes que de quarante stades , c'est-à-dire de deux petites lieues , il revient au camp avant que le jour parût. Il fait appeller Horace , celui-là même , dont la victoire sur les Curiaces avoit soumis les Albains ; & lui donne ordre d'aller droit à Albe avec l'élite de la Cavalerie & de l'Infanterie , & l'instruit de tout ce qu'il y doit faire.

Cependant , après avoir pris secrètement toutes les mesures nécessaires pour l'exécution de son dessein , il convoque l'assemblée. Les Albains vinrent des premiers , & s'approchèrent le plus près qu'ils purent du Roi pour l'entendre haranguer. Ils étoient sans armés : car , chez ces anciens peuples , les gens de guerre , même dans le camp , ne portoient point d'armes sinon lorsqu'il s'agissoit d'en faire usage ; & c'est une des raisons pour lesquelles le duel étoit inconnu chez eux. La Légion Romaine environnoit cette multitude , & fermoit toute l'assemblée. Les soldats avoient eu ordre d'y venir avec leurs épées , qu'ils tenoient cachées sous leurs habits.

habits. Quand on eut fait faire silence, Tullus commença à parler. *Romains*, dit-il, *si jamais dans aucune guerre vous avez eu lieu de remercier les dieux de leur protection, & de vous savoir gré à vous-mêmes de votre courage, ç'a été certainement dans l'action d'hier. Car vous avez eu à combattre, non seulement contre les forces des ennemis, mais, ce qui étoit bien plus dangereux & plus à craindre, contre la trahison & la perfidie de vos Alliés. En effet, pour ne vous pas laisser plus longtems dans l'erreur, ce ne fut point par mon ordre que les Albains gagnèrent les montagnes. Je vous les laissai croire, & le déclarai même à haute voix, pour vous empêcher de prendre l'alarme vous voyant abandonnés, & pour jeter la terreur parmi les ennemis qui crurent qu'on alloit les attaquer par leurs derrières. Au reste, ce crime ne doit point être imputé à tous les Albains. Ils ont suivi leur Chef, comme vous m'auriez obéi, si je vous eusse donné un ordre pareil. C'est Métius qui les a entraînés avec lui : c'est lui qui a suscité contre nous cette guerre : c'est lui qui a enfreint le Traité conclu entre les Romains & les Albains. Je consens que son exemple trouve des imitateurs, si je ne donne aux mortels dans*

sa personne une leçon capable à jamais de les faire trembler. Dans ce moment, des Centurions armés environnent Métius. Le Roi continua de la sorte. Pour l'avantage, la prospérité, & le bonheur du Peuple Romain, pour le mien, & pour le vôtre aussi, Albains, j'ai résolu de transporter tous les habitans d'Albe à Rome; de donner le droit de bourgeoisie au simple peuple; d'associer au nombre des Sénateurs les principaux citoyens; en un mot, de réunir les deux peuples en une seule Ville & une seule République: afin que, comme Albe autrefois d'un peuple en a fait deux, elle revienne maintenant à l'unité. La multitude des Albains, à ce discours, étoit agitée de différentes pensées & de différens mouvemens: mais, comme elle se voioit sans armes & environnée de soldats armés, retenue par la crainte elle garda le silence. Tullus reprenant la parole, & s'adressant à Métius Suffétius: Si vous étiez capable, lui dit-il, d'apprendre à garder la bonne foi & les traités, je vous laisserois la vie, pour vous donner sur ce point de salutaires leçons. Mais, comme le caractère de votre esprit exclut toute espérance de guérison, vous servirez vous-même de leçon au genre humain, & vous lui apprendrez par votre supplice à regarder comme sacrées &

RÈGNE DE TULLUS HOST. 179
*inviolables les Loix que vous avez osé en-
 fraindre. Ainsi, de même que dans le com-
 bat d'hier, vous avez tenu votre esprit par-
 tagé entre Rome & Fidènes, votre corps
 aussi va être divisé & déchiré en différentes
 parties.* Ensuite il le fit attacher par les
 quatres membres à deux chars attelés
 chacun de quatre chevaux, qui poussés
 avec violence de différens côtés, mi-
 rent tout son corps en pièces. Les spe-
 ctateurs ne purent soutenir un spectacle
 si horrible, & tous en détournèrent les
 yeux. Ce fut là, chez les Romains, le
 premier & le dernier supplice où ils pa-
 rurent se souvenir peu des Loix de l'hu-
 manité. D'ailleurs, ils pouvoient se
 vanter que nul peuple n'avoit plus pan-
 ché vers la douceur dans la punition
 des coupables.

Pendant que cela se passoit dans le ^{Destruc-}camp, Horace avoit déjà commencé ^{tion}
 à exécuter sa commission contre Albe, ^{d'Albe.}
 après avoir notifié aux Albains les or- ^{Ses ci-}
 dres du Roi & l'arrêt du Sénat. On y ^{toiens}
 envoia bientôt après les Légions Ro- ^{sont réu-}
 mai- ^{nis à} Rome, ^{ceux de-}

H 6.

a Primum ultimum-
 que illud supplicium a-
 pud Romanos exempli
 parum memoris legum
 humanarum fuit. In

aliis gloriari licet, nul-
 li gentium mitiores
 placuisse pœnas. *Liv.*
lib. 1. c. 28.

maines , pour travailler à la destruction de la ville. Elles avoient ordre de renverser les murailles de fond en comble , de raser tous les édifices tant publics que particuliers , excepté les temples , avec défense de maltraiter personne , ou d'empêcher les particuliers d'emporter avec eux ce qu'ils jugeroient à propos. Les soldats , sans écouter ni représentations ni prières , se mettent à travailler à la démolition des remparts & des maisons. Triste événement , & unique dans son genre ! Ce n'étoit point ce tumulte & ce desordre qu'on voit dans une ville prise d'assaut , lorsque le vainqueur , ayant enfoncé les portes , ou abbattu les murs à coups de béliers , ou forcé la Citadelle, se répand dans tous les quartiers les armes à la main , les fait retentir de cris effraians , & met tout à feu & sang. Un morne silence , causé par la douleur & le desespoir , régnoit dans toute la ville. Ces malheureux habitans , oubliant , dans le trouble où ils étoient , ce qu'il falloit laisser & ce qu'il falloit emporter , s'adrescoient les uns aux autres, hors d'état de prendre un parti par eux-mêmes , & également incapables de donner ou de recevoir con-

REGNE DE TULLUS HOST. 181
feil. Tantôt ils demeuroient comme
immobiles à la porte de leurs maisons
qu'ils ne pouvoient se résoudre de quit-
ter, tantôt ils les parcouroient tout hors
d'eux-mêmes sans autre dessein que de
les voir pour la dernière fois. Mais
quand ils se virent pressés par les soldats
de sortir, lorsque déjà ils entendoient
des extrémités de la ville le bruit des
édifices qu'on abbattoit, & que la pouf-
sière excitée de différens côtés couvroit
tout comme d'un nuage épais, ils se mi-
rent à emporter à la hâte tout ce qu'ils
pouvoient, abandonnant avec une
douleur infinie leurs dieux pénates, &
les lieux où ils étoient nés & où ils
avoient été élevés. Une longue file de
citoyens pleurans & gémissans rem-
plissoit les rues. La vûe mutuelle de
leurs maux, par un sentiment naturel
de compassion, fesoit couler leurs
larmes avec plus d'abondance. On
entendoit des cris & des plaintes lamen-
tables, sur tout de la part des femmes,
lorsque passant devant les temples elles
les voioient environnés de soldats, &
laissoient leurs dieux en quelque sorte
assiégés & captifs. Quand ils furent tous
sortis, les soldats Romains rasèrent tous
les édifices tant publics que particu-
liers, à l'exception des temples qu'ils

avoient eu ordre d'épargner. Ainsi l'ouvrage de près de cinq cens ans qu'avoit duré Albe depuis sa fondation fut ruiné & entièrement détruit en une heure.

Rome, par cette ruine d'Albe, prit des accroissemens considérables. Le nombre des citoyens se trouva doublé. C'est alors que le mont Cœlius fut enfermé dans l'enceinte de la ville. Les principaux des Albains furent admis au rang des familles Patriciennes, & remplirent les places qui pouvoient vaquer dans le Sénat : les Tullius, les Servilius, les Quintius, les Geganéus, les Curia-cès, les Clœlius.

Les Compagnies, pour l'ordinaire, souffrent impatiemment qu'on augmente le nombre de leurs membres, parce que cette augmentation ne peut se faire sans affoiblir le pouvoir & le crédit des particuliers. Le Sénat Romain avoit des vûes bien plus nobles. L'intérêt public étoit le grand mobile de cette auguste Compagnie. Dans l'occasion dont il s'agit, les Sénateurs furent attentifs, non seulement à augmenter le nombre des citoyens par de nouveaux sujets, mais à les lier ensemble, à les affectionner à l'Etat, à adoucir leur nouvelle situation, à les dédom-

mager de ce qu'ils perdoient d'ailleurs, & à les consoler de la douleur que l'on ressent à quitter son ancienne patrie. C'est par ces moiens, pleins d'une sage prévoyance, & peu connus chez les autres peuples, que Rome s'acheminoit insensiblement à cette puissance & à cette grandeur à laquelle la Providence la destinoit.

On forma aussi dix nouveaux escadrons de Cavaliers tirés des Albains, & l'on augmenta à proportion les anciennes Légions. Ainsi le nouveau peuple fortifia tous les Ordres de l'Etat.

Tullus laissa reposer ses troupes pendant tout l'hiver ; & au commencement du printems il les fit marcher ^{contre les Fidénates.} contre les Fidénates. Ils eurent la témérité de faire tête aux Romains, qui ^{Dionys. lib. 3. 2.} leur étoient beaucoup supérieurs pour ^{172.} le nombre & pour le courage. Aussi cette guerre ne fut-elle ni difficile, ni de longue durée. Après la perte d'une bataille, les Fidénates se réfugièrent dans leur ville. Tullus en forma le siège, & les pressa si vivement, qu'il les obligea de se rendre à discrétion. Maître absolu de Fidènes, il se contenta de faire punir les plus séditieux, & rétablit la ville dans son ancienne liberté.

184 REGNE DE TULLUS HOST.

Guerre Il trouva plus de résistance de la
contre part des Sabins, nation la plus puis-
les Sa- sante du pays après les Etrusques. La
bins.

AN. R. cause de cette nouvelle guerre fut des
100. torts réciproques que les deux peuples
Av. J. C. prétendoient avoir reçus, & sur les-
652. quels, de part & d'autre, on avoit
Liv. lib. refusé de donner satisfaction. Cette
1. cap. 30. guerre dura quelques années, & se fit
Dionys.
pag. 173- avec beaucoup d'animosité. Il se don-
175.

na plusieurs combats fort sanglans, avec un succès à peu près égal de part & d'autre. Enfin, dans un dernier, les Sabins, obligés de lâcher le pié, furent mis en déroute. On les suivit dans leur fuite, & on en fit un grand carnage. Les Romains profitèrent de leurs dépouilles, pillèrent leur camp, & chargés d'un gros butin revinrent triomphans à Rome.

Guerre Cette expédition fut suivie de la
contre guerre contre les Latins. Ce qui
les La- bronilla les villes Latines, anciennes
ains. colonies d'Albe, avec Rome, fut le

AN. R. refus qu'elles firent de se soumettre à
102. l'Empire Romain. Quinze ans après
Av. J. C. que la ville d'Albe eut été détruite,
650. Tullus fit sommer par ses Ambassa-
Dionys.
l. 3. pag. deurs les trente Colonies dépendantes
175. autrefois de la ville d'Albe, de recon-
 noître les Romains pour Souverains,

prétendant que devenus les maîtres des Albains, ils étoient entrés dans tous les droits d'un peuple qu'ils avoient soumis, & incorporé à Rome. On aperçoit ici déjà le génie & le caractère du peuple Romain. Etabli assez avantageusement dans un pays où il n'avoit été reçu, pour ainsi dire, que par grace & à titre précaire, il n'imite point les autres peuples, qui se contentoient du domaine qu'ils avoient acquis, & ne songeoient point à s'affujettir ni à dépouiller leurs voisins. On diroit que les Romains, dès lors, avoient un secret pressentiment de leur future grandeur, & qu'ils se croioient destinés à devenir un jour les maîtres de tous les autres peuples.

On sent bien que la proposition faite aux Latins par Tullus ne pouvoit pas ne leur point déplaire infiniment. Tel fut le sujet de la guerre entre les Romains & le peuple Latin. Elle dura cinq ans : mais ce fut une guerre à l'ancienne manière, où l'on garda toujours beaucoup de modération. On ne vit point de grosses armées rangées en bataille les unes contre les autres, chercher à se détruire par de sanglans combats. Il n'y eut point de vil-

les prises , ni assujetties sous l'esclavage , ni réduites aux dernières extrémités. On se contentoit de faire des courses sur les terres les uns des autres pendant le tems de la moisson ; & la campagne une fois dépouillée, chacun s'en retournoit chez soi après un échange mutuel des prisonniers. Médullie , ville du nom Latin , où les Romains avoient envoyé une Colonie sous le règne de Romulus , pour s'être soustraite une seconde fois à l'obéissance , & avoir pris parti avec ceux de sa nation , fut la seule dont le Roi des Romains fit le siège. Il en vint aisément à bout , & il la fit si bien rentrer dans le devoir , qu'elle ne songea plus à la revolte. Nul autre des malheurs qu'apportent ordinairement les guerres , ne se fit sentir pendant tout ce tems ni aux Latins , ni aux Romains : ce qui fit que les esprits moins aigris de part & d'autre , se trouvèrent plus disposés à faire la paix.

Divers Quelque tems après qu'elle eut été
prodiges. conclue , on vint apprendre au Roi &
Liv. lib. aux Sénateurs qu'il étoit tombé une
1. cap. pluie de pierres sur le mont Albain.
31. On crut aussi entendre une voix , qui
ordonnoit aux Albains de suivre dans
les cérémonies sacrées le rit ancien ,

qu'ils avoient mis en oubli depuis leur réunion avec les Romains, comme si, en quittant leur patrie, ils avoient aussi quitté leurs dieux. En conséquence de ce prodige, on ordonna des sacrifices pendant neuf jours; & cette coutume s'observa toujours depuis en pareil cas.

Vers le même tems, un mal plus Grande réel, je veux dire la peste, affligea la ^{peste,} ville de Rome. Cette maladie engour- ^{suivie de} dit le courage & les mains des sol- ^{supersti-} dats, qui ne pouvoient se résoudre à ^{Liv. lib.} reprendre les armes, & à se remettre ^{1. cap.} aux exercices militaires. Mais Tullus, ^{31.} qui ne respiroit que la guerre, & ^{Dionys.} qui croioit que le mouvement & l'a- ^{lib. 3.} gitation leur étoit plus utile même ^{pag. 176.} pour la santé, ne leur donnoit aucun relâche, jusqu'à ce que lui-même fut attaqué de la maladie. Comme elle fut longue & opiniâtre, elle abbattit tellement le courage & la fierté de ce Prince, qui avoit regardé jusqu'alors comme une foiblesse indigne d'un Roi de s'amuser aux cérémonies & aux observances de religion, que changé tout d'un coup en un autre homme, comme il arrive assez ordinairement à nos esprits forts, il se livra sans réserve aux superstitions les plus basses & les plus

puériles. Pour ce qui regarde le commun des Romains, l'ancien respect pour la Divinité se réveilla généralement dans la ville. Revenus tous au même esprit qui régnoit sous Numa, ils ne trouvoient d'autre remède au mal qui les pressoit, que de recourir aux dieux, & d'appaiser leur colère par des sacrifices. Comme on cherche pour l'ordinaire à mettre du merveilleux dans la mort des Princes, on dit que le Roi, s'étant enfermé pour faire, à l'imitation de Numa, certains sacrifices occultes & secrets où il n'observa pas les rits commandés, Jupiter, blessé de cette religion mal entendue, lança contre lui la foudre, dont il fut brûlé avec toute sa maison. On raconte aussi la mort de quelques autres manières, & l'on croit que Ancus Marcius y avoit eu part. Tullus avoit régné trente-deux ans. Ce fut un Prince d'un rare mérite pour la guerre, qu'on ne peut assez louer pour sa présence d'esprit dans les combats, & sa prudence au milieu des plus grands dangers. Mais les Historiens de sa nation l'ont blâmé d'avoir trop aimé les armes, & d'avoir négligé, & ensuite outré le soin de la religion.

AR-

ARTICLE QUATRIEME.

R E G N E

D'ANCUS MARCIUS.

Ancus Marcius rétablit le culte divin négligé sous son Prédécesseur. Il essuie plusieurs guerres malgré lui, & y remporte toujours l'avantage. Il aggrandit Rome, en y ajoutant le mont Aventin. Il fait bâtir la ville d'Ostie. Il ferme de murailles le Janicule. Lucumon, né à Tarquinies, & originaire de Corinthe, vient s'établir à Rome avec Tanaquil sa femme. Il se rend agréable au Roi & au Peuple. Il prend le nom de Lucius Tarquin. Mort d'Ancus.

A PRES un court interrègne, le ^{Ancus} Peuple choisit pour Roi ^{Marcius} Ancus rétablit ^{le culte} Marcius, petit-fils de Numa par une ^{divin.} fille de ce Prince: son élection fut con- ^{An. R.} firmée par le Sénat. Le nouveau Roi ^{114.} voyant qu'on avoit négligé beaucoup ^{Av. J. C.} de sacrifices institués autrefois par son ^{638.} aieul; que la plupart des Romains, ^{Liv. lib.} desaccoutumés de cultiver la terre, ne ^{1. cap.} cher- ^{32. 33.}

190 REGNE D'ANCUS MARCIUS.

Dionys. cherchoient qu'à s'enrichir du butin
lib. 3. p. qu'ils fesoient sur l'ennemi , fit assem-
*177-183.*bler le Peuple , & représenta qu'il fa-
 loit ranimer la même ardeur pour le
 service des dieux qu'ils avoient eue
 sous le règne de Numa; que le mépris
 qu'on avoit fait de leur culte avoit at-
 tiré sur Rome des maladies, des pestes,
 & une infinité de malheurs; que l'uni-
 que moien d'y remédier, étoit de re-
 prendre leurs premiers exercices, &
 de s'adonner, comme autrefois, à la
 culture des terres & au soin des trou-
 peaux. Ce discours fut reçu avec de
 grands applaudissemens, & générale-
 ment approuvé.

Ancus, avant toutes choses, travail-
 la à remettre sur pié & à faire obser-
 ver les sages réglemens de son Aieul
 sur ce qui regardoit la religion. Pour
 cet effet, il manda les Pontifes, & re-
 çut de leurs mains les écrits qu'avoit
 composé Numa sur les sacrifices. Il les
 transcrivit sur des planches de chêne
 (car la coutume n'étoit pas encore
 d'employer l'airain à cet usage,) & il
 les fit exposer dans la place publique;
 pour en faciliter la lecture à tout le
 peuple. Il remit aussi en vigueur le
 labou-

labourage & l'agriculture. Il renvoia de la ville tous les gens oisifs, & il ranima dans toutes les campagnes l'ardeur & la vigilance par les louanges qu'il donnoit aux bons travailleurs, & par les réprimandes qu'il faisoit à ceux dont les terres étoient négligées : tous soins dignes d'un bon Roi & d'un sage gouvernement !

Ces heureux commencemens pro-
mettoient un règne tranquille. Mais ^{Guerre contre les Latins.} à peine eut-il achevé de régler le dedans, & de mettre par tout le bon ordre, que les Latins, qui avoient fait un traité d'alliance avec les Romains sous Tullus, répandirent de tous côtés dans la campagne des troupes de voleurs, persuadés que l'éloignement qu'avoit Ancus pour la guerre, venoit de pusillanimité, ou de peu d'expérience. Ils le regardoient comme un Prince pieux & dévot, qui passeroit tout son règne dans les temples au milieu des autels & des sacrifices. Ils se trompoient. Ancus ^a tenoit en même tems

^a Medium erat in Anco ingenium, & Numæ & Romuli memor : & , regno magis necessarian fuisse pacem credebatur, cum in novotum feroci populo ; etiam

192 REGNE D'ANCUS MARCIUS.

tems du caractère de Numa & de celui de Romulus , & tempéroit l'un par l'autre selon l'exigence des occasions. Il sentoît bien qu'une conduite pacifique convenoit par nécessité au règne de son Aïeul , qui avoit trouvé un peuple nouvellement formé , & encore féroce. Les tems étoient changés. Il n'étoit pas sûr pour lui de demeurer dans le repos auquel son inclination le portoit. Il vit clairement qu'on mettoit à l'épreuve sa patience ; que poussée trop loin , elle lui attireroit le mépris ; & que la conjoncture présente demandoit plutôt un Tullus , qu'un Numa. Il se détermina donc à la guerre.

Mais pour mettre le bon droit de son côté , & pour s'attirer la protection du Ciel par la justice de sa cause & par ses bons procédés , il commença par tenter des voies d'accommodement. Il fit porter ses plaintes aux Latins par ses Ambassadeurs , & demanda justice des actes d'hostilité qu'ils avoient exercés sur ses terres.

Les

<p>tiam , quod illi contigisset otium , sine injuria id se haud facile habiturum. Tentari patientiam , & tentatam</p>	<p>contemni; temporaque esse Tullo regi aptiora , quàm Numæ, <i>Liv. lib. 1. cap. 32.</i></p>
---	---

Les Latins , pour toute réponse , dirent qu'ils n'avoient aucune connoissance des brigandages qu'on leur reprochoit ; & que , s'il s'étoit passé quelque desordre , le mal s'étoit commis sans leur aveu. Que d'ailleurs ils ne reconnoissoient point le tribunal de Marcius , avec qui ils n'avoient point traité : que s'ils avoient quelques engagemens avec Tullus , ils s'en croioient entièrement libres après sa mort.

Marcius alors leur fit déclarer la guerre en forme. Le *Fécial* ou Héraut étant arrivé sur la frontière du pays ennemi , cria à haute voix : *Ecoutez Jupiter , & vous Junon , écoutez Quirinus , écoutez dieux du ciel , de la terre , & des enfers ; je vous prens à témoin que le peuple Latin est injuste : & comme ce peuple a outragé le peuple Romain , le peuple Romain & moi , du consentement du Sénat , lui déclarons la guerre.*

Il fit les autres cérémonies que j'ai marquées ailleurs. On voit , par cette formule que nous a conservé Tite-
Live, qu'il n'est fait aucune mention
du Roi , & que tout se fait au nom &
par l'autorité du Peuple , c'est-à-dire
de tout le corps de la nation.

Tom. I.

I

Après

Lib. 1.
cap. 32.

194 REGNE D'ANCUS MARCIUS.

Après cette déclaration de guerre, Marcius marcha contre les Latins avec son armée, & alla mettre le siège devant Politoire, avant que cette ville eût eu le tems de recevoir du secours de ses Alliés. La ville forcée se rendit à certaines conditions. Le Roi ne fit aucun mal aux habitans. Il les transféra seulement à Rome avec tous leurs biens, & il les distribua dans les Tribus. L'année suivante les Latins envoièrent à Politoire une nouvelle Colonie à la place des citoiens qu'on en avoit chassés, & ils commencèrent à faire valoir les terres qui en dépendoient. Marcius partit pour les attaquer. Ils eurent l'audace de sortir au devant de l'armée Romaine : mais ils furent vaincus, & la ville fut prise une seconde fois. Le Roi y fit mettre le feu, & il en rasa les murailles, pour leur ôter l'espérance d'en faire désormais le siège de la guerre, & le moyen de se mettre en possession des terres voisines. Cette expédition achevée, il ramena ses troupes à Rome.

Le fort de la guerre ensuite tomba sur Médullie, dont les Latins formèrent le siège. C'étoit une Colonie Romaine.

REGNE D'ANCUS MARCIUS. 195

maine, bien résolue de se défendre jusqu'à l'extrémité. Les Latins pourtant emportèrent la ville de force, & en demeurèrent maîtres pendant trois ans : après quoi elle leur fut enlevée par les Romains.

Ceux-ci eurent encore d'autres guerres à soutenir contre les Sabins, & d'autres peuples, qui rompant les Traités les attaquèrent à différentes reprises. Il se donna plusieurs combats, il se fit plusieurs sièges, où les Romains eurent presque toujours l'avantage. Dans le siège de Fidènes, le Roi conduisit des mines souterraines depuis son camp jusques sous les murs de la ville : c'est la première fois qu'il en est parlé chez les Romains. Dans toutes ces guerres ils prirent sur les ennemis différentes villes, dont les habitans, selon la louable coutume établie dès les commencemens chez ce peuple, étoient transférés à Rome, & incorporés avec les anciens citoyens.

Par cette sage politique, l'enceinte de Rome prenoit tous les jours de nouveaux accroissemens. Les anciens Romains s'étoient d'abord établis dans ce qu'on appelloit le Palatium ; ensuite

L'Aven-
tin en-
fermé
dans
l'encein-
te de
Rome.

196 REGNE D'ANCUS MARCIUS

Dionys. lib. 3. pag. 182. Liv. lib. 1. ap. 33. les Sabins dans le Capitole & la Citadelles : puis les Albains sur le mont Cœlius. Ancus enferma l'Aventin dans l'enceinte de Rome, pour y loger les Latins qu'il avoit soumis. Cette montagne étoit d'une hauteur médiocre. Elle avoit près de dix-huit stades de tour. Ancus, qui crut que cette colline pouvoit être un lieu de défense contre les surprises de l'ennemi, la fit entourer de murailles & d'un fossé.

Près d'une lieue. Ville & Il entreprit hors de la ville un autre ouvrage beaucoup plus considérable, qui fit entrer dans Rome l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, & qui lui ouvrit le chemin à de plus glorieuses conquêtes. Le Tibre, qui descend des monts Apennins, & qui coule le long * des murs de Rome, alloit se décharger assez près de là dans un endroit de la mer Tyrrhénienne, qui étoit alors fort incommode, & où les bâtimens ne pouvoient point trouver d'abri. Quoiqu'il fût navigable pour les gros batteaux de rivière, & qu'il pût même porter de gros

* Il n'en est plus ainsi. | alors elle n'occupoit que Rome est bâtie des deux | la rive gauche. La droite | c'est du Tibre. Mais | appartenoit à l'Etrurie.

REGNE D'ANCUS MARCIUS. 197
 gros bâtimens marchands depuis la mer jusqu'à Rome ; il n'étoit pas néanmoins d'une grande utilité pour cette ville , faute de port qui pût recevoir & mettre en sûreté les vaisseaux marchands. Ancus, pour faciliter le commerce, trouva le moien d'y ménager un port très-commode, & d'une assez grande étendue. Depuis ce tems-là de gros navires marchands entroient aisément par son embouchure, & étoient conduits jusqu'à Rome à l'aide des rames ou des cordages. Quand la charge étoit plus forte, on mouilloit l'ancre. Alors les batteaux venoient au secours, & recevoient les marchandises que les vaisseaux avoient amenées. Ancus mit encore à profit une langue de terre, qui se trouvoit entre la mer & le Tibre, & qui formoit une espèce de coude : il y bâtit une ville qu'il fortifia, & qu'il nomma *Ostie*, par raport à sa * situation. De Rome jusqu'à la mer il y a seize milles, c'est-à-dire plus de cinq lieues. *Eutrop. lib. 1.* *Cluver.*
Ostie étoit entre Rome & l'embouchure

I 3

du

* *Ostium* signifie entrée. Cette ville fut appelée *Ostie*, parce qu'elle étoit à l'entrée du port.

198 REGNE D'ANCUS MARCIUS

du Tibre, presque à trois milles de la mer (une bonne lieue.)

Salines. Ce Prince fit aussi creuser des Salines sur les bords de la mer, & du sel qu'il en tira, il fit distribuer six mille boisseaux au peuple. Ces sortes de libéralités s'appelloient *congiaria*, & devinrent fort communes dans la suite.

Janicule le **envi-** Ancus fit de plus entourer de murs le Janicule, qui étoit une haute montagne au delà du Tibre, & il y mit une forte garnison pour assurer le commerce qui se faisoit par eau contre les brigandages des Étrusques, qui occupoient tout le pays de l'autre côté du fleuve. Et pour joindre la ville avec cette nouvelle place, il jetta sur le fleuve un pont de bois, d'une fabrique extraordinaire, dont toutes les pièces se tenoient ensemble, sans être unies par des liens de fer. Les * Pontifes étoient chargés d'entretenir ce pont, & d'en faire les réparations.

Il aggrandit le *Pomærium*, c'est-à-dire l'espace qui étoit entre les murs de la ville, & la campagne. On appelloit

* On croit que le nom de Pontife, Pontifex, venoit de cette commission de faire ou de réparer les ponts, qui leur étoit confiée.

pelloit aussi de ce nom l'espace entre les murs & les bâtimens de la ville.

A mesure que le nombre des habitans croissoit dans la ville, la licence y augmentoit aussi, & la sévérité de la police y devenoit plus nécessaire. Ancus pour arrêter l'audace des malfaiteurs, & pour intimider par la crainte du châtimement ceux que le respect des loix ne pouvoit contenir, fit bâtir une prison au milieu de la ville, & qui étoit en vûe de toute la place publique.

Sous le règne d'Ancus Marcius, étoit venu s'établir à Rome un étranger nommé Lucumon. Démarate son père étoit de Corinthe, & de la race des Bacchiades, la plus puissante du pays, & qui y avoit lontems tenu le premier rang. Il avoit amassé de très-gros biens par le commerce qu'il faisoit dans les villes des Etrusques, les plus riches de l'Italie. Une sédition excitée à Corinthe par Cypselus qui s'empara de la tyrannie, l'obligea d'en sortir, parce qu'il ne s'y trouvoit pas en sûreté. Il emporta avec lui tout ce qu'il put de ses richesses & de ses effets, se réfugia à Tarquinie, l'une des plus florissantes villes de l'Etrurie,

Lucumon vient s'établir à Rome avec Tarquinie. Il y prend le nom de Tarquin.
AN. R. 121
AV. J. C. 631.
Liv. lib. 1. cap. 34.
Dionys. lib. 3. p. 184-186.

& y épousa une femme de la première qualité. Il en eut deux fils, qu'il fit appeller Aruns & Lucumon. Celui-ci, devenu seul héritier des grands biens de son père par la mort d'Aruns, épousa Tanaquil, Dame ^a d'une grande naissance, & qui n'étoit pas de caractère à souffrir patiemment que la maison où elle étoit entrée par son mariage le cédât en autorité & en puissance à celle où elle étoit née. Voiant que son mari étoit peu considéré à Tarquinie à cause de sa qualité d'étranger, meilleure femme que citoienne elle résolut de quitter une ville qui lui avoit donné naissance, comptant pour sa patrie tout endroit où son mari seroit honoré. Rome lui parut un lieu propre pour les desseins qu'elle rouloit dans son esprit. Elle se flatoit que dans une ville nouvellement fondée, où le mérite fait la noblesse, il seroit facile à Lucumon, avec les grandes qualités qu'il avoit, de parvenir aux premières places. L'exemple des étrangers qui y avoient regné,

ani-

^a Summo loco nata, & quæ haud facile
 iis in quibus nata erat, | humiliora fineret ea
 quæ innupisset. Liv.

animoit son espérance. Elle n'eut pas de peine à persuader son mari, qui n'avoit pas moins d'ambition qu'elle, & qui ne tenoit à Tarquinie que du côté maternel. Ils partirent donc pour Rome avec tous leurs effets. Quand ils furent arrivés au Janicule, un aigle, dit-on, les ailes étendues, s'abaissant doucement sur le char où il étoit assis avec sa femme, lui enleve son chapeau : puis, après avoir voltigé quelque tems autour du char en jetant de grands cris, le lui remet juste sur la tête. On sent assez, sans que j'en avertisse, ce qu'il faut penser de ce récit. Tanaquil, qui selon la coutume de son pays avoit été élevée dans la connoissance des auspices, embrasse tendrement son mari, & lui annonce, que, par cet événement extraordinaire, les dieux lui promettent clairement que la souveraine dignité de Rome lui est destinée.

Pleins de ces pensées, & de ces espérances, ils entrent dans Rome. Lucumon y prit le nom de Lucius, avec le surnom de Tarquinius, qui indiquoit son pays natal. Les grandes richesses de cet Etranger, & la magni-

ficence de son train , spectacle nouveau dans Rome , attirèrent d'abord sur lui les yeux de tous les habitans : mais , bientôt après , on ne fut plus attentif qu'à sa personne même , & ses rares qualités lui acquirent une estime générale. Un abord doux & affable, des manières honnêtes & prévenantes à l'égard de tout le monde, une inclination naturelle à obliger, & une sorte d'empressement , mais sans faste & sans ostentation , à aider de ses revenus ceux qui étoient dans le besoin , lui gagnèrent tous les cœurs. Qu'il est beau , mais qu'il est rare , de faire un tel usage des richesses , qui seul néanmoins les peut rendre estimables ! Peut-être sa libéralité n'étoit-elle pas tout-à-fait désintéressée.

Éloge
de Lucu-
mon.

On ne parloit que de Lucumon à Rome. Le bruit de ses vertus & de ses libéralités passa jusqu'à la Cour, & fit naître au Roi l'envie de le connoître. Il ne perdit rien à être vu de près. Ancus avoua que son mérite passoit de beaucoup sa réputation. Il le mit à l'épreuve, & le trouva propre à tout. Il s'acquittoit avec une dextérité.

REGNE D'ANCUS MARCIUS. 203

rité & une promptitude merveilleuse de tous les emplois dont le Prince l'honoroit. Il brilloit dans les Conseils par la sagesse de ses avis, qui étoient toujours suivis. Il ne se distingua pas moins dans les actions guerrières par son courage & sa prudence. Et, ce qui est encore plus admirable que tout le reste, il sut tempérer l'éclat de tant de belles qualités par une si parfaite modestie, que jamais l'envie n'osa l'attaquer, & qu'il fut toujours également agréable aux grands & aux petits. Le Roi ne mit aucunes bornes à sa confiance ; & il lui en donna une dernière marque en l'établissant, par son testament, Tuteur de ses enfans. Ancus mourut, après avoir régné vingt-quatre ans. Il ne le céda en mérite, soit pour la guerre, soit pour la paix, à aucun de ses prédécesseurs.

Mort d'Ancus.
AN. R.
138.
AV. J. C.
614.



ARTICLE CINQUIEME.
R E G N E
D E

TARQUIN L'ANCIEN.

Tarquin est déclaré Roi. Il crée cent nouveaux Sénateurs. Il soutient plusieurs guerres contre les peuples voisins , & en sort toujours avec avantage. Etablissements de Tarquin pendant la paix. Il augmente , embellit , & fortifie la ville. Il creuse des Aqueducs & des Egoûts. Il bâtit le Cirque. Il prépare les fondemens du Capitole. Histoire de l'Augur Navius. Naissance de Servius Tullius. Tarquin le choisit pour Vende. Mort du Roi , assassiné par l'ordre des enfans d'Ancus Marcius.

Tarquin
est déclaré
Roi.

LES FILS d'Ancus Marcius étoient déjà fortis de l'enfance. L'aîné avoit quatorze ans , & pouvoit par conséquent être un obstacle aux projets ambitieux de Tarquin, si l'élection d'un Roi eût été différée de quelque tems. Tarquin le sentit , & c'est ce qui l'engagea

gacea à presser cette élection. Il se montra alors tel qu'il avoit toujours été dans le secret & dans le fond du cœur, c'est-à-dire comme un homme dont le desir de régner avoit animé toutes les démarches.

Cet exemple nous fera connoître que l'ambition peut prendre le masque de toutes les vertus pour parvenir à ses fins, & paroître aux yeux des hommes modeste, équitable, désintéressée, bienfaisante. Quoique pour lors ce ne soient que de fausses vertus, un Etat pourtant seroit fort heureux, si ceux qui sont parvenus au commandement par cette voie, y conservoient toujours le même caractère. Et c'est ce que fit Tarquin.

Quand le jour de l'assemblée fut indiqué, Tarquin, qui craignoit que la présence des fils d'Ancus ne fût contraire à ses vûes, les écarta sous prétexte d'une partie de chasse. Il ne dissimula plus son dessein, & par un discours propre à gagner les suffrages du Peuple, il demanda ouvertement la Roiaume pour lui-même, ce que aucun de ses prédécesseurs n'avoient osé faire. Tarquin représenta qu'il étoit le seul qui avoit mérité que ce qu'il deman-

AN. R.

138.

Av. J. C.

614.

Liv. lib.

1. cap. 35

Dionys

l. 3. pag.

186.

„ demandoit n'étoit pas sans exemple,
 „ puisque deux Etrangers étoient déjà
 „ montés sur le trône avant lui, Tattius
 „ & Numa; & que le premier, non seu-
 „ lement d'étranger, mais d'ennemi,
 „ étoit devenu Roi. Que depuis qu'il
 „ avoit été maître de lui-même & a-
 „ voit pu disposer de son sort, il s'é-
 „ toit transporté à Rome avec sa fem-
 „ me & tous ses biens. Que de ce tems
 „ de la vie où les hommes sont occu-
 „ pés aux emplois publics, il en avoit
 „ passé une plus grande partie à Rome
 „ que dans sa patrie. Qu'il avoit eu le
 „ bonheur, tant en guerre qu'en paix,
 „ d'être formé sous la discipline d'An-
 „ cus Marcius lui-même qui avoit bien
 „ voulu lui servir de maître, & que c'é-
 „ toit sous lui qu'il avoit appris le
 „ droit, les loix, & les coutumes Ro-
 „ maines. Qu'il ne l'avoit cédé à au-
 „ cun des anciens Romains pour la
 „ soumission & le respect envers le
 „ Roi: ni au Roi même pour la géné-
 „ rosité & l'inclination bienfesante
 „ envers tous les citoyens. “ Ce dis-
 „ cours fut d'autant mieux reçu, qu'il ne
 „ contenoit rien que de vrai. Le Peuple,
 „ d'un commun consentement, le choi-
 „ sit pour Roi.

Il commença, pour gagner le Peu- Tarquin
 ple de plus en plus, par faire choix de ^{crée}
 cent hommes parmi les familles Plé- ^{cent}
 beïennes les plus distingués dans la ^{nou-}
 profession des armes & les mieux en- ^{veaux Sé-}
 tendus dans les affaires de l'Etat, & il ^{nateurs.}
 les éleva à la qualité de Patriciens & ^{Liv. lib.}
 de Sénateurs. En quoi il ne travailla ^{1. c. 35.}
 pas moins pour ses propres intérêts, ^{Dionys.}
 que pour ceux de l'Etat : car c'étoient ^{lib. 3.}
 autant de créatures, qui lui étant re- ^{pag. 192.}
 devables de leur élévation, devoient
 lui demeurer fortement attachées. Ils
 furent nommés Sénateurs du second
 ordre, *Patres minorum gentium*, pour
 les distinguer de ceux de l'ancienne
 création qu'on appelloit Sénateurs du
 premier ordre, *Patres majorum gentium*.
 Ainsi le Sénat, qui jusqu'alors n'avoit
 été composé que de deux cens mem-
 bres, par cette nouvelle création le
 fut de trois cens ; & il demeura fixé
 pendant plusieurs siècles à ce nombre.
 C'étoit rendre un grand service à la
 République, que de remplir ainsi d'ex-
 cellens sujets une Compagnie où se
 traitoient & se décidoient toutes les
 grandes affaires. Et c'est, en effet, à
 la sage conduite du Sénat que Rome
 sera,

sera redevable de sa grandeur. Mais il est bien étonnant , comme je l'ai déjà remarqué , & bien glorieux pour cette Compagnie , qu'une augmentation de cent Sénateurs n'y ait point trouvé d'opposition , & n'y ait excité aucune plainte.

**Nom-
bre des
Vestales
augmen-
té.** Tarquin accrut aussi le nombre des Vestales préposées pour entretenir le feu sacré. Numa , comme nous l'avons dit , en avoit institué quatre : Tarquin *Dionys.* en ajouta deux , parce que les sacrifices publics & les cérémonies qui regardent le culte divin où les Prêtresses de Vesta devoient se trouver , étant multipliés , il falut aussi augmenter le nombre des Ministres. Celui des Vestales demeura toujours dans la suite fixé à six.

248.199.

Il fit aussi d'autres établissemens par rapport à la religion , à la police , & à l'embellissement de la ville , que je ramasserai ensemble vers la fin de son règne , pour ne point interrompre la suite des guerres qu'il eut à soutenir en grand nombre. J'en abrégèrai extrêmement le récit , excepté lorsqu'il s'y trouvera quelque circonstance importante , & digne de l'attention du Lecteur.

REGNE DE TARQUIN L'ANC. 209

Il n'est pas étonnant que les peuples ^{Jalousie} voisins de Rome vissent d'un œil ja- ^{des peuples voi-} lous cette ville s'accroître considéra- ^{sins con-} blement par de nouvelles conquêtes, ^{tre Ro-} & être obligée par la multiplication ^{me.} de ses nouveaux citoyens de reculer au ^{Dionys.} loin ses bornes, & d'augmenter de ^{lib.3. pag} jour en jour l'enceinte de ses murai- ^{186-199.} les. Les principaux de ces peuples ^{Liv. lib.} étoient les Latins, les Etrusques, les ^{1. cap.} Sabins. Le plus léger prétexte leur fe- ^{36-38.} soit oublier des ~~fratres~~ & des sermens que la seule nécessité avoit extorqués d'eux, & leur ~~fit~~ ^{fit} renouveler des guerres ~~qu'ils~~ ^{qu'ils} avoient toujours été funestes, mais dont ils espéroient toujours un meilleur succès. Tantôt ils attaquoient Rome seuls & séparément, tantôt ils se fortifioient du secours de quelques voisins. La faute essentielle qu'ils commirent, & qui causa leur ruine, fut de ne s'être pas joint tous ensemble d'abord, ou du moins dans le tems dont nous parlons, contre un ennemi commun, dont ils avoient tout à craindre, & qui les menaçoit tous également d'esclavage. Rome eut l'adresse de les affoiblir en les séparant, & de se fortifier elle-même

en

210 REGNE DE TARQUIN L'ANC.

en s'unissant tous les peuples qu'elle soumettoit.

**Guerre
contre
les La-
tins.**

La mort d'Ancus Marcius parut aux Latins une occasion favorable de reprendre les armes, & de faire de nouveaux efforts pour rentrer en possession de quelques places qu'ils avoient été obligés de céder aux Romains. Le nouveau Roi, qui pressentit leur dessein, n'attendit pas qu'ils vinssent l'attaquer, & marcha le premier contre eux. Il leur enleva diverses places, entr'autres Collatie à cinq milles de Rome. Il en donna le gouvernement à Aruns Tarquin son neveu, fils unique & posthume de son frère, qui étoit mort depuis plusieurs années. Cet Aruns, surnommé Egérius parce qu'il n'avoit point de bien, prit alors le surnom de Collatin, qui devint celui de ses descendans.

Il y eut, dans cette campagne & dans les suivantes, de part & d'autre, ravages de terres, attaques de villes, rencontres fréquentes, batailles en forme, quelquefois fort sanglantes & longtemps disputées, mais presque toujours favorables aux Romains par le succès final, & par la cession de plusieurs.

fleurs places. Après un très-grand avantage que Tarquin avoit remporté sur les Latins , qu'un renfort considérable de troupes venues d'Etrurie avoit rendu extrêmement fiers , il marcha à la conquête des villes Latines , résolu d'emporter de force celles qui refuseroient de se soumettre. Mais il ne fut point dans la nécessité de former aucun siège : toutes eurent recours à sa clémence , & par une députation générale faite au nom de la République des Latins , elles lui demandèrent la paix à telles conditions qu'il voudroit , & elles lui ouvrirent leurs portes. Tarquin , loin d'abuser de sa victoire , fit paroître à l'égard de toutes les villes beaucoup de modération & de douceur. Il ne fit mourir aucun des Latins ; il n'emploia ni les exils , ni les confiscations de bien ; il ne changea rien dans leurs loix , ni dans leur gouvernement : mais il les obligea seulement à renvoyer sans rançon tous les prisonniers qu'ils avoient faits , à rendre aux maîtres les esclaves qu'ils leur avoient enlevés , à restituer aux gens de la campagne tout ce qu'ils leur avoient pris , & à les dédommager entièrement.

tièrement de toutes les pertes qu'ils leur avoient causées par leurs courses & par leurs irruptions. Ce fut à ces conditions que Tarquin reçut dans son alliance, & dans son amitié les peuples du pays Latin. Ainsi se termina cette guerre, laquelle avoit duré, avec quelque interruption & à différentes reprises, l'espace de près de vingt ans. Le Roi revint à Rome couvert de gloire, & y entra en triomphe.

Guerre.
contre
les Sa-
bins.

AN. R.
157.

Av. J. C.
595.

AN. R.
158.

Av. J. C.
594.

L'année suivante la guerre s'alluma entre les Sabins & les Romains. Il se donna un combat assez rude, mais qui ne fut point décisif. Les armées se séparèrent, pour revenir au printems prochain. Les Sabins se mirent les premiers en campagne, soutenus d'un corps considérable d'Etrusques, & allèrent se poster proche de Fidènes, au confluent du Tibre & du Téveron. Ils y établirent deux camps sur une même ligne, séparés seulement par le canal commun aux deux fleuves, sur lequel ils jettèrent un pont de batteaux, pour avoir communication de l'un à l'autre, & des deux camps n'en faire qu'un seul. Tarquin, informé de leurs démarches, partit avec toutes ses troupes

pes, & vint se placer un peu au dessus des Sabins, à quelques pas du Téveron, & mit son camp sur une colline qu'il fortifia. Quelque envie qu'eussent les deux armées d'en venir aux mains, il n'y eut néanmoins aucune bataille réglée. Tarquin mit en usage un stratagème, qui lui en tint lieu.

Il jetta sur le Téveron, proche duquel il étoit campé, quantité de petits batteaux qu'il chargea de bois sec & d'autres matières combustibles arrosées de résine & de souffre. Vers la quatrième veille, c'est-à-dire trois heures avant le lever du soleil, il y fit mettre le feu, & les lâcha par un vent favorable dans le courant. Ces brulots entrèrent très-peu de tems passèrent le confluent, & portés au pont de bois causèrent en divers endroits un grand embrasement. Les Sabins, qui virent la flamme de tous côtés, coururent au pont pour arrêter l'incendie. Tarquin cependant, qui marchoit en ordre de bataille, arriva à la petite pointe du jour à l'un des deux camps. Il n'y trouva qu'une foible défense, parce que la plus grande partie des ennemis étoit occupée à éteindre le feu : ce
qui

qui fit qu'il n'eut pas de peine à s'en emparer. Le second camp des Sabins, posté à l'autre côté du fleuve, fut en même tems attaqué par un autre corps de l'armée Romaine, lequel, parti au commencement de la nuit sur de petits bâtimens, avoit passé le confluent à la faveur des ténèbres, sans être aperçu, & n'attendoit que l'embarquement du pont pour assaillir le second camp des ennemis. Cette entreprise réussit aussi heureusement que la première. Les Romains firent main basse sur une partie de ceux qui se trouvèrent dans le camp. Le reste, ou se noia dans le fleuve en voulant échapper à l'ennemi, ou fut consumé par le feu en tâchant de préserver le pont. Tarquin, maître des deux camps, partagea les dépouilles entre les soldats. Pour les prisonniers qu'il fit tant sur les Sabins que sur les Etrusques, il les fit conduire à Rome, & tenir sous bonne garde.

C'est dans ces sortes d'actions que paroît sensiblement l'habileté d'un Général. Pour tromper ainsi les ennemis, il faut que seul il en ait concerté le dessein en lui-même, qu'il
l'ait

REGNE DE TARQUIN L'ANC. 215

L'ait tenu secret jusqu'au tems de l'exécution , qu'il en ait réglé toutes les circonstances, qu'il soit descendu dans le dernier détail , qu'il ait donné des ordres si justes que tout se trouve prêt à agir de concert , & que des troupes parties de divers lieux & en different tems arrivent toutes précisément au rendez-vous dans le moment marqué. Dans une bataille rangée , sur tout quand les armées sont nombreuses, combien de choses sont abandonnées au hazard, sans que le Général puisse les prévoir ni les régler ! Ici tout part de sa tête , tout est l'effet de sa prudence.

Les Sabins , abbatus & consternés par ce dernier échec qui leur avoit fait perdre les meilleures de leurs troupes , ne songèrent plus pour le présent à se défendre par la force , & eurent recours à la clémence des Romains. Ils envoièrent à Rome des Ambassadeurs , & ils obtinrent une trêve de six ans.

Pour les Etrusques , outrés d'avoir été battus tant de fois par les Romains , & de n'avoir pu obtenir qu'on leur renvoyât leurs prisonniers que Tarquin

Guerre
contre
les Etrusques.

216 REGNE DE TARQUIN L'ANCIEN

quin retenoit comme autant d'otages, ils ordonnèrent dans un Conseil général que toute la Nation se ligueroit contre l'ennemi commun, & que les peuples qui refuseroient de se joindre seroient déclarés rebelles, & déchus des droits de la société. En vertu de cette ordonnance, ils prirent tous les armes, passèrent le Tibre, & vinrent camper proche de Fidènes. Cette ville, qu'ils prirent par trahison à la faveur d'une sédition qu'ils y excitèrent, les rendit maîtres d'un grand nombre de prisonniers, & de plusieurs autres des Romains, & qu'ils conduisirent chez eux. Ils laissèrent une forte garnison dans cette place, qu'ils crurent leur devoir être d'un grand secours dans le dessein qu'ils avoient de continuer la guerre contre les Romains.

AN. R. 359.
Av. J. C. 393. Ceux-ci, l'année suivante, entrèrent les premiers en campagne. Tarquin, pour se mettre en état de résister à la ligue formidable que les Etrusques venoient de former contre lui, avoit armé de son côté tout ce qu'il y avoit de Romains capables de servir, & avoit levé chez les Alliés le plus de troupes qu'il put. Les premières

res campagnes ne furent marquées par aucun événement considérable. Les Veïens furent ceux des peuples de l'Etrurie qui souffrirent le plus par le ravage de leurs terres, que les Romains continuèrent pendant plusieurs années consécutives.

Enfin ils s'attachèrent au siège de Fidènes, voulant à quelque prix que ce fût en chasser la garnison, & se venger des habitans, qui avoient livré la ville aux Etrusques. Les assiégés firent une longue & vigoureuse résistance, & mirèrent tout en usage contre des ennemis de qui ils n'avoient aucun quartier à attendre. Les sorties étoient vives & fréquentes. Il se donna plusieurs combats fort sanglans, où les deux partis en venoient aux mains avec un acharnement extraordinaire; le desir de la vengeance d'un côté, & le desespoir de l'autre, leur fournissant à chaque action de nouvelles forces & un nouveau courage. La ville néanmoins fut prise d'assaut, & la garnison mise aux fers avec ce qui s'y trouva de soldats Etrusques. Pour les auteurs de la rebellion, les uns furent honteusement battus de verges en

AN. R.
'63.
AV. J. C.
539.

218 REGNE DE TARQUIN L'ANC.

présence de toute l'armée , & livrés ensuite à la mort ; les autres furent exilés à perpétuité. Tarquin partagea les biens des Fidénates entre les Romains qu'il y laissa pour l'habiter, & pour la défendre contre les insultes des ennemis.

AN. R. Le dernier combat des Romains
164. contre les Etrusques se donna près
AV. J. C. d'Erère , située dans le pays Sabin.
588. Ces peuples hazardèrent encore une fois le sort d'une bataille à la persuasion des habitans de cette ville , qui leur firent espérer que les Sabins se joindroient à eux. La trêve de six ans qu'ils avoient faite avec les Romains étoit expirée , & la plupart des Sabins n'avoient rien tant à cœur que de réparer leurs pertes. Ils se flatoient même d'y réussir , comptant beaucoup sur une florissante jeunesse, qui avoit eu le tems de croître & de se fortifier pendant la paix. Mais tous ces projets s'évanouirent , parce que l'armée Romaine se mit en campagne beaucoup plutôt qu'on n'avoit crû , de sorte que les Etrusques ne reçurent de troupes réglées d'aucune ville des Sabins. Il n'y eut qu'un petit nombre de volontaires

taires qui se joignirent à eux , à qui ils donnoient une grosse paie. L'avantage que Tarquin eut sur eux en cette journée , fut décisif pour les Romains. Aussi la victoire fut-elle la plus signalée de toutes celles qu'ils avoient remportées jusqu'alors. Le Sénat & le Peup'e Romain la célébrèrent par le triomphe qu'ils décernèrent à Tarquin. Les Etrusques perdirent courage à cette fois , parce que d'un grand nombre de troupes qu'ils avoient envoiees de toutes leurs villes , il n'en revint que très-peu. Les uns restèrent sur le champ de bataille , les autres , cherchant à s'échaper , tombèrent dans des défilés impraticables , & n'eurent point d'autre ressource que de se livrer au Vainqueur.

Dans une situation si déplorable , les Chefs de la nation , informés que Tarquin préparoit une nouvelle expédition contr'eux , résolurent dans leur Conseil de traiter de paix avec lui. Aussitôt on députa de chaque ville les personnes les plus distinguées par leur âge & par leur rang , avec un plein pouvoir de recevoir la paix du Roi des Romains à telles conditions qu'il lui

AN. R'

165.

AV. J.C.

587.

plairoit. Tarquin, après avoir entendu un long discours qu'ils lui firent, leur dit qu'il n'avoit qu'une question à leur faire, savoir s'ils prétendoient encore disputer avec lui de l'égalité, ou s'ils venoient avouer leur défaite, & remettre leurs villes sous son obéissance. Tous déclarèrent alors qu'ils le feroient maître de leurs villes, & des conditions de paix qu'il voudroit leur imposer. *Cette soumission, leur répondit-il, est la seule que j'exige. Allez porter cette parole à votre République. En attendant votre retour, comptez sur la trêve que je vous accorde.*

Sur ces promesses les Députés se retirèrent, & revinrent peu de jours après, non pas avec de simp'les paroles, mais avec toutes les marques de souveraineté dont ils avoient coutume de revêtir leurs Rois, pour preuve qu'ils se soumettoient entièrement à son autorité. Ils lui présentèrent une couronne d'or, un siège d'ivoire, un sceptre d'or, une espèce de mante mêlée de pourpre & d'autres couleurs. On ajoute qu'ils lui offrirent aussi douze haches de la part des douze villes. Chaque ville, parmi les Etrusques, avoit

avoit un Licteur qui marchoit devant le Roi, portant une hache entourée de faisceaux de verges; & lorsque les douze peuples réunis partoient pour quelque expédition, les douze Licteurs marchaient devant celui qui avoit le souverain commandement. Cette cérémonie fut adoptée par les Romains soit du tems de Romulus, soit, comme quelques-uns l'ont cru, sous le règne de Tarquin. Il ne voulut point se montrer avec ces nouvelles marques d'honneur, qu'il n'eût auparavant consulté le Sénat & le Peuple Romain, & qu'il n'eût eu leur agrément. Tel fut le succès de la guerre que Tarquin fit contre les Etrusques pendant neuf ans. Je ne sai pourtant si cette pleine soumission des Etrusques n'est point un peu exagérée par Denys d'Halicarnasse. Porfena, Tolumnius, le siège de Veïes dont il sera bientôt parlé, marquent que l'Etrurie n'étoit pas encore entièrement domtée.

Il n'y avoit plus que les Sabins qui ^{Guerre} disputassent aux Romains la supériorité. Plus ces peuples étoient voisins de ^{contre} Rome, plus ils étoient renommés par ^{les Sa-} leur courage & par l'étendue du riche ^{bins,}

222 REGNE DE TARQUIN L'ANC.

pays qu'ils possédoient, & plus Tarquin desiroit de les soumettre à son

AN. R. Empire. Il leur déclara donc la guerre, sous prétexte qu'ils avoient refusé de lui livrer ceux d'entr'eux qui avoient voulu faire déclarer leur nation pour les Etrusques. Les deux peuples se mirent de très bonne he-

267.

AV. J. C.

585.

ure à faire de très-bonne heure en campagne. La perte d'une première bataille, où les Sabins furent entièrement défaits, ne rallentit point leur ardeur. Ils remirent sur pié une nouvelle armée plus nombreuse encore que la première. Cette guerre dura cinq années entières, pendant lesquelles on ne cessa pas de faire des courses de part & d'autre, & de ruiner réciproquement le pays ennemi. Il se donna plusieurs combats entre les deux peuples, où les Sabins eurent quelquefois l'avantage : mais les succès importants furent presque toujours du

AN. R. côté des Romains. Enfin une dernière bataille termina une guerre si opiniâtre. Les deux peuples avoient rassemblé toutes leurs forces, & celles de leurs Alliés. On se battit tout le jour avec beaucoup de vigueur. Les Romains gagnèrent la victoire. Un grand nom-

270.

AV. J. C.

582.

nombre de Sabins restèrent sur la place, en défendant généreusement leur vie. Un plus grand nombre de fuyards furent faits prisonniers. Le camp des ennemis, rempli de richesses & de butin, demeura aux vainqueurs, qui, maîtres de la campagne, après avoir tout ruiné par le fer & par le feu, retournèrent à Rome sur la fin de l'été. Tarquin triompha pour la troisième fois.

L'année suivante il fit de nouveaux préparatifs contre les mêmes Sabins. AN. R. 171.
Ceux-ci, rebutés de leurs pertes, n'attendirent pas qu'on les vint attaquer. AV. J. C. 581.
Les plus considérables de chaque ville, députés vers Tarquin qui étoit déjà en campagne à la tête de ses troupes, l'assurèrent qu'ils le rendoient le maître de leur sort, & le prièrent de consulter sa clémence & sa bonté en leur accordant la paix. Le Roi des Romains reçut avec d'autant plus de joie la soumission libre des Sabins, qu'elle lui épargnoit les dangers de l'acheter par une conquête. Il fit alliance avec eux aux mêmes conditions qu'il l'avoit faite avec les Etrusques ; &, pour comble de graces, il leur ren-

224 REGNE DE TARQUIN L'ANC.

voia tout ce qu'il avoit de prisonniers Sabins sans exiger de rançon.

Carac-
tère du
peuple
Romain.

On reconnoit dans tout ce que j'ai dit jusqu'ici, le caractère du peuple Romain, dont on verra dans la suite des traits bien plus marqués; qui est de vouloir dominer, de prétendre avoir droit de faire la loi aux autres, & de se croire destiné à devenir le maître de l'univers. On diroit qu'il a reçu un ordre du Ciel, qui lui donne un empire absolu sur tous les peuples :

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Avec quelle hauteur & quelle fierté leur parle-t-il déjà ! mais cette hauteur pourtant & cette fierté sont accompagnées d'un air de bonté & de douceur qui les rassure. Comme la résistance l'offense & l'irrite, la soumission le gagne & le désarme.

Parcere subjectis, & debellare superbos.

C'est un peuple conquérant, mais qui cherche seulement à assujettir, non à détruire; & qui des vaincus aspire toujours à en faire des amis.

Etablis-
sement
de Tar-

J'ai promis, après avoir parcouru les exploits militaires de Tarquin, de venir

venir à ce qu'il a fait de plus confidentiable dans la paix : car il s'est rendu également célèbre dans l'une & dans l'autre partie.

quin
pendant
la paix.

Nous avons déjà vu qu'il avoit augmenté le nombre des Sénateurs , & celui des Vestales.

Dionys.
lib. 3. p.
199-202.
Liv. lib.

Il embellit de boutiques & d'autres ouvrages la place où l'on rendoit la justice , où se tenoient les Assemblées du Peuple , & les marchés.

l. cap. 38.

Il rétablit les murs de Rome , qui n'étoient bâtis que grossièrement, & il fit une enceinte de grandes & de belles pierres dans toutes les règles de l'art.

Il creusa des Aqueducs & des Egoûts , pour conduire des eaux à Rome , & pour faire écouler les immondices dans le Tibre : ouvrages d'une utilité infinie, l'un pour les commodités de la vie , l'autre pour la propreté de la ville ; & d'une magnificence qui passe tout ce qu'on en peut dire ; & qui ont dû coûter des sommes immenses. On en peut juger par un fait que rapporte Denys d'Halicarnasse. Il remarque que les conduits des égoûts aiant été dans la suite si négligés , que les

Aque-
ducs &
Egoûts.

eaux ne s'écouloient plus, les Censeurs qui entreprirent de les réparer & de les rétablir reçurent mille talens, c'est-à-dire trois millions, pour les frais qu'il leur falut faire. Le même Auteur joignant aux Aqueducs & aux Egoûts les grands Chemins pavés de pierres, qui furent entrepris lontems après, ajoute que rien ne lui donnoit une plus haute idée de la grandeur & de la puissance de l'Empire Romain, que ces magnifiques ouvrages.

Le Cir-
que,

Outre ces édifices Tarquin bâtit le Cirque, situé entre le mont Aventin & le mont Palatin. Il y fit des sièges pour les spectateurs, sur lesquels on étoit assis à couvert. Avant ce tems-là on étoit placé sur de mauvais amphithéâtres ^a construits de planches, & soutenus de simples poutres, & qu'on élevoit à la hâte lorsqu'il faloit représenter des Jeux. On trouve même, en remontant plus haut, que le peuple y assistoit debout. Tarquin divisa cet ouvrage en trente parties, qu'il assigna aux trente Curies, d'où chacun voioit

com-

a Nam antea subita-	tustiora repetas, stan-
nis gradibus & scena	tem populum specta-
in tempus structa ludos	visse. Tacit. Annal. lib.
adi solitos: vel, si ve-	14.

commodément les spectacles qu'on donnoit au public. Cet édifice devint dans la suite l'ouvrage le plus magnifique de Rome, & le plus capable de frapper d'admiration. Il en sera parlé en son tems.

Il entreprit aussi de bâtir un temple Tarquin à Jupiter, à Junon, & à Minerve, pour ^{prépare} s'acquitter du vœu qu'il avoit fait dans ^{les fon-} un combat qu'il donna contre les Sa- ^{demens} bins. Mais, parce que la colline, desti- ^{du Capi-} née à cet edifice étant très-haute & très-escarpée, n'offroit point de terrain uni ; pour corriger ce défaut, il fit élever de hautes & fortes murailles tout autour, avec une grande terrasse entre ces murailles & le haut de la colline. Par ce travail immense, il applanit le sol, & le rendit capable de porter un grand bâtiment. Néanmoins il ne jeta point les fondemens de ce temple, parce qu'il ne vécut que quatre ans depuis que les guerres furent terminées. C'étoit une entreprise des plus hardies & des plus magnifiques. Il est aisé d'en juger par ce que nous venons de dire, sur tout si l'on y ajoute qu'il falut encore couper un rocher qui occupoit une grande partie de la

montagne, & qu'on mit de niveau au reste du terrain. Tarquin le superbe fit les fondemens de cet édifice, en éleva une grande partie, & l'amena presque à sa perfection. Mais tout l'ouvrage ne fut achevé que par les Consuls, la troisième année depuis l'expulsion des Rois.

On est étonné avec raison de voir Tarquin entreprendre des ouvrages qui devoient monter à de très-grands frais, dans un tems où les revenus du Peuple Romain étoient encore très-modiques. Les dépouilles remportées sur les ennemis, & conservées avec un soin religieux dans le Trésor public, fournissoient sans doute une grande partie des frais nécessaires pour la construction de ces superbes bâtimens: mais le Prince en trouvoit une source féconde dans sa frugalité, & dans son attention à ne faire pour lui-même aucunes dépenses inutiles. D'ailleurs on sait que le peuple étoit employé à ces travaux, qui regardoient l'embellissement de la ville, & la construction des temples.

Accius
Névi
Augur,

Il arriva sous le règne de Tarquin, s'il en faut croire le rapport des Historiens,

riens, un événement bien singulier, & Liv. lib.
I. cap. 36.
qui donna beaucoup de crédit aux Augures & aux Auspices. Ce Prince vou-
loit ajouter aux trois anciennes Cen-
turies de Cavaliers établies par Romu-
lus, trois autres nouvelles Centuries,
& prétendoit leur faire porter son
nom, & celui de ses amis. Accius Né-
vius, le plus célèbre des Augures qui
fussent alors, représenta au Roi que ce
changement ne se pouvoit faire qu'on
n'eût auparavant consulté la volonté
des dieux par le vol des oiseaux. Le
Roi, fâché qu'on traversât ses desseins,
pour décréditer son art & pour mon-
trer qu'il ne devinoit qu'au hazard, lui
ordonna d'aller consulter ses auspices
pour savoir si ce qu'il avoit dans l'es-
prit pouvoit s'exécuter. Le Devin
obéit, & revenu quelque tems après,
il assura que la chose étoit fésable.
Alors le Roi, en riant, lui dit: *Je pen-
sois en moi-même si vous pourriez couper
ce caillou avec le rasoir que j'ai en main,*
& il les lui donna. Accius n'hésita pas
un moment, & prenant le rasoir cou-
pa le caillou en deux. Tarquin, plein
d'admiration, lui fit dresser dans la
place une statue d'airain où il étoit re-
présenté.

230 REGNE DE TARQUIN L'ANC.

présenté avec un voile sur la tête. On y plaça aussi le rasoir & le caillou, pour conserver à la postérité la mémoire d'un fait si extraordinaire. Cet événement merveilleux mit plus que jamais en honneur la science & la profession des Augures. Depuis ce tems-là, on n'entreprendoit aucune guerre, on ne convoquoit aucune assemblée, on ne prenoit aucune résolution, en un mot on ne traitoit d'aucune affaire publique, sans les avoir auparavant consultés.

Quelque fabuleux que paroisse ce fait, Cicéron ^a fait dire à Quintus son frère, qu'il faut bruler toutes les Annales, & rejeter tout ce qu'il y a de plus avéré dans l'Histoire, pour le révoquer en doute, après le témoignage de tant d'Auteurs célèbres qui l'attestent, &, ce qui est bien plus fort, après celui de la statue érigée pour en conserver le souvenir, laquelle subsistoit encore du tems de Denys d'Halicarnasse. Mais Cicéron ^b lui-même, quoi-

<p>^a Negemus omnia, comburamus Annales, ficta hæc esse dicamus, &c. I. de Divin. n. 33.</p>	<p>Artii Nævii. Nihil de- bet esse in philosophia commentitiis fabellis. loci. I. de Divin. num.</p>
<p>^b Contemne. <u>cotem</u>.</p>	<p>82.</p>

REGNE DE TARQUIN L'ANC. 231

quoiqu'Augure, se moquoit de cette histoire, qu'il mettoit au nombre des fables inventées à plaisir, *commentitiis fabulis* : en quoi il est bien plus croiable que son frère, lequel, plaidant la cause de la *Divination*, raportoit, comme Avocat, tout ce que les Augures avoient imaginé de plus favorable sur ce sujet.

Si le fait étoit réel, comme il semble que saint Augustin le suppose, il faudroit en conclure que Dieu, pour punir la superstition idolatre des Romains, & la vaine confiance qu'ils mettoient dans leurs faux dieux, dont ils espéroient tirer la connoissance de l'avenir qu'il s'est réservée à lui seul, permit au démon de faire ce prodige, bien propre à entretenir & à augmenter l'aveugle crédulité de ce peuple.

J'ai différé jusqu'ici à parler de Servius Tullius, que nous verrons bientôt monter sur le trône. Il étoit de Corniculum, ville du pays Latin. Sa mère, nommée Ocrisie, Dame de naissance, & d'une grande réputation de vertu, étoit enceinte, lorsque cette ville fut prise par Tarquin, qui l'emmena avec les autres captives, & en fit

De Civ. Dei lib. 10. c. 16.

Naissance, éducation, & mérite distingué de Servius Tullius. Liv. lib. 1. cap. 39-41.

pré-

232 REGNE DE TARQUIN L'ANC.

Dionys. présent à la Reine sa femme. Ocrisie
lib. 4. p. accoucha d'un fils, qu'elle nomma Tul-
206-211. lius du nom de son père, avec le sur-
 nom de Servius, pour marquer l'état
 de servitude où elle l'avoit mis au
 monde. Car on fait que tout prison-
 nier de guerre étoit esclave, & que les
 enfans d'une femme esclave l'étoient
 pareillement. Il fut nourri & élevé
 dans le palais comme esclave. Un
 jour qu'il étoit dans la chambre du
 Roi, & qu'il s'y étoit endormi, on vit
 une flamme voltiger autour de sa tête.
 Ces faits anciens sont toujours ac-
 compagnés de prodiges. Au bruit de
 cet événement, le Roi vint dans la
 chambre. Comme quelqu'un appor-
 toit de l'eau pour éteindre ce feu, la
 Reine l'empêcha, & défendit qu'on
 touchât à l'enfant avant qu'il se fût
 éveillé de lui même. Bientôt la flam-
 me cessa avec le sommeil de l'enfant.
 Alors Tanaquil tirant à part son mari :
Voiez-vous, lui dit-elle, cet enfant, que
nous élevons d'une manière si basse ? Sa-
chez qu'un jour il sera la lumière & le
soutien de notre maison. Ainsi désormais
emploions tous nos soins à lui donner une
éducation digne des grandes espérances
que

que nous en devons concevoir. Depuis ce tems-là ils le considérèrent comme leur propre fils, & lui firent apprendre tout ce qui convient à un jeune homme de naissance, & destiné aux plus hautes places.

Il sut mettre à profit les instructions qu'il reçut, & montra dans toute sa conduite des sentimens & des inclinations dignes du trône. Tarquin, quand il s'agit de se choisir un gendre, ne trouva personne parmi la Jeunesse Romaine plus digne que lui de cet honneur, & il lui fit épouser sa fille. Cette nouvelle élévation, qui sembloit déjà l'approcher du trône, loin de lui inspirer de la fierté & de la hauteur, ne servit qu'à faire paroître son mérite avec plus d'éclat, & à mettre ses rares qualités dans un plus grand jour. Le Roi le mit souvent à la tête des troupes, & il s'y conduisit toujours avec le courage & la prudence d'un homme consommé dans la science militaire. Toutes les fois que Tarquin, soit par son grand âge, soit par ses infirmités, étoit hors d'état de s'acquitter de ses fonctions par lui-même, il en chargeoit aussitôt Tullius. Dans
tous

234 RÈGNE DE TARQUIN L'ANCIEN

tous les emplois qu'il eut à soutenir, il fit paroître tant de maturité & de sagesse, & fut si bien gagner le peuple par ses manières honnêtes & obligantes, que tous les vœux & les suffrages commençoient déjà à se déclarer pour lui. Le Roi n'avoit eu de Tanaquil qu'un seul fils, qui étoit mort à la fleur de son âge, & qui avoit laissé deux fils hors d'état, par leur âge, de succéder à leur grand-père. Tout le monde jettoit donc les yeux sur Servius, comme sur le futur successeur de Tarquin.

Mort
de Tar-
quin, as-
sassiné
par l'or-
dre des
enfants
d'Ancus
Marcius.

Une faveur si marquée réveilla l'envie & l'ambition des deux fils d'Ancus. C'étoit toujours avec peine qu'ils s'étoient vû écartés du trône par la fraude de leur Tuteur, & ils souffroient impatiemment qu'un étranger eût été substitué à leur place. Mais ils trouvoient que ce seroit pour eux le comble de l'indignité & le dernier opprobre, si, des mains de Tarquin, le sceptre ne passoit pas au moins dans les leurs, & s'ils avoient la douleur de le voir encore dévolu à un homme de néant : si dans une ville, où, cent ans auparavant à peu près, Romulus né d'un

d'un dieu , & dieu lui-même , avoit pendant sa vie mortelle possédé la roiauté , on voioit un vii esclave , né d'une mère esclave , a sis sur le même trône. *Quelle honte en effet, se disoient-ils à eux-mêmes, ne seroit-ce point pour Rome, & en particulier pour notre famille, si, la race d'Ancus subsistant encore & étant pleine de vie, ce trône étoit ouvert, non seulement à des étrangers, mais même à des esclaves !* Ils prennent donc la résolution de repousser cette honte par le fer. Mais ils n'étoient pas moins animés contre Tarquin même que contre Servius ; & plusieurs raisons les portoit à commencer par lui ôter la vie. Car, s'il survivoit à son gendre, sa qualité de Roi le mettroit bien plus en état de venger le meurtre qu'ils auroient commis, que ne le pourroit faire un particulier. D'ailleurs il y avoit toute apparence, que Servius étant tué, Tarquin ne manqueroit pas de se donner pour successeur le nouveau gendre qu'il choisiroit. Ainsi il fut arrêté par les deux frères qu'ils attaqueroient d'abord le Roi.

Ils choisissent pour l'exécution de leur dessein deux payfans hardis & dé-
 terminés.

terminés , & les instruisent bien de tout ce qu'ils avoient affaire. Ceux-ci s'approchent de l'entrée du palais avec leur coignée sur l'épaule , en se querellant fortement , & faisant grand bruit. Ce tumulte attire l'attention de toute la garde. Leur dispute s'échauffant de plus en plus , ils demandent à être jugés par le Roi. Leurs clameurs avoient déjà percé jusqu'à son appartement. Il voulut bien leur donner audience , & les entendre. Les Rois , pour se rendre plus populaires , étoient d'un accès facile à leurs sujets , & jugeoient eux-mêmes leurs différens. Ils commencent par crier & parler tous deux ensemble , en s'interrompant sans cesse & se coupant la parole l'un à l'autre. On eut bien de la peine à les obliger de parler alternativement. L'un d'eux prenant la parole , commence à exposer le sujet de sa plainte , & à déduire le fait de la manière dont on étoit convenu auparavant avec eux. Pendant que le Roi attentif à son discours avoit les yeux attachés sur lui , l'autre lui décharge un coup de sa coignée sur la tête , & aiant laissé le fer dans la plaie , ils prennent tout deux la fuite.

Ceux

Ceux qui étoient autour du Roi, l'emportent tout mourant entre leurs bras. Les meurtriers sont arrêtés.

Toute la ville aussitôt est en rumeur, & il se fait un grand concours de peuple vers le palais. Tanaquil, dans ce tumulte, en fait fermer toutes les portes, & y met une bonne garde, avec défense de laisser entrer ni sortir personne. Cependant elle prépare avec diligence tout ce qui pouvoit servir à panser la plaie, comme s'il y avoit quelque espérance : &, en cas qu'il n'en restât point, elle prend d'autres mesures. Aiant fait venir promptement Servius, & lui aiant montré son mari presque sans vie, elle le conjure en lui serrant les mains, & lui présentant ses deux petits-fils, de ne pas laisser impunie la mort de son beau-père, & de ne pas souffrir que sa belle-mère & ces malheureux orphelins deviennent le jouet de leurs ennemis. *Le trône est à vous, lui dit-elle, si vous montrez du courage, & non à ceux qui ont commis le meurtre par des mains étrangères. Animez-vous, & suivez la voie que vous ouvrent les dieux, & qu'ils vous ont montrée dès votre enfance par ce feu divin qui*
envi-

environna votre tête. Que cette flamme céleste maintenant vous réveille, & vous tire véritablement d'un sommeil qui vous seroit funeste comme à nous. Songez à ce que vous êtes devenu, & non à ce que vous êtes né. Nous avons régné tout étrangers que nous étions. Si dans le trouble d'un si funeste accident vous n'osez prendre votre parti par vous même, laissez-vous conduire par mes conseils.

Comme on avoit peine à soutenir les clameurs & les efforts violens du peuple, la Reine, mettant la tête à une fenêtre, leur adresse la parole, & tâche de les rassurer. Elle leur fait entendre, „ Que le Roi, frappé d'un „ coup imprévu & violent, avoit d'a- „ bord perdu connoissance: que le fer „ n'étoit pas entré fort avant dans le „ corps: qu'il étoit déjà revenu à lui. „ Qu'après avoir essuié le sang, on a- „ voit examiné la plaie, & que tout „ alloit bien. Qu'elle espéroit qu'au „ premier jour le Roi se feroit voir. „ Qu'en attendant, il ordonnoit au „ peuple d'obéir à Servius, comme à „ lui-même. Qu'il rendroit la justice, „ & rempliroit les autres fonctions de „ la Roiauté. “ En conséquence, Ser-
vius

REGNE DE TARQUIN L'ANC. 239

vis paroit avec les habits Roiaux & les Licteurs, & assis sur le trône il décide certaines affaires sur le champ, & sur d'autres il déclare qu'il consultera le Roi. Les fils d'Ancus, cependant, aiant appris que les deux meurtriers avoient été arrêtés, croiant que le Roi étoit encore en vie, & voyant combien étoit grand le pouvoir de Servius, s'étoient retirés en exil à Sueffa Pométia ville des Volsques.

Tarquin l'Ancien mourut à l'âge de quatre-vingts ans. Il en avoit régné trente-huit. Il laissa deux * petits-fils en bas âge, savoir Lucius Tarquinius, & Aruns Tarquinius; & deux filles, qui étoient mariées.

* Denys d'Halicarnasse, dans une assez longue dissertation, démontre	qu'ils étoient petits-fils de Tarquin l'Ancien, & non ses propres fils.
--	---



ARTI.

ARTICLE SIXIEME.

R E G N E

D E

SERVIUS TULLIUS.

Tullius se fait déclarer Roi par le Peuple , sans demander le consentement du Sénat. Il soutient plusieurs guerres , qu'il termine heureusement. Il partage le Peuple en dix-neuf Tribus. Il établit le Cens ou Dénombrement. Il introduit la coutume d'affranchir les Esclaves. Il fait une alliance particulière entre les Romains & les Latins. Mort tragique de Tullius.

Servius
Tullius
se fait
déclarer
Roi par
le Peuple.

Dionys.
lib. 4. 1. ag
213-218.
Liv. lib.
1. cap. 41.

TULLIUS aiant gouverné pendant quelques jours au nom du Roi , & voyant son autorité assez bien établie , déclara enfin la mort de Tarquin comme s'il ne venoit que d'expirer. Il lui fit de magnifiques funérailles , & lui éleva un superbe monument avec tout l'appareil digne de la majesté roiale. Ensuite il se porta pour Tuteur des jeunes Princes , petits-fils de

de Tarquin. Il prit soin de l'Etat comme de leur héritage & de leur patrimoine , & en cette qualité il se mit à la tête de la République.

Les Sénateurs piqués & alarmés de cette conduite , qui fraioit le chemin à une entière indépendance de leur autorité , prirent entr'eux des mesures pour en empêcher les suites , & pour s'opposer au pouvoir naissant de Tullius. Celui-ci , bien averti de leurs desseins , n'oublia rien pour se concilier la faveur du peuple dans une conjoncture si pressante & si décisive. Dans cette vûe il convoque l'assemblée , lui présente les petits-fils de Tarquin , & les met sous la protection du Peuple Romain , comme leur grand-père en mourant l'en avoit chargé en des termes qui demeureront , dit-il , toujours gravés dans mon esprit. „ Il rappelle „ en peu de mots les services importants que ce Prince a rendus à l'Etat , „ expose modestement ce que lui-même a tâché de faire pour marcher „ sur ses traces , & le desir sincère „ qu'il avoit de travailler au soulagement des pauvres citoyens. Il finit „ en protestant que comme Tuteur de

242 REGNE DE SERVIUS TULLIUS.

„ ces enfans infortunés, qui vont être
 „ exposés, aussi bien que lui, aux der-
 „ niers dangers, il ne lui reste qu'à
 „ les remettre entre les mains & sous
 „ la sauve-garde du Peuple Romain,
 „ qui seul désormais peut leur tenir
 „ lieu de père.

Ce discours de Tullius fut reçu avec un applaudissement général de l'Assemblée. Plusieurs des assistans, qu'il avoit apostés en divers endroits de la place, disoient hautement qu'il falloit le faire Roi, & convoquer les Curies pour recueillir les suffrages. Ce sentiment fut bientôt suivi de toute la multitude. Tullius crut devoir profiter de ces mouvemens. Il indiqua l'Assemblée des Comices, à laquelle il fit appeller les gens de la campagne. Les Curies se rendirent au jour nommé, & toutes s'étant déclarées pour Tullius, elles l'élevèrent à la Roiauté. Tullius monta sur le trône, sans se mettre en peine du consentement du Sénat, qui ne ratifia point, selon la coutume, la délibération du Peuple.

AN. R.
 176.
 AV. J. C.
 176.

Tullius soutient plusieurs La guerre survint au dehors fort à propos pour arrêter les mouvemens que

que le mécontentement des Sénateurs ^{guerres ;}
 pouvoit exciter au dedans. Les Veïens ^{qu'il ter-}
 furent les premiers qui se révoltèrent. ^{mine}
 Les Cérètes & les Tarquiniens suivirent ^{heureu-}
 leur exemple, & bientôt toute ^{sement.}
 l'Etrurie fut sous les armes. Cette ^{Dionys.}
 guerre dura vingt années sans relâche. ^{lib. 4.}
 Les irruptions furent fréquentes de ^{pag. 231.}
 part & d'autre, & les deux nations se ^{Liv. lib.}
 battirent souvent avec toutes leurs for-
 ces. Servius eut toujours l'avantage
 sur ces peuples, tant dans les com-
 bats particuliers, que dans les actions
 générales. Il en triompha trois fois,
 & il les réduisit enfin malgré eux à l'o-
 béissance. Les douze peuples qui com-
 posoient la nation Etrusque, épuisés
 d'hommes & d'argent, s'assemblèrent
 la vingtième année, & résolurent de
 se soumettre de nouveau aux mêmes
 conditions dont ils étoient convenus
 avec Tarquin. Servius les leur accor-
 da très-volontiers, & leur conserva
 tous leurs droits & tous leurs privilè-
 ges. Mais pour les Cérètes, les Tar-
 quiniens, & les Veïens, qui avoient
 été les Chefs de la rebellion, & qui
 avoient entraîné les autres peuples
 dans leur querelle, il les punit par la

244 REGNE DE SERVIUS TULLIUS.

confiscation de leurs terres, qu'il fit bientôt après distribuer entre ceux qu'il reçut au nombre des citoyens Romains. Ces heureux succès lui assurèrent pour toujours le sceptre.

Tullius Il crut en devoir marquer sa reconnaissance à la déesse Fortune, qui l'a-
adresse plusieurs voit favorisé si constamment. Il lui
temples à la For- consacra deux temples, l'un sous le
tune. nom de la bonne Fortune, *Bona Fortuna* ; l'autre, de la Fortune virile ,

In Quest. Fortuna virilis. Plutarque parle d'un
Rom. p. troisième temple que le même Servius
281. avoit aussi dédié à la Fortune sous le
titre de *Primigenia*, parce qu'elle avoit
pris soin de lui dès sa naissance. Il en
nomme encore plusieurs autres, qui
marquent que ce Prince avoit toujours
présent le changement qui étoit
arrivé dans sa fortune, & qu'il ne rou-
gissoit point de l'état vil & bas d'où il
avoit été tiré.

Divers Dès son avènement à la Couronne
régle- il avoit divisé un canton des terres du
mens. public entre les pauvres citoyens qui

Dionys. n'avoient point de fonds en propre à
lib. 4. p. cultiver, & qui étoient obligés, pour
218-221. gagner leur vie, de labourer pour au-
trui. Il avoit aussi porté plusieurs Loix

au

au sujet des contrats, & des injustices qui s'y commettoient ; & il avoit fait approuver toutes ces Ordonnances dans l'Assemblée des Comices.

On a remarqué que Servius est le premier des Rois de Rome , qui ait fait marquer la monnoie à un certain coin. Auparavant elle ne consistoit que dans des morceaux informes de cuivre, ou même de plomb, d'un poids fixe & déterminé. L'image d'une brebi qu'on y imprima d'abord , fit donner le nom de *pecunia* à cette monnoie.

Servius profita du repos que lui Tullius procura la paix conclue récemment avec les Toscans , pour travailler à d'utiles & de grands établissemens. Il renferma dans la ville le mont Viminal & le mont Esquilin , qui pouvoient faire chacun une ville d'une juste grandeur. Il abandonna ce terrain , pour y bâtir , à ceux qui n'avoient pas de maison , & il s'y fit lui-même construire un palais dans le plus bel endroit de l'Esquilin. Ce fut le dernier des Rois qui augmenta l'enceinte de la ville par la jonction de ces deux collines aux cinq autres.

Rome
divisée
en qua-
tre quar-
tiers.

Après que Tullius eut enfermé les sept collines dans la ville, il la divisa en quatre quartiers, auxquels il donna le nom des montagnes principales qu'ils contenoient. Des trois Tribus entre lesquelles Rome avoit été partagée jusques-là, il en fit quatre, qu'il plaça chacune dans un des quartiers de la ville. Ceux des habitans de Rome qui occupoient le Capitole, le Palatin, & l'espace qui est entre ces deux montagnes, composèrent la première Tribu, qui fut nommée *Palatine*. Ceux qui demeurèrent dans le quartier de Rome nommé *Suburra*, qui comprenoit le mont Coelius, firent la seconde Tribu, qui retint le nom de *Suburrane*. Les habitans des Esquilines, où étoit situé le mont Esquilin, furent appelés *la Tribu Esquiline*. Enfin, ceux qui avoient leur demeure sur le mont Viminal & le mont Quirinal portèrent les noms des collines sur lesquelles ils étoient placés, & furent appelés *la Tribu Colline* ou *Collatine*.

Dix-
neuf Tri-
bus,

Il partagea aussi tout le territoire Romain en quinze parties ou Tribus, qui jointes aux quatre premières en firent dix-neuf. Le nombre dans la
suite

suite en fut augmenté à différentes reprises, & fut enfin fixé à trente-cinq Tribus, comme je le marquerai dans son tems.

Il travailla ensuite à un Règlement le plus sage & le plus avantageux à la République qu'il fût possible d'imaginer; & en même tems le plus propre à le réconcilier avec le Sénat, & à lui regagner l'estime & l'amitié de ce premier Corps de l'Etat. M^r. l'Abbé de Vertot, dans son excellent Livre des Révolutions de la République Romaine, prépare le Lecteur à cet important établissement par des réflexions bien sentées.

Tullius établit le Cens ou dénombrement. *Dionys. lib. 4. p. 221-225. Liv. lib. 1. cap. 42-44.*

On sera peutêtre étonné, dit-il, que dans un Etat gouverné par un Roi, assisté du Sénat, les Loix, les Ordonnances, & le résultat de toutes les délibérations, se fissent toujours au nom du Peuple, sans faire mention du Prince qui regnoit. Mais on doit se souvenir que ce Peuple généreux s'étoit réservé la meilleure part dans le gouvernement. Il ne se prenoit aucune résolution, soit pour la guerre ou pour la paix, que dans ses Assemblées. On

Curiata
Comi-
tia.

les appelloit en ce tems-là *Assemblées par Curies*, parce qu'elles ne devoient être composées que des seuls habitans de Rome divisés en trente Curies. C'est là qu'on créoit les Rois, qu'on éliſoit les Magistrats & les Prêtres, qu'on feſoit des Loix, & qu'on adminiſtroit la Juſtice. C'étoit le Roi, qui, de concert avec le Sénat, convoquoit ces *Assemblées*, & déci-
 'Arrêt du
Sénat. doit par un *Senatus-consulte* du jout qu'on devoit les tenir, & des matières qu'on y devoit traiter. Il faloit un ſecond *Senatus-consulte* pour confirmer ce qui y avoit été arrêté. Le Prince ou le premier Magistrat préſidoit à ces *Assemblées*, qui étoient toujours précédées par des auspices & par des ſacrifices, dont les Patriciens étoient les ſeuls miniſtres.

Mais cependant, comme tout ſe déci-
 doit dans ces *Assemblées* à la pluralité des voix, & que les ſuffrages ſe comptoient par tête, les Plébeïens l'emportoient toujours ſur le Sénat & les Patriciens, enſorte qu'ils formoient ordinairement le réſultat des délibérations par préférence au Sénat & aux
 No-

Nobles. Servius Tullius, Prince tout Républicain malgré sa dignité de Roi, mais qui ne pouvoit pourtant souffrir que le gouvernement dépendît souvent de la plus vile populace, résolut de faire passer toute l'autorité dans le Corps de la Noblesse & des Patriciens, où il espéroit trouver des vûes plus justes, & moins d'entêtement.

L'entreprise n'étoit pas sans de grandes difficultés. Ce Prince avoit affaire au peuple de toute la terre le plus fier & le plus jaloux de ses droits : & , pour l'obliger à en relâcher une partie , il faloit le savoir tromper par l'appas d'un bien plus considérable. Les Romains paioient en ce tems-là par tête un tribut au profit du Trésor public ; & comme , dans leur origine, la fortune des particuliers étoit à peu près égale , on les avoit assujettis au même tribut , qu'ils continuèrent de paier avec la même égalité , quoique par la succession des tems il se trouvât beaucoup de différence entre les biens des uns & des autres. Servius représenta dans une Assemblée, que le nombre des habitans de Rome & leurs ri-

250 REGNE DE SERVIUS TULLIUS

chesses étant considérablement augmentées par cette foule d'étrangers qui s'étoient établis dans la ville, il ne lui paroissoit pas juste qu'un pauvre citoien contribuât autant qu'un plus riche aux charges de l'Etat : qu'il falloit régler ces contributions suivant les facultés des particuliers ; mais que pour en avoir une connoissance exacte , il falloit obliger tous les citoiens , sous les plus grandes peines , à en donner une déclaration fidèle , & qui pût servir de règle pour faire cette répartition.

Le Peuple , qui ne voioit dans cette proposition que son propre soulagement , la reçut avec de grands applaudissemens , & toute l'Assemblée , d'un mutuel consentement , donna au Roi le pouvoir d'établir dans le gouvernement l'ordre qui lui paroistroit le plus convenable au bien public. En conséquence de cette résolution , Servius institua le *Cens* , qui n'étoit autre chose qu'un rôle & un dénombrement de tous les citoiens Romains, dans lequel on comprit leur âge , leurs facultés , leur profession , le nom de leur Tribu & de leur Curie , & le nombre de leurs enfans

enfans & de leurs esclaves. Il se trouva alors dans Rome, & aux environs, plus de quatre-vingts mille citoyens capables de porter les armes. Dans ce dénombrement n'étoient point compris ni les femmes, ni les enfans ou les jeunes gens au dessous de dix-sept ans, ni les esclaves.

Servius partagea ce grand nombre de citoyens en six Classes, & il composa chaque Classe de différentes Centuries, qui n'étoient point fixées chacune au nombre de cent hommes, comme le mot semble le marquer, mais qui en avoient plus ou moins selon la différence des Classes. La moitié des Centuries de chaque Classe étoit composée des jeunes citoyens, depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à quarante-six; & l'autre moitié contenoit les citoyens plus âgés, depuis quarante-six ans & au dessus.

Il mit dans la première Classe quatre-vingts Centuries, dans lesquelles il ne fit entrer que des Sénateurs, des Patriciens, ou des gens distingués par leurs richesses; & tous ne devoient pas avoir moins que cent * mille as d'ai-

L. 6.

raire

* Halicarnasse, qui compte à la manière des Grecs, met cent minea au moins pour le bien

252 REGNE DE SERVIUS TULLIUS.

rain en fond : c'est-à-dire cinq mille livres. Ces quatre-vingts Compagnies de la première Classe furent partagées en deux ordres, comme je l'ai déjà dit. Le premier, composé des plus âgés, étoit destiné pour la garde & la défense de la ville ; & les quarante autres Compagnies, formées des plus jeunes, devoient marcher en campagne, & aller à la guerre. Ils avoient tous pareilles armes offensives & défensives. Les offensives étoient le javelot, la pique ou la halebarde, l'épée : & ils avoient pour armes défensives le casque, la cuirasse, & les cuissarts d'airain. On rangea encore sous cette première Classe toute la Cavalerie, dont on fit dix-huit Centuries, composées des plus riches & des principaux de la ville.

La seconde Classe n'étoit composée que de vingt Centuries, & de ceux qui possédoient au moins la valeur de

<p><i>des citoyens de la première Classe, ce qui revient aux cent mille as de Tite-Live. Dix as faisoient une drame ; par conséquent cent mille as faisoient dix mille dragmes, ou cent mines : car</i></p>	<p><i>la mine Attique valoit cent dragmes, c'est-à-dire cinquante livres, en mettant la drame des Grecs comme le denier des Romains pour dix sols.</i></p>
---	--

soixante-quinze mille *as* en fonds de bien: (3750 l.) Ils se servoient à peu près des mêmes armes que les citoyens de la première Classe, si ce n'est qu'ils n'avoient point de cuirasse, & qu'ils portoient l'écu au lieu de bouclier.

Il n'y avoit pareillement que vingt Centuries dans la troisième Classe, & il falloit avoir cinquante mille *as* d'airain pour y entrer: (2750 l.) Ils avoient les mêmes armes que ceux de la seconde Classe, à l'exception des cuissarts.

La quatrième Classe étoit composée du même nombre de Centuries que les deux précédentes. Le bien devoit être de vingt-cinq mille *as* d'airain au moins: (1375 l.) Elle étoit armée de boucliers longs, d'épées, & de piques.

Il y avoit trente Centuries dans la cinquième Classe, & l'on y avoit placé ceux qui avoient pour tout bien douze mille cinq cens *as* d'airain: (625 l.) Ils étoient armés de frondes & de pierres.

Quatre autres Centuries sans aucunes armes étoient à la suite des troupes: deux d'Ouvriers en fer & en bois, desti-

destinés à fabriquer les machines de guerre; deux autres, de Trompettes & de sonneurs de Cor. Les Ouvriers furent réunis à la seconde Classe; les deux autres à la quatrième: qui, par conséquent, avoient chacune vingt-deux Centuries.

La sixième Classe n'avoit qu'une Centurie: & même c'étoit moins une Centurie, qu'un amas confus des plus pauvres citoyens. On les appelloit *Proletaires*, comme n'étant utiles à la République que par les citoyens qu'ils lui fournissoient en leur donnant la naissance; ou *Exemptis*, à cause qu'ils étoient dispensés d'aller à la guerre, & de paier aucuns tributs.

Ces six Classes contenoient cent quatre-vingts-treize Centuries, commandées chacune par un Chef distingué par son expérience & par sa valeur.

Il y a ici quelques différences entre Tite-Live & Denys d'Halicarnasse, mais peu importantes, & qui ne regardent point le fond même & l'essence de cet établissement: c'est pourquoi je n'en fais pas mention.

Cette distribution du peuple Ro-
main

main étoit, comme on le voit, toute militaire, & avoit la guerre pour premier objet. Servius néanmoins en fit un grand & important usage même par rapport au gouvernement intérieur de l'Etat : en quoi l'on ne peut trop admirer son extrême habileté, & le profond raffinement de sa politique. Il ordonna que désormais on assembleroit le peuple par Centuries, lorsqu'il seroit question d'élire des Magistrats, de faire des Loix, de déclarer la guerre, ou de juger des crimes qui intéresseroient toute la République, ou qui porteroient peine de mort contre le coupable. L'Assemblée se devoit tenir hors de la ville, & dans le champ de Mars. Les citoyens devoient s'y rendre tous en armes, selon la distinction de leurs Classes. C'étoit au Souverain, ou au premier Magistrat, à convoquer ces Assemblées comme celles des Curies ; & toutes les délibérations y étoient pareillement précédées par les Auspices, ce qui donnoit beaucoup d'autorité au Prince & aux Patriciens, qui étoient revêtus des principales charges du Sacerdoce. On convint, outre cela, que les suffrages seroient

feroient recueillis par Centuries, au lieu qu'ils se comptoient auparavant par tête, & que les quatre-vingts-dix-huit Centuries de la première Classe donneroient leurs voix les premières.

Par ce nouveau règlement plein d'une admirable sagesse, les choses se trouvoient tellement compensées par un mélange adroit de charges & d'avantages, que ni les pauvres ni les riches n'avoient aucun juste sujet de se plaindre. Et il faut bien que cela ait été ainsi, puisque le peuple depuis souffrit ce changement durant tant d'années, sans donner aucune marque d'improbation & de mécontentement.

En effet, des deux côtés, s'il y avoit quelque nouvelle charge, il y avoit aussi de grands avantages. Quand il s'agissoit de lever des troupes, chacune des cent quatre-vingts-treize Centuries, excepté la dernière, étoit obligée de fournir certain nombre de soldats, & certaine somme pour la subsistance de l'armée. Or ceux qui étoient plus riches, étant en plus petit nombre, & faisant néanmoins plus de Centuries que les autres qui étoient moins riches & en plus grand nombre, se trou-

trouvoient obligés de servir presque sans relâche , & de fournir des sommes très-fortes ; tandis que les Classes d'un rang inférieur , beaucoup plus nombreuses que les premières , & divisées en moins de Centuries, ne marchoient que rarement & à leur tour , & ne portoient que des taxes très-légères. Par la même raison , ceux qui n'avoient précisément que de quoi pourvoir aux nécessités de la vie , & ils fesoient le grand nombre comme partout ailleurs , étoient exempts & de service, & de tribut.

On ne peut trop admirer ici les sages vûes de Servius. Persuadé que les hommes, en faisant la guerre , n'ont point de motif plus pressant que leur fortune , & qu'il n'y a point de péril auquel ils ne s'exposent volontiers pour défendre leurs biens, il crut que ceux qui avoient plus d'intérêt que d'autres dans le gain d'une bataille, non seulement devoient par justice contribuer davantage de leurs biens & de leurs personnes , mais aussi serviroient la République avec plus de courage & plus d'ardeur. Alors chacun fesoit la guerre à ses frais, & ce n'étoit.

point.

point encore la coutume que les soldats Romains fussent entretenus aux dépens du Trésor public. Quelle différence, dans un combat, entre de telles troupes, qui hazardent tout, & des aventuriers qui n'ont rien à perdre !

Par ce que je viens de dire, on voit que les pauvres étoient entièrement soulagés, & que les charges & les contributions tomboient uniquement sur les riches à proportion de leur bien. Mais, d'un autre côté, ceux-ci étoient avantageusement récompensés, & les pauvres avoient beaucoup moins de crédit qu'auparavant. Dans les premiers tems, les affaires de la plus grande importance, principalement la création des Magistrats, l'établissement ou l'abrogation d'une Loi, la paix même & la guerre se décidoient par le suffrage des Assemblées par Curies, où les Plébeïens, beaucoup plus nombreux, étoient maîtres de toutes les résolutions. Servius, ^a par le nouveau règlement, transporta adroitement dans la première Classe, composée des grands de

Hæc
omnia in
dites à
pauperi-
bus in-
clinata
onera.
Liv.

^a Gradus facti, ut ne- vis omnis penes pri-
que exclusus quisquam mores civitatis esset,
suffragio videretur, & i Liv.

de Rome , toute l'autorité du gouvernement ; & sans priver ouvertement les Plébeïens du droit de suffrage , il fut , par cette disposition , le rendre inutile.

Car, toute la Nation n'étant composée que de cent quatre-vingts-treize Centuries, & s'en trouvant quatre-vingts-dix-huit dans la première Classe, s'il y en avoit seulement quatre-vingts-dix-sept du même avis, c'est-à-dire une de plus que la moitié des cent quatre-vingts-treize , l'affaire étoit conclue ; & alors la première Classe, composée, comme nous avons dit, des grands de Rome, formoit seule les Décrets publics. S'il manquoit quelque voix, & que quelques Centuries de la première Classe ne fussent pas du même sentiment que les autres, on appelloit la seconde Classe. Mais quand ces deux Classes se trouvoient d'avis conformes, ou plutôt, dès que dans ces deux Classes, qui fesoient ensemble cent dix-huit voix, il y en avoit quatre-vingts-dix-sept qui étoient d'accord, la pluralité étoit formée, & il étoit inutile de passer à la troisième. Ainsi le petit peuple se trou-

trouvoit sans pouvoir, quand on recueilloit les voix par Centuries ; au lieu que, quand on les prenoit par Curies, comme les riches étoient confondus avec les pauvres, le moindre Plébeïen avoit autant de crédit que le plus considérable des Sénateurs.

Il se fit dans la suite quelques changemens à cet ordre établi par Servius, mais d'assez légère importance, & dont je parlerai à mesure que l'occasion s'en présentera.

Je ne dois pas omettre une police très-utile que Servius établit, en ordonnant, comme le rapporte Denys d'Halicarnasse, qu'à chaque enfant qui naîtroit, on porteroit une pièce de monnoie dans le temple de *Junon Lucina* ; à chaque mort, dans celui de *Venus Libitina* ; à chaque citoyen qui prendroit la robe virile, dans celui de la déesse *Juventas*.

Depuis ce tems-là, les Assemblées par Curies ne se firent plus que pour élire les *Flamines*, c'est-à-dire les Prêtres de Jupiter, de Mars, de Romulus ; & pour l'élection du grand Curion, & de quelques Magistrats subalternes, dont on aura lieu de parler dans la suite.

On

On retint encore l'usage d'assembler les Curies pour la forme, lorsqu'il s'agissoit de conférer le pouvoir militaire, qu'ils appelloient *imperium*, à ceux que les suffrages des Centuries avoient élevés à la Magistrature.

On prétend que Servius, pour achever son ouvrage, & pour rendre la liberté entière aux Romains, avoit résolu d'abdiquer généreusement la Couronne, & de réduire le gouvernement en pure République, sous la régence de deux Magistrats annuels qui seroient élus dans une Assemblée générale du Peuple Romain. Sa mort, avancée par le crime de Tarquin, empêcha l'exécution d'un dessein si héroïque. On en trouva après sa mort dans ses Mémoires le plan tout dressé, comme je le dirai dans la suite.

Servius aiant achevé le dénombrement du peuple Romain, fit mettre sous les armes tous les citoyens, & les assembla dans le champ de Mars, chacun dans sa Classe & dans sa Centurie. Ensuite il purifia toutes les troupes par un sacrifice d'un porc, d'une brebi, & d'un taureau, auxquels il fit faire trois fois le tour du camp avant que de les

im-

262 REGNE DE SERVIUS TULLIUS

immoler. On appelloit ce sacrifice *foli-
taurilia*, ou plutôt *suovetaurilia*; & cet-
te solennité *Lustrum*, comme qui diroit
lustration, purification: elle revenoit de
cinq ans en cinq ans. Il se trouva dans
ce premier Lustre, selon Denys d'Ha-
licarnasse, quatre-vingts-quatre mille
sept cens citoyens libres: Tite-Livé
n'en met que quatre-vingts mille. Ce
nombre ne doit pas paroître étonnant.
Il y en avoit déjà plus de quarante
mille à la mort de Romulus, & la réu-
nion des Albains avec les habitans de
Rome les augmenta du double. De-
puis lui tous les Rois de Rome, suivant
le plan qu'il leur avoit tracé, avoient
beaucoup augmenté le nombre des
citoyens en y incorporant les peuples
voisins.

Tullius Servius, rempli des mêmes vûes,
introduit la coutume d'affranchir les esclaves.
Dionys. lib. 4. 1. résolut encore de fortifier la Républi-
que, en admettant au nombre des ci-
toyens les esclaves affranchis par quel-
que moien que ce pût être. Il y en
avoit de deux sortes: ceux que l'on
prenoit à la guerre, par où a com-
mencé la servitude, & qui de là ont
été nommés * *mancipia*; & ceux qui
étoient nés de pères & mères esclaves,
ou

ou de mères seulement. Le Roi songea
 dont à les admettre au nombre des
 citoyens : l'état de servitude où il avoit
 été lui-même, lui inspiroit des senti-
 mens de compassion pour des hom-
 mes, qui d'ailleurs pouvoient avoir
 beaucoup de mérite, & à qui l'on ne
 pouvoit reprocher que le malheur de
 leur naissance, ou celui d'avoir été
 pris en guerre. Ce dessein trouva de
 grandes oppositions d'abord, & fut
 fort blâmé sur tout par les Patriciens,
 qui trouvoient indigne que l'on con-
 fondît ainsi des esclaves avec les ci-
 toiens. Servius, dans une Assemblée,
 travailla à se justifier, en parlant avec
 beaucoup de douteur. Il dit, „ qu'il
 „ s'étonnoit qu'on trouvât à redire à
 „ ce qu'il vouloit faire pour les escla-
 „ ves, & qu'on voulût mettre pour
 „ toujours entre la liberté & la servi-
 „ tude des différences que la nature
 „ n'y avoit point mises, & qui ne
 „ dépendoient que du caprice du sort.
 „ Il représenta combien l'espérance de
 „ recouvrer ou d'acquérir la liberté
 „ pouvoit rendre les esclaves affection-
 „ nés au service de leurs maîtres. Il
 „ insista principalement sur l'intérêt
 „ &

„ & sur les avantages que la Républi-
 „ que pouvoit tirer de la Loi qu'il mé-
 „ ditoit , & représenta que rien ne
 „ convenoit mieux à une ville qui
 „ formoit de grands desseins , & qui
 „ aspiroit à devenir un jour la mai-
 „ tresse du monde , que d'avoir un
 „ grand nombre de citoyens : que ,
 „ par là , elle se mettoit en état de se
 „ soutenir par ses propres forces con-
 „ tre les armées les plus formidables ,
 „ & de se passer de troupes étrangé-
 „ res , qui étoient la ruine des Etats :
 „ qu'enfin c'étoit cette raison qui avoit
 „ engagé les Rois ses prédécesseurs à
 „ recevoir au nombre des citoyens
 „ tous les étrangers qui s'étoient of-
 „ ferts à demeurer parmi eux. „ Ce
 discours fit impression sur les esprits ,
 & la Loi fut reçue d'un consentement
 universel.

Par cette Loi il étoit permis aux
 particuliers , aux maîtres , d'affranchir
 leurs esclaves , c'est-à-dire de leur
 accorder la liberté , & de les agréger
 au nombre des citoyens. Pour cela il
 suffisoit que les esclaves que leurs maî-
 tres vouloient affranchir , fissent inscrire
 leur nom dans le régître public , &
 don-

donnassent le dénombrement de leur bien, supposé qu'ils en eussent. Ce fut là, chez les Romains, la première manière d'accorder la liberté aux esclaves : *censu*, par le cens, ou dénombrement. Il y en eut ensuite deux autres.

La seconde manière étoit d'affranchir l'esclave *vindictâ*, par la baguette. Liv. lib. 1. cap. 5. Elle fut introduite, l'année d'après l'expulsion des Rois, par P. Valerius Publicola, lorsqu'il voulut récompenser l'esclave qui avoit découvert la conspiration des jeunes Seigneurs Romains pour rétablir les Tarquins. Il s'appelloit *Vindex*, & l'on croit que c'est de son nom que cette cérémonie fut appelée *Vindicta*. Le Préteur (car ce fut lui qui dans la suite fut chargé de ce soin) donnoit un petit coup de baguette à l'esclave sur la tête ; & dans le moment il devenoit libre & maître de ses volontés, comme le marquent ces vers de Perse :

Vindictâ postquam meus à Prætorè recessi, Pers.
Cur mihi non liceat, jussit quodcumque vo- Jat. 5.
luntas ?

On dit qu'il a ajoutoit une autre cérémonie, qui étoit de donner un petit soufflet à l'esclave, & de lui faire faire un tour de pirouette.

Perf. (Una Quiritem.)

Vertigo facit.

Thedr.

Multo majoris alapa necum vaneunt.

La troisième manière étoit d'affranchir les esclaves par testament. On trouve ces trois manières exprimées dans ce passage de Cicéron : *Si neque censu, neque vindicta, neque testamento liber.* &c.

Les esclaves ainsi affranchis, s'appelloient *liberti*, ou *libertini*. Le mot *Libertus* étoit relatif à celui du Patron : on disoit, *Libertus Ciceronis. Libertus Caesaris*. Le mot *Libertinus* exprimoit la condition, l'état : *homo libertinus*, un affranchi. Quelques Auteurs croient que c'étoient les enfans des affranchis qu'on appelloit *libertini* : mais l'autre sentiment paroît mieux fondé.

Quoique par leur affranchissement ils devinssent citoyens Romains, ils n'é-

a Quos manumitte- de manu misse. *Isi-*
bant alapa percussos | dor. lib. 9.
circumegisse, atque ita |

n'étoient point admis, comme ceux
 qui étoient nés libres, & que l'on ap-
 pelloit *ingenûi*, ni parmi les Cheva-
 liers Romains, ni parmi les Sénateurs :
 ils étoient seulement associés aux pri-
 vilèges dont jouissoient les citoyens du
 commun du peuple. Aussi n'avoient-
 ils place que dans les Tribus de la vil-
 le, que j'ai dit être les moins considé-
 rées. Ce n'étoit point sans peine que *Liv. lib.*
 les Affranchis s'y voioient renfermés ; *45. cap.*
 & ils firent si bien, qu'ils inondèrent *15.*
 celles de la campagne. Appius Clau-
 dius l'Aveugle les y introduisit dans sa
 Censure. Mais ce desordre, qui jettoit
 le trouble & la confusion dans les As-
 semblées du peuple, en donnant du
 crédit à la populace ainsi répandue
 dans toutes les Tribus, fut bientôt ré-
 primé par Q. Fabius Rullus : & ce ser-
 vice fut regardé comme si important
 pour le bien public, qu'il lui valut le
 surnom de *Maximus*, que ne lui avoient
 point donné ses victoires. Nous trou-
 vons encore l'an 532. de Rome la mê-
 me police renouvelée par les Censeurs
 Paul Emile & Flaminius : ce qui prou-
 ve que l'ordre établi par Q. Fabius n'a-
 voit pu se maintenir contre les mou-

268 REGNE DE SERVIUS TULLIUS.

venemens inquiets de cette canaille. Un peu plus de cinquante ans après, il faut encore remettre en vigueur les anciens réglemens : & T. Sempronius Gracchus Censeur renferma tous les Affranchis dans la Tribu Esquiline :

Lib. 1. d. action qui a mérité les éloges de Cicé-
Orat. n. ron, & à laquelle cet Orateur attribue
38. le salut de la République.

Par rapport au service militaire, on mettoit aussi une grande différence entre les Affranchis & les anciens Citoyens. Le service de mer étoit moins estimé chez les Romains que celui de terre : & c'étoit pour la marine qu'on enrôloit ordinairement les Affranchis.

Liv. XI. Dans les occasions extraordinaires on
18. XLII. les employoit aussi dans les armées de
27. terre, comme il paroît en quelques

X. 21. endroits de Tite-Live. Mais ce qui
XXII. II. prouve combien cela étoit rare, c'est que dans l'Építome du Livre LXXIV. du tems de la guerre des Alliés, il est dit qu'on commença alors à appeller au service des armes les Affranchis : *Libertini tunc primum militare ceperunt.* Depuis ce tems, vraisemblablement la chose devint ordinaire, & passa en coutume.

Les

Les Affranchis, par reconnoissance pour un bienfait aussi considérable que celui de la liberté, se fesoient un devoir, & tenoient à honneur, de porter le nom de ceux qui la leur avoient procurée. Pour cela ils prenoient le nom & le prénom de leur Patron, auxquels ils ajoutoient pour surnom leur nom d'Esclaves. Nous connoissons deux Affranchis de Cicéron. L'un s'appelloit *M. Tullius Tiro*, & l'autre *M. Tullius Laurea*.

On aperçoit dans cette coutume établie par Servius, d'admettre au rang des citoiens les Esclaves affranchis, un caractère de bonté, d'humanité, d'équité, qui a toujours distingué les Romains; & en même tems un fonds de sagesse & de politique, qui fait beaucoup d'honneur à ce Prince. Sans parler du nombre considérable de citoiens que cette Loi a donnés à la République, de combien d'excellens sujets en tout genre ne l'a-t-elle point enrichi? Quand je ne pourrois citer que Térence, Rome ne se fait-elle pas honneur des Ouvrages de cet Esclave Africain, dont elle avoit fait un Romain?

Tullius Servius, après avoir réglé toute la
 fait une police intérieure du Peuple Romain,
 alliance toujours occupé de vûes grandes &
 particu- pacifiques en même tems, songea à
 lière en- faire de Rome le centre & la métro-
 tre les pole du Latium, & le lien commun
 Ro- mains & qui unit les peuples Latins & entr'eux,
 les La- & avec elle. Ces peuples avoient été
 -ains, déjà plusieurs fois soumis par la force
 des armes: il entreprit de les attacher
 à Rome par des nœuds d'amitié & de
 religion. Dans ce dessein, il avoit pris
 à tâche de longté main de gagner l'a-
 mitié & l'estime des premiers des La-
 tins, en les attirant souvent chez lui,
 en les traitant avec bonté & politesse,
 & en leur témoignant beaucoup de
 considération. Dans les conversations
 particulières il leur représentoit sou-
 vent combien la paix & la bonne in-
 telligence étoit pour les Etats les plus
 foibles une source d'accroissemens,
 tandis que la desunion caufoit la rui-
 ne des plus puissantes Monarchies. Il
 leur citoit l'exemple d'Amphictyon,
 qui avoit établi dans la Grèce un Con-
 seil & une Assemblée, où toute la
 Nation réunie travailloit de concert
 à maintenir entre toutes les villes une
 union,

union très-étroite, & à s'aider mutuellement contre l'ennemi commun. Il leur parloit aussi des Ioniens & des Doriens, qui avoient bâti à frais communs des temples, où ils se rendoient tous à de certains jours avec leurs femmes & leurs enfans. Là ils fesoient ensemble des sacrifices & des offrandes aux dieux, & ils vaquoient à leur négoce & à leur commerce. La Fête achevée, où les choses se passoient avec tous les témoignages de la plus cordiale amitié, s'il y avoit quelques contestations entre les villes, ou quelques sujets de plaintes, les différens se terminoient à l'amiable au jugement des Arbitres établis à cet effet, qui décidoient absolument l'affaire. Servius exhorta les Latins à en faire autant. Ils entrèrent sans peine dans ses vûes, & y firent entrer tous leurs Peuples. En conséquence les Latins bâtirent à frais communs avec le peuple Romain un temple à Diane sur le mont Aventin, où les peuples de chaque ville se rendoient tous les ans, pour y faire des sacrifices, pour y exercer le commerce, & pour terminer par arbitrage les différens particuliers.

C'étoit, ^a pour les Latins, un aveu tacite qu'ils regardoient Rome comme leur capitale, ce qui avoit fait auparavant le sujet de tant de guerres. La suite de l'histoire fera voir combien cette alliance avec les Latins contribua à la grandeur de Rome, dont elle doubla en quelque sorte les forces; & quel trésor c'est pour un Etat qu'un Prince habile & véritablement capable de régner, qui a de grandes vûes, & qui est attentif à tous les devoirs de la Roiauté.

Les conditions du Traité que Servius conclut alors avec les Latins, furent gravées sur une colonne d'airain, qui subsistoit encore dans le temple de Diane du tems de Denys d'Halicarnasse. Elle étoit Latine, mais inscrite en lettres Grecques, telles que l'ancienne Grèce les emploioit autrefois: ce qui n'est pas, dit cet Historien, une légère preuve que les Fondateurs de Rome étoient Grecs originairement. La conformité des lettres Latines avec celles de l'ancienne Grèce est confirmée par un passage ^b de Plin.

Ser-

a Ea erat confessio, ca-		certatum fuerat. Liv.
put rerum Romanes-		b Veteres Græcas
se; de quo toties armis		fuisse easdem penè quæ

Servius songeoit à mettre le com-
 ble à toutes les grandes actions, en ^{Mort tragique de Tul-}
 abdiquant la Roiauté, & en faisant de ^{lius.}
 Rome un Etat Republicain; & déjà il ^{Dionys.}
 avoit tracé dans un Mémoire détaillé ^{l. 4. pag.}
 tout le plan de ce nouveau gouverne- ^{232-243.}
 ment, quand une mort, qu'on peut ^{Liv. lib.}
 dire prématurée quoique ce Prince fût ^{1. cap.}
 fort âgé, prévint l'exécution d'un si
 beau dessein. J'en rapporterai les tragi-
 ques circonstances, en reprenant les
 choses de plus haut.

Servius eut deux filles de Tarquinie
 fille de Tarquin l'Ancien. Quand elles
 furent en âge d'être mariées, il les fit
 épouser aux deux petits-fils de ce Prin-
 ce, cousins germains de ses filles; la
 plus âgée à l'aîné, & la plus jeune au
 cadet. Ses deux gendres rencontrèrent
 chacun dans leurs épouses des caracté-
 res absolument éloignés de leur natu-
 rel & de leur humeur. Lucius, qui
 étoit l'aîné, homme hardi, fier, &
 cruel, eut une femme d'un esprit doux,
 raisonnable, plein de tendresse & de
 respect pour son père. Aruns, qui étoit
 le cadet, beaucoup plus humain &

M 5 plus
 nunc sunt Latine, in-
 dicio erit Delphica ta-
 bula antiqui ævis, quæ
 est hodie in Palatio
 &c. Plin. lib. 7. cap.
 58.

plus traitable que son aîné, trouva dans la jeune Tullie une de ces femmes entreprenantes, audacieuses, & capables des crimes les plus noirs. Il ^a semble, dit Tite-Live, que la fortune avoit évité de joindre ensemble deux caractères violens, afin de faire durer plus longtems le règne de Servius, & de mettre par là ce Prince en état de donner au gouvernement de Rome une forme stable & permanente.

Tullie la jeune, violente & emportée comme nous venons de le dire, ne trouvant ni ambition ni audace dans son mari, souffroit avec peine ce caractère paisible, qu'elle appelloit indolence & lâcheté. Tournée entièrement vers l'autre Tarquin, elle ne cessoit de le louer, de l'admirer, de l'exalter comme un homme de cœur, comme un Prince digne de sa naissance. Elle ne parloit qu'avec mépris de sa sœur, qui secondoit si mal un tel mari. La ^b ressemblance d'humeur & d'in-

^a Forte ita inciderat, ne duo violenta ingenia matrimonio jungerentur; fortunâ credo populi Romani, quo diuturnius Servii regnum esset, constitui- que civitatis mores possent. *Liv.*

^b Contrahit celeriter similitudo eos, ut ferè fit malum malo aptissimum. *Liv.*

d'inclinations unit bien-tôt ensemble
 L. Tarquin & la jeune Tullie. Dans
 les entretiens secrets que celle-ci se
 ménageoit souvent avec son beau-frère,
 il n'y a point de termes injurieux
 & outrageans dont elle ne se servît
 pour lui donner du mépris de son mari
 & de sa sœur. Elle disoit, " qu'ils
 „ auroient été bien plus heureux l'un
 „ & l'autre de demeurer dans le célibat,
 „ que de se voir unis à des caractères
 „ tout opposés aux leurs, &
 „ obligés par la lâcheté d'autrui à lan-
 „ guir eux-mêmes dans un honteux
 „ repos. Que, si les dieux lui avoient
 „ donné le mari qu'elle méritoit, elle
 „ verroit au premier jour dans sa mai-
 „ son le sceptre qu'elle voioit dans
 „ celle de son père. " Elle n'eut pas
 de peine à inspirer ses sentimens au
 Prince, & à le faire entrer dans ses vûes.
 Ils complotent d'abord de se défaire,
 l'une de son mari, l'autre de sa femme:
 & après avoir exécuté ce double
 parricide, ils joignirent ensemble leurs
 fortunes & leurs fureurs par un mariage,
 auquel Servius n'osa point s'opposer,
 quoiqu'il en craignît les funestes
 conséquences.

276 REGNE DE SERVILIUS TULLIUS.

Ce fut pour lors que ne voyant plus que la vie de Servilius qui fit obstacle à leur ambition, la fureur de régner les porta bientôt à un premier crime à un autre encore plus horrible, cette Mégère, que Tarquin avoit toujours à ses côtés, ne lui laissant de repos ni jour ni nuit, pour ne pas perdre le fruit de ses premiers parricides. Quels efforts ne lui tenoit-elle point !

„ Qu'elle avoit trouvé un homme à la
 „ venue qui se disoit son mari, & avec
 „ qui elle pouvoit vivre dans une se-
 „ crette & honnête servitude ; non
 „ un Prince qui se crut digne du trône,
 „ qui se souvint qu'il étoit petit-fils de
 „ Tarquin l'Ancien, & qui aimât
 „ mieux prendre en main le sceptre
 „ que de l'attendre. Si ^a vous êtes cet
 homme, lui disoit-elle, que je prétendois
 trouver en vous lorsque j'attachai mon
 sort au vôtre, je vous reconnois pour mon
 mari, mon Seigneur, & mon Roi. Sinon,
 le changement a rendu ma situation d'au-
 tant

<p>a Si tu is es, cui nu- piam esse me arbitror, & virum & regem ap- pello: sin minus, eo nunc pejus mutata est res, quod isthic cum ignavia est scelus. Quin</p>	<p>accipieris? Non tibi ab Corintho, nec ab Tarquiniis, ut patri tuo, peregrina regna moliri necesse est. Qui te penates, patrique, & patris imago, & do-</p>
---	---

tant plus malheureuse , que je rencontre en vous le crime joint à la lâcheté. Osez seulement , & tout vous sera facile. Vous n'avez pas à traverser les mers comme votre grand-père , ni à venir de Corinthe & de Tarquinies à Rome pour vous établir avec peine dans un Roiaume étranger. Vos dieux Pénates , l'image de votre grand-père , ce palais que vous occupez , ce trône qui tous les jours y frappe vos yeux , le nom de Tarquin , tout vous crée & vous nomme Roi. Si , pour remplir ces grandes destinées , le courage vous manque , pourquoi frustrer plus longtemps l'attente de la ville ? Pourquoi vous montrer avec éclat comme un Prince qui s'attend à régner ? Quittez ces lieux , & allez vous confiner à Tarquinies ou à Corinthe. Retournez à la bassesse de votre première origine , plus semblable à votre frère qu'à votre aïeul.

Elle l'animoit sans cesse par de pareils reproches. Elle s'animoit elle-même,

in tus regia , & in domo regale solium , & nomen Tarquinium creat vocatque regem. Aut si ad hæc parum est animi , quid frustraris civitatem ? quid te ut re-

gium juvenem conspici finis ? Faceffe hinc Tarquinius , aut Corinthum. Devolvere retro ad stirpem , fratri similiôr quàm patrâ Liv.

même, en se comparant avec Tanaquil, laquelle, toute étrangère qu'elle étoit dans Rome, avoit bien pu disposer deux fois de suite du sceptre, en le mettant entre les mains d'abord de son mari, puis de son gendre ; pendant qu'elle, Princesse du sang royal, ne pouvoit rien pour décider de la couronne.

Tarquin, excité par les discours de cette Furie domestique, ne garde plus de mesure, & marche résolument au crime. Il travaille à gagner les Sénateurs, sur tout ceux de la nouvelle création. Il les fait souvenir de ce que son grand-père avoit fait pour eux, & les presse de lui en témoigner leur reconnoissance. Il s'attache la Jeunesse à force de présens. Il grossit son parti de jour en jour en se rendant affable à tout le monde, en promettant des merveilles de lui-même, sur tout en décriant le Roi par de noires calomnies.

Quand il jugea que le moment étoit venu de faire éclore son dessein, environné d'une troupe de satellites il entre brusquement dans la place publique. Tout le monde étant saisi d'épouvante, il avance jusqu'au Sénat, prend

prend sa place sur le trône, fait convoquer les Sénateurs au nom du Roi Tarquin. Ils s'y rendent aussi-tôt, les uns déjà gagnés auparavant; d'autres, dans la crainte qu'on ne leur fît un crime de s'être absentés dans une pareille occasion; la plupart surpris & troublés par un événement si étrange & si peu attendu, & croiant que c'en étoit déjà fait de Servius. Alors Tarquin prenant la parole, représente,

„ Qu'après la mort indigne de son
 „ aieul, Servius né d'une mère esclave
 „ & esclave lui-même, s'étoit emparé
 „ de la Roiauté par l'intrigue d'une
 „ femme, sans qu'on eût observé d'In-
 „ terrègne selon la coutume, ni qu'on
 „ eût convoqué d'Assemblée, sans
 „ avoir pris les suffrages du Peuple,
 „ ni avoir attendu le consentement
 „ du Sénat. Qu'outre la bassesse de sa
 „ naissance, & l'irrégularité de son
 „ élévation au trône, ce Roi, protec-
 „ teur déclaré de quiconque étoit
 „ comme lui né dans la lie du peuple,
 „ avoit pris en haine tous ceux qui
 „ étoient d'une honnête extraction:
 „ qu'il avoit enlevé aux premiers de
 „ la ville des terres qui leur apparte-
 „ noient,

„noient, pour les distribuer aux per-
 „sonnes de la plus vile condition. Que
 „les charges & les impositions de
 „l'Etat, qui auparavant étoient re-
 „parties également, il les avoit tou-
 „tes fait tomber uniquement sur la
 „tête des citoyens les plus considéra-
 „bles. Enfin que c'étoit pour cela qu'il
 „avoit établi le Cens, dans la vûe
 „d'exposer à l'envie la fortune des
 „riches en la manifestant, & d'avoir
 „toujours dequoi faire des largesses à
 „ses créatures, c'est-à-dire à tout ce
 „qu'il y avoit de plus bas & de plus
 „misérable dans la ville.

Servius, sur la nouvelle qu'il reçut
 de ce qui se passoit dans le Sénat,
 étant survenu dans le tems même que
 Tarquin haranguoit de la sorte, *Quoi*
donc, s'écria-t-il du plus loin qu'il
 l'aperçut assis sur le trône, *quoi, Tar-*
quin, vous avez osé, moi vivant, con-
voquer le Sénat, & vous asseoir à ma
place ? Tarquin répondit d'un ton fier
 & assuré, „Qu'il occupoit la place
 „de son aïeul, à laquelle un petit-
 „fils avoit plus de droit qu'un esclav-
 „ve; que Servius avoit assez lontems
 „insulté à ses maîtres, & abusé de
 „leur

,, leur patience. “ Leurs partisans, de côté & d’autre , firent grand bruit ; le peuple en même tems accourut en foule dans le Sénat , & il paroiffoit que la querelle ne pourroit se décider que par la force.

Alors Tarquin , voiant bien qu’il faloit nécessairement en venir aux dernières extrémités , comme il étoit jeune & robuste , saisit le vieillard par le milieu du corps , le transporte hors de l’assemblée , & le précipite du haut des degrés qui donnoient dans la place : puis il retourne dans le Sénat. Servius , le corps tout froissé , & plus mort que vif , s’en retournoit chez lui avec le peu d’Officiers que la crainte n’avoit pas écartés d’autour de sa personne. A peine fut-il arrivé au haut de la rue appelée pour lors *Cyprienne* , que ceux qu’avoit envoyé après lui Tarquin , l’atteignirent & le tuèrent. On crut , & la chose est assez vraisemblable , que ce fut par le conseil de Tullie qu’il avoit donné cet ordre. Ce qui est certain , c’est qu’elle accourut au premier bruit , & aiant traversé sur son char la place publique sans égard pour les bienséances de son sexe & des mœurs

282 REGNE DE SERVIUS TULLIUS.

mœurs de ce tems-là, elle vint jusqu'au Sénat, appella elle-même son mari, l'en fit sortir, & fut la première qui le salua Roi. Il lui ordonna aussitôt de se retirer, & de ne point paroître dans un si grand tumulte. Lorsqu'en retournant à son logis, elle fut arrivée au haut de la rue Cyprienne, le cocher qui conduisoit son char aiant tourné à droite pour aller à la colline des Esquilies, s'arrêta tout court saisi d'horreur, & montra à sa Maitresse le corps de Servius tout sanglant. Cette vûe ne fit qu'irriter & endurcir Tullie. Les Furies vengeresses de sa sœur & de son mari, dit Tite-Live, achevèrent d'aliéner en ce moment sa raison : de sorte qu'oubliant, non seulement les sentimens de la nature, mais même ceux de l'humanité, elle fit passer son char sur le corps de son père, ce qui fit donner à cette rue le nom de *Scélérate*. Elle rentra dans sa maison comme en triomphe, sûre désormais de régner, & se félicitant elle-même de l'heureux succès de ses crimes. Tant d'horreurs paroistroient incroyables, si l'on ne savoit de quoi est capable l'ambition.

Ser-

REGNE DE SERVIUS TULLIUS. 283

Servius Tullius avoit régné quarante-quatre ans. Le meilleur Prince du monde, en lui succédant, auroit eu peine à égaler sa réputation, tant son règne avoit été doux & modéré. Tarquin poussa l'inhumanité jusqu'à lui refuser les honneurs de la sépulture tels qu'on les rendoit aux Rois. Tout ce que put faire Tarquinie sa veuve, fut de le conduire de nuit au tombeau avec quelques amis seulement: &, comme si elle n'avoit survécu à son mari que pour lui rendre ces derniers devoirs, elle mourut aussitôt après.



LE SEPTIEME. R E G N E

D E

TARQUIN LE SUPERBE.

Tarquin gouverne en Tyran. Il se fait ami des Latins : il fait périr Turnus Herdonius , qui étoit opposé à ses vûes : il conclut un Traité avec les Latins : il établit le temple de Jupiter Latial. Il fait la guerre contre les Sabins : prend sur eux par ruse la ville de Gabies. Tarquin profite de la paix pour travailler au bâtiment du Capitole. Livres des Sibylles. Brutus accompagne les deux Princes à Delphes. Caractère de ce Romain. Siège d'Ardée. Mort funeste de Lucrece , qui donne lieu à l'expulsion des Rois. Etat de Rome.

Tarquin
gouver-
ne en
Tyran.
AN. R.
220.
Av. J.C.
532.

TARQUIN étoit monté sur le trône sans observer aucune des loix qui avoient été en usage jusqu'alors , & sans que ni le Peuple ni le Sénat lui eussent conféré la Roiauté. La conduite qu'il y garda , répondit à de tels commencemens , & lui fit donner à juste

juste titre le surnom de *Superbe* : terme, qui dans la langue Latine réunit l'idée de cruauté à celle d'orgueil. Dionys.
lib. 4. p.
244-246.
Liv. lib.

Dès son entrée à l'Empire, il commença par affecter un air de faste & de hauteur, non seulement à l'égard du Peuple, mais pour la Noblesse même qui avoit favorisé son élévation. Il changea toute la discipline des Rois ses prédécesseurs : il renversa les plus sages établissemens, & foulant aux piés les droits de l'équité, il ne suivit d'autre règle dans toutes ses actions que celle d'un pouvoir arbitraire & tyrannique. Il se choisit une garde composée de tout ce qu'il put trouver d'hommes plus déterminés, soit parmi les Romains, soit parmi les étrangers. Il les arma d'épées & de lances. Leurs fonctions étoient de faire sentinelle la nuit autour du palais, de l'accompagner le jour quelque part où il allât, & de veiller continuellement à sa sûreté. Il paroissoit peu au dehors, & jamais à des tems réglés. Il tenoit ses Conseils en particulier avec ses plus affidés amis, rarement en public, & ne consultoit le Sénat sur aucune affaire. Ses gardes ne souffroient

froient personne approcher de lui ; qu'il n'eût été appelé ; & ceux qui étoient admis à son audience, loin d'y être reçus avec un favorable accueil, ne trouvoient dans son abord qu'un regard farouche, & des paroles menaçantes, capables d'inspirer la terreur ; encore se trouvoit-on heureux d'en être quitte pour la crainte.

Quand Tarquin crut sa puissance bien affermie, il suborna les plus scélérats de ses confidens pour faire le procès à quantité d'illustres citoyens, qu'il vouloit faire périr. Il commença par ceux qu'il savoit n'être pas dans ses intérêts, & qui avoient fait paroître de l'indignation de la mort de Servius. Il vint ensuite aux mécontents du nouveau gouvernement : puis il attaqua les plus riches de Rome ; car, sous un tel Prince, les richesses deviennent un crime. Il se fesoit déferer ceux dont il avoit envie de se débarrasser, comme coupables de différentes sortes de crimes, & de celui principalement d'avoir attenté à sa personne. Sur des accusations vagues, & qui n'étoient nullement prouvées, il condamnoit les uns à la mort, & les autres

tres à l'exil. Il s'emparoit de tous leurs biens, & n'en laissoit pour récompense qu'une légère portion aux délateurs. La crainte de ces injustes poursuites fit abandonner Rome à un grand nombre des principaux citoyens. Il en fit mourir quelques-uns sans éclat : quelques autres furent enlevés avec violence de chez eux : d'autres arrêtés dans la campagne, & cruellement assassinés, sans qu'on pût retrouver leurs corps après leur mort. Par ces injustices & ces cruautés, il détruisit la meilleure partie du Sénat ; & il ne songea point à en remplir le vuide, pour rendre ce corps plus méprisable par le petit nombre, & pour le mettre hors d'état de se plaindre qu'on ne le consultoit en rien. Car guerre, paix, traités, alliances, Tarquin faisoit tout par lui-même, sans consulter ni le Peuple, ni le Sénat.

Il défendit par un Edit, tant à la ville qu'à la campagne, toutes les assemblées où ceux d'une même Curie, ou des villages circonvoisins, avoient coutume de se trouver pour célébrer des fêtes & des sacrifices, de peur que les citoyens ainsi réunis ne formassent quel-

quelque dessein contre sa personne ; ou contre le gouvernement. Outre cela , il avoit des espions de tous côtés , qui se glissoient dans les compagnies & dans les entretiens , pour être témoins de ce qui s'y passoit ; & qui souvent commençoient les premiers à dire du mal du Prince , pour mieux découvrir les sentimens d'un chacun. Ils ne manquoient pas de faire aussitôt leur rapport au Tyran ; & ceux à qui il étoit échappé quelque mot contre l'état présent des affaires , étoient inmanquablement condamnés aux peines les plus rigoureuses. .

Tarquin
se fait
ami des
Latins.
Dionys.
lib. 4.
pag. 246-
249.
Liv. lib.
1. cap. 49-
52.

Quelque bien affermie que fût l'autorité de Tarquin , il fit réflexion néanmoins qu'une puissance établie par la seule force des armes au mépris des plus saintes loix , étoit sujette à d'étranges révolutions , si elle ne se soutenoit par l'appui de l'étranger contre les mécontentemens & les troubles qui pourroient naître au dedans. C'est ce qui l'obligea à rechercher l'alliance d'un des principaux du pays Latin , qui s'appelloit Octavius Mamilius , auquel il fit épouser sa fille. Celui-ci fesoit sa demeure à Tusculum, où

où il tenoit le premier rang par sa haute naissance, dont il fesoit remonter l'origine jusqu'à Télégonus fils d'Ulysse & de Circé. Il passoit d'ailleurs pour un homme fort habile dans le métier de la guerre, & très-capable de commander une armée. Cette alliance lui procura des liaisons avec tout ce qu'il y avoit d'hommes puissans & considérables parmi les Latins.

Comptant donc tirer d'eux de puissans secours, il songea à porter la guerre contre les Sabins, qui avoient secoué le joug depuis la mort de Servius. Pour cela il convoqua une assemblée des villes Latines à Férentin. Tous les Députés s'y rendirent de fort bonne heure au jour marqué. Tarquin se fit attendre jusqu'au soir. La plupart des Députés étoient fort offensés de ce retardement. Mais sur tout celui d'Aricie, appelé Turnus Herdonius, homme puissant par ses richesses & par ses amis, invectiva violemment contre Tarquin, dont il fit remarquer l'arrogance & la fierté par plusieurs traits de sa conduite, & sur tout par le mépris qu'il fesoit paroître de l'Assemblée, à laquelle il ne se trouvoit

Il fait
périr
Turnus
Herdonius.

pas lui-même après les y avoir appelés. Dans le tems même qu'il parloit, Tarquin arriva. Il se fit un grand silence, & tous les Députés se levèrent pour le saluer. Le Roi commença par s'excuser de ce qu'il étoit venu si tard, & apporta pour raison de ce long délai un arbitrage entre un père & un fils, qui l'avoit retenu jusqu'à ce moment. *Un tel arbitrage*, reprit Turnus, *n'est pas de nature à durer si longtems. Quand un fils refuse d'obéir à son pere, on le punit.* En disant ces paroles, il se retira de l'assemblée. Comme il étoit déjà tard, elle fut remise au lendemain.

Tarquin n'étoit pas d'humeur à souffrir tranquillement l'insulte qu'on venoit de lui faire. Il forma sur le champ un projet de vengeance qui ne seroit venu dans l'esprit d'aucun autre. Il vint à bout de corrompre à force d'argent les domestiques de Turnus qui conduisoient son équipage : il les engagea à souffrir qu'on portât pendant la nuit des armes dans la maison où logeoit leur maître, & à les glisser adroitement parmi son bagage. La chose fut exécutée promptement & sans bruit.

Le

Le lendemain, avant le jour, Tarquin mande les Députés chez lui pour une affaire pressante, & de la dernière importance. Il leur marque que c'étoit par une providence particulière des dieux que la veille il étoit arrivé si tard à l'assemblée : que ce délai leur avoit sauvé à tous la vie. Que Turnus avoit formé le complot d'égorger tous les Députés, pour se rendre maître par leur mort de tout le pays Latin. Qu'il auroit exécuté son projet le jour précédent, si celui à qui il en vouloit le plus n'eût tardé à venir. Que c'étoit le dépit d'avoir manqué son coup qui l'avoit mis de si mauvaise humeur contre lui : mais que ce dessein criminel n'étoit que différé. Qu'il ne doutoit point qu'il ne dût venir le matin même à l'assemblée avec les conjurés en armes. Qu'il avoit eu avis qu'on avoit fait des amas d'armes dans sa maison. Qu'il étoit aisé & important d'éclaircir le fait, & qu'il les prioit de vouloir l'accompagner chez Turnus.

Le caractère violent de Turnus, le discours qu'il avoit tenu la veille, le retardement de l'arrivée de Tarquin, qui pouvoit en effet avoir fait différer

l'exécution du projet , tout cela ensemble rendoit la chose assez vraisemblable. Ils partent donc avec quelque panchant à croire le fait , mais bien déterminés à n'y ajouter foi que sur le témoignage de leurs yeux , & lorsqu'ils auroient vû & touché les armes. Quand on fut arrivé au logis , les gardes environnent Turnus que le bruit avoit éveillé. On fouille en différens endroits de la maison, & on en apporte les armes qui y étoient cachées. On ne douta plus que la conspiration ne fût réelle. On convoque aussitôt l'assemblée. Turnus y est conduit piés & mains liées. La vûe des armes, qu'on avoit exposées au milieu de la sale, excita une si grande indignation , que sans vouloir écouter l'accusé , les Députés, tout effraïés & tremblans encore de peur à la vûe du danger dont ils croioient avoir été menacés, le condamnèrent à mort. Il fut exécuté sur le champ , & précipité dans un abyme, où on l'enfvelit tout vivant.

Un moment de réflexion & d'examen fait de sang froid, auroit tout d'un coup dissipé ce vain phantôme de conspiration, & mis la calomnie dans tout

tout son jour par mille contrariétés grossières, qui devoient frapper les moins clairvoians. Mais la passion, aveugle & sourde, ne voit & n'écoute rien, & ferme toute entrée à la raison & à la vérité.

Tarquin fut loué en pleine assemblée de l'important service qu'il avoit rendu à toute la Nation ; en sauvant les Chefs des villes d'un péril si pressant ; & pour prix de sa calomnie, il fut reconnu Souverain de tout le pays aux mêmes conditions & avec les mêmes honneurs que Tarquin son aieul & Servius l'avoient été avant lui.

Tarquin, paisible possesseur de l'Empire des Latins par cette délibération, *Dionys. lib. 4. 250.* députa chez les Volsques & chez les Herniques, pour les attirer dans son alliance & dans son amitié. Il n'y eut du pays des Volsques que les Ecétraniens & les Antiates qui acceptèrent ses offres : les Herniques furent de meilleure composition, & tous entrèrent dans la Ligue.

Pour assurer ces nouvelles alliances, Tarquin proposa d'assigner un temple qui fût commun aux Romains, aux villes Latines, & aux Herniques, afin

conclut un Traité avec les Latins, &

établit
le tem-
ple de
Jupiter
Latial.

que réunis tous chaque année dans un même lieu, ils pussent prendre part aux mêmes sacrifices, manger ensemble, & traiter de leurs affaires communes. Le projet du Prince fut reçu de tous ces peuples avec applaudissement, & l'on choisit pour le rendez-vous général une montagne qui domine la ville d'Albe, & qui se trouve presque au centre du Latium. C'est en ce lieu, où Jupiter fut depuis honoré sous le nom de *Latialis*, que Tarquin ordonna qu'on offriroit des sacrifices au nom des Romains & de toutes les villes Latines, qu'on tiendroit des foires, & qu'on feroit des festins, pour entretenir l'union & le commerce entre toutes ces nations. Quarante-sept peuples différens se trouvoient à ces jours de fêtes, qui furent toujours célébrées depuis fort exactement chaque année, & qu'on appella *Féries Latines*. Cette fête, sous Tarquin, ne duroit qu'un seul jour. On y en ajouta un second après l'expulsion des Rois, un troisième après la retraite du Peuple sur le Mont sacré, un quatrième enfin pendant la Dictature de Camille, lorsque les disputes
entre

entre le Senat & le Peuple au sujet du Consulat furent apaisées.

Il est remarquable que jamais les Consuls ne se mettoient en campagne, ou n'alloient dans les provinces, qu'ils n'eussent visité le temple de Jupiter Latial, & célébré les Féries Latines, qu'ils indiquoient eux-mêmes aux jours qu'il leur plaisoit de choisir.

Si ^a Tarquin fut un Roi injuste dans la paix, il ne fut pas de même un mauvais Général dans la guerre; & il auroit, sur ce point, égalé sa réputation à celle des Rois ses prédécesseurs, si ses autres défauts n'avoient obscurci l'éclat de ses vertus & de ses actions guerrières. Plus sûr de son autorité que jamais après le renouvellement des Traités avec les villes Latines, il résolut de marcher contre les Sabins, & sur tout contre les Volsques, qui avoient refusé d'entrer dans la confédération acceptée par les Latins, & qui avoient ravagé les terres de Rome. Il livra bataille à ces derniers sur les confins de leur pays, leur tua quan-

*Diomyf.
lib. 4. p.
250-252.
Liv. lib.
I. cap. 53.*

*Tarquin
fait la
guerre
contre
les Sa-
bins &
les Volf-
ques.*

N 4

tité

-a Nec, ut injustus in pace Rex, ita dux belli pravius fuit. Quin ea

res Reges, ni degenerationem in aliis huic quoque decori effectisset. Liv.

tité de monde, mit le reste en fuite, & les obligea de se renfermer dans Sueffa Pométia une de leurs meilleures villes. Il en forma le siège, & après une longue & vigoureuse résistance il la prit d'assaut. Tarquin, maître de la ville, fit passer au fil de l'épée tous ceux qui se trouvèrent les armes à la main. Le butin fut considérable. Il en mit à part la dixième partie, qu'il destina au bâtiment du Capitole.

Tarquin Il trouva plus de difficulté à s'emparer de Gabies ville des Latins, & fut enfin obligé d'en lever le siège. Cette ville étoit à cent stades de Rome, sur le chemin qui menoit à Préneſte. Il ne renonça pas néanmoins à l'espérance de s'en rendre maître, & substitua seulement la ruse à la force qui lui avoit mal réussi. Sextus, l'aîné de ses trois fils, de concert avec son père se refugia à Gabies, se plaignant de la cruauté de Tarquin qu'il ne pouvoit plus soutenir. Il déplorait son malheur d'une manière capable de toucher les cœurs les plus durs. Il leur dit, „ qu'exposé à chaque moment à perdre la vie par les mains de son père, „ & s'étant à peine dérobé à sa fureur, „ il

*Tarquin prend la ville de Gabies par ruse. Dionys. à bid. pag. 252-257. Liv. cap. 53-55. * C'étoit le cadet selon Tite Live.*

„ il venoit chercher chez eux un asyle.
 „ Que s'ils refusoient de le recevoir, il
 „ iroit de ville en ville, jusqu'à ce qu'il
 „ eût trouvé un peuple qui fût défen-
 „ dre les enfans contre la cruauté de
 „ leurs pères. Que peut-être il ne se-
 „ roit pas inutile à ceux qui vou-
 „ droient bien le prendre sous leur
 „ protection. “ Les Gabiens regardé-
 rent son arrivée comme une faveur
 particulière du ciel, & lui firent un
 merveilleux accueil. On le combla
 d'honneurs : on l'admit dans tous les
 Conseils. Quand il s'agissoit de toute
 autre affaire, il se fesoit un devoir de se
 rendre à l'avis des Gabiens, qui de-
 voient être plus au fait des affaires de
 leur patrie, qu'un étranger comme
 lui : mais quant à la guerre contre les
 Romains, comme il connoissoit par-
 faitement les forces des deux peuples,
 & qu'il savoit à quel point son père
 étoit haï & détesté parmi les Romains,
 il ne dissimuloit pas qu'il se croioit en
 état de parler sur cet article plus sa-
 vamment que les autres. Il entraîna en
 effet dans son sentiment les principaux
 des Gabiens. La guerre contre les
 Romains fut résolue. On le mit lui-

même à la tête de gros détachemens qu'on envoioit pour piller les terres des ennemis ; & il en revenoit toujours chargé d'un butin considérable. Il gagna tellement la confiance des Gabiens , qu'ils le choisirent pour leur Général. Sous sa conduite, ils remportèrent toujours l'avantage dans plusieurs rencontres qu'ils eurent avec les Romains. Tant d'heureux succès le rendirent presque aussi absolu à Gabies, que Tarquin l'étoit à Rome.

Sextus, voyant le moment arrivé de recueillir le fruit de tant de fourberies, dépêcha , à l'insu des Gabiens, un homme à son père, pour l'instruire de la situation où il se trouvoit, & pour savoir de lui ce qu'il avoit à faire. Tarquin, qui ne vouloit point confier ouvertement à cet exprès les ordres qu'il avoit à donner à son fils, le conduisit dans un jardin, où il y avoit quantité de pavots fleuris. Là, * se promenant d'un air taciturne & mélancolique, il s'amuse à abattre avec une baguette qu'il tenoit à sa main les têtes des pavots les plus élevés ;

* *Thrasibule de Milet* | *dit Tyran de Corinthe*,
avoit autrefois donné le | *& d'une façon toute*
même conseil à Périandre | *semblable.*

vés ; & après avoir fait plusieurs tours d'allées , il renvoie le courier sans autre réponse. Sextus n'eut pas de peine à comprendre l'intention de son père. Il fit mourir , sous différens prétextes , ceux qui avoient le plus d'autorité à Gabies ; & devenu le maître par l'adresse cruelle qu'il avoit eue d'abattre toutes les têtes , il la livra enfin au Roi des Romains.

Les Gabiens s'attendoient aux traitemens les plus durs & les plus inhumains. Ils furent agréablement trompés. Tarquin ne fit mourir ni exiler aucun d'eux. Il n'ôta à personne ni ses biens , ni ses dignités. Il parut oublier son caractère , pour prendre celui de Roi ; & ayant assemblé les Gabiens , il leur déclara qu'il leur rendoit & leurs biens , & leur ville. Il en usa ainsi , pour s'assurer de plus en plus l'empire de Rome par leur moyen , persuadé que la fidélité de ces peuples conquis qu'il traitoit avec tant d'humanité , seroit désormais son plus ferme appui , & que pleins de reconnoissance ils l'aideroient lui & ses enfans à se maintenir sur le trône. Il n'auroit eu qu'à traiter de la sorte les Romains dès le

commencement , & il n'auroit pas eu besoin de forces étrangères contre ses sujets. Mais il ne pouvoit se mettre dans l'esprit que ^a le plus ferme appui du trône est l'amour des peuples.

Afin que les Gabiens n'eussent rien à craindre pour l'avenir , & qu'ils pussent regarder comme sûre & durable la grace qu'il leur accordoit , il voulut écrire de sa main les conditions auxquelles il les recevoit sous sa protection & dans son amitié ; & sans sortir de l'assemblée , il confirma dès lors le Traité d'alliance par un serment solennel sur les victimes qu'on immola. Nous avons encore aujourd'hui , dit Denys d'Halicarnasse , le Traité de Tarquin avec ceux de Gabies. On le voit dans le temple de Jupiter Fidius,

* Selon
d'autres
Sancus
ou San-
gus.

que les Romains appellent * *Sanctus* : c'est un bouclier de bois , couvert de la peau du beuf qui fut immolé après les sermens. Sur cette peau se lisent écrits en caractères anciens les articles du Traité. Cela étant fait , il établit son fils aîné Sextus Roi de Gabies , & s'en retourna à Rome avec ses trou-

pes,

a [Regi] unum est | vium. Senec. de clem.
inexpugnabile muni- | lib. 1. cap. 12.
mentum , amor ci-

pes. Il donna ensuite deux établissemens pareils à ses deux autres fils. Aruns eut la ville de Circeii, & Titus celle de Signie.

Tarquin, délivré des soins de la guerre, du moins en partie, s'appliqua à achever les ouvrages que son Aieul avoit laissé imparfaits. Il entreprit de pousser jusqu'au Tibre les conduits souterrains destinés à y faire écouler les eaux & les immondices de la ville, & qui n'étoient que commencés; & d'entourer de portiques, sous lesquels on fût à couvert, l'Amphithéâtre que l'ancien Tarquin avoit élevé: ^a ouvrages, que la magnificence même du siècle d'Auguste, comme le dit expressément Tite-Live, avoit à peine été capable d'égaler. Ils coûtèrent cher au menu peuple, que Tarquin, aussi avare que cruel, paioit fort mal, & qu'il traitoit avec beaucoup de dureté. Ceux sur tout qui furent occupés à creuser les canaux souterrains, eurent beaucoup à souffrir, & en remportèrent des maladies mortelles causées par l'infection des eaux bourbeuses.

Ouvrages importants de Tarquin à Rome.
Dionys. pag. 246.
Liv. 6. 55.

Sa

a Quibus duobus operibus vix nova hæc magnificentiâ, quicquam adæquare potuit.

362 RÉGNE DE TARQUIN LE SUP.

Tarquin Sa principale & plus importante
travaille entreprise fut de bâtir le temple de
au bâti- Jupiter, pour acquitter le vœu de son
ment du Jupiter, pour acquitter le vœu de son
Capito- Aicul. Ce Prince, dans la dernière
le. bataille qu'il livra aux Sabins, promit
Dionys. à Jupiter, à Junon, à Minerve de leur
lib. 4. p. élever des temples, si par leur secours
257-259. il remportoit la victoire. Croiant a-
Liv. lib. voir été exaucé, il avoit déjà, par
2. 6. 55. d'immenses travaux, comblé tous les
environs du mont Tarpeien fort es-
carpé, & aplani le terrain sur lequel
il avoit dessein de bâtir. Mais la mort
l'empêcha de pousser plus loin ses ou-
vrages. Tarquin, qui avoit destiné à
la construction de ces édifices les dix-
mes qu'il s'étoit réservées dans la con-
quête de Sueffa Pométia, fit venir
d'Etrurie un grand nombre d'ouvriers,
pour commencer cette entreprise. Il
fut même obligé dans la suite d'y em-
ployer les mains des citoyens: & ,
quoique ce fût pour eux un grand sur-
croît de travail, ils ne se plaignoient
point d'en être surchargés, vivement
sensibles à l'honneur de bâtir de leurs

pro-

<p>2 Qui cum haud par- vus & ipse militiæ ad- derebat labor, minus</p>	<p>tamen plebs gravaba- tur, se templa deum ex- edificare manibus suis.</p>
--	---

propres mains les temples des dieux. Ce sentiment de religion est beau dans des payens, & doit nous faire rougir.

Les Historiens ont illustré la fon-
 dation de ce temple par plusieurs pro-
 diges, qui annonçoient tous la future
 grandeur de l'Empire Romain. On
 étoit en peine de savoir en quelle par-
 tie de la montagne on creuseroit les
 fondemens, parce qu'il y avoit plu-
 sieurs dieux qui avoient des autels sur
 cette colline, & qu'il falloit transpor-
 ter ailleurs pour faire place au nou-
 vel édifice. Les Augures prirent le
 parti de consulter chaque divinité l'u-
 ne après l'autre, & de ne point tou-
 cher à leurs autels qu'ils n'eussent eu
 leur consentement. Les dieux consul-
 tés consentirent tous que leurs autels
 fussent portés autre part : il n'y eut
 que le dieu Terme & la déesse de la
 jeunesse qui ne purent être fléchis par
 les prières des Augures, & qui refu-
 sèrent de céder la place. Les Augures
 conjecturèrent de là que les bornes
 de la ville & de l'Empire se soutien-
 droient à jamais, & que Rome conser-
 veroit une jeunesse toujours fleurissan-

*Dionys.
 lib. 3. 2.
 202.
 Liv. lib.
 1. 6. 55.*

te & une vigueur toujours nouvelle. Les deux divinités eurent place dans l'enceinte du temple. Denys d'Halicarnasse place cet événement sous Tarquin l'ancien, & Tite-Live sous Tarquin le Superbe.

Dionys. Tandis qu'on creusoit bien avant
lib. 4. p. en terre pour jetter les fondemens de
257. ce superbe édifice, il parut un autre
Liv. cap. prodige fort étonnant. On trouva la
55. tête d'un homme, aussi fraîche que si elle venoit d'être coupée, & teinte d'un sang vermeil. Tarquin, surpris de cette aventure, fit cesser le travail pour consulter les devins. Le plus habile d'entre eux, il étoit Etrusque, après avoir consulté les Augures, fit cette réponse aux Députés: *Romains, raporteZ à vos citoyens, que la volonté des destins est que le lieu où l'on a trouvé une tête, soit un jour la Capitale de l'Italie.* Depuis ce tems-là, le coteau, appelé premièrement le mont de Saturne, ensuite le mont Tarpeïen, fut nommé le Capitole, du mot Latin *caput.*, qui signifie tête.

Tarquin, animé d'un nouveau zèle par cette réponse, reprit l'ouvrage, & l'avança considérablement: mais il
 ne

ne put l'achever entièrement , parce qu'il fut chassé de Rome dans le tems qu'il travailloit à le conduire à sa fin. Le Temple ne reçut sa dernière forme que la troisième année du gouvernement Consulaire. Il fut bâti sur la cime de la montagne. Il avoit deux cens piés de long, sur presque autant de largeur. On en peut juger, dit Denys d'Halicarnasse, par celui qui fut bâti du tems de nos pères sur les fondemens du premier après que celui-ci eut été consumé par le feu, & qui ne diffère de l'ancien que par la richesse & la magnificence de ses ornemens. Bien que l'enceinte du lieu fût principalement consacrée à Jupiter, elle renfermoit pourtant deux autres temples ou chapelles, sous le même toit & la même couverture. L'une de ces chapelles étoit consacrée à Junon, & l'autre à Minerve : au milieu étoit celle de Jupiter. La façade du Capitole, dit Denys d'Halicarnasse en parlant de celui qui avoit été rebâti, est exposée au midi, & tournée vers la grande place de Rome. Un péristyle régne tout autour. Du côté de la grande façade il y a trois rangs de colonnes :
les

les faces latérales n'en ont que deux. On monte à ce temple par un degré de cent marches très-larges, qui mettent une distance considérable de l'une à l'autre.

On doit être étonné, en considérant un édifice aussi superbe qu'étoit le Capitole bâti par Tarquin, de voir déjà tant de magnificence & tant de goût pour l'Architecture dans une ville qui n'étoit pas fort ancienne, & qui avoit été presque toujours occupée de guerres. Il semble que Rome, à en juger par la grandeur de ses projets & de ses entreprises, se sentoît dès lors comme destinée à être la capitale & la maîtresse du Monde. On verra en effet, en examinant avec attention ses démarches & sa politique tant en guerre qu'en paix, que tout sembloit tendre à ce but, non certainement par une connoissance de l'avenir, d'où l'auroit-elle tirée? mais par une espèce d'instinct & de pressentiment secret, ou, pour parler plus juste, par une prudence supérieure, que lui inspiroit, sans qu'elle le sût, celui qui est le souverain Arbitre des Etats & des Empires, & qui, pour l'exécution

tion de ses desseins particuliers , dirigeoit tous ses pas , & lui fesoit prendre en chaque occasion les moïens les plus propres à affermir & à accroître sa puissance.

Il est remarquable que tous les Historiens profanes attribuent généralement la grandeur & la puissance des Romains à une protection divine déclarée en leur faveur d'une manière éclatante & singulière. Est-il naturel , en effet , que sept Rois de suite , de patries & de familles différentes , & souvent de caractères tout opposés , s'appliquent constamment à suivre les mêmes vûes de politique , & les mêmes principes de gouvernement ? il en faut pourtant excepter le dernier Tarquin en plusieurs points. Où trouve-t-on un exemple d'une semblable uniformité dans quelque histoire que ce soit ? L'expérience de tous les siècles & de toutes les nations n'apprend-elle pas que le successeur se plait à défaire ce que son prédécesseur a établi , & que chaque Prince a ses idées , ses manières , ses phantasies ? Au lieu qu'à Rome nous voions un plan suivi, que les divers établissemens des Rois, qui ten-

tendent tous à un même but , ne font qu'affermir & perfectionner.

Ce n'est pas qu'en plusieurs choses il n'y eût du petit & du foible dans le gouvernement Romain , comme dans la dépendance servile où l'on étoit des Aruspices & des Augures , la crédulité aveugle pour les oracles les plus obscurs , pour les présages , les rencontres fortuites , les songes , les Livres des Sibylles dont je vais parler , & mille autres puérilités semblables. Mais tout cela n'empéchoit point que le gros des affaires de l'Etat ne fût conduit avec une prudence extraordinaire.

Livres
Sibyl-
lins.

C'est sous ce règne que les Livres Sibyllins furent apportés à Rome. Une femme inconnue & étrangère vint trouver le Roi , & s'offrit à lui vendre neuf Volumes des Oracles des Sibylles. Tarquin refusant d'en donner l'argent qu'elle demandoit , elle en brula trois , & revint quelque tems après présenter les six autres au même prix qu'elle avoit voulu vendre les neuf. On la traita d'insensée , & sa proposition fut rejetée avec mépris & insulte. Elle en brula encore trois , & paroissant de nouveau devant le Roi , elle l'avertit qu'el-

Dionys.
lib. 4. p.
259.260.

qu'elle alloit jeter au feu les trois derniers, si on ne lui donnoit la somme qu'elle avoit d'abord demandée. Tarquin, surpris de la fermeté de cette femme, fit appeller les Augures, qui répondirent qu'il ne pouvoit acheter trop cher ce qui restoit de ces Livres. La femme sur le champ en reçut le prix, recommanda qu'on en prît grand soin, & disparut à l'heure même.

Tout ceci a bien l'air d'un tour inventé par Tarquin même, pour en imposer au peuple, & pour faire trouver dans les Livres des Sibylles tout ce qu'il plairoit au gouvernement, comme dans la suite on en a plusieurs exemples. Quoi qu'il en soit, le Roi confia la garde de ce nouveau Trésor à deux personnes qu'il choisit parmi la Noblesse, & il établit sous leurs ordres deux Officiers publics pour veiller à sa conservation. Mais, après que Rome se fut délivrée de ses Rois, la République prit un soin plus particulier de ces Livres mystérieux. Elle les fit enfermer dans un coffre de pierre, qui fut déposé sous une des voutes du Capitole, & confié à la garde d'Officiers nommés pour cette fonction. Pendant

un

un assez longtems ils ne furent que deux. L'an 387 de Rome ils furent augmentés jusqu'au nombre de dix, où ils demeurèrent fixés jusqu'à Sylla, qui voulut qu'il y en eût quinze. C'étoient les personnes les plus considérables de la Noblesse, qui étoient exemts pour cette raison de tous emplois onéreux. On consultoit ces Livres par l'ordre du Sénat, toutes les fois qu'il s'élevoit des séditions dans la République, ou qu'on avoit fait quelque perte considérable à la guerre, ou qu'il survenoit quelque peste ou autre maladie contagieuse, ou qu'il arrivoit des prodiges qui sembloient annoncer quelque grand malheur. Dans l'incendie du Capitole, arrivé pendant les guerres de Marius & de Sylla, les Livres Sibyllins périrent avec le temple où on les gardoit. Cette perte fut regardée comme une des plus grandes que la République pût faire, & l'on envoya dans toutes les provinces de l'Empire, & chez les Rois voisins & alliés, pour chercher & ramasser tout ce qu'on pourroit trouver d'Oracles des Sibylles. On en fit un recueil pour y avoir recours, comme auparavant, dans les besoins.

Il n'y a rien de plus obscur ni de plus incertain , que tout ce que l'on raconte des Sibylles. On appelloit ainsi des femmes qui prétendoient être inspirées de Dieu , & prédire l'avenir. On ne sait ni le tems où elles ont commencé de paroître , ni leur nombre. Varron en comptoit dix : dont les plus célèbres sont, celles de Delphes ; d'Erythrée ; de Cumes en Æolide , *Cumæa* ; de Cumes en Italie , *Cumana*. On conjecture que c'est cette dernière qui présenta à Tarquin un Recueil des prédictions de plusieurs Sibylles. Les sentimens des Pères à leur sujet sont partagés. Le plus grand nombre les ont cru inspirées du démon ; quelques-uns de Dieu même , en récompense de leur virginité. Ce dernier sentiment a peu de vraisemblance. On ne doute plus que les huit Livres des Sibylles qui nous restent ne soient supposés. Le profond secret dans lequel on renfermoit & les Livres des Sibylles, & tout ce qui y avoit rapport, donnoit moien à ceux qui en avoient la garde , de supposer telles prédictions qu'il leur plaisoit. Nous avons vû que ceux qui s'opposoient au rétablisse-

Hist. anti-
cienne,
tom. X.
pag. 293.

ment de Ptolémée Aulète sur le trône d'Egypte, avoient fabriqué à leur phantaisie un Oracle de la Sibylle qui lui étoit manifestement opposé. César, dans la passion qu'il avoit de se faire nommer Roi, fit courir le bruit parmi le peuple qu'il étoit expressément porté par les Livres des Sibylles, *Que le Roiaume des Parthes seroit conquis par les Romains quand ils y porteroient la guerre sous la conduite d'un Roi : mais qu'autrement ils n'y entreroient jamais.* Ces Livres des Sibylles étoient ainsi un des mystères du gouvernement, dont se servoient ceux qui en étoient les maîtres pour mener le peuple par une fausse apparence de religion. Je reviens à Tarquin.

Brutus accom- Un prodige survenu dans le palais
pagne vers le tems dont nous parlons, (c'é-
les deux toit un serpent qui sortit tout d'un
Princes coup d'une colonne de bois) donna
à Del- de l'inquiétude au Roi, & l'obligea
phes. d'envoyer exprès à Delphes consulter
Caracté- l'Oracle à ce sujet. Il crut ne devoir
re de ce l'Oracle à ce sujet. Il crut ne devoir
Romain. confier cette commission qu'à ses deux
Dionys. fils Titus & Aruns. Ils demandèrent
lib. 4. p. que Brutus leur cousin fût aussi du
264. 265. voyage avec eux. Comme celui-ci se-
liv. lib. voia
cap. 56.

ra bien-tôt un grand personnage dans notre histoire, il est nécessaire de le faire connoître.

Brutus eut pour père M. Junius, qui tiroit son origine d'un des compagnons d'Enée, & qu'un mérite singulier fesoit distinguer parmi les Romains. Sa mère s'appelloit Tarquinie, fille du Roi Tarquin l'Ancien. Il reçut une éducation heureuse, qui forma ses mœurs au génie de la nation. Il étoit né avec beaucoup d'esprit, & de grands talens pour tous les beaux arts. Mais voiant que Tarquin avoit fait mourir plusieurs des plus considérables citoyens de Rome pour s'emparer de leurs dépouilles, entr'autres son père Junius & son frère aîné, il se résolut de ne rien laisser ni dans sa personne, ni dans ses biens, qui pût réveiller la crainte ou l'avarice du Prince, & de chercher dans le mépris une sûreté, qu'il ne pouvoit pas attendre de la justice & des loix. Il contre-

Tom. I.

O

fit

a Neque in animo suo quicquam regi timendum, neque in fortuna concupiscendum relinquere itaque; contem-

ptu tutus esse, ubi in jure parum præsidii esset. Ergo ex industria factus ad imitationem Italici, cum se suaque

fit donc le stupide & l'insensé , en prit tous les airs & toutes les manières , se laissa dépouiller de ses biens sans murmurer , & devint le jouet de la Cour ; ce qui lui fit donner le surnom de Brutus comme à un imbécille. Il le reçut avec joie , afin de cacher sous l'opprobre de ce nom le Libérateur du peuple Romain, qu'il n'étoit pas encore tems de faire paroître.

Les deux Princes menèrent avec eux Brutus à Delphes , moins pour leur tenir compagnie , que pour les divertir dans le chemin par ses folies & ses extravagances. Quand ils furent arrivés , ils firent leurs présens à Apollon , & ils plaisantèrent fort sur Brutus , qui n'offrit qu'un bâton. C'étoit une canne qu'il avoit fait percer secrètement , & dans laquelle étoit enfermée une baguette d'or, image énigmatique de son caractère & de son esprit. Quand les enfans de Tarquin se furent acquités de leur commission, & qu'ils eurent reçu la réponse sur le sujet de leur Ambassade, la curiosité

prædæ esse regi fineret,	nis liberator ille popu-
Bruti quoque haud ab-	li Romani animus la-
nuvit cognomen, ut sub	tens, opperiretur tem-
pejus obtentu cognomi-	pore sua. Liv.

les prit de savoir qui d'entr'eux étoit destiné à régner. *Celui*, répondit l'Oracle, *qui baisera le premier sa mère*. Les Tarquins convinrent de tenir la chose fort secrète, afin d'empêcher que leur frere Sextus qui étoit demeuré à Rome n'en fût informé, & de lui donner par là l'exclusion ; & ils résolurent de tirer au sort qui d'entr'eux baiseroit le premier leur mère à leur arrivée à Rome. Notre stupide parut, par l'événement, avoir mieux entendu cet Oracle, & s'étant laissé tomber baisa la terre, persuadé qu'elle est la mère commune de tous les hommes. Quand ils revinrent à Rome, ils trouvèrent la guerre engagée contre les Rutules.

Tarquin forma le siège d'Ardée, capitale du pays des Rutules, située à trois milles de la mer, & à vingt milles de Rome, sous prétexte qu'elle avoit donné retraite aux Romains qu'il avoit exilés, & qu'elle travailloit à leur rétablissement ; mais en effet parce que c'étoit la ville la plus opulente du Latium, & qu'il vouloit en enlever les richesses, dont il avoit un extrême besoin pour fournir aux dépenses extraordinaires où ses bâtimens

Siège

d'Ardée.

Liv. lib.

1. cap.

56-60.

Dionys.

lib. 4. pag.

261-277.

316 REGNE DE TARQUIN LE SUP.

l'avoient engagé. Le Roi trouva plus de résistance qu'il n'avoit cru, & l'attaque, qui d'abord avoit été fort vive, se rallentit peu à peu. Pendant le loisir d'un siège qui duroit déjà depuis assez de tems, & que Tarquin ne pouvoit plus avec beaucoup de vigueur, les Princes ses fils passoient le tems en festins & en divertissemens. Ardée n'étoit éloignée de Rome que de six ou sept lieues.

Mort
de Lu-
crèce,
qui don-
ne occa-
sion à
l'expul-
sion des
Rois.

Un jour qu'ils étoient à souper chez Sextus Tarquin avec Collatin mari de Lucrèce, la conversation tomba sur le mérite de leurs femmes. Chacun donnoit à la sienne les plus grands éloges. *A quoi bon tant de discours, dit Collatin? Vous pouvez dans peu de tems, si vous le voulez, vous convaincre par vos propres yeux combien Lucrèce l'emporte sur toutes les autres. Nous sommes jeunes: montons à cheval, & allons les surprendre. Rien de plus sûr pour décider notre dispute que l'état où nous les trouverons dans un tems, où très-certainement elles ne nous attendent point. Ils étoient un peu échaufés par le vin. Allons, partons, s'écrient-ils tous ensemble. Ils montent à cheval, & bien-tôt*

tôt ils arrivent à Rome , où ils trouvent les Princesses , femmes des jeunes Tarquins , en grande compagnie dans le plaisir & la bonne chere. De là ils vont droit à Collatie , où ils virent Lucrece dans une situation bien différente. Enfermée avec ses femmes, elle travailloit à des ouvrages de laine dans le secret de sa maison. D'un consentement unanime on lui adjugea la victoire. Elle reçut ses hôtes avec toute la politesse & l'honnêteté possible.

La vertu de Lucrece , qui devoit imprimer le respect , fut précisément ce qui fit naître dans le cœur de Sextus Tarquin , Prince corrompu à l'excès , une passion violente & détestable. Peu de jours après il revint à Collatie. Et après avoir inutilement employé toutes sortes de voies pour la séduire, enfin il lui déclare, que non seulement il l'égorgera elle-même, mais que pour lui faire perdre la réputation avec la vie , il tuera ensuite un esclave qu'il mettra à côté d'elle dans son lit. La constance de Lucrece, qui avoit été à

O 3

Quo terrore cum
vicisset obstinatam
pudicitiam velut victrix
libido , profectus inde

Tarquinius ferox , ex
pugnato decore mu-
liebri. Liv.

l'épreuve de la crainte de la mort, ne put tenir contre celle de l'infamie. Le jeune Prince, aiant satisfait sa passion, retourna chez lui comme en triomphe.

Le lendemain Lucrece, accablée de douleur & de desespoir, envoya dès le matin prier son père & son mari de la venir trouver, & d'amener avec eux chacun un ami fidèle : qu'il n'y avoit point de tems à perdre. Ils accoururent, accompagnés l'un de Valère, (c'est celui qui est devenu dans la suite si célèbre sous le nom de Publiola) & l'autre de Brutus. Dès ^a qu'elle les vit entrer, elle ne put retenir ses larmes : & lorsque son mari lui demanda si tout alloit bien : *Il s'en faut de beaucoup*, dit-elle. *Car quel bien reste-t-il à une femme, après qu'elle a perdu l'honneur ? Oui, Collatin, un téméraire a souillé votre lit. Au reste, il n'y a que mon corps de criminel, mon cœur est inno-*

a Adventu suorum lacrymæ abortæ; quærentique viro, Satin' salva? Minimè, inquit. Quid enim salvi est mulieri amissa pudicitia?

Vestigia viri alieni, Collatine, in lecto sunt tuo. Ceterum, corpus est tantum violatum: animus insons: mors testis erit. Sed date dexteras fidemque.

innocent : ma mort en fera la preuve. Promettez-moi seulement que vous ne laisserez pas l'adultère jouir impunément de son crime. C'est Sextus Tarquin, qui la nuit précédente, hôte perfide, ou plutôt cruel ennemi, m'a fait violence, & a emporté d'ici une joie funeste pour moi ; mais, si vous êtes gens de courage, plus funeste encore pour lui. Tous à lui promirent de la venger, & tâchèrent en même tems de la consoler, en lui représentant que „ l'ame seule péchoit, „ non le corps ; & qu'il n'y avoit point „ de faute, où il n'y avoit point de „ consentement. Ce que mérite Sextus, reprit Lucrèce, je vous en laisse les fruges : mais pour moi, quoique je me déclare innocente du crime, je ne m'exempte pas du supplice. Nulle impudique ne s'autorisera de l'exemple de Lucrèce, pour survivre à son deshonneur. En même tems elle s'enfonce dans le sein un poignard

O 4 qu'el-

que, *haud impune adultero fore. Sextus est Tarquinius, qui hostis pro hoste priore nocte vi armatus, mihi sibi-que, si vos viri estis, jesisserum hinc abstulit gaudium.* Liv.

a Dant ordine omnes fidem : consolantur te-gram animi, avertendo noxam ab coacta in auctorem delicti. Mentem peccare, non corpus : & unde consilium abfuerit, culpam abesse.

qu'elle avoit caché sous sa robe. Son père & son mari jettent un grand cri. Mais Brutus, sans perdre le tems à répandre des larmes inutiles, tire du sein de Lucrèce le poignard tout sanglant, & le tenant élevé: *Je jure, dit-il, par ce sang si pur & si chaste avant l'outrage de Tarquin, & je vous en prends à témoin, grands dieux, que le fer & le feu à la main j'en poursuivrai la vengeance sur le Tyran, sur sa femme, sur toute sa race criminelle; & que je ne souffrirai point que personne désormais régné dans Rome.* Il présente ensuite le poignard à Collatin, à Lucrétius, & à Valère, qui étoient tout surpris de trouver dans Brutus une présence d'esprit & une élévation de courage si différentes de ce qu'ils avoient vû en lui jusqu'alors. Tous firent le même serment.

Ce serment fut comme le signal d'un soulèvement général. La vûe du corps de Lucrèce porté encore tout sanglant dans la place de Collatie, cause une douleur universelle, & jette

abesse. Vos, inquit, videritis quid illi debeatur: ego me, etsi peccato absolvo, supplicio non

libero: nec ulla deinde impudica Lucretiæ exemplo vivet. Ibid.

dans les esprits un vif desir de vengeance. La Jeunesse aussitôt prend les armes. Brutus, après avoir posé des gardes aux portes de la ville, pour empêcher que Tarquin ne fût instruit de ce qui s'y étoit passé, marche vers Rome avec cette Jeunesse. Cette troupe de gens armés causa d'abord un grand tumulte & une grande allarme dans la ville : mais quand on vit à leur tête les citoyens les plus considérables & les plus estimés, les esprits se rassurèrent. Le Héraut convoque aussitôt le peuple à l'assemblée sur l'ordre de Brutus, à qui sa charge de Capitaine des * Gardes donnoit ce pouvoir. Il tint au peuple un discours qui n'avoit plus rien de cet air de stupidité qu'il avoit affecté jusques-là. „ Il ra-
 „ conta tout ce qui s'étoit passé à Col-
 „ latie, le crime de Sextus Tarquin, le
 „ triste sort de la chaste Lucrece, sa fin
 „ tragique, la douleur inconsolable
 „ d'un père, moins touché de la mort
 „ de sa fille, que de ce qui en avoit été
 „ la cause. Il rappella ensuite le sou-
 „ venir des crimes de Tarquin même :
 „ son avarice, sa fierté, ses cruautés,
 „ le traitement indigne qu'il avoit
 O. 5 „ fait

* Tribu-
 nus
 Cele-
 rum

322 REGNE DE TARQUIN LE SUP.

„ fait souffrir aux citoyens en les em-
„ ploiant à les bâtimens comme des
„ manœuvres & des esclaves ; enfin,
„ remontant encore plus haut, il rap-
„ pella le meurtre horrible du Roi
„ Servius, la barbare impiété de Tullia
„ qui avoit fait passer les chevaux sur
„ le corps de son père, les exécutions
„ publiques de tout le peuple qui in-
„ voquoit contre elle les Furies ven-
„ gereuses du crime & de l'ingratitude
„ des enfans dénaturés. “ Toute l'as-
semblée applaudit à ce discours , &
ordonna sur le champ que Tarquin,
sa femme , & ses enfans seroient prof-
crits à jamais.

Brutus , sans perdre de tems, mar-
che vers Ardée avec une troupe assez
nombreuse de jeunes gens pleins de
courage & d'ardeur , pour soulever
aussi l'armée contre le Roi. Il laissa
pour commander dans la ville Lucré-
tius , que Tarquin lui-même en avoit
nommé Préfet ou Gouverneur. Dans
ce tumulte , Tullia se sauva du palais,
poursuivie, par tout où elle passoit, par
les cris & les imprécations du peuple.
Le Roi , sur l'avis qu'il reçut dans le
camp de ce qui se passoit à Rome,
par-

partit promptement pour arrêter & étouffer la sédition dans sa naissance. Brutus, qui en fut averti, se détourna du chemin, pour ne le pas rencontrer. Ils arrivèrent tous deux presque en même tems, Brutus à Ardée, Tarquin à Rome. Celui-ci en trouva les portes fermées, & on lui signifia le Decret de son exil. Le camp reçut avec joie son Libérateur, & les enfans du Roi en furent chassés. Deux suivirent leur père en exil à Céré chez les Etrusques. Sextus Tarquin se retira à Gabies où il s'étoit établi.

Les Romains conclurent une trêve de quinze ans avec les habitans de la ville d'Ardée. Les troupes qui en formoient le siège retournèrent à Rome.

La mort tragique de Lucrèce, qui a donné lieu à cette grande révolution, a été louée & vantée par le paganisme, comme le dernier & le plus noble effort de l'héroïsme. L'Evangile n'en juge pas ainsi : c'est un meurtre injuste, même selon les principes de Lucrèce, puisqu'elle punit de mort une innocente, du

moins reconnue de sa part pour telle. Elle ignoroit que nous ne sommes pas maîtres de notre vie , & qu'il n'y a que celui de qui nous la tenons qui ait droit d'en disposer.

De Civit. Dei
lib. 1. c.
19.

Saint Augustin, qui examine avec soin dans les Livres de la Cité de Dieu ce qu'il faut penser de la mort de Lucrèce , ne la regarde point comme une action de courage , partie d'un véritable amour de la chasteté , mais comme une foiblesse d'une femme trop sensible à la gloire & à la réputation humaine , & qui dans la crainte de paroître aux yeux des hommes complice d'une violence qu'elle détestoit , & d'un crime qui lui étoit tout-à-fait étranger , en commet un véritable sur elle-même volontairement & de propos délibéré.

Mais ce que nous ne pouvons trop admirer dans cette Dame Romaine , c'est l'horreur qu'elle a de l'adultère , qu'elle regarde comme un crime si affreux ,

<p>a Non est pudicitia caritas, sed pudoris infirmitas . . . Romana mulier laudis avida, nihil verita est, ne pu-</p>	<p>taretur, quod violentum est passa cum viveret, libenter passa si viveret.</p>
---	--

affreux , si détestable , qu'elle n'en peut soutenir l'idée. Tel étoit le jugement qu'en portoient les payens mêmes. Qu'il nous fuffise de citer ici l'exemple de deux Princes idolatres, qui ^{Gen. XX. 9. XXVL 10.} portoient tous deux le même nom, & que nous voions dans l'histoire de la Genèse saisis de fraieur & de tremblement à la vûe du danger qu'ils avoient couru de commettre un adultère par ignorance. Ils reconnoissent qu'un péché si énorme auroit attiré sur eux & sur tout leur Roiaume la malediction du ciel : *Quid peccavimus in te*, dit Abimélech à Abraham, *quia induxisti super me & super regnum meum peccatum grande ?*

Lucius Tarquin le Superbe avoit régné vingt-cinq ans. La durée du règne des sept Rois, depuis la fondation de la ville jusqu'à sa délivrance, fut de deux-cens quarante-quatre ans.

Quand on compare le règne de Tarquin le Superbe avec celui de Numa Pompilius, quelle différence on trouve entre les bons & les mauvais Princes ! Ils ont également dans une main l'épée, & dans une autre les graces : mais ils n'en font pas le même usage.

Les

Les mauvais Princes semblent mettre toute leur puissance & toute leur grandeur à gouverner les peuples avec hauteur & fierté, à les tenir dans le respect & dans la dépendance par la terreur, & à leur montrer continuellement une autorité menaçante, formidable, & prête à punir quiconque oseroit lui résister. La disposition des bons Princes au contraire est d'être préparés à faire du bien à tout le monde, à n'user de leur autorité que pour le bien public, à n'être puissans que pour obliger, à ne donner d'autres bornes à leur libéralité & à leur magnificence que celles de leur pouvoir & de la justice, en un mot à se croire principalement les images de la Divinité en régnant sur les cœurs de leurs sujets.

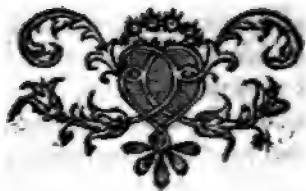
Etat de Rome. Les Auteurs Romains ont regardé comme l'enfance de Rome le tems qui s'est passé entre la fondation & l'expulsion de Tarquin. „ Et à le bien „ prendre, “ dit Laurent Echard dans son Histoire Romaine, „ on ne peut „ guères en parler autrement, lorsqu'on fait réflexion, que durant „ deux cens quarante-quatre ans que „ la

„ la Roiauté s'y est maintenue, cet
 „ Etat, déjà si vanté, n'avoit en toute
 „ son étendue que quarante milles en
 „ longueur, & trente en largeur; ce
 „ qui formoit un territoire peu diffé-
 „ rent de ce qu'est aujourd'hui celui
 „ de la République de Lucques, ou la
 „ quatrième partie des Duchés de Mo-
 „ déne, de Parme, ou de Mantoue.

Il est vrai qu'à ne juger de Rome
 que par l'étendue des pays qu'elle a
 conquis jusqu'ici, on n'en peut pas
 concevoir une grande idée. Mais Athé-
 nes, Lacédémone, Corinthe, Tyr,
 avoient-elles plus de terrain? Ce qu'il
 faut considérer dans cet Etat encore
 foible & presque naissant, c'est l'éten-
 due & la justesse des vues que l'on y
 voit régner; c'est la prévoyance pour
 l'avenir; c'est ce courage intrépide
 dans les combats, cette modération
 dans la victoire, cette fermeté d'ame
 dans les événemens les plus capables
 d'ébranler la constance; c'est cette
 estime & cet amour de la simplicité,
 de la frugalité, de la pauvreté même;
 c'est ce vif desir de la gloire qui fait
 mépriser aux Romains les plus grands
 dangers, & les plus dures fatigues;
 c'est

328 REGNE DE TARQUIN LE SUP.

c'est cette maturité de sagesse & de prudence qui domine d'une manière si admirable dans les délibérations du Sénat ; en un mot , c'est cet esprit de gouvernement, ces règles de conduite, ces principes de politique, établis fortement sous les Rois, qui subsisteront dans toute la suite de la République , & qui lui ouvriront une voie à la conquête de l'univers.





LIVRE SECOND.



AVANT-PROPOS.



N CHANGEMENT de Réflexions sur
 scène va desormais nous le diffé-
 présenter le Peuple Ro- rent ca-
 main jouissant de la liber- ractère
 té; &, sous un nouveau des Rois.
 gouvernement, l'empire des Loix plus *Liv. lib.*
 puissant que celui des hommes. La du- *2. cap. 1.*
 reté du dernier règne servit beaucoup *Imperia*
 à faire sentir toute la douceur de cette *legum*
 liberté naissante. On peut dire que *poten-*
 tous les Rois, avant Tarquin le Super- *tiora*
 be, y avoient en quelque sorte prépa- *quàm*
 ré les voies, & en avoient comme jet- *homi-*
 té les premiers fondemens. Leur auto- *num.*
 rité, tempérée par celle du Sénat &
 du Peuple, loin de dégénérer en un
 pouvoir arbitraire & despotique, con-
 serva

serva toujours un caractère de bonté ; d'équité, de justice, qui avoit quelque chose de populaire. La diversité d'humeur & de génie qui les distingua tous, & qui leur inspira des dispositions toutes différentes, étoit absolument nécessaire pour établir & pour affermir un Etat naissant, qui ne pouvoit pas tout d'un coup prendre une forme stable & permanente. Le premier de ces Rois, conquérant par inclination & par nécessité, ne songea qu'à former un peuple de soldats. Son Successeur, porté naturellement à la paix, s'appliqua à adoucir & à humaniser par de sages loix & par un culte religieux de la Divinité les mœurs encore dures & féroces de ces premiers Romains. Quelques-uns, par un heureux mélange de ces deux caractères, guerriers en même tems & pacifiques, firent marcher de compagnie les établissemens & les vûes que les deux premiers Rois sembloient s'être partagés. Enfin l'on vit, dans les derniers tems, sous Servius Tullius, se former un nouveau plan de gouvernement, qui fixa les droits & les privilèges de chaque corps de l'Etat, & qui

qui dura autant que la République, tant les maximes en parurent concertées avec sagesse & maturité.

Tarquin le Superbe n'avoit d'autre droit pour régner que la force. Il n'étoit monté sur le trône qu'en foulant aux piés tous les droits de l'humanité, & toutes les loix de l'Etat. Brutus mérita donc beaucoup de gloire en chassant du trône un usurpateur, qui usoit tyranniquement d'une puissance injustement acquise. Mais on convient que s'il s'étoit trouvé sous quelque'un des premiers Rois, & que par un zèle prématuré pour la liberté il eût entrepris de lui arracher le sceptre, outre l'injustice de l'entreprise, il auroit rendu un fort mauvais service au public. Que seroit-il arrivé en effet, si cette multitude de Pâtres & de gens ramassés, qui, par l'attrait de la liberté ou de l'impunité, étoit venue chercher à Rome un asyle, sans être retenue par la crainte d'une autorité souveraine, se fût vûe exposée aux orages qu'excitèrent dans la suite les Tribuns? Que n'auroit-on point eu à craindre, si, dans une ville encore étrangère en quelque sorte à l'égard de

de cette multitude, elle eût eu à entreprendre & à soutenir des querelles très-vives contre les Sénateurs, avant que l'attachement pour une femme & des enfans, la tendresse pour le lien même qu'on habite qui ne vient que par succession de tems, & plus que cela encore de sages loix cimentées par un intérêt commun & fortifiées par une longue habitude, eussent serré les nœuds d'une étroite union entre les citoyens? La ^a discorde sans doute auroit dissipé & ruiné la puissance de cet Etat encore foible & vacillant; au lieu qu'à l'ombre d'un gouvernement monarchique, mais modéré, elle parvint peu à peu & par des accroissemens insensibles à un point de maturité & de force capable de faire un bon usage de la liberté, & d'en supporter avec avantage tout le poids.

En effet, comme le remarque Cicéron, quand ^b on considère d'un même

^a Dissipatæ res, nondum adultæ, discordiæ forent: quas fovit tranquillæ moderatio imperii, eoque nutriendo perduxit, ut bonam frugem libertatis ma-

me
turis jam viribus ferre possent.

^b Cum à primo urbis ortu, regis institutis, partim etiam legibus, auspiciis, ceremoniæ, comitiis, provocatio-

nes,

me coup d'œil les sages établissemens & les Loix salutaires émanées de la puissance roiale : les auspices, les cérémonies de religion, l'ordre des Assemblées, le pouvoir du Peuple déjà reconnu & respecté, l'auguste Compagnie du Sénat regardée comme le Conseil de la Nation, la discipline militaire & le courage guerrier portés à un point qui surprend & qui étonne, toutes les parties de la République paroissent dans un état de consistance qui ne laisse presque rien, ce semble, à desirer. Cependant cette même République, quand elle eut secoué le joug de la domination des Rois, & qu'elle se fut mise en liberté, parut encore toute autre : & par un progrès rapide s'éleva en tout genre à une perfection & à une excellence qu'on a peine à concevoir.

<p>nes, patrum consilium, equitum peditumque descriptio, tota res militaris divinitus esset constituta ; tum progressio admirabilis in-</p>	<p>credibilisque cursus ad omnem excellentiam factus est, dominatu regio republicâ liberata. <i>Tusc. Quæst. lib. 4. n. 1.</i></p>
---	--



CHAPITRE PREMIER.

CE CHAPITRE renferme l'histoire de la République Romaine depuis l'établissement des Consuls jusqu'à la création des Tribuns du Peuple inclusivement, c'est-à-dire depuis l'an de Rome 244 jusqu'à 261, & contient par conséquent l'espace de dix-sept ans.

§. I.

Brutus & Collatin sont nommés Consuls. On jure de ne jamais souffrir de Rois à Rome. On rend le nombre des Sénateurs complet. Les Ambassadeurs de Tarquin demandent qu'on lui restitue ses biens. Cependant ils cabalent dans Rome. Plusieurs jeunes gens de la plus haute Noblesse conspirent de rétablir Tarquin. Leur dessein est découvert. Ils sont condamnés & mis à mort. Triste fermeté de Brutus. Les biens de Tarquin sont abandonnés au pillage. Collatin devenu suspect, abdique le Consulat. Valère lui est substitué. Examen

men de la conduite de Brutus qui fait mourir ses fils.

QUAND Tarquin, & la Roiauté Brutus avec lui, eurent été bannis de Rome, ^{& Collatin} il s'agit d'y établir un nouveau gouvernement. Après quelques difficultés, ^{latin} tous les suffrages se réunirent pour ^{font} créer à la place des Rois deux Consuls. ^{nommés} ^{Consuls.} ^{An. R.} ^{244.} ^{Av. J. C.} ^{508.} suls dont l'autorité seroit annuelle, conformément au plan qu'on en trou- ^{Dionys.} ^{Halic.} va tracé dans les Mémoires de Servius Tullius. On laissa au Peuple le droit ^{lib. 5. p.} de les élire : mais il ne les pouvoit ^{277. 278.} prendre qu'entre les Patriciens. Ces ^{Liv. lib.} ^{2. cap. 1.} Magistrats eurent quelque tems par ^{2.} les institutions un pouvoir presque ^{Plut. in} égal à celui des Rois. Ils étoient les ^{Poplic. p.} ^{97. 98.} Chefs du Sénat & du Peuple, & toute autre Magistrature leur étoit subordonnée. Ils avoient l'administration générale & particulière de la justice, & celle des fonds publics. Ils convoquoient le Sénat, & assembloient le Peuple à leur gré. Ils levoient des armées : ils nommoient les Officiers : ils traitoient avec les Etrangers, & avec leurs Ministres. Le titre modeste de Consuls les avertissoit pourtant qu'ils

qu'ils étoient moins les Souverains de la République, que ses Conseillers, & qu'ils ne devoient avoir pour objet que sa conservation & sa gloire.

AN. R. Le peuple Romain, assemblé par
244. Centuries, nomma pour Consuls L.

AV. J. C. Junius Brutus & L. Tarquinius Colla-
508. tinus. Valère, qui avoit le plus con-

tribué après Brutus à l'établissement de la liberté, comptoit de lui être donné pour Collègue dans le Consulat. Frustré de son espérance, & fort mécontent, il se retira du Sénat, ne parut plus dans la place publique, & renonça absolument au soin des affaires d'État. Sa retraite causa beaucoup de douleur au Peuple, & lui fit craindre qu'il ne se réconciliât avec les Tarquins. On lui avoit préféré Collatin mari de Lucrece, non qu'on lui crût plus de mérite, mais parce qu'on le regardoit comme intéressé personnellement à la vengeance de l'outrage qu'elle avoit reçu, & comme devant être par cette raison l'ennemi le plus irréconciliable de la Maison Roiale. Valère ne lui cédoit en rien par cet endroit, & il en donna bien-tôt des preuves. Quand Brutus voulut lier le
Sénat

Sénat par un serment contre les Rois AN. R.
 & la Roiauté, & qu'il eut assigné un 244.
 jour pour la prestation de ce serment, Av. J. C.
 Valère descendit dans la place avec 508.
 un visage gai, & jura le premier qu'il
 n'écouterait jamais aucune propo-
 sition de Tarquin, & qu'il lui ferait
 une guerre immortelle pour la défen-
 se de la liberté : ce qui fit grand plai-
 sir au Sénat, & donna courage aux
 Consuls.

Il paroît, selon Denys d'Halicar-
 nasse, que les premiers Consuls en-
 trèrent en exercice de leur charge
 vers le commencement de Juin, &
 que cette première année du Consu-
 lat fut de seize mois : savoir, les qua-
 tre derniers de l'an 244 de Rome, &
 les douze de 245, jusqu'au mois d'O-
 ctobre, où commençoit ordinaire-
 ment le Consulat dans ces anciens
 tems ; quoique pour lors il n'y eût
 encore rien de bien réglé sur ce sujet.
 Ce ne fut que l'an 599 que les Con-
 suls commencèrent pour la première
 fois à prendre possession du Consulat
 le premier jour de Janvier.

Les Consuls avoient les mêmes mar-
 ques de dignité que les Rois, à l'ex-

AN. R. 244. Av. J. C. 568. ception de la couronne d'or & du sceptre; savoir la robe de pourpre, la chaire curule qui étoit d'ivoire, les faisceaux & les haches, avec les douze Licteurs. On craignit que le Peuple ne prît ombrage de cette nouvelle forme de gouvernement, & qu'il ne s'imaginât qu'au lieu d'un Roi on lui en eût donné deux dans la République, si l'on portoit également devant l'un & l'autre Consul les douze faisceaux surmontés de haches, qui marquoient le pouvoir de vie & de mort qu'ils avoient sur les citoyens. Pour remédier à cet inconvénient, il fut arrêté que l'un des deux Consuls seulement auroit droit aux faisceaux armés de haches, & que les Licteurs qui précéderoient l'autre ne porteroient que des faisceaux sans haches : en sorte néanmoins que, pour éviter tout air de supériorité entre les deux Consuls, ils partageroient chaque mois l'un après l'autre cette marque d'autorité. Brutus en usa d'abord, son Collègue lui ayant cédé cet honneur par considération pour son mérite.

On jure de ne ja-
mais Les Consuls ne se montrèrent pas moins vifs pour conserver & assurer la
liber-

liberté, qu'ils l'avoient été pour l'é-^{AN. R.}
 tablir. Aiant assemblé le Peuple, ils^{244.}
 l'exhortèrent à l'union & à la concor-^{Av. J. C.}
 de, comme au seul moien de salut^{508.}
 dans des conjonctures si difficiles; & ils^{souffrir}
 renouvellèrent & confirmèrent la sen-^{de Rois}
 tence qui condannoit les Tarquins à^{à Rome,}
 un exil perpétuel. Pour donner plus
 de poids & de force à ces engage-
 mens, on y joignit les cérémonies de
 la religion, on célébra des sacrifices,
 & les Consuls s'étant approchés de
 l'autel, jurèrent pour eux, pour leurs
 enfans, & pour toute leur postérité,
 qu'ils ne rappelleroient jamais d'exil ni
 Tarquin, ni ses enfans, ni personne de
 sa famille: que les Romains ne se-
 roient plus jamais gouvernés par des
 Rois, & qu'ils ne souffriroient en au-
 cun tems qu'on prît des mesures pour
 les rétablir. Ainsi on ne se contenta
 pas de proscrire les Rois: la Roiauté
 même fut proscrire. On dévoua aux
 dieux des enfers, & on condanna aux
 plus cruels supplices, ceux qui entre-
 prendroient de remettre sur pié la
 Monarchie. Toute la suite de l'histoire
 fera voir que cette haine, c'est trop
 peu dire, que cette horreur de la Roi-

340 BRUTUS ET COLLATIN CONS.

AN. R. auté devint le caractère dominant des
244. Romains, qui même n'en purent souffrir le nom, lorsque sous les Empereurs
Av. J. C. 588. ils en admirèrent la réalité.

On remplit le vuide du Sénat. Ensuite les Consuls songèrent à rendre complet le Sénat que Tarquin le Superbe avoit pris à tâche de diminuer & d'affoiblir par la multitude de ceux qu'il avoit fait mourir, ou qu'il avoit obligés de s'exiler eux-mêmes pour éviter sa cruauté, & qui avoient fini leur vie hors de Rome. On choisit parmi les principaux, soit du corps des Chevaliers, soit du Peuple même, plus de cent soixante Sénateurs, pour parfaire le nombre de trois-cens; en gardant cette précaution de les élever tous à la dignité de Patriciens, avant que de les faire passer dans le Sénat. Les anciens étoient appelés par le Héraut dans le Sénat sous le nom de *Patres*, & les nouveaux sous celui de *Conscripti*. Dans la suite, tous furent appelés confusément *Patres Conscripti*.

Sacrificateur appelé Roi. Comme il y avoit quelques sacrifices attachés à la personne des Rois, on créa, pour cet effet seulement, un Sacrificateur, qui fut appelé Roi. Mais, afin

BRUTUS ET COLLATIN CONS. 341

afin qu'il ne se prévalût point de ce nom, & qu'il n'oubliât pas que son unique emploi étoit l'observance des cérémonies sacrées, on le soumit à l'autorité du Grand Pontife, & il lui fut défendu d'exercer aucune Magistrature, & de haranguer devant le Peuple. Papirius fut le premier à qui cette charge fut confiée. C'est lui sans doute qui compila toutes les Loix que les Rois de Rome avoient portées jusqu'à son tems. Ce Code prit le nom de Droit Papirien, comme je l'ai observé dans l'Histoire ancienne en parlant des Jurisconsultes.

Am. R.
244.
Av. J. C.
508.

Pompon.
de Orig.
Jurisf.

Pendant que Rome prenoit toutes sortes de précautions pour se maintenir dans la possession de la liberté qu'elle venoit de recouvrer, Tarquin de son côté fesoit tous les efforts possibles pour remonter sur le trône dont on l'avoit chassé. Aiant tenté inutilement d'attirer dans son parti quelques autres peuples, il se réfugia enfin chez les Etrusques, de qui il tiroit son origine. Il leur représenta d'une manière vive & touchante la triste situation où il se trouvoit, réduit à errer à l'avanture avec ses enfans, contraint de

On accorde à Tarquin de faire enlever tous ses effets.
Liv. lib. 2. cap. 3-5.
Dionys. lib. 5. p. 278-288.
Plut. in Poplic. p. 98-100.

AN. R. chercher un asyle & de mendier de la
 244. protection pour se faire rendre justice
 AV. J. C. par ceux qu'il avoit vû ses sujets.
 508. Touchés de son discours qu'il accom-
 pagna de ses larmes , ils se laissèrent
 persuader d'envoyer à Rome des Am-
 bassadeurs en sa faveur. Ils demandé-
 rent d'abord que le Peuple Romain
 voulût bien permettre à Tarquin de
 lui venir rendre compte de sa conduite
 comme à son Juge souverain, de qui il
 reconnoissoit que son sort dépendoit
 absolument. Voiant ensuite que cette
 proposition étoit rejetée avec dédain,
 ils se réduisirent à une demande fort
 simple, & qui paroissoit fort équitable :
 c'étoit que le Peuple Romain rendît
 au Roi les biens qu'il avoit à Rome ,
 afin que dans son malheur il pût vivre
 en paix dans quelque endroit retiré
 sans songer davantage à remonter sur
 le trône. Tarquin avoit ses vûes en fe-
 sant faire cette proposition , & le re-
 couvrement de ses biens étoit ce qui
 le touchoit le moins.

Quand les Ambassadeurs se furent
 retirés , l'affaire fut mise en délibé-
 ration dans le Sénat. Brutus , tou-
 jours ferme dans ses principes , fut
 d'avis

d'avis de n'entrer dans aucun accom- AN. R.
 modement avec le Tyran. Il dit, 244.
AV. J. C.
 „ que lui rendre ses biens, c'étoit lui 508.
 „ mettre entre les mains des armes
 „ pour leur faire la guerre : que les
 „ Tarquins ne se contenteroient ja-
 „ mais d'une vie privée. “ Collatin
 son Collègue , d'un tempéramment
 doux & modéré, fut d'un sentiment
 tout contraire. Il représenta , „ que
 „ ce n'étoit point aux biens du Tyran,
 „ mais à sa personne, qu'il falloit s'en
 „ prendre des calamités qu'on avoit
 „ souffertes. Qu'on avoit deux choses
 „ également à craindre : ou de faire
 „ croire au dehors qu'on eût chassé les
 „ Tarquins pour s'emparer de leurs
 „ richesses, ou de fournir aux Tarquins
 „ mêmes un prétexte de redemander,
 „ les armes à la main, des biens dont
 „ on les auroit dépouillés. Enfin que
 „ leur demande , qui paroissoit juste,
 „ pourroit faire entrer beaucoup de
 „ peuples dans leurs intérêts. “ Le
 Sénat ne pouvant , après plusieurs
 jours de délibération , se déterminer
 à aucun parti , renvoia la décision de
 l'affaire au Peuple assemblé par Cu-
 ries. Les deux Consuls y soutinrent

344 BRUTUS ET COLLATIN CONS.

AN. R. chacun avec force leur avis. Celui de
244. Collatin l'emporta enfin d'une seule
Av. J. C. voix , & il fut décidé qu'on rendroit
508. à Tarquin tous ses biens.

La joie des Ambassadeurs fut grande. Ils écrivirent aussitôt à Tarquin d'envoyer des personnes sûres entre les mains de qui l'on remit ses effets. Pour eux , ils restèrent encore dans Rome, sous prétexte que leur présence y étoit nécessaire pour veiller au transport des meubles, mais en effet pour y cabaler secrètement, selon les ordres qu'ils en avoient reçus du Tyran.

Conspiration pour rétablir les Tarquins. Ils commencèrent donc à mener leurs intrigues sourdement , profitant avec habileté des dispositions d'esprit où se trouvoient plusieurs jeunes gens des plus illustres familles de Rome. Tous ceux qui brilloient le plus dans la Jeunesse Romaine , compagnons auparavant des plaisirs des Tarquins, & qui avoient toujours vécu dans une entière licence à l'ombre du crédit de ces Princes , se plaignoient entre eux que la liberté rendue aux autres, avoit été pour eux le commencement d'une dure servitude. Accoutumés aux distinctions flatteuses de la Cour, ils ne pou-

pouvoient souffrir cette égalité humiliante qui les confondoit avec les derniers du peuple. Ils faisoient la comparaison des douceurs qu'ils avoient trouvées dans le gouvernement Monarchique, avec l'austérité de l'Etat Republicain. Ils se disoient les uns aux autres, „ Qu'un ^a Roi étoit homme, „ me, que l'on pouvoit se flater d'obtenir ce qu'on lui demandoit quand „ on avoit de son côté le bon droit, & „ même quand on ne l'avoit pas ; „ qu'on pouvoit, auprès d'un Prince, „ prétendre à la faveur & aux bienfaits : Que s'il se mettoit en colère, „ il pouvoit aussi pardonner : qu'il „ savoit mettre de la différence entre „ amis & ennemis. Que les Loix, au „ contraire, étoient sourdes & inexorables, plus salutaires au foible „ qu'au puissant : Qu'elles ne connoissoient ni pitié, ni indulgence, pour „ peu qu'on passât les bornes qu'elles

AN. R. 244.
AV. J. C. 508.

P 5

„ ont

<p>a Regem hominem esse, à quo impertes ubi jus, ubi injuria opus sit : esse gratiæ locum, esse beneficio : & irasci, & ignoscere posse :</p>	<p>inter amicum atque inimicum discrimen nosse. Leges, rem surdam, inexorabilem esse, salubriorem melioremque inopi quam potest.</p>
---	--

346 BRUTUS ET COLLATIN CONS.

AN. R. „ ont prescrites : Que la fragilité hu-
 244. „ maine étant aussi grande qu'elle est,
 Av. J C. „ il étoit dangereux de ne compter
 508. „ pour sa sûreté que sur son innocence.

Des esprits ainsi disposés se prêtèrent aisément à la proposition qui leur fut faite de la part des Tarquins, de rétablir la Roiauté dans Rome, & d'en remettre en possession ceux à qui elle appartenait légitimement. Les paroles leur en furent portées par les Ambassadeurs que les Princes bannis avoient envoyés pour demander qu'on leur rendît leur bien. Il se forma une conspiration, dans laquelle une grande partie de la jeune Noblesse entra. De ce nombre furent deux fils du Consul Brutus, qui à peine avoient l'âge de puberté; deux Vitellius, fils d'une sœur de Collatin l'autre Consul, & frères de la femme de Brutus: deux Aquillius, fils d'une autre sœur du même Collatin. C'étoit chez ces derniers que se tenoient ordinairement les assemblées, & qu'on prenoit des mesures pour rappeler les Tyrans.

Jamais

potenti : nihil laxa-		in tot humanis errori-
menti nec veniæ habe-		bus , sola innocentia
re , si modum excessu-		vivere. Liv.
ris : periculosum esse,		

Jamais, dit Denys d'Halicarnasse, AN. R.
244-
Av. J. C.
508. la Providence des dieux, à laquelle les Romains sont redevables de leurs prodigieux accroissemens, ne parut veiller plus visiblement à leur bonheur, que dans cette occasion. Les Chefs de cette conjuration, par ^a un aveuglement surnaturel, furent assez dépourvûs de sens, pour écrire de leur propre main des lettres au Tyran, dans lesquelles ils l'informoient du nombre des conjurés, & du tems qu'ils avoient choisi pour se défaire des Consuls. Plutarque ajoute que les Conjurés trouvèrent à propos de se lier par le plus horrible de tous les sermens en bûvant tous ensemble du sang d'un homme qu'ils immoleroient, & en jurant sur ses entrailles encore toutes fumantes. Ce fait, qui ne se trouve que dans Plutarque, paroît peu vraisemblable. On a dit depuis la même chose de Catilina : mais peut-être avec aussi peu de fondement.

La veille du jour que les Ambassadeurs devoient retourner vers les Tarquins, il se donna un grand repas chez

P 6

les

^a Τοιαύτη ἀνομία καὶ θεοβλάβεια τὰς δυνάμεις
ἐκείνας κατέχευε.

348 BRUTUS ET COLLATIN CONS.

AN. R.
244.
Av. J. C.
508.

les Aquillius. Après le souper, aiant fait retirer tous les domestiques, ils parloient ouvertement de leur projet se croiant sans témoins, & ils écrivirent les lettres dont je viens de parler, & qui devoient être remises entre les mains de Tarquin. Un esclave, nommé Vindicius, qui se doutoit de quelque chose, se tint en dehors de la salle d'où il entendit leurs entretiens, & d'où il aperçut par les fentes de la porte les lettres qu'ils écrivoient. S'étant promptement échappé, il courut donner avis aux Consuls de tout ce qu'il avoit vû & entendu. Ceux-ci étant partis sur le champ avec main forte, mais sans bruit, arrêterent les Ambassadeurs & les Conjurés, & se saisirent des lettres. Les traitres furent mis en prison. On hésita quelque tems sur le traitement qu'on devoit faire aux Ambassadeurs. Quoiqu'ils eussent eux-mêmes violé le droit des gens, on respecta leur caractère, & ils furent renvoyés.

Triste
fermeté
de Brutus.

Aussi-tôt qu'il fut jour, Brutus monta sur son Tribunal. Les criminels, qu'on avoit tirés de prison, y comparurent. L'accusation fut intentée dans
les

les formes. On entendit la déposition AN. R.
 de Vindicius. On fit lecture des Let- 244
 tres écrites à Tarquin. Après quoi on Av. J.C.
 permit aux Conjurés de parler, s'ils 508.
 avoient quelque chose à dire pour leur
 défense. Ils ne répondirent que par
 des soupirs, des sanglots, & des lar-
 mes. Toute l'Assemblée tenoit les
 yeux baissés, & personne n'osoit ou-
 vrir la bouche. Ce morne silence ne
 fut interrompu que par un bruit sourd,
 qui fit entendre le mot d'*Exil*, dont
 on auroit souhaité que Brutus se fut
 contenté pour punir les coupables.
 Mais insensible à tout autre motif qu'à
 celui du bien public, il prononça con-
 tr'eux l'arrêt de mort. Ils furent donc
 tous conduits au supplice.

Jamais ^a il n'y eut d'événement plus
 capable d'inspirer en même tems & de
 la tristesse, & de l'horreur. Brutus,
 père & juge de deux des coupables,
 se

<p>a Direptis bonis re- gum, damnati prodito- res, sumptumque sup- plicium, conspectus eo quod poenae capien- dæ ministerium patri de liberis consulatus imposuit; & qui spe-</p>	<p>ctor erat amovendus, eum ipsum fortuna exactorem supplicii dedit. Stabant deliga- ti ad palum nobilissimi juvenes. Sed à ceteris, velut ab ignotis capitibus, consulis liberi omnium</p>
--	---

350 BRUTUS ET COLLATIN CONS.

AN. R. se vit obligé par sa charge de faire
 244
 Av. J. C. exécuter lui-même ses propres enfans.
 508. La fortune, dit Tite-Live, qui eût dû,
 ce semble, épargner au moins à ses
 yeux un si douloureux spectacle, le
 mit dans la nécessité cruelle de prési-
 der lui-même à leur supplice. On
 voioit un grand nombre de jeunes
 gens des plus illustres familles atta-
 chés à des poteaux. Mais on fesoit
 aussi peu d'attention à tous les autres,
 que s'ils eussent été des inconnus. Les
 enfans du Consul attiroient seuls tous
 les yeux. Tous ceux qui étoient pré-
 sens, touchés de compassion non seu-
 lement d'une fin si funeste, mais aussi
 de l'aveuglement qui les avoit con-
 duits à ce malheureux sort, plai-
 gnoient la fureur qui avoit éteint en
 eux tout sentiment de raison & de
 leur propre intérêt, jusqu'au point de
 les engager à trahir, dès cette année
 même

<p>omnium in se averte- rant oculos : misere- batque non pœnz ma- gis homines, quàm sce- leris quo pœnam meri- ti essent. Illos eo po- tissimum anno, patriam liberatam, partem li-</p>	<p>beratorem, consula- tum ortum ex domo Junia, Patres, Plebem, quicquid deorum ho- minumque Romano- rum esset, induxisse in animum, ut superbo quondam regi, tum in- festo</p>
--	---

même où l'on commençoit à goûter ^{AN. R.}
 les douceurs d'un heureux change-^{244.}
 ment, leur patrie qui venoit d'être ^{AV. J. C.}
 mise en liberté, leur père qui en étoit ^{508.}
 le libérateur, le Consulat dont leur
 maison avoit les prémices, le Sénat,
 le peuple, en un mot tout ce qu'il y
 avoit de dieux & d'hommes dans Ro-
 me: & cela en faveur de Tarquin,
 Tyran superbe autrefois, maintenant
 fugitif, & plein de fiel contre sa patrie
 qui l'avoit proscrit. Les Consuls paru-
 rent alors sur leur tribunal: & pen-
 dant qu'on exécutoit les deux crimi-
 nels, toute la multitude ne détourna
 point la vûe de dessus le père, exami-
 nant ses mouvemens, son maintien, sa
 contenance, qui, malgré sa triste fer-
 meté, laissoit entrevoir les sentimens
 de la nature, qu'il sacrifioit à la né-
 cessité de son ministère, mais qu'il ne
 pouvoit étouffer.

Tous les autres coupables furent
 punis

festo exulī, proderent. Consules in sedem processere suam, missi- que lictores ad fumen- dum supplicium, nuda- tos virgis cœdunt, se- curique feriunt: cum	inter omne tempus pa- ter, vultusque & os ejus spectaculo esset; eminente animo patriæ inter publicæ pœnæ ministerium, Liv.
--	--

AN. R. punis de même ; & quoique Collatin
 244. fit quelques efforts pour sauver ses ne-
 Av. J. C. voux , aucun n'échapa au supplice.
 508.

Les biens de Tarquin sont abandonnés au pillage. L'affaire des biens des Tarquins fut remise en délibération dans le Sénat. Les sentimens ne se trouvèrent plus partagés. Il fut défendu de les leur rendre : défendu aussi de les faire entrer dans le Trésor public. On les abandonna en pillage au peuple, pour le rendre plus irréconciliable avec les Tyrans. On rasa leur palais, & leurs maisons de campagne. Parmi leurs autres biens, ils avoient une pièce de terre dans le plus bel endroit du champ de Mars : on la consacra de nouveau à ce dieu. C'est-là que se tenoient les Assemblées du Peuple Romain par Centuries, & que la Jeunesse Romaine s'exerçoit à différentes sortes de jeux.

Après avoir puni le crime, on songea à récompenser le zèle & la fidélité de l'esclave qui avoit découvert la conspiration. Vindicius fut affranchi, déclaré citoyen Romain, avec plein droit de suffrage dans la Tribu où il lui plairoit d'entrer, & gratifié d'une grosse somme d'argent.

Pour

Pour terminer entièrement l'affaire AN. R.
 de Tarquin, on accorda une amnistie 244.
 générale à tous les citoyens Romains Av. J. C.
 qui l'avoient suivi dans son exil, à 508. Colla-
 condition que dans l'espace de vingt tin deve-
 jours ils se rendroient à Rome, pour nu sus-
 y jouir de l'impunité qu'on leur pro- pect,
 mettoit. Faute de s'y trouver avant abdique
 ce tems, on les condannoit eux-mê- le Con-
 mes à un exil perpétuel, & leurs biens sulat.
 étoient confisqués. Valère
 lui est
 substi-
 tué.

La haine contre les Tarquins étoit Dionys.
 si violente, qu'elle passa de leur per- pag. 236.
 sonne jusqu'à leur nom. Tarquin Col- Liv. cap.
 latin fut la victime du nom qu'il por- 2.
 toit, quoiqu'il eût eu tant de part à
 l'expulsion des Rois, & à l'établisse-
 ment de la liberté. Le sentiment qu'il
 avoit pris & soutenu avec chaleur de
 restituer aux Tarquins leur bien, a-
 voit laissé contre lui quelque soupçon,
 quoique léger. La conduite molle
 qu'il avoit tenue dans la condanna-
 tion & le supplice des Conjurés ache-
 va de le perdre. Les esprits paroîs-
 soient s'indisposer de jour en jour à
 son égard. Cet objet fesoit la matiè-
 re la plus ordinaire des conversations.
 On se communiquoit naturellement
 ses

AN. R. ses craintes & ses inquiétudes. Brutus, pour prévenir les suites fâcheuses de ce bruit sourd qui se répandoit dans la ville, & qui y excitoit un murmure presque général, assembla le Peuple. Il commença par faire lire le Décret par lequel le Peuple s'étoit engagé avec serment à ne souffrir jamais que qui que ce fût régnât à Rome. Il ajouta, „ que quoiqu'il n'y eût rien „ actuellement à craindre pour la liberté, on ne pouvoit prendre trop „ de précautions pour assurer l'exécution de ce Décret. Qu'il étoit fâché „ de le dire par rapport à son Collègue, dont il connoissoit le mérite „ & les bonnes intentions, mais que „ l'amour de la patrie l'emportoit sur „ son affection particulière : Que le „ Peuple Romain ne croioit pas avoir „ recouvré entièrement sa liberté, „ pendant qu'il voioit le nom & le „ sang de ces Rois odieux, non seulement subsistans dans Rome, mais „ revêtus du souverain pouvoir. Que „ c'étoit un obstacle dangereux à la „ liberté. *Délivrez-nous de cette crainte*, dit-il en s'adressant à Collatin, *vaine sans doute & mal fondée, mais*
qu'

qui inquiète le Peuple. Nous le savons , AN. R.
244.
nous l'avons : vous avez chassé les Rois. AV. J. C.
508.
Mettez le comble à votre bienfait : ôtez
du milieu de nous jusqu'à leur nom. Les
citoyens non seulement vous laisseront tout
votre bien , mais se feront un plaisir &
un devoir de l'augmenter. Quittez la
ville , en emportant avec vous leur estime
& leur affection. Ils s'imaginent que la
Roiauté ne sortira d'ici parfaitement qu'a-
vec la famille des Tarquins.

Collatin fut étrangement surpris d'un tel discours , auquel il n'avoit pas lieu de s'attendre. Il se préparoit à y répondre , & à se justifier , lorsque tous les principaux de la ville l'environnent , & lui font la même prière avec beaucoup de force & d'instance. Il fut moins touché de leurs représentations. Mais quand il vit que Spurius Lucretius , vieillard respectable par son mérite & par sa réputation , & qui d'ailleurs étoit son beau-père , se joignoit aux autres , & emploioit auprès de lui tantôt les prières , tantôt les avis , mêlant l'autorité à la tendresse , pour l'engager à se laisser vaincre par le consentement de ses citoyens : alors craignant que s'il ne fe-
soit

AN. R. soit pas maintenant de bonne grace
 244. ce que l'on souhaitoit de lui, bien-
 AV. J. C. tôt après, lorsqu'il seroit devenu par-
 508. ticulier, on ne l'y forçât malgré lui,
 en ajoutant à son exil la perte de ses
 biens & l'ignominie; il abdiqua le
 Consulat, sortit de la ville, & se re-
 tira à Lavinium avec tous ses effets.
 Le Peuple le gratifia de vingt talens;
 (vingt mille écus) & Brutus y en
 ajouta cinq de son propre bien.

De Offic. Cicéron examine dans le 3^e livre
 lib. 3. n. des Offices, si cette conduite du Peu-
 40. ple Romain à l'égard de ce Consul
 étoit honnête & légitime. „ Il arrive
 „ souvent, dit-il, de certaines natu-
 „ res d'affaires, où quelque apparence
 „ d'utilité donne à penser, & tient
 „ l'esprit en balance. Je ne parle pas
 „ de celles où l'on mettoit en déli-
 „ bération, si pour quelque grand in-
 „ térêt on ne pourroit point se dépar-
 „ tir de ce que l'honnêteté prescrit:
 „ car toutes ces sortes de délibéra-
 „ tions sont criminelles. Je parle de
 „ celles où l'on est seulement en dou-
 „ te, s'il n'y auroit point quelque
 „ chose de honteux, & de contraire
 „ à l'honnêteté, dans ce qui paroît
 „ utile

„ utile. Lorsque Brutus ôta le Consu- AN. R.
 „ lat à Collatin son Collègue , on au- 244.
 „ roit pu croire que c'étoit une in- AV. J. C.
 „ justice ; puisque Collatin avoit eu 508.
 „ part avec lui à l'expulsion des Rois,
 „ & qu'il l'avoit aidé de ses conseils
 „ dans cette action. Mais les princi-
 „ paux de la République aiant résolu
 „ & jugé nécessaire de chasser toute
 „ la famille de Tarquin le Superbe, &
 „ d'effacer entièrement la mémoire
 „ de ce nom-là , & de toute la Roiau-
 „ té, & cette résolution n'étant pas
 „ moins honnête qu'utile , puisqu'il
 „ y alloit du salut de la République ,
 „ Collatin même auroit dû s'y sou-
 „ mettre sans peine & de plein gré.
 „ Ainsi l'utile pour lors ne l'empor-
 „ ta, que parce qu'il se trouva joint à
 „ l'honnête , sans quoi il n'auroit pas
 „ même été utile.

Aussi-tôt après la retraite de Colla-
 tin , le Sénat donna un Décret , & il
 fut confirmé par le Peuple , qui or-
 donnoit à tous les citoyens de la fa-
 mille des Tarquins de sortir de Rome.
 Brutus, sans perdre de tems , convo-
 qua l'Assemblée du Peuple par Centu-
 ries, & se fit donner pour Collègue P.
Valé-

AN. R. Valérius, dont nous avons parlé ci-dessus, & lui procura ainsi la juste récompense qui étoit due à ses services.

244.

Av. J. C.

508.

Examen
de la
conduite
de
Brutus
qui fait
mourir
ses fils.

Je reviens sur mes pas un moment, pour examiner en peu de mots ce qu'il faut penser de l'action de Brutus lorsqu'il fit mourir ses fils. Est-ce en lui fermeté? Est-ce insensibilité? Doit-on louer l'amour de Brutus pour sa patrie? Doit-on détester sa cruauté à l'égard de ses enfans? Il fait ici deux personnages; celui de Consul, & celui de Père: & il en doit également remplir les obligations. Comme homme public, il n'envisage que les intérêts de l'Etat. Il est vivement touché du péril extrême que sa patrie venoit de courir, & dont elle n'avoit été délivrée que par une protection du ciel qui sembloit presque miraculeuse. Le nouveau gouvernement ne plaisoit pas à tout le monde. Tarquin avoit dans Rome un grand nombre de créatures: la conjuration en étoit une preuve. Brutus, en épargnant ses enfans, ne pouvoit plus punir aucun des autres coupables. La même indulgence qui leur auroit sauvé la mort, pouvoit engager à les rappeler de leur exil. Leur
retour

retour dans la ville laissoit tout à crain- AN. R.
214.
Av. J. C.
508.
dre de la part de jeunes gens d'un si
haut rang perdus de débauches, qui
avoient été capables de former un
complot qui n'alloit à rien moins
qu'à faire périr & leur père & leur
patrie. Brutus vouloit jeter la ter-
reur dans les esprits. Il vouloit
aussi inspirer aux Romains pour tou-
jours une haine souveraine & irré-
conciliable de la Roiauté & de la Ty-
rannie. Un simple exil ne produisoit
point ces effets. Mais un père con-
traint de verser lui-même le sang de
ses propres enfans, étoit un spectacle,
dont le souvenir ne pouvoit jamais
s'effacer, & dont l'horreur devoit pas-
ser à tous les siècles futurs. Ce fut en
effet l'impression que laissa dans les es-
prits cette sanglante exécution, qu'on
peut dire, en un certain sens, avoir
été depuis toujours présente aux yeux
des Romains.

Elle couta sans doute beaucoup à
la tendresse paternelle; & c'est ce que
Tite-Live marque admirablement par
ces mots, *eminente animo patrio inter
publicæ pœnæ ministerium*. Elle parut cer-
te tendresse d'une manière sensible
dans

360 BRUTUS ET P. VALERIUS CONS.

AN. R. dans ses yeux, sur son visage, & dans
 244. tout son maintien : *eminente animo pa-*
 Av. J. C. *trio*. Il y eut un rude combat entre
 508. l'amour d'un Père pour ses enfans, &
 l'amour d'un Consul pour sa patrie.
 Celui-ci enfin l'emporta : *Vincet amor*
patria, dit Virgile ; mais ce ne fut
 point sans peine. Qui dit victoire,
 laisse entendre qu'il y a eu combat &
 résistance. Et cela devoit être ainsi.
 Autrement l'action de Brutus ne se-
 roit point fermeté ni courage, mais
 férocité & brutalité. S'il n'eût fait pa-
 roître, comme le suppose Plutarque,
 ni trouble, ni douleur, ni sensibilité,
 Brutus, ce me semble, devroit être
 regardé comme un monstre.

§. II.

Combat entre les Consuls & Tarquin.
Mort de Brutus. Honneurs rendus à
sa mémoire. Valère devient suspect : il
rase sa maison, & fait établir plusieurs
Loix populaires. On lui donne pour
Collègue Sp. Lucretius : & à la place
de celui-ci qui mourut presque aussi-tôt,
M. Horatius. Porsena entreprend de
rétablir les Tarquins. Action célèbre
d'Ho-

BRUTUS ET P. VALERIUS CONS. 361

*d'Horatius Coclès, puis de Clélie. Por-
sena fait la paix avec les Romains.
Dédicace du Capitole. Tarquin per-
dant toute espérance de remonter sur le
trône par le secours de Porfena, se re-
tire à Tusculé.*

LA RUSE & les intrigues n'ayant point réussi à Tarquin, il eut recours à la voie des armes & à la force ouverte. Il engagea par ses remontrances & par ses prières deux peuples puissans de Toscane, ceux de Veïes & ceux de Tarquinies, à prendre sa défense. Les premiers se flatoient de venger, sous la conduite d'un Général Romain, les anciennes injures qu'ils prétendoient avoir reçues de Rome. Les autres trouvoient qu'il étoit beau pour eux qu'on vît régner à Rome un Prince originaire de leur ville. Il se donna un combat qui n'eut rien de fort mémorable que la mort de Brutus. Aruns fils de Tarquin & le Consul se rencontrèrent chacun à la tête de leur Cavalerie, avant que les armées en fussent venues aux mains. Aruns aiant reconnu le Consul : *Voilà l'homme, dit-il, qui nous a chassés de*

Combat entre les Consuls & Tarquin.
Mort de Brutus.
AN. R. 245.
AV. J. C. 507.
Liv. lib. 2. cap. 6.
Dionys. lib. 5. p. 288-292.

Tome I, Q notre

[AN. R. 245. AV. J. C. 507.] *notre patrie. Je le voi qui se pare insol-
 lement des ornemens qui nous appar-
 tiennent. Dieux vengeurs des Rois, se-
 courez-moi.* Dans le moment ils cou-
 rurent l'un sur l'autre avec tant de fu-
 reur, que chacun se mettant peu en
 peine de parer les coups qu'on lui por-
 toit, pourvû qu'il blessât son ennemi,
 ils se percèrent l'un l'autre, & tom-
 bèrent morts de leur cheval en même
 tems. La bataille se donna ensuite: el-
 le fut fort opiniâtée. On se retira de
 part & d'autre avec une perte à peu
 près égale. On prétend qu'une voix
 divine se fit entendre, qui dit que les
 Romains avoient remporté la victoi-
 re, & qu'il en étoit mort un de moins
 de leur côté, que de celui des enne-
 mis. Ce qui est certain, c'est qu'ils
 restèrent maîtres du champ de batail-
 le. On décerna le triomphe à Valère.
 Ce fut le premier des Consuls qui en-
 tra triomphant dans Rome sur un char
 à quatre chevaux, & la coutume s'en
 conserva depuis.

Hon- Pour le corps de Brutus, il fut por-
 neurs té par les Chevaliers les plus distin-
 rendus à gués avec toutes les marques d'hon-
 la mé- neur & les témoignages de regret les
 moire de Brutus, plus

plus sincères. Quand on fut près de la ville, le Sénat sortit fort loin hors des portes avec tout l'éclat & l'appareil d'un triomphe, dont il voulut décorer les funérailles de ce grand homme. Le Consul, revêtu de deuil, exposa dans la place publique le corps de Brutus sur un lit richement paré autant que le permettoit la simplicité de ces premiers tems, & en présence de tout le Peuple il fit, du haut de la Tribune, l'éloge de son Collègue.

C'est la première Oraison funèbre dont il soit parlé chez les Romains. Ils n'avoient point emprunté cette coutume des Grecs. La célèbre journée de Marathon, après laquelle on donna pour la première fois en Grèce des marques honorables de distinction à ceux qui étoient morts les armes à la main, est postérieure de seize ans à la mort de Brutus. Les Romains même en ce point ont non seulement devancé, mais surpassé les Grecs. Ceux-ci, dans leurs panégyriques, se bornoient au seul courage guerrier, & n'accordoient l'honneur dont nous parlons qu'à ceux qui étoient morts pour la défense de la patrie. Quelque

AN. R. estime que les Romains fissent de la
 245. valeur, ce n'étoit pas le seul genre de
 Av. J.C. mérite qu'ils jugeassent digne de leurs
 507. louanges. Tous les grands hommes, qui s'étoient distingués pendant leur vie, ou par leur habileté dans la conduite des armées, ou par leur prudence dans les Conseils, ou par leur vigilance dans les fonctions de la Magistrature, ou par d'autres services qu'ils eussent rendus à la République, recevoient après leur mort le tribut de louanges qui leur étoit dû, soit qu'ils fussent morts en combattant pour la patrie, soit qu'une fin naturelle & plus paisible eût terminé leur vie.

Les Dames Romaines, de leur côté, se signalèrent aussi par les honneurs qu'elles rendirent à la mémoire de Brutus. Elles prirent toutes le deuil, & le gardèrent pendant un * an, en reconnoissance de ce qu'il avoit vengé avec tant d'éclat l'outrage fait à la chasteté conjugale dans la personne de Lucrece.

Valère eut lieu de se repentir d'avoir
 voir

* L'année de deuil | ainsi l'avoit ordonné
 étoit que de dix mois : | Numa.

voir survécu à son Collègue. Ce grand ^{AN. R.} homme, si dévoué au bien public, & ^{245.} si zélé défenseur de la liberté, fut ^{Av. J.C.} néanmoins soupçonné d'aspirer à la ^{507.} Roiauté, tant un amour trop jaloux ^{Valère} de la liberté rend le peuple ombrageux & défiant. Tel ^{devient} est quelquefois ^{suspect.} le triste sort des plus gens de bien, ^{Il rase sa} & de ceux qui ont rendu à leur patrie ^{maison.} les plus grands services. Non seule- ^{Liv. lib.} ment on oublie leurs belles actions, ^{2. cap. 7.} mais on leur en impute de criminel- ^{Dionys.} les, ou du moins on les en soupçon- ^{pag. 292.} ne. Deux choses donnèrent lieu à un ^{Plut. in} bruit si injurieux au Consul : la pre- ^{Poplic. p.} mière, c'est qu'il s'étoit fait bâtir une ^{102.} maison au haut d'une colline, qui dominoit sur la place publique; la seconde venoit de ce qu'il ne paroissoit pas se hâter de se faire nommer un Collègue, comme avoit fait Brutus, & qu'il étoit resté seul en place.

Valère, averti des ombrages qu'avoit pris le peuple à son sujet, fit bien voir en cette rencontre, dit Plutarque, quel avantage c'est pour ceux qui

Q 3 sont

a Miseros interdum cives, optimè de rep. meritos ! in quibus homines non modò res	præclarissimas obliviscuntur, sed etiam nefarias suspicantur. Cic. pro Mil. n. 63.
--	--

AN. R. sont dans les premières places & qu'
 245. ont le maniement des grandes affaires
 AV. J.C. d'un Etat, d'avoir l'oreille plus ouver-
 507. te au langage sincère des amis, qu'aux
 discours insinuans & agréables des fla-
 teurs. Il est vrai qu'il habitoit une
 maison trop élevée & trop superbe.
 Elle étoit sur la croupe de Vélia, qui
 étoit la partie la plus haute du mont
 Palatin; & les avenues en étoient si
 difficiles, qu'on n'en approchoit qu'a-
 vec peine. Sur les avis qu'il avoit re-
 çus, il convoqua l'Assemblée du Peu-
 ple. Après qu'on eut fait silence, il
 dit: „ Qu'il devoit bien envier le sort
 „ de son Collègue, qui après avoir
 „ mis sa patrie en liberté, revêtu de
 „ la souveraine Magistrature, étoit
 „ mort les armes à la main pour la
 „ défense de la République, dans un
 „ tems où sa gloire, parvenue à un
 „ juste point de maturité, n'étoit pas
 „ encore devenue un objet de jalou-
 „ sie & d'injustes préventions. Que
 „ pour lui, il avoit trop vécu de quel-
 „ ques jours, aiant eu le malheur de
 „ survivre à sa propre gloire, pour
 „ se voir charger d'une odieuse accu-
 „ sation. Que de libérateur de la pa-
 „ trie

trie il se voioit réduit à être con- An. R.
245.
Av. J.-C.
507.
 „ fondu avec des traitres punis du
 „ dernier supplice. *Quoi donc, ajou-*
ta-t-il, la vertu la plus éprouvée ne pour-
ra-t-elle jamais se promettre d'être à l'a-
bri de vos soupçons ? Me seroit-il jamais
venu dans l'esprit, que moi, cet ennemi
déclaré des Rois, on me pût soupçonner
d'aspirer à la Roiauté ? Quoi ! quand j'ha-
biterois dans la Citadelle même & dans
le Capitole, je croirois pouvoir être un
sujet d'inquiétude pour mes citoyens ? La
confiance que vous m'avez toujours té-
moignée jusqu'ici, a-t-elle un fondement
si léger, qu'il faille plutôt considérer où
j'habite, que qui je suis ? Soiez en repos,
Romains : la maison de Valère ne sera
point un obstacle à votre liberté. Vous
n'avez rien à craindre de Vélia. Cette
bauteur, sur laquelle j'avois commencé à
bâtir, ne vous donnera plus d'allarmes.
Je porterai mon habitation, non seule-
ment dans la plaine, mais au pié de la
colline, afin que votre vûe domine sur
moi, sur ce citoyen suspect & dangereux.
Qu'il soit permis de bâtir sur la colline
Vélia à ceux entre les mains desquels la
liberté est plus sûrement déposée qu'entre
celles de Valère. Aiant assemblé sur le

AN. R. champ un grand nombre d'ouvriers ,
 245. la nuit même il démolit sa maison
 Av. J. C. jusqu'à la dernière pierre.
 507.

Le lendemain matin , quand le Peuple vit ces ruines , il eut honte de sa conduite également injuste & bizarre : il se reprocha à lui même son ingratitude à l'égard d'un Consul si notoirement & si constamment déclaré pour ses intérêts , & il se repentit de l'avoir forcé d'en venir à une telle extrémité. Il s'en repentit : mais , s'il n'avoit vû la maison démolie , il auroit toujours formé les mêmes soupçons & les mêmes plaintes. Car tel est le Peuple , dit en quelque endroit Platon : Il condanne , & se rétracte ; il maltraite , & se repent ; il fait mourir , & voudroit dans le moment ressusciter

Valère ceux qu'il a mis à mort.

Quant au second sujet de plainte ,
 fait plu- qui consistoit en ce qu'il ne s'étoit
 fleurs
 loix po- pulaires. point encore donné de Collégue dans
 Liv. cap. le Consulat , il songea réellement à
 7. & 8. y satisfaire : mais comme il ne savoit
 Dionys. lib. 5. p. pas qui l'on devoit nommer , & qu'il
 292. craignoit que le nouveau Consul , soit
 Plut. in par envie ou par ignorance , ne s'op-
 Poplic. p. posât peutêtre à ses desseins , il se servit

vit du pouvoir absolu qu'il avoit seul ^{AN. R.}
 pour faire de très-grands & de très-^{245.}
 beaux établissemens ; qui lui furent ^{Av. J. C.}
 d'autant plus d'honneur , que person-^{507.}
 ne n'en partageoit la gloire avec lui.

Pour donner des marques non sus-
 pectes de son dévouement à la liberté,
 toutes les fois qu'il alloit aux Assem-
 blées , il fesoit baisser les faisceaux
 devant le Peuple , comme un hom-
 mage qu'il rendoit à son Souverain.
 Cette ^a démarche plut infiniment à la
 multitude , qui voioit avec un sensi-
 ble plaisir qu'on lui soumettoit les
 marques de la souveraine autorité , &
 qu'on reconnoissoit par un aveu public,
 que le pouvoir du Peuple étoit supé-
 rieur à celui du Consul. Il ordonna
 aussi que les Consuls , lorsqu'ils se-
 roient dans la ville, ne feroient porter
 devant eux que les faisceaux sans ha-
 ches, & qu'on ne porteroit les haches
 devant eux que hors des murs.

Il fit plusieurs autres Loix, qui aug-
 mentèrent beaucoup la puissance du
 Peuple. Il y en eut une conçue en ces

Q 5 ter-
 a Gratum id mul- fessionemque factam ,
 titudini spectaculum | populi quam Consulib.
 fuit, summissa sibi esse | majestatem vinque
 imperii insignia ; con- | majorem esse. Liv.

AN. R. termes : „ Tout citoyen Romain qui
 245. „ aura été condamné par un Magistrat,
 Av. J. C. „ ou à perdre la vie , ou à être battu
 107. „ de verges, ou à paier quelque amen-
 „ de , aura droit d'en appeller au ju-
 „ gement du Peuple , sans que le Ma-
 „ gistrat puisse passer outre avant que
 „ le Peuple ait donné son avis.

Il défendit à qui que ce fût d'en-
 trer dans la Magistrature sans le con-
 sentement du Peuple, sous peine de la
 vie contre les contrevenans.

Il fit une Loi qui permettoit de tuer
 sans autre forme de justice celui qui
 auroit voulu se faire Roi , & déclai-
 roit absous l'auteur du meurtre, pour-
 vû qu'il donnât des preuves de l'atten-
 tat qu'il auroit puni.

Plut. p. 103. Il ordonna que les deniers publics
 seroient portés dans le temple de Sa-
 turne, où le Trésor public demeura tou-
 jours placé depuis ; & il permit au Peu-
 ple de choisir deux Questeurs ou Tré-
 soriers. On choisit Publius Vetturius
 & Marcus Minucius. Tacite marque
 Annal. que les Questeurs avoient été établis
 lib. 11. du tems des Rois, ce qui paroît fort
 sap. 22. vraisemblable. Peut-être que Valère or-
 donna seulement qu'ils seroient choisis

par

par le Peuple , & non par les Consuls. AN. R. 245. Av. J.C. 507.

Valère établit ces Loix , & plusieurs autres semblables , qui lui firent donner à juste titre le nom de * *Publicola*, c'est-à-dire d'un homme qui prend soin des intérêts du Peuple. Il est aisé de juger que des loix de cette nature firent un grand changement dans le gouvernement. La puissance Consulaire , qui d'abord avoit eu tous les droits de la Roiauté, fut alors considérablement affoiblie ; & les droits du Peuple augmentèrent à proportion. Voilà la première époque d'une démocratie bien marquée dans Rome.

Avant que de convoquer l'Assemblée du Peuple pour l'élection d'un Consul , Valère fit faire le dénombrement. Dénombrement. Il se trouva cent trente mille citoyens , sans compter les orphelins & les veuves , qui furent exemts de toute imposition.

Enfin le Peuple , assemblé par Centuries , donna à Valère pour Collègue Le Peuple donna un Collègue à Valère. *Spurius Lucretius* père de *Lucrece*. Il lui céda la première place , & lui

Q 6

* C'est un abrégé, pour *publicola* , quicquid *publicola*. Le nom de *publicola* , moins juste, a prévalu.

AN. R. donna les faisceaux, parce qu'il étoit
 245. le plus âgé: honneur qui fut toujours
 AV. J. C. 507. déferé depuis à la prérogative de l'âge.
 Liv. lib. Mais Lucrétius étant mort peu de jours
 2. cap. 8. après, le Peuple assemblé mit à sa pla-
 Dionys. ce Marcus Horatius, qui acheva le
 lib. 5. reste de l'année avec Publicola. Il ne
 pag. 304. s'y passa rien de considérable, si ce
 Plut. in n'est la dédicace du Capitole, que *
 Poplic. p. 104. * Denys Tite-Live place en cette année. Quand
 d'Hali- on eut achevé le bâtiment de ce tem-
 carnasse ple, & qu'on l'eut mis en état d'être
 la place ouvert au concours public, il s'agit
 une an- d'en faire la Dédicace, cérémonie fort
 née plus honorable pour celui qui en étoit char-
 tôt. gé, dont le nom étoit mis sur le fron-
 tispice du temple. Publicola s'atten-
 doit qu'on lui accorderoit cet hon-
 neur, & il le souhaitoit fort. On ne
 voulut pas causer ce chagrin à son
 Collègue. On tira au sort, qui échet à
 Horace. Publicola partit pour une lé-
 gère expédition contre quelques trou-
 pes qui avoient fait une incursion sur
 les terres des Romains. Le jour pris
 pour la Dédicace, il se fit un grand
 concours de peuple au Capitole. Ho-
 race, après avoir achevé toutes les au-
 tres cérémonies, étoit prêt à consommer

mer la consécration par l'acte le plus ^{AN. R.}
solennel, qui étoit de ^{245.} a porter la main ^{AV. J.C.}
aux poteaux de la porte du temple. 307.

Tous les assistans étoient attentifs à son action avec un religieux silence, & il alloit prononcer la prière solennelle de la consécration, lorsque Marcus Valérius frère de Publicola, qui s'étoit tenu fort lontems sur la porte du temple pour épier ce moment, lui cria : *Horace, votre fils est mort de maladie dans le camp* ; espérant que cette nouvelle l'empêcheroit de continuer. Le Consul, sans se troubler, répondit froidement, *Qu'on l'enterre* : soit qu'il crût que ce fût une ruse de ses ennemis, comme c'en étoit une en effet, ou qu'il eût assez de force d'ame, pour semain-tenir dans son assiéte naturelle sans être ému d'un si triste accident, se ^b souvenant qu'il étoit là comme Pontife, & non comme père, & faisant céder la nature à la religion. Cette ruse étoit bien puérile & mal séante dans une cérémonie si auguste.

Poly-

a Postem teneri in de-
dicatione templi oportere, videor audisse.
Cic. in orat. pro domo
sua, n. 121.

b Ne patris magis
quàm pontificis partes
egisse videretur. Val.
Max. lib. 5. cap. 10.

AN. R. Polybe nous apprend que cette an-
 245. née , la première d'après l'expulsion
 Av. J. C. des Tarquins , & la vingt-huitième
 507. avant l'irruption de Xerxès dans la
 Premier Traité Grèce , se fit le premier Traité entre
 entre les les Romains & les Carthaginois. Je
 Romains le rapporterai ici en entier , comme un
 & les monument de l'antiquité fort curieux.
 Cartha- monum. Polybe nous l'a laissé en Grec traduit
 ginois. Polyb. sur l'original Latin le plus exactement
 lib. 3. p. qu'il lui a été possible. „ Car, dit-il,
 176-178.

„ la langue Latine de ces tems-là est
 „ si différente de celle d'aujourd'hui,
 „ que les plus habiles ont bien de la
 „ peine à entendre ce vieux langage.

*Entre les Romains & leurs Alliés ,
 & entre les Carthaginois & leurs Alliés ,
 il y aura alliance à ces conditions : Que
 ni les Romains ni leurs Alliés ne navi-
 geront au delà du Beau * Promontoire ,
 s'ils n'y sont poussés par la tempête , ou
 contraints par leurs ennemis : qu'en cas
 qu'ils y aient été poussés malgré eux , il
 ne leur sera permis d'y rien acheter ni
 d'y rien prendre , sinon ce qui sera précè-
 sement nécessaire pour le radoubement de
 leurs vaisseaux , ou pour le culte des
 dieux ;*

* Ce Promontoire, si- J ge, en étoit éloigné. à
 tué. à l'orient de Cartha- J peu près de dix lieues.

dieux ; & qu'ils en partiront au bout de AN. R.
 cinq jours. Que les Marchands qui vien-^{245.}
 dront à Carthage ne paieront aucun droit, Av. J. C.
 à l'exception de ce qui se paie au Crieur, ^{507.}
 & au Greffier. Que tout ce qui sera ven-
 du en présence de ces deux témoins, la foi
 publique en sera garant au vendeur : qu'il
 en sera ainsi pour tout ce qui se vendra en
 Afrique ou dans la Sardaigne. Que si
 quelques Romains abordent dans la partie
 de la Sicile qui est soumise aux Cartha-
 ginois, on leur fera bonne justice en tout.
 Que les Carthaginois s'abstiendront de
 faire aucun dégât chez les * Antiates, les
 Ardéates, les Laurentins, les Circéens,
 les Tarraciniens, & chez quelque peuple
 des Latins que ce soit qui obéisse au peu-
 ple Romain. Qu'ils n'y feront aucun tort
 aux villes mêmes qui n'y seront pas sous
 la domination Romaine. Que s'ils en-
 prennent quelqu'une, ils la rendront aux
 Romains en son entier. Qu'ils ne bâti-
 ront aucune forteresse dans le pays des
 Latins : que s'ils y entrent à main armée,
 ils n'y passeront pas la nuit.

Ce Traité, dont la simplicité & la
 précision sont remarquables, nous
 mon-

* Les peuples ou vil-
 les dont il est parlé ici, mer, & couvroient Rô-
 bordoient la côte de la me de ce côté-là.

AN. R. montre que parmi les Romains il y en
 245. avoit plusieurs qui s'appliquoient au
 Av. J. C. commerce, que la marine ne leur étoit
 507. pas absolument inconnue, que l'usage
 des vaisseaux marchands étoit commun
 chez eux, & qu'ils fesoient des voia-
 ges d'assez long cours, puisqu'ils al-
 loient jusqu'à Carthage. Il nous mon-
 tre aussi combien l'alliance avec Rome
 étoit avantageuse aux peuples voisins,
 puisqu'elle les mettoit à couvert des
 courses d'ennemis aussi formidables
 que les Carthaginois, lesquels étant
 maîtres de la mer & d'une partie de la
 Sicile, pouvoient facilement infester
 les côtes maritimes de l'Italie.

AN. R. L'année suivante eut pour Consuls
 246. P. VALERIUS PUBLICOLA, pour la
 Av. J. C. * seconde fois.
 506.

TITUS LUCRETIVS, pour la pre-
 mière.

Porse- Après que Tarquin eut perdu la
 na entre-bataille où son fils Aruns fut tué en
 prend de combattant contre Brutus, il se retira
 rétablir à Clusium en Etrurie vers Lars Porse-
 les Tar- na, le plus puissant des Rois qui
 quins, fussent

* Dans la suite je mar-
 querai simplement par
 des chiffres Romains si
 les Consuls le sont pour
 la seconde, troisième, ou
 quatrième fois, II. III.
 IV.

fussent alors en Italie. Là , mêlant les AN. R. 246.
 prières aux conseils, „ tantôt il le sup-
 „ plioit de ne pas souffrir qu'un Prince Av. J. C. 506.
 „ qui fesoit gloire de tirer son origine Liv. lib. 2. cap. 9. 10.
 „ de l'Etrurie , languît avec sa famille Dionys. lib. 5. p. 293-296.
 „ dans un triste exil , & dans une hon-
 „ teuse indigence ; tantôt il l'avertif-
 „ soit de ne pas laisser impunie la cou-
 „ tume qui s'établissoit de chasser les
 „ Rois de leur trône. Que bientôt on
 „ verroit toutes les villes secouer le
 „ joug de la dépendance , si les Rois
 „ ne montroient autant de zèle & de
 „ vivacité pour soutenir leur pouvoir
 „ que les peuples en fesoient paroître
 „ pour se procurer la liberté. Que
 „ toute élévation , toute supériorité
 „ blesse leur jalouse ambition : qu'on
 „ cherchoit à égaler par tout les
 „ grands aux petits , & qu'on vouloit
 „ absolument exterminer la Roiauté,
 „ qui est l'ornement du ciel & de la
 „ terre. “ Porfena , touché de ces
 discours, & d'ailleurs piqué de jalou-
 sie contre un peuple dont il voioit la
 puissance s'accroître de jour en jour ,
 & qui lui donnoit à lui - même de sé-
 rieuses inquiétudes, promit à Tarquin
 de l'aider de toutes ses forces.

Ce

AN. R. Ce fut pour lui une puissante res-
 246. source , & pour le Peuple Romain un
 AV. J. C. juste sujet d'affarme. La réputation de
 506. Porfena étoit grande , & les forces de
 son Etat considerables. D'ailleurs le
 Sénat ne craignoit guères moins de
 la part des citoiens même, que de celle
 des ennemis. Il appréhendoit que le
 petit peuple , pour prévenir les mal-
 heurs qui sont la suite inévitable des
 guerres, ne fût disposé à rappeler les
 Tarquins, & ne se procurât la paix aux
 dépens même de la liberté. Le Sénat
 s'appliqua donc à gagner le peuple ,
 en lui accordant tous les soulagemens
 possibles. Avant tout on prit soin des
 vivres , & l'on envoya en différens
 endroits pour faire des provisions
 de blé, qu'on distribua au peuple à
 vil prix. Les Gabelles furent ôtées à
 ceux à qui on les avoit données à
 ferme, & qui vendoient le sel à un
 prix excessif , pour être dorénavant
 régies par des Commis au nom de l'E-
 tat. On ôta les entrées, & on déchar-
 gea les pauvres de tous impôts , qui
 furent régalez sur les riches ; & l'on
 déclara que ^a c'en étoit un suffisant

^a Pauperes satis stipendii solvere , & liberos
 educarent. Liv.

Pour les pauvres , de nourrir & d'élever des enfans qui pussent un jour défendre la République. Ces précautions étoient sages : mais elles l'auroient été encore davantage , si on les avoit prises dans un tems de paix & de tranquillité. Elles produisirent tout l'effet qu'on en avoit espéré. Pendant le siège , & malgré la famine qui s'y fit assez sentir, il n'y eut aucun mouvement dans la ville : tout demeura tranquille : les petits , aussi bien que les grands , eurent toujours en horreur le nom de Roi ; & ^a jamais dans la suite aucun particulier ne parut si populaire par de mauvaises voies , que le Sénat entier le fut pour lors par un gouvernement juste & équitable.

Porfena , qui avoit fait faire inutilement quelques propositions au Sénat pour recevoir les Tarquins , partit à la tête de son armée , vint attaquer le Janicule , qu'il prit du premier assaut , & s'avança aussitôt vers Rome , persuadé qu'il viendrait aisément à bout de la réduire. Quand il fut arrivé au pont,

a Ut nec quisquam | set, quàm tum bene
unus malis artibus po- | imperando universus
stea tam popularis es- | Senatus fuit. Liv.

AN. R.

246.

AV. J. C.

506.

AN. R. pont, & qu'il vit les Romains rangés
 246. en bataille devant le fleuve, il se pré-
 Av. J.C. para à donner le combat, comptant
 506. de les accabler par le nombre de ses
 troupes. Les deux armées étant ve-
 nues aux mains, se battirent avec
 beaucoup de valeur, & furent lontems
 à se disputer la victoire. Après un
 grand carnage de part & d'autre, Va-
 lérius & Lucrétius aiant été blessés, l'ar-
 mée Romaine commença à plier, &
 fut bientôt mise en déroute. Tous se
 sauvèrent dans la ville par le pont, qui
 auroit donné en même tems passage
 aux ennemis, si Rome n'eût trouvé
 dans le courage héroïque d'un de ses
 citoiens un rempart aussi ferme qu'euf-
 sent pu être les plus fortes murailles.
 Ce fut P. Horatius, surnommé *Cocles*
 parce qu'il n'avoit qu'un œil, aiant
 perdu l'autre dans un combat. C'étoit
 l'homme le mieux fait & le plus in-
 trépide qui fût parmi les Romains. Il
 descendoit de M. Horatius si fameux
 par la défaite des trois Albains.

Belle
 action
 d'Hora-
 tius Co-
 clès.

Il n'y eut point de moien qu'il
 n'employât pour arrêter les fuyards.
 Mais voiant que ni prières ni exhor-
 tations ne pouvoient vaincre la peur
 qui

qui les emportoit, il résolut, quelque mal accompagné qu'il pût être, de dé-^{AN. R. 246.} fendre la tête du pont, pendant qu'on ^{Av. J. C. 506.} le romproit par derrière. Il ne se trouva que deux Romains, qui voulussent imiter son courage, & partager avec lui le danger. Et même lorsqu'il vit qu'il ne restoit plus qu'un petit passage sur le pont, il les obligea de se retirer, & de se mettre en sûreté. Resté seul contre une armée entière, mais conservant toute son intrépidité, il ôsoit même insulter ce nombre prodigieux d'ennemis; & lançant des regards terribles sur les principaux des Toscans, tantôt il les défoit au combat d'homme à homme, tantôt il leur fesoit à tous de sanglans reproches. *Vils^a esclaves que vous êtes de Rois superbes & orgueilleux*, leur disoit-il, *non contents d'oublier votre propre liberté, vous voulez la ravir à ceux qui ont eu le courage de se la procurer.* Couvert de son bouclier, il essuia une grêle de traits. Enfin, lorsqu'ils se préparoient à s'élancer tous sur lui, le pont se trou-
va

^a Servitia regum superborum, suæ libertatis immemores, alienam oppugnatum venire. Liv.

AN. R. va entièrement rompu ; & Coclès
 246. s'étant jetté avec ses armes dans
 Av. J. C. le Tibre , le passa heureusement à la
 506. nage, aiant ^a fait une action, dit Tite-
 Live , qui trouvera dans la postérité
 plus de disposition à l'admirer qu'à la
 croire. Il fut reçu comme en triom-
 phe par les Romains. Le peuple lui
 éleva dans ^{*} l'endroit le plus apparent
 de la place une statue d'airain qui le
 représentoit armé. On lui donna, des
 biens du public, autant de terre qu'u-
 ne charue pouvoit en labourer en un
 jour. Tous les particuliers , hommes
 & femmes indifféremment , voulurent
 contribuer à sa récompense ; & , dans
 les circonstances où l'on se trouvoit
 de la plus affreuse disette , de trois
 cens mille têtes dont la ville étoit
 composée , ^b chacun en se privant
 d'une partie de son nécessaire, lui fit
 un petit présent de blé.

Liv. lib. Porfena aiant manqué sa première
 2. cap. entreprise , forma le siège de la ville,
 11-14.

&

a Rem ausus plus fa- mæ habituram ad po- steros, quàm fidei.	son Comitium.
* C'étoit le lieu où se tenoient les Assemblées, appelé pour cette rai-	b In magna inopia, pro domesticis copiis, unusquisque aliquid, fraudans se ipse visu suo, contulit. Liv.

& se mit à ravager toutes les campagnes voisines. La perte de plus de cinq mille hommes qu'il fit dans une sortie, où les Consuls avoient dressé une embuscade à ses troupes, le détermina à changer le siège en blocus, dans l'espérance de réduire Rome par la famine. En effet la disette devint fort grande, & ce que l'on recevoit de vivres par le Tibre ne suffisoit pas pour faire subsister la ville encore longtemps.

AN. R.
246.
AV. J. C.
506.
Dionys.
lib. 5. p.
297-304.
Plur. in
Poplic.
pag. 106.

Un second prodige, non moins surprenant que celui d'Horatius Coclès, la tira de l'extrême danger où elle se trouvoit. C. Mucius, jeune homme d'une naissance illustre, indigné de voir que Rome devenue libre se trouvât dans un état plus triste qu'elle n'avoit jamais été sous les Rois, forma le dessein de délivrer sa patrie de cette honte par quelque entreprise nouvelle & hardie. Il passe dans le camp des ennemis, après en avoir demandé la permission au Sénat, en faisant entendre qu'il méditoit quelque grand projet, mais sans l'expliquer clairement. Il trompe les gardes, qui le prennent pour un homme de la nation, parce qu'il ne paroissoit porter aucunes armes.

Hardie
entre-
prise de
C. Mu-
cius Scé-
vola.

AN. R.
246.
AV. J. C.
505.

mes, & qu'il parloit la langue du pays, qu'il avoit apprise autrefois de la nourrice qui l'avoit élevé. Il pénètre jusques dans la tente du Roi, lequel, accompagné d'un Secrétaire vêtu à peu près comme lui, paioit la solde à ses troupes. Mucius ne voulant pas demander lequel étoit le Roi, de peur de se découvrir, & voiant que les soldats s'adressoient plus souvent au Secrétaire, se détermina enfin, & tua celui-ci avec son poignard au lieu du Roi. Il est saisi sur le champ malgré toute sa résistance, & ^a traîné devant le tribunal de ce Roi irrité; mais alors même, à la vûe de mille affreux supplices qui le menacent, il paroît dans une contenance intrépide, plus capable d'inspirer de la terreur que de s'en laisser ébranler : *Je suis Romain*, dit-il. *Mon nom est Mucius. J'ai voulu tuer l'ennemi de ma patrie; & je n'ai pas moins de courage pour souffrir la mort,*

que

a Ante tribunal regis destitutus, tum quoque inter tantas fortune minas metuendus magis quàm metuens : Romanus sum, inquit, civis. C. Mucium vo-

cant Hostis hostem occidere volui : nec ad mortem minus animi est, quàm fuit ad cædem. Et facere & pati fortia Romanum est. Nec unus in te ego hos ani-

que j'en ai fait paroître en voulant te la donner. Il est également digne d'un Ro-^{246.}main, & d'agir avec courage, & de souffrir avec constance. Je ne suis pas le seul qui ai formé ce dessein contre toi. Beaucoup d'autres après moi aspirent à la même gloire. Prépare-toi donc à des allarmes continuelles, à te voir à chaque moment courir risque de ta vie, à trouver toujours à l'entrée de ta tente un ennemi secret qui épie le moment de t'attaquer. C'est là la guerre que te déclare la Jeunesse Romaine. Ne crains point de bataille générale. Tu seras seul attaqué, & tu n'auras à te défendre que contre un seul ennemi.

Le Roi plein de colère, & en même tems frappé du danger dont Mucius le menaçoit, ordonne de l'environner de flammes, pour l'obliger à s'expliquer nettement. Mais ^a le Romain, sans

animos gessi. Longu- post me ordo est idem petentium decus. Pro- inde in hoc discrimen, si juvat, accingere, ut in singulas horas capi- te dimices tuo, ferrum hostemque in vestibulo habeas regio. Hoc tibi juventus Romana indi-	cimus bellum Nullam aciem, nullum prælium rimueris. Uni tibi, & cum singulis, res erit. <i>Liv.</i> a En tibi, inquit, ut sentias quàm vile cor- pus sit iis qui magnam gloriam vident; dex- tramque accenso ad
---	--

AN. R. sans s'étonner: *Voi*, dit-il, en met-
 216. tant la main sur un brasier ardent,
 Av. J. C. *voilà combien méprisent leurs corps ceux*
 526. *qui envisagent une gloire immortelle. Il*
la laissoit bruler, comme s'il eût été
insensible. Mais Porfena, tout hors
de lui-même à la vûe d'un tel prodi-
ge, saute à bas de son tribunal; &
ayant fait enlever Mucius loin de ce
brasier: Retire-toi, lui dit-il, *jeune*
homme, encore plus ennemi de toi-même
que de moi. Je t'encouragerois à ne point
dégénérer d'une telle vertu, si c'étoit pour
ma patrie que tu en fisses usage. Au moins
je te laisse aller en liberté, sans que tu
aies rien à craindre de ce que les loix de
la guerre me donnent droit de te faire
souffrir. Alors Mucius, comme pour
reconnoître sa générosité, lui déclare
qu'ils étoient trois cens qui avoient
conspiré contre lui. Qu'il étoit le pre-
mier sur qui le sort étoit tombé, &
 que

sacrificium foculo in-
 jicit. Quam cum velut
 alienato ab sensu tor-
 reret animo, propè at-
 tonitus miraculo rex,
 cum ab sede sua profi-
 luisset, amoverique ab
 altaribus juvenem jus-
 sisset; Tu verò abi, in-

quit, in te magis quam
 in me hostilia ausus.
 Juberem macte virtu-
 te esse, si pro mea pa-
 tria ista virtus staret.
 Nunc jure belli libe-
 rum te, intactum, in-
 violatumque hinc di-
 mingo.

que les autres viendroient chacun à leur rang. Cette action fit donner à Mucius le surnom de * *Scévola*, parce qu'ayant perdu l'usage de la main droite, il y substitua celui de la gauche. Denys d'Halicarnasse, Historien pour l'ordinaire très-exact, ne dit pas un mot de cette circonstance de la main brulée : & c'est ce qui rend ce fait fort douteux. Il a néanmoins été extrêmement célébré par les Romains, & tout le monde connoit la belle épigramme de Martial qui roule sur cet événement.

Cum * peteret Regem decepta satellite dextra,

Injecit sacris se peritura focis.

Sed tam sæva pius miracula non tulit hostis ;

Et raptum flammis jussit abire virum.

Urere quam potuit contempto Mucius igne ;

Hanc spectare manum Porsena non potuit.

Major deceptæ fama est & gloria dextræ.

Si non errasset, fecerat illa minus.

R 2

Ces

<p>* Cette main courageuse, qui tua l'Officier du Roi des Toscans au lieu du Roi même, ne craignis point de se livrer aux flammes. Mais</p>	<p>son généreux ennemi ne put tenir contre le prodige d'une si cruelle constance, & sauva ce jeune Héros du danger qu'il alloit chercher.</p>
---	---

Cette

AN. R.
246.
Av. J.C.
506.

Ces louanges, & tant d'autres prodiguées par les auteurs Romains à Mucius, ne doivent pas nous faire prendre le change dans le jugement qu'il convient de porter d'une action contraire à toutes les loix de la guerre; & l'exemple même de plusieurs illustres Romains, entr'autres celui de Fabricius, qui avertit le Roi Pyrrhus de se précautionner contre son Médecin qui vouloit l'empoisonner, condamne formellement l'entreprise de Mucius. Cependant la prévention apparemment des Romains pour leur patrie, & une espèce d'enthousiasme pour le merveilleux de cette action, leur ont fait louer dans un Romain ce qu'ils auroient blâmé dans un ennemi de Rome. L'intrépidité & la constance de Mucius est très-louable en elle-même: mais son motif & son objet la rendent très-criminelle.

Porfena
fait la
paix a-

Porfena, intimidé par le danger qu'il venoit de courir, & par la vue de

<p><i>Cette main, que Mucius bravant les flammes laissoit tranquillement bruler, Porfena n'en put soutenir la vue. Elle n'en a mérité que</i></p>	<p><i>plus de gloire pour avoir manqué son coup. Sans cette erreur, elle n'eût rien fait de si héroïque.</i></p>
---	--

de ceux auxquels il s'attendoit d'être exposé tous les jours, songea sérieusement à faire la paix. Il en fit proposer les conditions par des Ambassadeurs, qui partirent avec Mucius pour Rome. Ils demandèrent d'abord, pour la forme seulement, le rétablissement des Tarquins: mais, après le premier refus, ils n'insistèrent pas davantage. Ils se réduisirent à exiger que les Romains remissent à leur Maître un certain territoire qui avoit originairement appartenu aux Etrusques, & qui leur avoit été enlevé par la force des armes; & que pour gage de la foi donnée, ils livrassent au Roi un certain nombre de jeunes personnes des plus nobles familles de Rome. Ces conditions furent acceptées avec joie.

Dès qu'on eut livré les otages, Porfena fit fortir ses troupes du Janicule. Les otages étoient au nombre de vingt: dix jeunes Patriciens, & autant de filles de condition. Entre ces dernières étoit la jeune Clélie, d'une des premières maisons de Rome. Les honneurs dont elle avoit vû récompenser le mérite de Coclès & de Mucius, l'animèrent à en mériter de pareils. Elle

AN. R.

245.

AV. J. C.

306.

vec les

Ro-

mains.

Action

hardie

de Clé-

lie.

AN. R. 246.
 Av. J. C. 506.
 osa, pour se tirer des mains de Porfena, passer le Tibre à la nage à la tête de ses compagnes, & rentra avec elles dans Rome comme en triomphe. Valère, qui craignit qu'on ne le soupçonnât d'avoir favorisé cette fuite, & que l'on ne prît l'audace de ces filles pour une perfidie des Romains, les renvoia sur le champ à Porfena. Tarquin, qui en avoit eu avis, & qui s'étoit exprès posté sur le chemin, les auroit enlevées, sans la rencontre imprévue d'Aruns fils du Roi de Clusium, qui les escorta jusqu'au camp. Le Roi, juste estimateur du mérite par tout où il l'apercevoit, fit de grands éloges de la jeune Clélie, & pour marque de son estime il lui fit présent d'un beau cheval superbement enharnaché, & lui permit de s'en retourner, & d'emmenner avec elle la moitié des otages à son choix. Elle se conduisit dans ce choix d'une façon qui lui fit honneur : elle préféra les plus jeunes, parce que leur âge les exposoit davantage. Porfena, touché de tant d'actions éclatantes dont il avoit été le témoin, ne put s'empêcher de relever le bonheur d'une ville, qui portoit non seulement
 tant

tant de grands hommes, mais encore ^{AN. R.}
 de jeunes filles qui disputoient aux ^{246.}
 hommes le mérite de la valeur. Il ren- ^{AV. J. C.}
 dit aux Romains tous les prisonniers, ^{506.}
 qui étoient en grand nombre, sans
 exiger de rançon. Il leur donna, pour
 marque de sa générosité, son camp,
 avec toutes les richesses qui y étoient,
 aiant ordonné à ses troupes d'y laisser
 tout leur bagage à la réserve de leurs
 armes, & lui-même y laissa le sien.
 Ainsi finit la guerre que les Romains
 eurent à soutenir contre Porsena Roi
 des Clusiens dans l'Etrurie, dans la-
 quelle la République s'étoit vûe à deux
 doits de sa perte.

On voit ici dans Porsena un modèle
 parfait pour la guerre & pour la paix.
 Il ne prend les armes ni par ambition,
 ni par avarice, ni par aucun intérêt
 personnel. Ce sont les grands motifs
 qui l'y déterminent. C'est la compas-
 sion pour un Prince dépouillé : la fidé-
 lité pour un ami & pour un allié : le
 commun intérêt des têtes couronnées :
 la sûreté du trône : le maintien de la
 Majesté roiale : la nécessité d'en ven-
 ger les outrages & l'avilissement.
 Quand il a rempli ses devoirs de bon-

A. R. ne foi & de toutes ses forces, il son-
 246. ge à faire la paix, que l'impossibilité
 Av. J. C. de réussir dans son premier dessein a
 306. rendu nécessaire. Il se réduit à des
 conditions raisonnables, sans artifice,
 sans chercher à surprendre, sans pro-
 fiter des fâcheuses extrémités où ses
 ennemis sont réduits. Après leur avoir
 fait une bonne guerre, il veut faire a-
 vec eux une bonne paix, qui soit du-
 rable, sincère, convenable. De ses
 ennemis il en veut faire des amis vé-
 ritables, & pour toujours, sans laisser
 des semences de nouvelles querelles,
 & des retours fâcheux, ainsi qu'il arri-
 ve quelquefois : comme si des Traités
 de paix étoient p'utôt des suspensions
 d'armes & des trêves entre des enne-
 mis prêts à recommencer les hostili-
 tés, que des réconciliations sincères,
 & des engagemens à une amitié cor-
 diale.

L'armée des Etrusques s'étant reti-
 rée, le Sénat s'assembla, & l'on réso-
 lut d'envoyer à Porfena, pour marque
 d'honneur & de reconnoissance, la
 chaire d'ivoire, le sceptre, la couron-
 ne d'or, & la robe triomphale, qui
 servoient aux Rois des Romains. Pour recon-

reconnoître les services de Mucius, AN. R. 246.
 qui s'étoit généreusement offert à la mort pour le salut de sa patrie, & qui AV. J. C. 506.
 par son dévouement avoit acheminé
 les affaires à une heureuse paix, on lui
 donna, comme à Horatius Coclès,
 autant de terre au-delà du Tibre qu'une
 charue en peut labourer en un
 jour; & ces terres s'appellèrent depuis
Les Prés de Mucius. La jeune Clélie eut
 aussi sa récompense, qui fut aussi sin-
 gulière que l'étoit son action. On lui
 éleva une statue Equestre dans la voie
 sacrée, qui menoit à la place des Co-
 mices; & les pères des filles ses com-
 pagnes qui avoient eu part à la gloire,
 en firent la dépense.

Ces honneurs accordés à Coclès,
 à Scévola, à Clélie, marquent dans le
 peuple Romain un esprit attentif à
 mettre la vertu en honneur, à animer
 dans les citoyens un zèle actif pour la
 patrie, & à piquer d'une noble ému-
 lation tous ceux qui étoient en état
 de la servir.

Porfena, au sortir de la guerre con- Procé-
 tre les Romains, envoya son fils Aruns dé obli-
 pour faire le siège d'Aticie. Il rempor- geant
 ta d'abord d'assez grands avantages des Ro- mains à

AN. R. sur les assiégés. Mais un secours con-
 246. sidérable leur étant survenu, il se don-
 Av. J. C. na une bataille où le jeune Prince fut
 506. tué. L'armée des Etrusques ne put te-
 l'égard nir après la mort de son Général, &
 des su- fut obligée de lâcher le pié. Les uns
 jets de furent tués dans leur retraite, les au-
 Porfena. Liv. lib. 2. 6. 14. tres cherchèrent un asyle sur les ter-
 Dionys. res des Romains, qui étoient dans le
 pag. 304. voisinage. Les Romains les recueilli-
 rent dans leur déroute. Ils soulagèrent
 les blessés, ils donnèrent des chevaux
 aux uns, ils chargèrent les autres sur
 des chariots, ils les conduisirent à Ro-
 me, ils les logèrent chez eux, ils les
 pourvurent de vivres & de médica-
 mens: enfin, ils leur fournirent avec
 bonté tous les secours qui leur étoient
 nécessaires. Plusieurs, charmés de ces
 bons offices, perdirent l'envie de re-
 tourner en leur patrie, & préférèrent
 l'avantage de rester avec ceux de qui
 ils avoient reçu tant de bienfaits. Le
 Sénat leur assigna un terrain entre le
 mont Palatin & le Capitole, où ils se
 bâtirent des demeures: ce lieu s'ap-
 pella la rue des Etrusques. Porfena,
 par reconnoissance du favorable ac-
 cueil que les Romains avoient fait à
 les

P. LUCRET. P. VALER. CONS. 395

ses troupes , les remit en possession An. R.
des terres au-delà du Tibre, qu'ils lui^{245.}
avoient cédées par le dernier Traité^{Av. J. C.}
de paix. ^{506.}

P. LUCRETIVS. *

An. R.

P. VALERIUS PUBLICOLA. III.

^{247.}

Av. J. C.

^{505.}

Porfena envoya cette année des Ambassadeurs à Rome , pour y solliciter encore le rétablissement de Tarquin , à qui il n'avoit pu refuser cette dernière démarche. Le Sénat lui députa les plus honorables de son Corps , pour lui représenter , que l'affaire des
„ Tarquins étoit une affaire décidée
„ absolument & sans retour , & que
„ les Romains étoient déterminés à
„ ouvrir plutôt les portes de Rome aux
„ ennemis qu'aux Rois. Ils le prièrent
„ de ne pas troubler davantage la par-
„ faite union qui étoit entre lui & les
„ Romains , par une demande qui
„ les mettoit dans la triste nécessité
„ ou de renoncer à leur liberté qu'ils
„ préféreroient à tout , ou de refuser
„ quelque chose à un Prince à qui
R 6 „ leur

*. A la place de Lucré-
tius. Dans d'Halicar-
nasse marque M. Flor-
ant pour la seconde fois ;

Et il place sous ce Con-
sulat toute l'histoire de
Porfena , & la défection
du Capitoie.

AN. R. „ leur reconnoissance & leur propre
 247. „ inclination les portoient à tout ac-
 Av. J. C. „ corder. Qu'il lui plut d'ensevelir
 205. „ cette affaire dans le silence pour tou-
 „ jours. “ C'est le parti qu'il prit ; &
 Tarquin perdant toute espérance de
 remonter jamais sur le trône, se retira
 à Tusculum chez Mamilius Octavius
 son gendre.

§. III.

*Guerre des Sabins. Mort & éloge de
 Publicola. Différentes guerres. Con-
 juration découverte à Rome. Guerre
 des Latins. Troubles à Rome au su-
 jet des dettes : le Peuple refuse de s'en-
 rôler. Création d'un Dictateur. Il ap-
 paie les troubles. Trêve d'un an avec
 les Latins. Réflexion sur la Dictature.
 Décret au sujet des femmes. Guerre
 contre les Latins. Célèbre bataille au-
 près du Lac Régille, gagnée par les Ro-
 mains. Paix accordée aux Latins. Tar-
 quin se retire à Cumæ , & y meurt.*

IL SE PASSA plusieurs années de sui-
 te , où il n'y eut point d'événemens
 fort considérables, si ce n'est la guerre
 contre les Sabins. Je me contenterai
 sou-

SP. LARTIUS, T. HERMIN. CONS. 397
 souvent de marquer le nom des Con-
 suls de chaque année.

SP. LARTIUS.	AN. R.
T. HERMINIUS.	248. AV. J. C.
M. VALERIUS.	504. AN. R.
P. POSTUMIUS.	249. AV. J. C.
	503.

La guerre des Sabins commença Guerre :
 dès cette année, & fut continuée lon- des Sa-
 tems à diverses reprises, & avec diffé- bins.
 rens succès.

P. VALERIUS. IV.	AN. R.
T. LUCRETIUS. II.	250. AV. J. C.
	502.

Un Sabin, qui se nommoit dans son pays Atta Clausus, & qui prit à Rome le nom d'Appius Claudius, homme riche & d'une haute naissance, vint se donner aux Romains, & amena avec lui un grand nombre de ses proches, de ses amis, & de ses créatures, qui le suivirent avec toutes leurs familles : ce nombre montoit jusqu'à cinq mille hommes capables de porter les armes. L'opposition ouverte qu'il avoit témoignée dans les Assemblées publiques de la nation au dessein qu'on

AN. R. quise par ses grandes actions, & les
 251. exemples de vertu qu'il leur a donnés.

AV. J. C. Il ne se contentoit pas, comme plu-
 291. sieurs Philosophes, de louer la pauvreté: il l'aimoit, il la pratiquoit, jusqu'au point de ne pas laisser en mourant de quoi faire ses funérailles: elles furent célébrées avec magnificence; mais aux dépens du public. *Moritur, gloria ingenti, copiis familiaribus adeo exiguis, ut funeri sumptus deesset: de publico est elatus.* Quel éloge! Quelle grandeur d'ame! *Il meurt, dénué de biens, riche en vertus & en gloire.* Quel malheur pour notre siècle, que ces sortes d'exemples y soient si rares, ou plutôt qu'ils ne s'y voient plus! Les plus grands hommes cherchent à faire vivre leur mémoire par des titres & des richesses qu'ils accumulent avec empressement, pour les laisser à des héritiers souvent peu propres à les faire revivre, & à les représenter.

Les Dames Romaines renouvelant à l'égard de Publicola ce qu'elles avoient déjà fait pour Junius Brutus, prirent toutes le deuil, & le gardèrent pendant un an, aussi touchées de la mort qu'elles l'auroient été de la mort de leurs plus proches parens. On

On ne voit guères ailleurs d'exem-
 ples d'un pareil zèle. A Rome, les
 particuliers ne séparaient point leurs
 intérêts de ceux du public. Ils regar-
 doient les pertes de l'Etat comme les
 leurs propres. Ils en partageoient les
 malheurs, comme s'ils leur eussent été
 personnels & domestiques. Une telle
 disposition fesoit la force de l'Etat, en
 lioit toutes les parties, & en compo-
 soit un tout inébranlable & invinci-
 ble. Ces sentimens, qui se perpé-
 tuoient dans chaque maison par des
 exemples vivans, formoient de tou-
 te la ville de Rome, de toute la Ré-
 publique, comme une seule famille,
 dont les femmes même fesoient par-
 tie, quoique par tout ailleurs elles
 soient étrangères au gouvernement.
 Combien doit-on penser que cela con-
 tribua à nourrir dans ces sentimens
 les enfans les plus jeunes, & à en for-
 mer dès leurs premières années de
 zélés citoyens ! Voila ce qui mérite le
 plus d'être observé dans la constitu-
 tion de la République Romaine, par-
 ce que c'est ce qui en fesoit le cara-
 ctère propre & distinctif.

AN. R.

251.

Av. J. C.

501.

AN. R. OPITER VIRGINIUS.

252. SP. CASSIUS.

AV. J. C.

500. Ces Consuls remportèrent d'assez
 Diffé- grands avantages sur les Sabins, pri-
 rentes rent la ville de Pométie, qui fut aban-
 guerres. donnée au pillage, & reçurent l'hon-
 neur du triomphe.

Dans les six Consulats suivans, où
 il paroît une assez grande différence
 entre Denys d'Halicarnasse & Tite-Li-
 ve, je m'attacherai au premier, con-
 formément au système de M^r de la
 Tome Curne exposé dans les Mémoires de
 VIII. pa- l'Académie des Belles-Lettres, dans
 ge 363. lequel, en transposant simplement
 quelques faits, il concilie heureuse-
 ment ces deux Historiens.

AN. R. POSTUMUS COMINIUS.

253. TITUS LARTIUS.

AV. J. C.

499.

Dionys.

lib. 5. f.

316. 317.

Les Latins, à la sollicitation d'O-
 ctavius Mamilius gendre de Tarquin,
 tinrent une Assemblée à Férentin, où,
 contre l'usage ordinaire, les Romains
 ne furent point appelés. M. Valérius,
 homme Consulaire, qui avoit été en-
 voié vers les peuples voisins pour pré-
 venir les mouvemens contre la Répu-
 blique.

S. SULPIC. MAN. TULLIUS CONS. 403

blique, se rendit à l'Assemblée, & se AN. R. 253. Av. J. C. 492.
plaignit fortement de ce que Rome
seule en avoit été exclue. Malgré ses
remontrances, on y déclara les Ro-
mains infracteurs des Traités, & l'on
convint de délibérer une autre fois
plus à loisir sur les moïens de s'en fai-
re justice.

Cette même année on découvrit
une conspiration d'esclaves, qui a-
voient résolu de mettre le feu dans
Rome. Ils furent mis à mort.

S E R V I U S S U L P I C I U S .

M A N I U S T U L L I U S .

AN. R.

254.

Av. J. C.

Les Fidénates, sollicités & soutenus 498.
par les Tarquins, se soulèvent. Le Dionys. lib. 5. P. 317-323.
Consul Tullius part avec son armée
pour les châtier, & met le siège de-
vant Fidènes. Mais il est obligé de re-
venir à Rome, sur la nouvelle d'une Conju- ration
conjuraton, suscitée par les intrigues décou- verte à Rome.
secrettes de Tarquin. Elle étoit com-
posée non seulement de citoyens rui-
nés & accablés de dettes, mais enco-
re d'un grand nombre d'esclaves, que
le ressentiment du supplice auquel on
avoit condamné leurs semblables l'an-
née précédente, & l'espoir de la li-
berté

AN. R. berté firent entrer dans la même ca-
 254. bale. Heureusement elle fut découver-
 AV. J. C. te par une protection particulière des
 498. dieux, dit Denys * d'Halicarnassé, &
 étouffée dans sa naissance par le sup-
 plice des principaux Chefs. On fit des
 sacrifices pour remercier les dieux d'a-
 voir sauvé la République du danger
 qu'elle avoit couru. Le Sénat ensuite
 ordonna des Jeux, qui durèrent trois
 jours.

AN. R. P. VETURIUS GEMINUS.
 255. T. ÆBUTIVS ELVA.
 AV. J. C.

497. Véturius met le siège devant Fidé-
Dionys. nes, & y trouvant une trop longue
 lib. 5. 1. résistance, il convertit le siège en bloc-
 323. 324. cus.

Tarquin assiége Signie, ville soumi-
 se aux Romains; & n'ayant pu la pren-
 dre ni par assaut, ni par famine, il
 est enfin obligé de se retirer.

AN. R. TITUS LARTIUS.
 256. LUCIUS CLOELIUS.
 AV. J. C.
 496.

Le

* La Providence des dieux, qui dans tous les tems a préservé Rome de mille dangers, & qui ne cesse encore aujourd'hui de veiller à sa sûreté, détourné ce malheur. Ce sont les termes de Denys d'Halicarnassé.

T. LARTIUS, L. CLOELIUS CONS. 405

Le Consul Lartius voulant enfin terminer la guerre contre les Fidénates, se mit en campagne, & après une longue résistance les força à se rendre.

AN. R.

256.

Av. J. C.

496.

Dionys.

lib. 5.

1^{re} ag. 324.

340

Guerre

des La-

tins.

Quand les Latins apprirent la réduction de Fidènes, la crainte s'empara des esprits, & fut suivie de l'indignation publique contre les Chefs de la Nation, qui jusques-là s'étoient toujours opposés au dessein qu'on avoit de rompre avec les Romains. Dans le Conseil qu'ils tinrent bientôt après à Férentin, ceux qui étoient d'avis qu'on prît les armes, s'emportèrent avec beaucoup de violence contre ceux qui paroissoient portés pour la paix. Tarquin entr'autres, & Mamilius son gendre, firent tant par leurs intrigues & leurs déclamations, que tous les Latins résolurent d'un consentement unanime de faire la guerre aux Romains. Et afin qu'aucun peuple particulier ne se détachât de l'alliance commune, & ne fit sa paix sans la participation de la République, ils s'engagèrent tous par des sermens solennels à garder ensemble une étroite union, & à traiter comme traître & ennemi de l'Etat quiconque man-

406 T. LARTIUS, L. CLOELIUS CONS.

AN. R. manqueroit à sa parole. Les peuples,
256. dont les Députés signèrent ce Traité,
AV. J. C. étoient au nombre de trente. Sextus
496. Tarquinius & Octavius Mamilius ,
qu'on déclara Généraux de l'armée
des Alliés , furent les maîtres de lever
parmi la Jeunesse de ces peuples au-
tant de troupes qu'ils jugeroient à
propos. Pour garder quelque forma-
lité au dehors , & avoir un honnête
prétexte de prendre les armes , les
Latins députèrent à Rome les plus
considérables de chaque ville , pour y
porter leurs plaintes de prétendues
infractions des Traités , & en deman-
der une prompte satisfaction , avec me-
naces , en cas de refus , de tomber
sur les Romains avec toutes leurs for-
ces. Un tel discours fut regardé com-
me une déclaration ouverte de ru-
pture.

Trou- Tandis qu'on étoit occupé à faire
bles à les préparatifs de la guerre , & qu'on
Rome au commençoit à lever des soldats , il
sujet des survint de nouvelles difficultés qui
dettes. causèrent beaucoup d'embarras. Tout
Le Peu- le Peuple ne se portoit pas à cette
ple refu- guerre avec la même ardeur. Les pau-
se de vres , sur tout ceux qui n'étoient pas
s'enrô- en
ler.

en état de paier leurs dettes, & ils AN. R.
 fesoient le plus grand nombre, refu- 256.
 soient de prendre les armes, & ne AV. J. C.
 vouloient se prêter à rien de ce que 496.
 desiroient les Patriciens, à moins que
 le Sénat ne fit une ordonnance pour
 l'abolition de leurs dettes. Il s'en
 trouvoit même quelques-uns qui me-
 naçoient de quitter Rome, & qui s'ex-
 hortoient les uns les autres à ne pas
 demeurer plus lontems dans une ville
 où ils n'étoient païés de leurs services
 que par les plus mauvais traitemens.

D'abord les Patriciens tâchèrent
 d'appaiser les esprits, & de les rame-
 ner à la raison. Mais, comme ils ne
 gagnoient rien par leurs exhortations,
 il falut assembler le Sénat pour déli-
 bérer sur les moiens d'empêcher le tu-
 multe dont la ville étoit menacée. Ja-
 mais délibération ne fut plus impor-
 tante, ni plus difficile à conduire. Les
 sentimens furent partagés. Parmi les
 Sénateurs, les uns portés naturelle-
 ment à la douceur, & moins riches
 que beaucoup d'autres, étoient d'avis
 qu'on se relâchât en faveur des pau-
 vres. Ils croioient, qu'en leur remet-
 tant leurs dettes, c'étoit acheter à peu
 de

AN R. de frais la bienveillance des citoyens;
 256 & que les grands biens qui en revien-
 Av. J. C. droient au public & aux particuliers,
 496. dédommageroient avantageusement
 d'une perte si légère. M. Valérius,
 frère de Publicola, ouvrit cette opi-
 nion. „ Il remontra qu'on n'entendoit
 „ autre chose dans la place publique
 „ que ces discours des pauvres, qui
 „ se disoient les uns aux autres en
 „ marquant leur indignation : *Que*
 „ *nous sert-il de vaincre les ennemis du*
 „ *dehors, si pour prix de notre victoire*
 „ *nous trouvons au retour de durs créan-*
 „ *ciers plus à craindre mille fois que les*
 „ *ennemis de la patrie ? si, après avoir*
 „ *assuré l'Empire de la République, nous*
 „ *ne pouvons nous répondre de notre pro-*
 „ *pre liberté ?* Il fit remarquer com-
 „ bien il étoit à craindre, si l'on ne
 „ remédioit à l'aversion que le peu-
 „ ple concevoit pour le Sénat, non
 „ seulement qu'il ne vînt à abandon-
 „ ner la ville dans le plus pressant dan-
 „ ger, mais encore, ce qui méritoit
 „ plus d'attention, que le desespoir
 „ ne les jettât dans le parti des Tar-
 „ quins, & qu'ils ne songeassent à les
 „ rétablir sur le trône. *Que jusques*
 „ alors

T. LARTIUS, L. CLOELIUS CONS. 409

„ alors le Peuple n'avoit usé que de AN. R.
„ menaces, sans se porter à de fâ- 256.
„ cheux excès: qu'il falloit, en cette AV. J. C.
„ rencontre, avoir pour lui quelque 496a
„ indulgence, pour empêcher de plus
„ grands maux. Que la République
„ d'Athènes, dans une occasion pa-
„ reille, avoit remis aux pauvres,
„ sur les remontrances de Solon, tou-
„ tes les dettes dont ils étoient char-
„ gés. Qu'il leur seroit glorieux de
„ soulager de même leurs concitoyens,
„ qui avoient rendu sous les Rois de si
„ grands services à la République par
„ la défaite des ennemis de l'Empire,
„ qui avoient montré tant d'ardeur &
„ de courage à délivrer la patrie de
„ la cruauté des Tyrans, & qui étoient
„ prêts de se sacrifier avec plus de zê-
„ le que jamais pour peu qu'on leur
„ marquât de complaisance. Qu'enfin
„ ils devoient faire réflexion qu'il se-
„ roit injuste à eux d'exiger de leurs
„ citoyens qu'ils exposassent leur vie,
„ tandis qu'on leur refusoit de légers
„ secours: d'autant plus qu'on n'a-
„ voit d'autres reproches à leur faire
„ que leur pauvreté, plus digne de
„ compassion que de haine.

Tom. I.

S

Ce

AN. R. Cè discours de Valère fut reçu du
 256. grand nombre avec applaudissement.
 Av. J. C. Mais Appius Claudius, d'un caractère
 496. dur & violent, qu'il transmit à toute
 sa postérité, ouvrit un sentiment tout
 contraire. Il représenta, „ que le Sé-
 „ nat n'étoit point en droit de refu-
 „ ser le secours des Loix aux créan-
 „ ciers qui voudroient poursuivre a-
 „ vec rigueur les débiteurs. Que l'on
 „ ne pouvoit abolir les dettes des par-
 „ ticuliers, sans ruiner la foi publi-
 „ que, le seul lien de la société par-
 „ mi les hommes. Que le peuple mê-
 „ me, en faveur de qui on sollicitoit
 „ un Arrêt si injuste, en souffriroit le
 „ premier ; & que, dans de nouveaux
 „ besoins qui lui surviendroient, les
 „ plus riches fermeroient leurs bour-
 „ ses, & ne seroient pas certainement
 „ disposés à avancer leur bien, com-
 „ me auparavant, pour mettre en œu-
 „ vre le laboureur & l'artisan, au
 „ danger de n'en point recueillir le
 „ fruit, & de perdre même leurs
 „ fonds. Que le mécontentement des
 „ Grands n'étoit pas moins à crain-
 „ dre, que le murmure du peuple.
 „ Qu'au reste, on pouvoit user de
 „ quel-

„ quelque tempérament , & mettre AN. R.
 „ une différence entre les débiteurs. 256.
 „ Que pour ceux qu'on trouveroit s'é- AV. J. C.
 „ tre ruinés par la débauche & le li- 496.
 „ bertinage, on ne feroit pas une
 „ grande perte quand ils sortiroient
 „ tous de Rome, dont ils étoient la
 „ honte & l'opprobre. Qu'à l'égard
 „ des autres, il étoit juste de les sou-
 „ lager. Que les créanciers, à qui il
 „ feroit facile de faire ce discerne-
 „ ment, seroient très-louables d'avoir
 „ quelque indulgence pour des mal-
 „ heureux, qui ne s'étoient point at-
 „ tiré leur infortune, & qui seroient
 „ d'autant plus obligés à leurs bien-
 „ faiteurs, que la grace n'auroit été
 „ l'effet que de leur compassion & de
 „ leur libéralité. Qu'il ne convenoit
 „ point à l'équité de la République de
 „ faire de son autorité des remises gé-
 „ nérales, dont les bons & les mé-
 „ chans profiteroient également, &
 „ de donner ce qui ne lui appartenoit
 „ pas. Qu'il falloit au moins laisser aux
 „ propriétaires le mérite de disposer
 „ librement de leurs biens, & ne leur
 „ point envier le droit qu'ils avoient
 „ à la reconnoissance de leurs débi-
 „ teurs.

AN. R. „ teurs. Quant à la sédition qu'on ap-
 256. „ préhendoit, que le moien de l'ex-
 Av J.C. „ citer étoit de faire paroître de la
 496. „ crainte en mollissant ; qu'un coup
 „ d'autorité jetteroit la terreur dans
 „ les esprits, & qu'un ou deux exem-
 „ ples de sévérité contiendroient les
 „ mutins, & les feroient rentrer dans
 „ le devoir.

On proposa encore plusieurs avis. Celui qui l'emporta fut, que le Sénat ne prononceroit sur le fond des contestations présentes que quand la guerre seroit heureusement terminée. Qu'alors les Consuls rapporteroient de nouveau cette affaire au Sénat, & qu'en attendant on accorderoit une surseance pour toutes sortes de dettes. Cette Ordonnance ne satisfit point le Peuple, & n'appaisa point le tumulte. Les pauvres, amis de la franchise & de la simplicité, se défioient de ces détours, où ils croioient reconnoître un dessein de les abuser ; & comme ils ne comptoient point du tout sur la bonne foi du Sénat, ils étoient persuadés qu'il ne cherchoit qu'à les tromper par ces artificieux délais.

Créa-
 tion

Le Sénat se trouva dans un grand
 em-

embarras. Les Latins, nation puissante & aguerrie, se préparoient à entrer en campagne. Le Peuple paroissoit déterminé à ne point prendre les armes. Les Sénateurs n'avoient pas assez d'autorité pour se faire obéir, & n'osoient pas employer les châtimens contre les réfractaires, parce que la Loi portée par Valérius Publicola leur donnoit le pouvoir d'appeler au Peuple de toutes les Ordonnances des Consuls. Le plus sûr moyen de rendre au Sénat son ancienne autorité, eût été d'abroger cette Loi: mais c'est ce qui n'étoit pas possible. Pour prévenir l'opposition que le peuple n'auroit pas manqué de faire, si l'on fût venu à attaquer ouvertement ses privilèges, le Sénat résolut d'introduire dans la République un Magistrat, dont la puissance fût monarchique, & supérieure à toutes les Loix, mais d'une courte durée. Pour cela, il fit un Décret artificieux dans lequel il trompa les gens du peuple, & abolit, sans qu'ils s'en aperçussent, la Loi qui favorisoit leur liberté. Il étoit conçu en ces termes: „ Que Lartius & Cloelius, qui étoient alors Consuls, se

AN. R.
256.
Av. J. C.
496.
d'un Dictateur.
Il appar-
se les
trou-
bles.

AN R., démettroient de leur pouvoir, & à
 256. „ leur exemple tous ceux qui auroient
 AV. J.C. „ quelque administration publique.
 496. „ Qu'il n'y auroit qu'un seul Magistrat.
 „ Qu'il seroit choisi par le Sénat, &
 „ confirmé par la voix du Peuple, &
 „ que son pouvoir ne s'étendrait pas
 „ au-delà de six mois. “ Le Peuple,
 qui ne comprit pas toutes les consé-
 quences de ce nouveau Décret, y sous-
 crivit sans peine; & quoiqu'une char-
 ge de cette nature passât les bornes &
 les règles ordinaires, il laissa au Sé-
 nat le soin de choisir un sujet propre
 à la remplir.

Ce nouvel établissement fut d'une
 grande utilité pour le bien des affai-
 res, & offroit toujours une ressource
 présente & efficace, soit contre les en-
 treprises séditieuses du Peuple, soit
 dans les grands dangers de l'Etat de
 la part des ennemis. Il eut de funestes
 suites dans les derniers tems de la Ré-
 publique : mais de quoi n'abuse-t-on
 pas ?

Il s'agissoit ici de choisir un Chef
 capable de soutenir lui seul tout le
 poids du gouvernement. Dans les con-
 jonctures où se trouvoit la Républi-
 que,

T. LARTIUS, L. CLOELIUS CONS. 415.

que, il faloit de rares qualités en ce- AN. R.
lui qui en devenoit le maître absolu. 256.
On avoit besoin d'un homme de tête AV. J. C.
& de résolution, qui eût une gran- 496.
de expérience dans le métier de la
guerre, & une modération à l'épreu-
ve des égaremens où jette souvent la
plénitude de l'autorité. On deman-
doit sur tout un Général, qui fût main-
tenir la discipline dans sa vigueur, &
qui eût la fermeté de se faire obéir des
séditieux. On croioit voir toutes ces
qualités dans T. Lartius, & son Col-
lègue ne manquoit pas aussi de mérit-
te. Le Sénat ordonna que l'un des
deux Consuls nommeroit le nouveau
Magistrat, ce qui fut toujours obser-
vé dans la suite; &, en conséquence
d'une seconde délibération, que dans
la conjoncture présente il nommeroit
son Collègue. Les Consuls, revêtus
du pouvoir de décider entr'eux qui
des deux étoit le plus digne de la sou-
veraine Magistrature, tinrent une
conduite bien supérieure à la façon
ordinaire de penser & d'agir des hom-
mes, & qui devint l'objet de l'admi-
ration publique. Ni l'un ni l'autre ne
voulut consentir à croire qu'il méritât

416 T. LARTIUS, L. CLOELIUS CONS.

AN. R. 256. Av. J.C. 496. **tât la préférence sur son Collègue.** Tout le jour se passa à se donner mutuellement l'un à l'autre leur voix pour la charge, sans qu'aucun voulût l'accepter. L'Assemblée étant congédiée, les parens & les amis des deux Consuls, & les Sénateurs les plus respectables, se rendirent chez Lartius, & y restèrent jusqu'à la nuit, * le conjurant de ne point mettre d'obstacle aux vœux du Public. Vaincu par leurs vives remontrances, il consentit enfin que son Collègue le nommât Dictateur. Car ce fut le nom que l'on donna à ce souverain Magistrat, ou du moins c'est le nom le plus célèbre & le plus usité. Le vrai nom étoit, à ce qui paroît, *Magister Populi*.

Lartius ** fut le premier Romain depuis les Consuls, qui fut chargé seul du gouvernement de la République

* C'est peut-être de cette circonstance qu'est venue la coutume de nommer de nuit le Dictateur : il en est parlé plusieurs fois dans Tite-Live. Lib. 4. cap. 21. lib. 8. cap. 23. lib. 9. cap. 38. Nocte dein-

de silentio, ut mos est, L. Papirium Dictatorem dixit.

** Tite-Live le donne aussi pour le premier Dictateur, mais trois ans plutôt, & sous son premier Consulat. Lib. 2. cap. 18.

que avec une puissance sans bornes ^{AN. R.}
 pour décider de la guerre ou de la ^{256.}
 paix, & pour prononcer sans appel sur ^{Av. J. C.}
 toutes les autres affaires. Dès qu'il eut ^{426.}
 été nommé Dictateur, il choisit pour
 Général de la Cavalerie Sp. Cassius, qui
 avoit été Consul l'année de Rome 252.
 Ce Magistrat étoit appelé *Magister*
Equitum, nom relatif à celui de *Ma-*
gister Populi. Il étoit le Lieutenant du
 Dictateur, mais soumis à ses ordres
 comme le reste des citoyens, & redou-
 tant comme les autres les haches &
 les faisceaux du Dictateur.

Lartius jugea à propos de donner
 d'abord une haute idée de la charge
 dont on l'avoit revêtu, & de l'autorité
 souveraine qui y étoit attachée. Il fit
 reprendre aux Licteurs les haches qui
 étoient jointes aux faisceaux du tems
 des Rois, & que Valère avoit fait ôter
 pendant son Consulat pour rendre
 plus populaire l'autorité du nouveau
 gouvernement. Il en doubla le nom-
 bre, & voulut que vingt-quatre Lic-
 teurs marchassent devant lui avec ces
 marques d'autorité, plutôt pour jet-
 ter la terreur dans l'esprit des sédi-
 tieux, que dans le dessein d'en faire

AN. R. usage. Cet appareil formidable produisit l'effet qu'il en avoit attendu. Le
 256. Av. J. C. 496. Peuple, saisi de fraieur à la vûe de ces faisceaux & de ces haches portées devant le Dictateur, devint tout autrement docile & soumis qu'il ne l'avoit été jusques-là. Ce n'étoit plus comme sous les Consuls, dont l'autorité étoit pareille, & à l'un desquels on pouvoit avoir recours contre l'autre, ou appeler de leurs Décrets au Peuple. Ici il ne restoit de ressource que dans une prompte obéissance.

Après avoir imprimé le respect & la crainte dans l'esprit des plus turbulens par la majesté de ce cortège tout semblable à celui des Rois, il fit faire le dénombrement des citoyens, conformément à l'ordre établi par Servius Tullius, & renouvelé par les premiers Consuls. Le nombre des citoyens au-dessus de l'âge de seize ans se trouva de

a Creato Dictatore primum Romæ, post- quam præferri secures viderunt, magnus ple- bem metus incessit, ut intentiores essent ad dicto parendum. Ne- que enim ut in Consu-	libus, qui pari potesta- te essent, alterius au- xilium, neque provoca- tio erat, neque ullum usquam nisi in cura pa- rendi auxilium. Liv. lib. 2. cap. 18.
---	---

always terminus in the
east by the Prussian
MORINE. — Lo.
ham, NW, frosty; Bristol, rain

TITUS LARTIUS DICTATEUR. 419

de cent cinquante mille sept cens AN. R.
hommes. 256.

Av. J. C.

426.

Le dénombrement fait, il sépara les
vieillards de ceux qui étoient en état
de porter les armes; & il forma de
ceux-ci quatre corps d'armée, d'In-
fanterie & Cavalerie. Il se réserva le
premier, l'élite & la fleur des troupes.
Il permit à Clélius qui avoit été son
Collègue, de choisir celui d'entre les
trois autres qu'il voudroit comman-
der. Il donna le troisiéme à Spurius
Cassius Général de la Cavalerie. Il
mit à la tête du dernier Spurius Lartius
son frère, pour demeurer avec les
vieillards à la défense de la ville.

Quand tout fut disposé pour la guer-
re, il entra en campagne, & plaça ses
trois corps d'armée aux passages par où
il croioit que les Latins pourroient en-
trer sur le territoire des Romains.

Persuadé que c'étoit le devoir d'un
habile Général, non seulement de se
fortifier lui-même, mais encore d'af-
foiblir les ennemis, & de tendre à ter-
miner les guerres sans combat quand
il le peut faire, ou en répandant le
moins de sang qu'il est possible; Lar-
tius crut qu'il valoit mieux terminer

AN. R. celle-ci par la voie de la négociation
 256. que par celle des armes. Il députa se-
 496. Av. J. C. crettement des hommes de confiance
 aux plus considérables d'entre les La-
 tins , pour les faire entrer dans des
 vûes pacifiques. En même tems il en-
 voia des Ambassadeurs dans toutes les
 villes pour traiter ouvertement de la
 paix. Par cette conduite il commença
 à calmer les esprits. Mais la douceur
 dont il usa bientôt après, lui gagna en-
 tièrement l'amitié des peuples, & leur
 fit naître de l'éloignement pour les
 Chefs qui les portoit à prendre les
 armes. Mamilius & Sextus, que les La-
 tins avoient établis Généralissimes de
 leurs troupes, avoient marqué le ren-
 dez-vous général à Tusculum-, pour
 marcher de là vers Rome. Mais comme
 ils différoient lontems à se mettre en
 mouvement, soit qu'ils attendissent les
 secours de quelques peuples lents à
 fournir leur contingent, soit que les
 présages & les auspices ne fussent pas
 favorables, une partie de l'armée se dé-
 tacha, & vint faire le dégât sur les ter-
 res des Romains. Lartius qui en fut
 averti commanda Clélius avec l'élite
 de la Cavalerie & de l'Infanterie lé-
 gère.

gère. Celui-ci étant tombé sur les en- AN. R.
nemis lorsqu'ils s'y attendoient le 256.
moins, les fit prisonniers, excepté un Av. J. C.
très-petit nombre des plus braves qui 496.
furent tués en faisant quelque résistan-
ce, Clélius les conduisit au Dictateur,
qui les reçut avec beaucoup de mar-
ques de bienveillance. Il fit panser les
blessés, & sans exiger de rançon, il
les renvoia tous à Tusculum, avec Trêve
une Ambassade composée des plus d'une
illustres des Romains, qui firent si année
bien par leurs sollicitations que l'ar- avec les
mée des Latins se retira, & que la
nation conclut une trêve d'un an. Latins.

La campagne ainsi terminée, le Di-
ctateur ramena son armée à Rome,
& avant que le tems de sa Magistratur-
re fût expiré, il nomma des Consuls,
& se démit de ses pouvoirs, sans avoir
exercé aucune violence, aucune ri-
gueur sur quelque citoyen Romain
que ce pût être.

Cette conduite de Lartius si sage & Réfle-
si mesurée au milieu d'un pouvoir sans xion fut
bornes, qui souvent change & cor- la Dicta-
rompt les meilleurs naturels, donne ture.
lieu à Denys d'Halicarnasse de faire
une réflexion bien sensée, & que je
ne

422 TITUS LARTIUS DICTATEUR.

AN. R. ne dois pas omettre. Il remarque que
 256. cet exemple que donna le premier
 Av. J. C. Dictateur, fut suivi dans la suite de
 496. tous ceux qui remplirent la même
 charge, jusques à près de cent ans
 avant la fin de la République. Les Hi-
 storyens ne font mention d'aucun *
 Dictateur qui ait manqué de douceur
 & de modération, quoique la Répu-
 blique se soit vûe souvent obligée d'ô-
 ter l'autorité à ses Magistrats ordina-
 res pour la confier à un seul. Si jamais
 on n'eût créé de Dictateurs que pour
 défendre la patrie contre des ennemis
 étrangers, il seroit moins étonnant
 qu'occupés au dehors ils n'eussent
 point abusé de leur puissance. Mais
 dans des troubles domestiques, lors-
 qu'il falloit ou réprimer des séditieux,
 ou délivrer l'Etat de citoyens soupçon-
 nés de tendre à la tyrannie, ou se pré-
 cautionner contre une infinité d'au-
 tres dangers dont la République étoit
 menacée, qu'aucun de ceux qu'on
 revétoit d'un plein pouvoir n'ait ja-
 mais donné sujet de reproche, & ne
 se

* On en peut excepter | dirent fort odieux. Liv.
 L. Manlius Imperiosus, | lib. 7. cap. 4.
 que ses violences ren-

A. SEMPR. ATR. M. MINUC. CONS. 423

se soit écarté de la route qu'avoit tracé le premier Dictateur, c'est ce qui fait l'éloge parfait de la République Romaine.

A. SEMPRONIUS ATRATINUS. AN. R.
M. MINUCIUS. 257.
Av. J. C.

Il ne se passa rien de considérable^{495.}
sous ces Consuls ni au dedans, ni au^{Dionysf.}
dehors. La trêve faite avec les Latins^{lib. 6. p.}
donnoit aux troupes le tems de respi-
rer, & l'Arrêt du Sénat qui défendoit
aux créanciers d'inquiéter leurs débi-
teurs jusqu'à la fin de la guerre, avoit
arrêté les mouvemens des pauvres.

Le Sénat fit un Décret, qui paroît^{Décret.}
assez extraordinaire. Il étoit porté par^{au sujet}
ce Décret que les femmes Latines qui<sup>des fem-
mes.</sup>
avoient épousé des Romains, & que
les femmes Romaines qui s'étoient
mariées chez les Latins, auroient la
liberté ou de demeurer avec leurs ma-
ris si elles l'aimoient mieux, ou de
retourner dans leur patrie. A l'égard
des enfans, on avoit réglé que les
garçons resteroient avec leurs pères,
& que les filles qui ne seroient point
mariées suivroient la destinée de leurs
mères. Il s'étoit fait un grand nombre
de

424. AUL. POSTUM. T. VIRGIN. CONS.

AN. R. de ces mariages dans les deux nations,
 257. voisines comme elles étoient, & unies
 Av. J. C. tant par l'amitié que par une commu-
 495. ne origine. Les femmes, maîtresses
 de leur sort, montrèrent combien le
 séjour de Rome avoit pour elles d'at-
 traits. Les Romaines, qui avoient pris
 des engagemens dans différentes vil-
 les des Latins, quittèrent presque tou-
 tes leurs maris pour se rendre dans
 leur patrie; & les Latines, qui s'étoient
 établies à Rome, renoncèrent toutes,
 excepté deux, à leur pays, pour de-
 meurer avec leurs maris.

AN. R. AULUS POSTUMIUS.

258.

Av. J. C. TITUS VIRGINIUS.

494.

Guerre Ce fut sous ces Consuls que finit la
 contre trêve d'un an qu'on avoit faite avec
 les La- les Latins. On se préparoit fortement
 tins. Cé- de part & d'autre à la guerre, & les
 lèbre ba- efforts extraordinaires qu'on fesoit
 taille efforts extraordinaires qu'on fesoit
 près du donnoient lieu de juger que la bataille
 Lac Ré- qui étoit près de se donner, décideroit
 gille ga- du sort des deux peuples. Dans une
 gnée par telle conjoncture, on crut à Rome
 les Ro- qu'il étoit nécessaire de remettre l'au-
 mains. torité entre les mains d'un seul hom-
 Dions. me. Le Consul Virgininus nomma pour
 lib. 6. p.
 334-358.

Dictat

Dictateur Aulus Postumius son Collègue, & celui-ci choisit pour Général de la Cavalerie T. Ebutius Elva.

AN. R.
258.
AV. J.C.
494.

Les deux armées se mirent bientôt en campagne, & se postèrent assez près du Lac de Régille. Celle des Romains n'étoit que de vingt-quatre mille fantassins, & de trois mille chevaux: celle des Latins montoit à quarante mille hommes d'infanterie, & à trois mille de cavalerie. Sextus Tarquinius étoit à l'aile gauche des Latins: Octavius Mamilius à la droite: Titus, autre fils de Tarquin, commandoit le corps de bataille, à la tête des Exilés, & de ceux qui volontairement avoient préféré le parti des Tarquins à leur patrie. (Selon Tite-Live, c'étoit Tarquin le père lui même en personne; âgé pour lors de quatre-vingts dix ans, ce qui n'est guères vraisemblable.) La Cavalerie étoit divisée en trois corps, dont deux étoient distribués dans les deux ailes, & l'autre placé au centre. Dans l'armée Romaine, T. Ebutius, Général de la Cavalerie, avoit la gauche, le Consul Virginius la droite, & le Dictateur Postumius commandoit le corps de bataille.

Liv. lib.
2. cap. 19.
20.

L'ar-

253
254
255
256
257
258
259
260
261
262
263
264
265
266
267
268
269
270
271
272
273
274
275
276
277
278
279
280
281
282
283
284
285
286
287
288
289
290
291
292
293
294
295
296
297
298
299
300
301
302
303
304
305
306
307
308
309
310
311
312
313
314
315
316
317
318
319
320
321
322
323
324
325
326
327
328
329
330
331
332
333
334
335
336
337
338
339
340
341
342
343
344
345
346
347
348
349
350
351
352
353
354
355
356
357
358
359
360
361
362
363
364
365
366
367
368
369
370
371
372
373
374
375
376
377
378
379
380
381
382
383
384
385
386
387
388
389
390
391
392
393
394
395
396
397
398
399
400
401
402
403
404
405
406
407
408
409
410
411
412
413
414
415
416
417
418
419
420
421
422
423
424
425
426
427
428
429
430
431
432
433
434
435
436
437
438
439
440
441
442
443
444
445
446
447
448
449
450
451
452
453
454
455
456
457
458
459
460
461
462
463
464
465
466
467
468
469
470
471
472
473
474
475
476
477
478
479
480
481
482
483
484
485
486
487
488
489
490
491
492
493
494
495
496
497
498
499
500
501
502
503
504
505
506
507
508
509
510
511
512
513
514
515
516
517
518
519
520
521
522
523
524
525
526
527
528
529
530
531
532
533
534
535
536
537
538
539
540
541
542
543
544
545
546
547
548
549
550
551
552
553
554
555
556
557
558
559
560
561
562
563
564
565
566
567
568
569
570
571
572
573
574
575
576
577
578
579
580
581
582
583
584
585
586
587
588
589
590
591
592
593
594
595
596
597
598
599
600
601
602
603
604
605
606
607
608
609
610
611
612
613
614
615
616
617
618
619
620
621
622
623
624
625
626
627
628
629
630
631
632
633
634
635
636
637
638
639
640
641
642
643
644
645
646
647
648
649
650
651
652
653
654
655
656
657
658
659
660
661
662
663
664
665
666
667
668
669
670
671
672
673
674
675
676
677
678
679
680
681
682
683
684
685
686
687
688
689
690
691
692
693
694
695
696
697
698
699
700
701
702
703
704
705
706
707
708
709
710
711
712
713
714
715
716
717
718
719
720
721
722
723
724
725
726
727
728
729
730
731
732
733
734
735
736
737
738
739
740
741
742
743
744
745
746
747
748
749
750
751
752
753
754
755
756
757
758
759
760
761
762
763
764
765
766
767
768
769
770
771
772
773
774
775
776
777
778
779
780
781
782
783
784
785
786
787
788
789
790
791
792
793
794
795
796
797
798
799
800
801
802
803
804
805
806
807
808
809
810
811
812
813
814
815
816
817
818
819
820
821
822
823
824
825
826
827
828
829
830
831
832
833
834
835
836
837
838
839
840
841
842
843
844
845
846
847
848
849
850
851
852
853
854
855
856
857
858
859
860
861
862
863
864
865
866
867
868
869
870
871
872
873
874
875
876
877
878
879
880
881
882
883
884
885
886
887
888
889
890
891
892
893
894
895
896
897
898
899
900
901
902
903
904
905
906
907
908
909
910
911
912
913
914
915
916
917
918
919
920
921
922
923
924
925
926
927
928
929
930
931
932
933
934
935
936
937
938
939
940
941
942
943
944
945
946
947
948
949
950
951
952
953
954
955
956
957
958
959
960
961
962
963
964
965
966
967
968
969
970
971
972
973
974
975
976
977
978
979
980
981
982
983
984
985
986
987
988
989
990
991
992
993
994
995
996
997
998
999
1000

Le Dictateur , qui étoit au corps de bataille avec l'élite de la Cavalerie, fit plier d'abord celui des ennemis où commandoit Titus second fils de Tarquin, qui fut atteint à l'épaule d'un coup de javelot. Comme on fut obli-

gé de l'emporter hors de la mêlée, AN. R.
 son absence fit perdre cœur à ceux qui 218.
 servoient sous lui, & rallentit toute AV. J. C.
 leur ardeur. Les Romains, profitant 494.
 de leur consternation, les poussèrent
 vivement, & leur firent lâcher pié.
 Sextus, l'autre fils de Tarquin, s'en
 aperçut. Il envoie à leur secours l'élite
 de la Cavalerie. Les fuyards se rallient:
 leur courage s'anime : ils retournent
 à la charge, soutiennent l'effort des
 ennemis, & combattent avec une nou-
 velle vigueur. Il paroît que Titus re-
 vint bientôt après.

D'un autre côté, il y eut un rude
 choc entre Ebutius Général de la Ca-
 valerie Romaine & Mamilius le Chef
 des Tusculans, qui s'étoient lontems
 cherchés des yeux pour en venir en-
 semble aux prises. La lance à la main,
 ils poussèrent chacun leurs chevaux
 l'un contre l'autre avec une telle im-
 pétuosité, qu'Ebutius eut le bras per-
 cée d'outre en outre, & Mamilius re-
 çut un coup à travers sa cuirasse. Le
 premier ne pouvant plus faire usage
 de sa lance, se vit obligé de quitter le
 combat : l'autre, après s'être retiré
 pendant quelque tems dans la seconde
 ligne,

AN. R. ligne, revint bientôt à la mêlée sans
 258. faire d'attention à sa blessure ; & voyant
 AV. J. C. ses troupes en desordre , il fait venir
 494. la cohorte des Romains exilés com-
 mandée par Titus. Comme ils ne res-
 piroient que vengeance contre des en-
 nemis qui leur avoient enlevé leurs
 biens & leur patrie , ils rétablirent un
 peu le combat. Alors Valère un des
 Lieutenans d'Ebutius , & frère de l'il-
 lustre Publicola , apercevant Tarquin
 qui se montroit avec bravade & fierté
 à la tête des Exilés , & voulant acque-
 rir à sa famille l'honneur de tuer les
 Tarquins , comme elle avoit déjà ce-
 lui de les avoir chassés , pousse à tou-
 te bride son cheval contre lui pour le
 percer de sa lance. Le Prince , pour
 éviter le choc d'un si redoutable en-
 nemi , se retire en arrière dans sa trou-
 pe. Pendant que Valère l'y suit avec
 une ardeur inconsidérée , blessé à mort
 d'un javelot , il tombe de son cheval.
 Le combat se rallume autour de son
 corps , & il s'y fait un carnage horri-
 ble. Enfin Publius & Marcus fils de
 Publicola enlèvent leur oncle des
 mains de l'ennemi , & le font porter
 au camp par leurs Ecuiers. Animés de
 ce

ce même feu, ils rallient ce qu'ils AN. R.
 peuvent de leurs troupes, donnent^{258.}
 l'un & l'autre dans le plus fort de la Av. J. C.
 mêlée, & périssent percés de mille^{494.}
 traits.

Le Dictateur voyant que l'aile gauche, découragée par la perte de ses Chefs, & attaquée vivement par les Exilés, commençoit à plier & à prendre la fuite, donne ordre à un détachement de Cavalerie de se rendre par derrière à l'aile gauche pour arrêter les fuyards, & de traiter comme ennemis ceux qui refuseroient d'obéir. Les Romains retournent donc au combat avec une nouvelle ardeur. En même tems le Dictateur, suivi des troupes d'élite qu'il avoit autour de sa personne, tombe avec tant de force sur le Corps des Exilés, qu'il les enfonce, les renverse, les met en fuite, & leur tue beaucoup de monde. Ce fut là apparemment que périt Titus.

Mamilius le Général Latin s'apercevant de leur déroute, vole à leur secours avec un gros détachement qu'il avoit tiré des troupes de réserve. Le Lieutenant Général Herminius le reconnoit à son habit & à ses armes,
 &

430 AUL. POSTUMIUS DICTATEUR.

AN. R. & aiant poussé contre lui son cheval
 258. avec une impétuosité terrible , il le
 Av. J. C. perce de sa lance , & le renverse mort.
 494. Mais pendant qu'il s'arrête à le dépouiller, il est lui-même frappé d'un coup de javelot, dont il expire un moment après dans le premier appareil de sa blessure.

Sextus Tarquinius tenoit encore bon à l'aile gauche des Latins , & avoit fait reculer les Romains à leur aile droite , lorsque le Dictateur étant survenu tout d'un coup avec un corps de cavalerie , Sextus se crut perdu sans ressource. Il se jette en desespéré & comme un furieux sur les Romains: il tue à droite & à gauche tout ce qui se trouve sur son passage , jusqu'à ce qu'enveloppé de tous côtés. & couvert de mille blessures , il tombe mort sur le champ de bataille après avoir vendu sa vie bien chèrement.

Les Latins, se voyant sans chefs, prirent la fuite en desordre , & abandonnèrent leur camp aux Romains , qui y firent un butin considérable. Ils se ressentirent lontems de cette perte, qui fut la plus grande de celles qu'ils avoient faites jusqu'alors. De quarante

te mille fantassins , & de trois mille AN. R.
chevaux dont étoit composée leur ar- 258.
mée , à peine resta-t-il dix mille hom- AV. J. C.
mes en état de se retirer chez eux. 494.

Comme les Anciens méloient toujours du merveilleux dans les grands événemens , on dit que dans ce combat deux jeunes Cavaliers , d'une taille & d'une figure plus majestueuse que celles des hommes ordinaires , se firent voir à Postumius & à ceux de sa suite : qu'ils marchaient à la tête de la Cavalerie Romaine , perçant de leurs javelots tout ce qui se présentoit de Latins , & mettant les autres en fuite. On ajoute que sur le soir , après le gain de la bataille & la prise du camp , ces mêmes Cavaliers parurent à Rome dans la place publique , tels qu'on les avoit vus dans l'armée Romaine , avec tout l'air de gens qui reviennent d'une action , fatigués , couverts de sueur & de poussière. Que quand ils furent descendus de cheval , ils donnèrent avis de la victoire , & qu'après avoir raconté exactement comme les choses s'étoient passées , ils disparurent. Le lendemain on reçut des lettres du Dictateur , qui in-

for-

AN. R. formoit le Sénat & le Peuple du suc-
 258. cès de la bataille, & qui leur mar-
 Av. J. C. quoit en particulier le secours mira-
 494. culeux que les dieux en personne a-
 voient donné à l'armée. On ne douta
 point que ces dieux ne fussent Castor
 & Pollux. Aussi leur érigea-t-on dans
 la suite un temple magnifique. Tite-
 Live ne dit rien d'une histoire si mer-
 veilleuse, sinon que le Dictateur, dans
 le feu de l'action, voua un temple à
 Castor. En effet, quoique ce monu-
 ment eût été construit en l'honneur
 des deux frères, il ne porta que le
 nom de * Castor.

Le lendemain de la bataille les trou-
 pes auxiliaires que les Volques en-
 voioient au secours des Latins, arri-
 vèrent assez près du Lac de Régille.
 Quand elles eurent appris ce qui étoit
 arrivé,

* C'est sur cela qu'est fondé dans Suétone un bon mot de Bibulus, qui aiant été créé Edile avec C. César, & aiant fait conjointement avec lui les dépenses des Jeux, dont on gratifia le peuple, enforte néanmoins que César eut tout l'honneur de cette magnifi-
 cence, dit plaisamment qu'il avoit eu la même destinée que Pollux; que César avoit eu tout le mérite de cette fête, comme il n'étoit fait mention que de Castor au sujet du temple qu'on avoit érigé aux deux frères. Sueton. in vit. Cæs. cap. 10.

arrivé, elles s'en retournèrent plus AN. R. 258.
 promptement qu'elles n'étoient venues, AV. J. C. 494.
 se reprochant à elles-mêmes leur len-
 teur, qui avoit peut-être été la cause
 de la défaite de leurs Alliés.

Le dictateur étant retourné à Rome
 avec son armée victorieuse, on l'ho-
 nora du triomphe. Il traînoit après
 lui plusieurs chariots chargés d'armes
 & de butin, & cinq mille cinq cens
 prisonniers qu'il avoit faits dans le
 combat. De la dixme des dépouilles
 il célébra des Jeux, & offrit des sacri-
 fices, dont la dépense montoit à qua-
 rante talens, (quarante mille écus)
 somme très-considérable pour ces
 tems-là.

Quelques jours après le retour de Paix ac-
 l'armée, la République des Latins en- cordée
 voia des Ambassadeurs à Rome, choi- aux La-
 sis de toutes les villes qui s'étoient op- tins.
 posées à la dernière guerre. Ils y pa-
 rurent tenant en main des branches
 d'olivier, & dans tout l'appareil de
 supplians. Quand on les eut intro-
 duits dans le Sénat, „ ils commen-
 „ cèrent par rejeter sur les Chefs de
 „ la nation la cause d'une guerre,
 „ dont les peuples n'étoient point au-

434 AUL. POSTUMIUS DICTATEUR.

AN. R. 258. Av. J. C. 494. „ trément coupables, que pour s'être
 „ laissés conduire par de mauvais gui-
 „ des, qui ne cherchoient que leur
 „ propre intérêt. Ils représentoient
 „ qu'ils avoient été bien punis d'une
 „ obéissance forcée par la perte que
 „ toutes les villes avoient faite de
 „ leur plus florissante Jeunesse, perte
 „ si générale, qu'il n'y avoit point de
 „ famille qui fut exemte de deuil. Ils
 „ demandoient instamment qu'on ac-
 „ ceptât avec bonté les soumissions &
 „ le dévouement de tout le pays. Ils
 „ déclarèrent qu'il ne s'agissoit plus
 „ pour les Latins d'affecter une an-
 „ cienne indépendance, ni de soute-
 „ nir des droits & des privilèges dont
 „ ils avoient été jaloux jusqu'alors.
 „ Qu'ils s'offroient aux Romains pour
 „ être à jamais les compagnons infé-
 „ parables de toutes leurs entrepri-
 „ ses, avec une subordination entière
 „ à leurs ordres; & qu'ils verroient
 „ sans regret passer aux Romains tou-
 „ te la gloire dont la fortune les avoit
 „ dépouillés.

Quand ils se furent retirés, l'affaire fut mise en délibération. Le Sénat avoit de grands sujets de mécontentement

tement contre les Latins. Ils avoient rompu les premiers l'union & l'alliance, & ce n'étoit pas la première fois qu'ils eussent manqué de fidélité. Quelques-uns donc panchoient du côté de la sévérité, & croioient qu'il falloit faire un exemple. Mais le grand principe de la politique Romaine, qui étoit de se faire des amis des peuples vaincus en les traitant avec bonté & clémence, l'emporta presque généralement sur les mauvaises raisons & les vûes trop bornées de quelques particuliers. Cependant on se contenta, pour le présent, d'accorder la paix aux Latins; &, pour leur faire mieux sentir leur faute, & leur donner le tems de la réparer par un sérieux repentir, on leur fit demander & attendre l'alliance pendant quelque tems. Quand on eut fait rentrer les Ambassadeurs pour entendre la réponse du Sénat: *Vous mériteriez*, leur dit le Dictateur, *de ressentir les justes effets de notre colère, & de voir retomber sur vos têtes tous les maux que vous prétendiez nous faire, si vous eussiez réussi dans vos projets. Mais la clémence a plus de force sur l'esprit des Romains, que le de-*

AN. R.

258.

AV. J. C.

494.

436 AUL. POSTUMIUS DICTATEUR.

AN. R. 258. *fin de la vengeance. Nous n'avons pas*
 Av. J. C. 494. *oublié que les Latins sont nos parens , &*
nous sommes plus sensibles à leur repentir
présent , qu'à leurs fautes passées. Retour-
nez donc chez vos peuples leur porter cet-
te réponse. Quand vous nous aurez livré
nos déserteurs , & chassé de chez vous les
exilés , vous reviendrez traiter avec nous
de la paix.

Les Ambassadeurs s'en retournèrent pleins de joie. Il y eut aussitôt des ordres donnés pour faire sortir de toutes les villes Latines les exilés , & pour renvoyer les prisonniers. Quelques jours après ils revinrent à Rome , y menant chargés de chaînes les déserteurs qu'ils avoient pu arrêter. Le Peuple Romain , content de leur soumission , leur accorda la paix & son amitié. Ainsi finit la guerre contre les Tyrans , qui avoit duré quatorze ans depuis leur bannissement.

Tarquin se retire à Cumès, & y meurt. Le Roi Tarquin , qui restoit seul de toute sa famille à l'âge de près de quatre-vingts dix ans , se voyant sans enfans & sans aucun de ses proches , rebuté de tous les Latins , des Etrusques , des Sabins , & de tous les peuples d'alentour , se retira à Cumès dans

AUL. POSTUMIUS DICTATOR. 437

dans la Campanie chez le Tyran Aristodème.
 AN. R.
258.
Av. J. C.

A. N. R.
258.

Av.] C.

494.

Ce Prince avoit certainement de grands talens. Cet art qu'il eut d'intéresser tant de Princes & de peuples à son rétablissement, les ouvrages publics dont il embellit Rome, son courage à la guerre, sa constance dans son malheur, une guerre de quatorze ans qu'il fit au peuple Romain quoique dépouillé de son Roiaume & de tous ses biens, les ressources continues qu'il sut trouver dans ses disgraces, font bien voir qu'il avoit de grandes qualités. Mais son ambition, son orgueil, & sa cruauté le rendirent à juste titre l'objet de la haine & de l'exécration publique.

Il mourut accablé d'années & d'ennui. Il se voioit dans une ville étrangère, seul, abandonné, sans considération, sans consolation; ^b reconnoissant, disoit-il, combien les amitiés

T 3

font

a Cumas se contulisse dicitur, in eaque urbe senio & ægritudine esse confectus. *Cic. 3. Tusc. n. 27.*

b Tarquinius dixisse.
ferunt, tum, cum exul

effet , se intellexisse
quos fidos amicos ha-
buisset , quosque infi-
dos , cum jam neutris
gratiam referre posset.
De Amicit. n. 53.

AN. R. sont infidèles. De telles plaintes lui
 258. convenoient bien mal. Outre que la ^a
 AV. J. C. plupart des riches & des grands, s'ils
 494. ont des amis, n'en ont que pour la
 montre & la parade; un Tyran, qui
 n'aime que soi, a-t-il droit de préten-
 dre à avoir jamais de véritables amis?
 Il lui faut des ^b adulateurs, qui par de
 basses flateries le précipitent de vices
 en vices, qui dans les conseils qu'ils
 lui donnent ne lui parlent jamais se-
 lon leur sentiment, & qui disputent
 entr'eux à qui réussira le mieux à le
 tromper par des discours séducteurs.

La nouvelle de la mort de Tarquin
 causa une grande joie à Rome, & dans
 le Sénat, & parmi le Peuple: mais les
 premiers de la ville en abusèrent étran-
 gement. Jusques-là ^c ils avoient mé-
 nagé avec grand soin la multitude
 dans

^a Non in amicitia,
 sed in apparatu ha-
 bept. *Senec. de brev.*
cap. 7.

^b Non vides quemad-
 modum illos in præ-
 ceptis agat extincta li-
 bertas, & fides in ob-
 sequium servile sub-
 missa, dum nemo ex a-
 nimi sui sententia sua-

det dissuadetque; sed
 adulandi certamen est,
 & unum amicorum om-
 nium officium, una con-
 tentio, quis blandissi-
 me fallat? *Senec. de*
Benef. lib. 6. cap. 30.

^c Regibus exactis,
 dum metus à Tarqui-
 nio, & bellum grave
 cum Etruria positum
 est,

dans l'appréhension qu'elle ne rappel-
lât les Tarquins. Dès qu'ils se virent
délivrés de cette crainte, ils commen-
cèrent à la traiter d'une manière très-
haute & très-injuste, s'arrogeant toute
l'autorité du gouvernement, sans en
vouloir laisser aucune part au Peuple.
Les créanciers sur tout exerçoient sur
leurs débiteurs une dureté, ou plutôt
une cruauté, qui causa un méconten-
tement général dans toute la ville, &
qui prépara les esprits à une rupture
ouverte.

Postumius s'étant démis de la Di-
ctature, on procéda à l'élection des
Consuls, & on nomma Ap. Claudius,
& P. Servilius.

§. IV.

Guerre des Volsques. Nouveaux troubles.

*Sur la parole du Consul Servilius, les
citoyens s'enrôlent. Les Volsques sont
vaincus, & punis sévèrement. Servilius
triomphe malgré le Sénat. Troubles*

T 4

plus

est, æquo & modesto
jure agitatum. Dein,
servili imperio Patres
plebem exercere; de
vita atque tergo regio
more consulere; agro

pellere; & ceteris ex-
pertibus, soli in im-
perio agere. Sallust. in
fragm. ex Augustino d.
Civis, Dei, lib. 2. c. 28.

plus violens que jamais. Valère est nommé Dictateur. Il défait les ennemis. N'ayant pu obtenir pour le Peuple la remise des dettes, il se démet de la Dictature. Retraite du Peuple sur le Mont sacré. Réunion du Sénat & du Peuple. Etablissement des Tribuns du Peuple ; puis des Ediles Plébéiens. Réflexions sur la conduite du Sénat.

AN. R. AP. CLAUDIUS.

259. P. SERVILIUS.

Av. J.C.

493. LES VOLSQUES, informés de ce
 Guerre qui se passoit à Rome, crurent que
 des Vols- c'étoit pour eux une occasion favora-
 ques. ble de reprendre les armes qu'ils n'a-
 Liv. lib. voient quittées qu'à regret. Quelque
 2. cap. bon traitement qu'ils eussent reçu de
 22-26. Dionys. la part des Romains, ils ne pouvoient
 lib. 6. P. souffrir de se voir assujettis à leur Em-
 361-367. pire, & ils croioient qu'il étoit de
 leur honneur de faire tous leurs efforts
 pour secouer le joug d'une domina-
 tion étrangère. Ils commencent par
 gagner les Herniques. Puis ils dépu-
 tent vers les Latins, pour les attirer
 aussi dans leur parti. Mais ceux-ci,
 pour qui le souvenir encore récent
 de leur défaite auprès du Lac Régille
 étoit

étoit une forte leçon, sans avoir égard AN. R.
 au droit des gens, livrent les Ambaf- 259.
 fadeurs aux Romains, & leur don- AV. J. C.
 nent avis que les Volſques & les Het- 493.
 niques travaillent de concert aux pré-
 paratifs de la guerre. Ce ſervice fut
 ſi agréable aux Romains, qu'ils ren-
 dirent ſur le champ aux Latins les ſix
 mille priſonniers qu'ils avoient à Ro-
 me; & l'affaire du Traité d'alliance,
 qui paroifſoit deſeſpérée pour tou-
 jours, fut remiſe ſur le tapis, & ren-
 voïée aux prochains Conſuls. Ce fut
 un grand ſujet de joie pour les Latins,
 & ils ne pouvoient ſe laſſer de louer
 ceux qui leur avoient donné un con-
 ſeil ſi ſalutaire. Ils envoïèrent au Ca-
 pitole une couronne d'or pour être
 offerte à Jupiter. Pluſieurs des pri-
 ſonniers qu'on avoit renvoïés de Ro-
 me accompagnèrent les Ambaſſa-
 deurs, & ſe répandirent en différens
 quartiers de la ville dans les maiſons
 où ils avoient été en ſervitude, re-
 merciant leurs maîtres du bon traite-
 ment qu'ils en avoient reçu pendant
 leur captivité, & demandant à ſe lier
 avec eux par les droits de l'hôſpita-
 lité & d'une amitié particulière. On

AN. R. leur avoit jusqu'ici refusé l'alliance
 259. proprement dite. Jamais l'union des
 Av. J. C. Latins avec Rome ne parut plus ten-
 493. dre, plus sincère, plus cordiale qu'en
 cette occasion.

Nou- La guerre des Volsques qui paroif-
 veaux soit assurée & prochaine, étoit le moin-
 trou- dre mal que Rome eût à craindre. La
 bles. Sur la parole discorde qui se préparoit sourdement
 du Con- depuis quelque tems dans l'intérieur de
 sul Ser- la ville, & qui commença pour lors à
 vilus, les éclater, en étoit un bien plus dange-
 citoyens reux. Ce qui y donna lieu, fut la ma-
 s'enrô- nière dure & inhumaine dont les
 lent. Les Créanciers, comme je l'ai déjà dit,
 Vols- traitoient leurs débiteurs qui n'étoient
 ques point en état de s'acquitter, & qui par
 font cette raison leur étoient livrés entre
 vaincus, les mains. Ils les tenoient renfermés,
 & punis les mettoient aux fers, & leur fesoient
 sévère- souffrir toutes sortes de mauvais trai-
 ment. temens. Ces infortunés citoyens, s'il
 leur arrivoit de s'échaper de leur pri-
 son, fesoient entendre par tout leurs
 plaintes, & tenoient en public des
 discours tout-à-fait capables d'exciter
 la compassion, & d'allumer dans les
 esprits le feu de la revolte. Un d'en-
 tre eux, fort âgé, s'avança vers la place
 publi-

publique dans l'état du monde le plus AN. R.
 triste & le plus pitoiable. Il avoit un 259.
 habit sale & déchiré, le visage pâle & AV. J. C.
 défait de maigreur. Une longue bar- 493.
 be, & des cheveux négligés & en mau-
 vais ordre, lui donnoient un air ha-
 gard & farouche. On le reconnoissoit
 pourtant à travers tout cet extérieur
 si difforme, & l'on disoit qu'il avoit été
 Centurion, & avoit mérité par sa bra-
 voure plusieurs récompenses militaires.
 Lui-même montrait les cicatrices ho-
 norables des blessures qu'il avoit re-
 çues dans plusieurs combats. Comme la
 multitude s'attroupoit autour de lui,
 & qu'on lui demandoit d'où lui venoit
 donc cet état de misère où il paroîs-
 soit : il dit, „ Que son champ aiant
 „ été ravagé pendant la guerre contre
 „ les Sabins où il servoit, non seule-
 „ ment il avoit perdu le revenu de
 „ l'année, mais que sa métairie avoit
 „ été brulée, tous ses biens pillés, tous
 „ ses troupeaux enlevés. Que pour
 „ surcroît de malheur on avoit exigé
 „ de lui le paiement du tribut dans un
 „ tems où il étoit sans argent, & qu'il
 „ avoit été obligé d'en emprunter :
 „ que les intérêts s'étant accumulés „
 T 6 „ il

AN. R. „il lui avoit falu vendre d'abord son
259.
AV. J. C. „ champ qu'il avoit reçu de ses pères,
493. „ puis le reste de ses biens : qu'enfin
 „ cette espèce de gangrenne avoit
 „ gagné jusqu'à son corps & jusqu'à
 „ la personne. Que son créancier l'a-
 „ voit emmené chez lui , pour y être
 „ traité, non comme un esclave , mais
 „ comme un criminel condamné au
 „ supplice. “ En disant cela , il mon-
 troit sur son dos les vestiges encore
 récents qu'y avoient laissé les verges &
 les fouets dont on l'avoit déchiré.

Sur ce qu'on voioit & ce qu'on en-
 tendoit , il s'élève un grand cri. Le
 tumulte passe de la place dans tous
 les quartiers de la ville. Tous ceux qui
 étoient ou qui avoient été arrêtés pour
 dettes, paroissent en public, & implo-
 rent le secours du Peuple. La troupe
 se grossit de moment en moment. On
 se rend de toutes les rues dans la place
 publique avec de grandes clameurs.
 Ceux des Sénateurs qui s'y trouvèrent
 par hazard, auroient été en danger de
 leur vie, si les Consuls n'étoient accou-
 rrus pour appaiser le tumulte. Toute la
 multitude aussitôt se tourne vers ces
 Magistrats. Les pauvres debiteurs leur
 mon-

montrent leurs chaînes , triste récompense des années de service où ils avoient porté les armes. Ils demandent, plutôt avec menaces que d'un air suppliant , qu'ils assemblent le Sénat ; & ils s'attroupent autour du lieu où devoit se tenir le Conseil , comme pour se rendre les maîtres de la délibération.

Un petit nombre de Sénateurs , que le hazard y avoit conduits , se joignent aux Consuls : la crainte empêchoit les autres de paroître , non seulement dans le Sénat , mais même dans la place ; ainsi l'assemblée n'étoit point assez nombreuse , pour qu'on pût entamer la délibération. La multitude ne se paia point de cette excuse. Les clameurs recommencent. On crie que les Sénateurs sont absens , non par hazard ni par crainte , mais exprès & de concert , pour éluder leur demande : que les Consuls eux-mêmes n'agissent pas de bonne foi , & qu'il est clair qu'on insulte à leur misère. Bientôt la dignité & la puissance des Consuls couroit risque de n'être plus respectée , & on alloit en venir aux dernières violences , lorsqu'enfin les

Séna-

Am. R.
259.
Av. J. C.
493.

259.
Av. J. C.
493. An. R. Sénateurs, ne sachant s'il n'étoit pas aussi dangereux pour eux de demeurer renfermés dans leurs maisons que de paroître, arrivent au Sénat. Chacun prend sa place, & l'on propose l'affaire dont il s'agit.

Pendant qu'on délibéroit dans le Sénat, où les avis étoient fort partagés, survient un courier envoyé par les Latins, qui apprend que les Volques sont en marche avec une nombreuse armée, & s'avancent vers Rome. Cette nouvelle produisit des effets tout contraires parmi les Sénateurs, & parmi le Peuple, tant la discorde avoit déjà fait de progrès, & d'une seule ville en avoit formé comme deux villes opposées & presque ennemies. „ La populace triomphoit „ de joie, & disoit hautement que les „ dieux vengeoient l'orgueil des Sé- „ nateurs. Ils s'exhortoient les uns les „ autres à ne point donner leurs noms „ pour s'enrôler. Que s'ils avoient à „ périr, il ne falloit point périr seuls, „ mais avec tous les citoyens. Que les „ Sénateurs prissent les armes, & se mis- „ sent en campagne, pour essuier les „ dangers de la guerre, comme ils en „ avoient les récompenses. Le

Le Sénat, dans une conjoncture si AN. R.
difficile, n'ayant pas moins à craindre 259.
de la part des citoyens que de celle des AV. J. C.
ennemis, étoit fort embarrassé. Il prie 493.
le Consul Servilius, qui étoit d'un
caractère plus doux & plus populaire,
de faire tous ses efforts pour gagner
le peuple, & pour le ramener à son
devoir. Servilius, aiant congédié le
Sénat, se rend à l'Assemblée. „ Il dé-
„ clare que , pendant que le Sénat
„ étoit occupé à délibérer sur les in-
„ térêts d'une partie de la ville, con-
„ sidérable à la vérité, mais qui n'en
„ fesoit pourtant qu'une partie, (il
„ entendoit le Peuple) étoit survenu
„ un sujet de crainte bien plus grave,
„ qui regardoit toute la ville & toute
„ la République entière. Que l'enne-
„ mi étant presque aux portes de Ro-
„ me, il n'étoit pas possible de traiter
„ d'aucune autre affaire. Que, quand
„ on le pourroit, il ne seroit ni bien-
„ séant au Peuple de n'avoir pris les
„ armes pour la défense de sa patrie,
„ qu'après s'être fait paier par avance
„ de ses services ; ni honorable pour
„ le Sénat, de paroître n'avoir travail-
„ lé au soulagement des citoyens que
„ par

AN. R. „ par crainte & comme malgré lui ,
 259. „ non par inclination & par bonne
 AV. J. C. „ volonté. Qu'au retour de la cam-
 493. „ pagne on songeroit sérieusement aux
 „ intérêts du peuple. “ En attendant,
 il donna un Edit, par lequel il accor-
 doit une surseance pour toute sorte de
 dettes jusqu'à la fin de la guerre.

Il fit faire ensuite le dénombre-
 ment. Le nombre des citoyens au
 dessus de seize ans se trouva de cent
 cinquante mille sept cens hommes.
 On donna son nom pour se faire en-
 rôler , non seulement sans peine &
 sans répugnance , mais avec joie &
 avec empressement. Quelque violent
 & quelque emporté que soit le peuple,
 il se rend pourtant à la raison quand
 on le traite avec bonté & justice.

Servilius part avec ses troupes.
 Quand on fut arrivé près de l'ennemi,
 les soldats , sur tout les débiteurs ,
 (j'appelle ainsi ceux qui étoient en
 cause pour leurs dettes) demandent
 avec empressement qu'on les mène au
 combat. Le Consul, après avoir tardé
 exprès quelque tems pour éprouver &
 éguiser leur courage , voyant que leur
 ardeur redoubloit , donne enfin le
 signal.

signal. Jamais soldats ne montrèrent AN. R.
 plus de bravoure & d'intrépidité que 259.
 ceux-ci. Aussi les Volsques, quelque AV. J. C.
 vive résistance qu'ils fissent, ne purent 493.
 soutenir longtemps un choc si rude, &
 prirent enfin la fuite. Les Romains
 les poursuivirent jusques dans leur
 camp, que les Volsques quittèrent
 aussi bientôt. Il fut abandonné au pil-
 lage. Les soldats s'enrichirent du bu-
 rin qu'ils y trouvèrent. Le lendemain
 le Consul les mena à Sueffa Pométia,
 où les ennemis s'étoient retirés. Les
 Volsques s'y défendirent pendant quel-
 ques jours avec beaucoup d'opiniâ-
 treté, voyant bien qu'ils n'avoient point
 de quartier à attendre. La ville fut
 prise d'assaut, & livrée au pillage: on
 passa au fil de l'épée tous ceux qui
 étoient en âge de porter les armes.
 Le Consul retourna à Rome chargé de
 gloire.

Appius qui y étoit resté, fit de son
 côté une sanglante exécution, pour
 jeter la terreur parmi les peuples qui
 violeroient la foi des Traités comme
 avoient fait les Volsques. Les trois
 cens enfans qui avoient été donnés en
 otage, furent conduits dans la place
 publi-

AN. R. publique. Après qu'on les eut frappés
 259. de verges, ils eurent tous la tête cou-
 Av. J. C. pée. Cet exemple de sévérité étoit
 493. peut-être nécessaire pour intimider &
 contenir dans le devoir les peuples
 voisins, portés assez généralement à
 rompre sans scrupule les alliances qu'ils
 avoient faites dans des tems d'adversité
 & de malheur. Mais une sévérité
 portée jusqu'à cet excès, approche
 beaucoup de la cruauté & de la bar-
 barie, & ne ressent guères le caracté-
 re Romain. Aussi Tite-Live, fort at-
 tentif à conserver la gloire & la répu-
 tation de son peuple, n'en fait aucu-
 ne mention.

Servi- Le triomphe étoit bien dû à Servi-
 lius tri- lius après une expédition si heureuse.
 omphe Mais Appius son Collègue, jaloux de
 malgré sa gloire, lui fit un crime auprès du
 le Sénat. Sénat de ce qu'il se rendoit trop po-
 pulaire, & en particulier de ce qu'il a-
 voit distribué aux soldats tout le butin
 qui étoit fort considérable, sans en
 rien réserver pour le Trésor public. Le
 Triomphe lui fut donc refusé. Servi-
 lius, fort sensible à cet affront, assem-
 bla le Peuple dans le champ de Mars,
 & après avoir fait le récit du combat
 & de

& de la victoire qu'il venoit de rem-
porter, & s'être plaint de la jalousie
de son Collègue, & de l'injustice des
Sénateurs à son égard, il marcha en
pompe, revêtu de l'habit triomphal,
vers le Capitole, où tout le Peuple le
suivit avec de continuelles acclama-
tions de joie. Il fut le premier qui
triompha malgré l'opposition du Sé-
nat : ce qui, d'un côté, aigrit extrê-
mement contre lui les Patriciens ; &
d'un autre, le rendit plus agréable
que jamais au Peuple.

Le même Servilius marcha, peu de
tems après, d'abord contre les Sabins
qui avoient fait quelques courses sur
les terres de Rome, puis contre les
Aurunces. Il les défît les uns & les
autres sans beaucoup de peine.

Le Peuple, après tant de victoires
remportées en si peu de tems, deman-
doit l'exécution des promesses que le
Consul & le Sénat lui avoient faites.
Appius, & par son propre panchant
porté à la violence, & par pique con-
tre son Collègue pour rendre vaine la
parole qu'il avoit donnée au peuple,
jugeoit les causes des débiteurs selon
toute la rigueur des loix ; & en con-
sé-

An. R.
259.
Av. J. C.
493.

Trou-
bles plus
violens
que ja-
mais.
Liv. lib.
2. cap.
27-33.
Dionys.
lib. 6. p.
367-411.

AN. R. séquence ils étoient livrés à leurs cré-
 259. anciers comme auparavant , & souff-
 AV. J. C. froient les traitemens les plus durs.
 493. Ils imploroient le secours de l'autre
 Consul sous qui ils avoient servi si uti-
 lement , & lui montrant les cicatrices
 des plaies qu'ils avoient reçues en di-
 vers combats , ils le pressoient de ra-
 porter leur requête devant le Sénat.
 Servilius , pour ne pas blesser sa Com-
 pagnie qu'il voioit presque toute dé-
 clarée contr'eux , tergiverçoit , & traî-
 noit l'affaire en longueur. Sa politi-
 que , comme il arrive assez ordinaire-
 ment, lui réussit mal. En cherchant des
 tempéramens pour plaire aux deux
 partis, il les choqua tous deux éga-
 lement. Les Sénateurs le regardèrent
 comme un Consul mou & flateur de
 la multitude , le Peuple comme un
 homme vain & trompeur ; & il parut
 bientôt qu'il n'étoit pas moins haï
 qu'Appius.

Il s'éleva une dispute entre les Con-
 suls à l'occasion de la Dédicace du
 temple de Mercure , que chacun d'eux
 prétendoit s'attribuer. Le Sénat ren-
 voia la connoissance de cette affaire
 au Peuple , qui donna cette honora-
 ble

ble commission à un simple Officier AN. R.
 nommé Létorius, moins pour faire 259.
 plaisir à un homme qui n'étoit pas Av. J. C.
 d'un rang à prétendre à cette auguste 493.
 fonction, que pour mortifier & humili-
 er les Consuls.

Cet affront mit en fureur Appius & toute sa cabale. Mais la multitude avoit pris courage, & elle agissoit tout autrement qu'elle n'avoit fait d'abord. N'attendant plus de secours de la part ni du Consul, ni des Sénateurs, elle n'en prit que d'elle-même. Quand on conduisoit un débiteur au Tribunal pour être jugé, elle accouroit de toutes parts. Quand le Consul prononçoit, il s'élevoit tant de cris & de clameurs, qu'on ne pouvoit entendre le prononcé; & personne n'osoit le mettre à exécution. Toute la crainte & tout le danger avoient tourné du côté des créanciers, qui étoient maltraités sous les yeux du Consul.

Survint, dans cette conjoncture, la crainte de la guerre des Sabins. On ordonna de lever des troupes : personne ne se présentoit pour donner son nom. Appius, devenu furieux, se plaignoit hautement de la molle complaisance

AN. R. sance de son Collègue , qui par un
 259. silence populaire, trahissoit la Répu-
 Av. J. C. blique ; & qui , à la première préva-
 493. rication qui l'avoit empêché de rendre
 justice dans l'affaire des dettes , en
 ajoutoit une seconde non moins cri-
 minelle , en ne faisant point les levées
 ordonnées par le Sénat. Il ajouta ,
 „ Que la République ne demeureroit
 „ pas néanmoins entièrement sans dé-
 „ fense , ni la dignité Consulaire sans
 „ vigueur. Que lui seul sauroit bien
 „ soutenir sa propre autorité, & l'hon-
 „ neur du Sénat.

• Mais l'audace du Peuple , encoura-
 gée par l'impunité, croissoit de plus en
 plus. Appius voulut faire arrêter un
 Chef insigne de sédition. Entraîné dé-
 ja par les Licteurs, il appella de la
 sentence. Le Consul, prévoyant bien
 quel seroit le jugement du Peuple, ne
 vouloit point céder à l'appel, & pa-
 roissoit déterminé opiniâtement à
 passer outre. Mais enfin il se laissa
 vaincre, moins par les cris séditieux
 du Peuple, que par les sages remon-
 trances & l'autorité des principaux du
 Sénat. Le mal cependant devenoit
 plus sérieux. On ne s'en tenoit plus à
 de

A. VIRGIN. T. VETUS. CONS. 455
 de simples clameurs : mais , ce qui
 étoit bien plus pernicieux , on se reti-
 roit en des lieux particuliers pour y
 tenir des assemblées secrètes. Enfin
 les Consuls sortirent de charge , tous
 deux fort haïs de la multitude. Ap-
 pius étoit extrêmement agréable au
 Sénat , au lieu que Servilius n'étoit
 aimé d'aucun des deux partis. A Vir-
 ginus & T. Vétusius furent mis en
 leur place.

A. VIRGINIUS.

T. VETUSIUS.

AN. R.
 260.
 AV. J. C.
 492.

Pour lors la multitude , dans l'in-
 certitude où elle étoit de la manière
 dont se conduiroient les nouveaux
 Consuls , commença à tenir des assem-
 blées nocturnes , partie dans les Esqui-
 lies , partie sur le mont Aventin , pour
 convenir ensemble des mesures qu'il
 faudroit prendre dans chaque occa-
 sion , & pour éviter le trouble & le
 déconcertement qui accompagnent
 presque toujours les résolutions prises
 sur le champ. Les Consuls voiant com-
 bien les suites de ces assemblées pou-
 voient devenir pernicieuses , en firent
 leur

AN. R. leur raport au Sénat. On ne put recueillir les suffrages par ordre, tant ce simple exposé excita de tumulte & de clameurs contre les Consuls, lesquels, au lieu de mettre ordre à un si grand abus, comme le demandoit leur place, vouloient se décharger de tout l'odieux, en le rejetant sur le Sénat. On leur reprochoit leur foiblesse. *Etes-vous des Magistrats*, leur disoit-on ? *Si vous l'étiez véritablement, on ne verroit pas se tenir mille conciliabules, les uns dans les Esquilies, les autres sur le mont Aventin. Un seul homme de tête, (car c'est là ce qui nous manque, & qui vaut sans doute mieux qu'un Consul) un homme tel qu'Appius, auroit dissipé en un moment toutes ces assemblées.* Après cette réprimande, les Consuls demandèrent ce que vouloit donc le Sénat qu'ils fissent, assurant qu'ils ne manqueroient point de fermeté pour exécuter ses ordres. La réponse fut, qu'il falloit faire des levées de troupes avec toute la sévérité possible : que la populace n'étoit hardie & insolente, que parce qu'elle n'étoit point occupée.

Le Sénat aiant été congédié, les Consuls montent dans leur tribunal.

Ils

Ils citent les jeunes citoyens par leur ^{AN. R.} nom : personne ne répond. On leur ^{260.} déclare, „ que le peuple ne se laissera ^{Av. J.C.} „ plus tromper : qu'ils n'auront pas „ un soldat , si on ne leur tient la „ parole qu'on leur a donnée. Qu'il „ faut rendre à chacun sa liberté, avant „ que de lui mettre en main des ar- „ mes , afin qu'ils sachent si c'est pour „ la patrie & pour des concitoyens „ qu'ils vont combattre, ou pour des „ maîtres durs & impitoyables. „ Les Consuls favoient bien ce que leur Compagnie leur avoit ordonné : mais de tous ces hardis harangueurs qui parloient si fortement enfermés dans l'enceinte du Sénat où ils ne couroient point de risque , aucun n'étoit présent pour les soutenir , & pour partager avec eux le danger ; & il paroissoit qu'on alloit avoir un rude choc à es- suier avec la populace. Avant donc que d'en venir aux dernières extrémités, ils jugèrent à propos de consulter encore une seconde fois le Sénat , & ils s'y rendirent dans le moment. Alors les jeunes Sénateurs accourent en troupe autour d'eux , & les traitant comme indignes de leur place,

AN. R. ils les pressent avec insulte d'abdiquer
 260. une charge qu'ils ne sont pas capables
 Av. J.C. de soutenir. Les Consuls ne dirent
 492. qu'un mot. *Afin que vous n'en prétendiez point cause d'ignorance, Messieurs, nous vous avertissons que vous êtes sur le point de voir éclater une terrible sédition. Nous demandons que ceux qui nous reprochent notre mollesse, viennent à notre aide pendant que nous ferons les levées de troupes. Nous allons suivre, puisque vous l'ordonnez, les avis les plus fermes.* Ils retournent à leur tribunal, & font citer nommément un des assistans qu'ils avoient sous leurs yeux. Comme il demcuroit immobile, & qu'un gros de citoyens s'étoit attroupé autour de lui pour empêcher qu'on ne le maltraitât, les Consuls ordonnent au Licteur de l'aller saisir. Le Licteur étant repoussé, ceux des Sénateurs qui étoient à côté des Consuls, criant à l'indignité, descendent du tribunal, & volent à son secours. Alors la multitude, qui s'étoit contentée d'empêcher le Licteur de saisir celui qui avoit été cité, attaque les Sénateurs eux-mêmes. Les Consuls étant intervenus, le tumulte s'appaise. Ni pierres ni javelots n'y furent

rent employés : il y avoit eu plus de AN. R.
bruit & de menaces , que de mal réel. 460.

Cependant le Sénat s'assemble tu- AV. J. C.
multuairement. On en vient aux avis 492.

avec encore plus de tumulte & de de-
fordre. Ceux des Sénateurs qui avoient
été maltraités , demandent qu'on in-
forme contre les coupables. Ce n'est
d'abord dans l'assemblée que clameurs
& qu'emportement. Quand ce pre-
mier tumulte fut un peu apaisé , les
Consuls se plaignant de ne pas trou-
ver plus de sagesse dans le Sénat , que
parmi la populace , on commença à
délibérer avec plus d'ordre & de tran-
quillité. Les avis se réduisirent à trois.

„ Virginius ne vouloit pas que dans
„ la remise des dettes on eût confusé-
„ ment égard à tous les débiteurs ,
„ mais à ceux-là seulement, qui , sur
„ la parole du Consul P. Servilius ,
„ avoient servi dans les guerres con-
„ tres les Volsques , les Aurunces , &
„ les Sabins. T. Largius représenta, que
„ ce n'étoit pas le tems de peser &
„ d'examiner rigoureusement les ser-
„ vices : que toute la multitude étoit
„ accablée de dettes, & qu'on ne pou-
„ voit arrêter le mal , qu'en lui accor-

V 2 „ dant

AN. R. „ dant un secours général. Que met-
 260 „ tre de la différence entre les débi-
 AV. J.C. „ teurs , c'étoit allumer & non étein-
 492. „ dre la discorde. Ap. Claudius , na-
 turellement emporté, & rendu encore
 plus violent , d'un côté par la haine
 du peuple, & de l'autre par les louan-
 ges outrées des Sénateurs : *Ce n'est*
pas, dit-il, la misère , mais la licence ,
qui cause tous les maux que nous voions.
La populace est insolente , parce qu'elle
est oisive. La source de tous ces desordres
n'est autre que l'appel. Dès que l'accusé
peut appeller de nos jugemens à ceux qui
sont ses complices , il ne reste aux Consuls
que des menaces, destituées réellement de
tout pouvoir. Il faut donc, dit-il, créer
un Dictateur , dont les Décrets sont sans
appel. Dans le moment, ce feu qui enflam-
me tout , tombera de lui-même. Quand
on verra le pouvoir souverain de vie & de
mort entre les mains d'un seul homme,
qu'on ose alors maltraiter ses Lixteurs.

L'avis d'Appius parut à plusieurs,
 comme il l'étoit en effet, atroce & vio-
 lent. D'un autre côté, les avis de Vir-
 ginus & de Largius fesoient craindre
 des suites très-funestes , sur tout le
 dernier , qui ruinoit absolument la
 bonne

MANIUS VALERIUS DICTATEUR. 461

bonne foi du commerce. On ^a convenoit que l'avis de Virginius, qui corrigeoit par un sage tempérament l'ex-^{260.} cès de celui de Largius, étoit le plus modéré : mais l'intrigue des cabales, & la vûe de l'intérêt particulier, qui ont toujours nui & qui nuiront toujours aux délibérations publiques, firent que l'avis d'Appius l'emporta; & peu s'en falut que lui-même ne fût créé Dictateur : ce qui auroit entièrement aliéné & aigri l'esprit du peuple dans une conjoncture de tems très-dangereuse, où les Volsques, les Eques, & les Sabins avoient pris de concert les armes. Mais ^b les Consuls & les anciens du Sénat eurent soin de faire tomber une autorité impérieuse & absolue par elle-même à un homme d'un caractère doux & modéré. On choisit pour Dictateur Manius Valérius, fils de Volesus.

AN. R.

491.

AV. J. C.

Valère est nommé Dictateur. Il défait les ennemis.

V 3

Quoi-

^a Medium maximè, & moderatum utroque consilium Virginii habebatur. Sed factione, respectuque rerum privatarum, quæ semper offecere officientque publicis consiliis, Ap-

pius vicit.

^b Sed curæ fuit Consulibus & senioribus Patrum, ut imperium, suo vehemens, mansueti permitteretur ingenio.

AN. R. Après cette cérémonie il licentia son
 260. armée , & déclara ses soldats absous
 AV J.C. du serment qu'ils avoient prêté en
 422. s'enrôlant. Et afin de donner une nouvelle preuve de son affection pour le Peuple , il tira de cet Ordre quatre cens des plus considérables , qu'il fit entrer dans celui des Chevaliers : dont le Sénat lui fut bien mauvais gré.

Le succès avoit été entier dans les trois guerres qu'on avoit entreprises : mais les troubles domestiques , qui n'avoient été qu'assoupis & suspendus pour un tems , caufoient une grande inquiétude parmi le Peuple , & dans le Sénat. Pendant que les troupes combattoient au dehors pour la sûreté de l'Etat , les Usuriers de leur côté avoient pris entr'eux toutes les mesures possibles pour frustrer l'attente du Peuple , & les bonnes intentions du Dictateur. Valère aussitôt après son retour , préallablement à tout , proposa dans le Sénat l'affaire des dettes , & demanda qu'on donnât satisfaction au Peuple vainqueur des ennemis de l'Etat , & qui venoit de donner des preuves éclatantes de son zèle pour le service de la République. La faction
 des

des jeunes qui dominoit dans cette AN. R.
 Compagnie , & qui croioit que tout 260.
 ce que l'on proposoit pour le soula- AV. J. C.
 gement du Peuple alloit contre l'au- 492.
 torité du Sénat, s'emporta en repro-
 ches contre le Dictateur comme s'il
 eût trahi les intérêts de son Corps
 pour faire sa cour au Peuple , & fit
 rejeter absolument sa proposition.
 Valère ne perdit point le tems à se
 justifier devant des personnes incapables
 d'entendre raison. *Je ne vous
 plais point* , leur dit-il , *en vous donnant
 des conseils de paix & de concorde : vous
 souhaiterez avant peu de tems sans doute ,
 que le Peuple ait des patrons & des dé-
 fenseurs qui me ressemblent. Pour ce qui
 me regarde , je ne frustrerai point plus
 longtemps l'attente de mes citoyens , & je ne
 demeurerai pas en vain Dictateur. Les
 discordes intestines & la guerre étrangère
 ont fait desirer cette Magistrature. La
 paix est assurée au dehors : on la traverse
 au dedans. J'aime mieux être témoin de
 la sédition comme simple particulier , que
 comme Dictateur.* En finissant ces mots,
 il sortit brusquement du Sénat, & con-
 voqua une Assemblée du Peuple.

Quand l'Assemblée fut formée, il

466 MANIUS VALERIUS DICTATEUR.

AN. R y parut avec toutes les marques de sa
 260. dignité. Il rendit graces d'abord au
 AV. J. C. Peuple de la promptitude avec laquel-
 492. le, sur ses ordres, il avoit pris les ar-
 mes; & il donna en même-tems de
 grandes louanges à la valeur & au cou-
 rage qu'il avoit fait paroître contre
 les ennemis de la République. *Vous*
avez, dit-il, en bons citoyens, satisfait
à votre devoir. Ce seroit à moi à m'ac-
quitter, à mon tour, de la parole que je
vous ai donnée. Mais une brigue plus
puissante que l'autorité même d'un Dicta-
teur, empêche aujourd'hui l'effet de ma
bonne volonté. On me traite publique-
ment d'ennemi du Sénat: on censure ma
conduite: on me fait un crime de vous a-
voir abandonné les dépouilles de nos en-
nemis, & sur tout de vous avoir absous
du serment militaire. Je sai de quelle
manière, dans la force de mon âge, j'au-
rois repoussé de pareilles injures. Mais on
méprise un Vieillard plus que septuagénai-
re: & comme je ne puis ni me venger, ni
vous rendre justice, j'abdique volontiers
une dignité qui m'est devenue à charge,
parce qu'elle vous est inutile. Le Peuple
n'écouta ce discours qu'avec des sen-
timens de respect & de vénération.
 Tout

Tout le monde lui rendit la justice AN. R.
 qui lui étoit dûe, & il fut reconduit 260.
 par la multitude jusqu'en sa maison a- AV. J. C.
 vec autant de louanges, que s'il eût 492.
 prononcé l'abolition des dettes.

On ne garda plus alors de mesures, Retraite
 & le Sénat commença à craindre, du Peu-
 quand il vit que les débiteurs ne s'as- ple sur
 sembloient plus furtivement & de nuit, le mont
 mais publiquement & en plein jour. sacré.
 Sous prétexte que les Eques & les Sa-
 bins se préparoient à recommencer la
 guerre, il fit défense aux deux armées
 qui avoient prêté serment entre les
 mains des Consuls, de quitter les ar-
 mes, & de se séparer. Il faut obser-
 ver que chaque soldat, en s'enrôlant
 chez les Romains, juroit de ne point
 abandonner les drapeaux, & de ne se
 retirer qu'avec un congé positif. Ce
 serment s'appelloit *sacramentum*, par-
 ce que le serment est en soi une chose
 sacrée. Les soldats, quelque envie
 qu'ils en eussent, n'osèrent pas s'écarter :
 tant la religion du serment faisoit
 alors d'impression sur les esprits.
 Les Consuls les aiant fait sortir de la
 ville, campèrent dans le voisinage assez
 près l'un de l'autre. La première

AN. R. pensée qu'eurent les soldats pour se
 260. délier du serment, fut de tuer les
 AV. J. C. Consuls entre les mains de qui ils a-
 492. voient juré. Croiroit-on qu'un mé-
 lange si bizarre & si monstrueux de re-
 ligion & de scélératesse pût jamais ve-
 nir dans l'esprit? Comme on leur re-
 Nullam
 scelere
 religio-
 nem
 exolvit
 présenta qu'un crime n'étoit pas pro-
 pre à dissoudre un engagement de re-
 ligion, un certain Sicinius imagina un
 autre moyen : c'étoit d'enlever d'abord
 les enseignes du premier camp, d'en
 faire ensuite autant au second, & de
 se retirer ainsi avec les drapeaux, par-
 ce qu'ils ne désertoient point, aiant
 avec eux ce qu'il avoient juré de ne
 point quitter. L'expédient leur plut.
 Qu'il faut peu de chose pour mettre
 en repos une conscience aveugle !
 Aiant nommé de nouveaux Centu-
 rions, & mis Sicinius à leur tête, ils
 se retirent en bon ordre sur une mon-
 tagne, qui fut depuis appelée *la Mon-
 tagne sacrée*, à trois milles de Rome,
 au-delà de l'Anio, maintenant *le Té-
 veron*.

Une désertion si générale, & qui
 paroissoit être le commencement d'une
 guerre civile, alarma extrêmement le
 le

le Sénat. On vit quel tort on avoit eu AN. R.
 de ne pas croire Valère. On députa 260.
 quelques Sénateurs vers ces soldats AV. J. C.
 pour les engager par de belles promes- 492.
 ses à revenir à Rome sur la parole du
 Sénat. On ne daigna presque pas les
 écouter. *Il vous sied bien*, leur dit Si-
 cinius, *de nous donner pour garand vo-*
tre parole, après l'avoir violée tant de
fois ! Vous voulez être seuls maîtres de la
ville. A la bonne heure, nous y consen-
tons. Les petits & les pauvres ne vous
seront plus à charge. Tout lieu où nous
pourrons vivre en liberté, deviendra no-
tre patrie.

Quand on eut rapporté cette réponse,
 la consternation fut extrême. Ce n'é-
 toit que trouble & que confusion dans
 la ville, les Plébeïens songeant à s'en
 retirer, & les Patriciens faisant tous
 leurs efforts pour les y retenir. On mit
 des gardes aux portes : mais elles fu-
 rent bientôt forcées par le grand nom-
 bre, & une grande partie du Peuple
 alla rejoindre les troupes. Elle ne fe-
 soient aucun dégât dans la campagne.
 Renfermées dans un camp qu'elles
 avoient bien fortifié, elles n'en sor-
 toient que pour chercher des vivres, se
 con-

AN. R. contentant du simple nécessaire. Une
 260. conduite si sage & si modérée , à la
 Av. | C. quelle on n'avoit pas lieu de s'attendre,
 492. allarma les Sénateurs plus que tout le
 reste, & leur fit connoître que ce n'é-
 toit pas ici un feu & un mouvement
 passager qui dût bientôt s'amortir ;
 mais que de la manière dont commen-
 çoit cette sédition , tout s'y passant
 avec ordre & concert , les suites en
 pourroient être bien fâcheuses. Pour
 les prévenir, ils envoièrent de nou-
 veaux Députés , pour savoir ce que le
 Peuple demandoit , le Sénat étant très-
 disposé à leur donner satisfaction. Ils
 ne furent pas mieux reçus que les pre-
 miers , & pour toute réponse on leur
 dit que le Sénat devoit savoir les griefs
 des citoiens, & que bientôt il connoi-
 troit à quels ennemis il s'attaquoit.

Cependant le tems des Consuls
 étant prêt d'expirer, ils convoquèrent
 l'Assemblée dans le champ de Mars
 pour en élire de nouveaux. Plusieurs
Candidats avoient coutume de se pré-
 senter. On appelloit ainsi les Citoiens.
 qui demandoient les Charges , parce-
 qu'ils étoient vêtus de robes d'une
 blancheur éclatante. Aucun ne parut
 ici.

A. VIRGIN. T. VETUSIUS CONS. 47F

ici : plusieurs même refusèrent le Con-
sulat qu'on leur offroit. Il n'est pas
étonnant que dans des tems orageux
comme ceux-ci , où le vaisseau de la
République étoit agité d'une si violente
tempête , personne ne voulut se
charger du gouvernail. Le Peuple ,
c'est-à-dire ceux qui étoient restés dans
la ville , furent obligés de nommer
eux-mêmes & d'office des Consuls. Ils
choisirent Postumus Cominius & Sp.
Cassius qui l'avoient déjà été , & qu'on
croioit également agréables aux Plé-
beïens & aux Patriciens. Ils entrèrent
en charge plutôt qu'on n'avoit coutu-
me , c'est-à-dire le premier jour de
Septembre.

POSTUMUS COMINIUS.

SP. CASSIUS.

AN. R.

261.

AV. J. C.

La première chose que firent les
nouveaux Consuls, fut de proposer au
Sénat l'affaire qui concernoit les det-
tes. Ils y trouvèrent beaucoup d'op-
position , sur tout de la part d'Appius,
qui prétendoit toujours que tous les
ménagemens qu'on avoit pour la po-
pulace ne servoient qu'à la rendre plus
insolente , & qu'il n'y avoit qu'une sé-
vérité

491.

Réunion.

du Sénat

& du

Peuple.

AN. R. vérité inflexible qui pût la rappeler à
 261. son devoir. Toute la Jeunesse suivit
 AV. J. C. aveuglément cet avis. Il se tint plu-
 491. sieurs Assemblées fort tumultueuses ,
 qui se passoient en altercations & en
 reproches, & où l'on ne concluoit rien.
 Les Anciens panchoient tous vers la
 paix , & étoient persuadés que le bien
 de l'Etat demandoit qu'on rétablît au
 plutôt la concorde entre les citoyens à
 quelque prix que ce fût. Agrippa Mé-
 nénus appuya fort ce sentiment. C'é-
 toit un homme généralement respec-
 té, qui avoit toujours tenu un sage
 milieu entre les deux partis, ne soute-
 nant point l'orgueil des Grands , & ne
 favorisant point aussi la licence du peu-
 ple. Il étoit de ces nouveaux Sénate-
 urs choisis par Brutus aussitôt après
 l'expulsion des Rois : & tenant ainsi au
 Peuple par son origine , & au Sénat par
 sa nouvelle dignité , il étoit très-pro-
 pre à faire la fonction de Médiateur.
 Il parla fortement sur la nécessité in-
 dispensable de faire cesser au plutôt la
 malheureuse discorde qui troubloit la
 tranquillité de l'Etat. Il conclut à en-
 voier vers ceux qui s'étoient retirés
 une députation composée des plus an-
 ciens.

ciens du Sénat , avec un plein pouvoir ^{AN. R.}
 de conclure la paix aux conditions ^{261.}
 qu'ils jugeroient les plus avantageuses ^{AV. J. C.}
 au bien de l'Etat. Cet avis fut presque ^{491.}
 généralement suivi. On nomma dix
 Députés, du nombre desquels on ne
 manqua pas de le mettre lui-même.

Ils partirent sans perdre de tems.
 On avoit déjà fû dans le camp tout ce
 qui s'étoit passé au Sénat. La multitu-
 de alla au devant d'eux , & les reçut a-
 vec de grandes marques de joie. Mé-
 nénus Agrippa porta la parole. Il ap-
 puia beaucoup sur les bonnes inten-
 tions du Sénat, qui leur avoit donné
 un plein pouvoir. Il montra les suites
 funestes des dissensions qui avoient
 souvent ruiné les plus puissans Roiau-
 mes , & les grands avantages de la con-
 corde , qui élevoit à un degré suprême
 de force & de grandeur les Etats les
 plus foibles. Il termina son discours
 par un Apologue , connu maintenant
 de tout le monde , & qui pour lors fra-
 pa extrêmement tous les esprits par sa
 nouveauté. „ Dans le tems, dit-il ,
 „ que les membres du corps humain
 „ n'étoient pas en bonne intelligence
 „ comme ils le sont à présent , & que
 chaque

AN. R. „ chaque membre avoit son conseil &
 261. „ son langage séparés, les autres par-
 AV. J C. „ ties du corps, indignées de ce qu'el-
 491. „ les travailloient toutes pour l'Estomac, pendant que lui oisif & paresseux il jouissoit tranquillement des
 „ plaisirs qu'on lui préparoit, formèrent contre lui une conspiration. Elles le convinrent entr'elles que les
 „ mains ne porteroient plus les viandes à la bouche, que la bouche ne les recevrait point, & que les dents ne travailleroient point à les broier.
 „ Voulant dompter ainsi l'Estomac par la famine, tous les membres, & tout le corps, tombèrent dans une
 „ foiblesse & une inanition extrême. On reconnut par cet accident, que
 „ l'Estomac n'étoit pas si oisif qu'on le pensoit, & que s'il étoit nourri
 „ par les autres membres, il contribuait aussi de son côté à les nourrir,
 „ communiquant à toutes les parties du corps par la digestion des viandes le sang qui en fait la force & la
 „ vie, & le faisant couler dans toutes les veines. “ Il compara cette sédition intestinale des parties du corps avec la division qui séparait actuellement le Peuple d'avec le Sénat. Cette

application, qui étoit fort naturelle ,
plut à toute l'Assemblée.

AN. R.
261.
AV. J. C.
491.

Il proposa ensuite les conditions qui
suivent. Que les dettes seroient remi-
ses en entier à ceux qui se trouveroient
insolvables. Que les citoyens qui pour
dettes avoient été livrés à leurs créan-
ciers, ou qui devroient l'être en con-
séquence de quelque jugement rendu
contr'eux, auroient leur pleine liber-
té. Que pour l'avenir, le Sénat & le
Peuple de concert feroient tel régle-
ment qu'ils jugeroient à propos sur
l'affaire dont il s'agissoit. Le Peuple
agréa toutes ces conditions : mais il
demanda qu'on y en ajoutât une, qui
étoit pour lui d'une bien plus grande
importance. On avoit donné atteinte
à la Loi qui permettoit d'appeller au
Peuple de toutes les Ordonnances de
quelque Magistrat que ce pût être par
la création du Dictateur qui avoit une
autorité souveraine. Il voulut se réta-
blir en quelque sorte dans ses droits
en créant des Magistrats, dont l'uni-
que devoir seroit de veiller à la con-
servation de ses privilèges & de ses
droits, qui ne pourroient être choisis
que parmi le Peuple, & dont la per-
sonne seroit sacrée & inviolable. Quoi-

Etablis-
sement
des Tri-
buns du
Peuple.

AN. R. que les Députés eussent des pouvoirs
 261. illimités, & qu'ils ne desapprouvassent
 Av. J. C. pas cette nouvelle demande, cepen-
 491. dant comme elle étoit imprévue, &
 d'une grande importance, ils deman-
 dèrent qu'il leur fût permis d'en faire
 part au Sénat, dont ils se fesoient fort
 d'avoir le consentement. Ils l'eurent
 en effet, malgré l'opposition d'Appius,
 qui frémissant de colère, prit les dieux
 & les hommes à témoin de tous les
 maux que causeroit à la République
 une pareille innovation. Le Sénat ra-
 tifia tout ce que les Députés avoient
 conclu. En conséquence le Peuple,
 assemblé par Curies, créa les nouveaux
 Magistrats; on les appella *Tribuns du*
Peuple. Le choix tomba d'abord sur
 L. Junius Brutus, & C. Sicinius Bellu-
 tus, qui avoient toujours été à la tête
 du Peuple dans toute la suite de cette
 affaire; puis sur C. & P. Licinius, &
 Sp. Icilius Ruga. Ce furent là les cinq
 premiers Tribuns du Peuple. Ils en-
 trèrent en charge le dixième du mois
 de Décembre; & ce jour dans la sui-
 te fut toujours celui où les Tribuns
 du Peuple commencèrent l'exercice
 de leur charge.

Lucius Junius, qui fut mis à la té-

te des Tribuns, portoit le même nom AN. R.
 que celui qui avoit chassé les Tyrans; 261.
 & même il se fesoit surnommer Bru- AV. J. C.
 tus, afin d'avoir une ressemblance en- 491.
 tière avec cet illustre Libérateur de la
 patrie. C'étoit un homme turbulent
 & séditieux, qui ne manquoit pas d'es-
 prit & de prévoiance, grand parleur
 sur tout, & qui disoit librement ce
 qu'il pensoit.

J'ai dit que la personne de ces Ma-
 gistrats étoit sacrée & inviolable. Le
 Peuple en fit une Loi expresse, par
 laquelle il étoit défendu de porter ja-
 mais les mains sur les Tribuns, ou de
 leur faire aucune violence. Quicon-
 que contrevenoit à cette Loi, étoit
 déclaré maudit : *Sacer esto* ; & ses
 biens confisqués pour la déesse Cérés.
 Il étoit permis de le tuer sans autre
 forme de procès. Et afin qu'on ne pût
 jamais donner d'atteinte à cette Loi,
 le Peuple s'engagea par serment, & sous
 les plus affreuses imprécations, tant en
 son nom qu'en celui de tous ses descen-
 dans, de ne jamais l'abroger. Cette
 Loi fut nommée *Sacrée*. Ces sortes de
 Loix accompagnées d'un serment, &
 d'imprécations contre les violateurs,
 étoient nommées *Sacrées* ; & c'est à

AN. R. l'occasion de celle-ci que la montagne
 261. où s'étoit retiré le Peuple, & où elle
 Av. J. C. fut portée, eut le nom de *Mont sacré*.
 49'.

Ediles On créa en même tems deux autres
 plébei- Magistrats annuels, appelés *Ediles*
 ens. *Plébeiens*, soumis aux Tribuns du
 Peuple, qui fesoient exécuter leurs
 ordres, qui rendoient la justice sous
 eux, qui veilloient à l'entretien des
 temples & des lieux publics, & qui
 prenoient soin des vivres.

Ainsi furent terminés les troubles excités en dernier lieu au sujet des dettes, lesquels durèrent plus de trois mois.

Réflexion sur la conduite du Sénat. C'est ici la première sédition dont il soit parlé dans l'Histoire Romaine, j'entends sédition entre les deux Corps de l'Etat. L'origine & la cause n'en est point du tout honorable au Sénat : ce furent l'avarice & la dureté de plusieurs de ses membres qui y donnèrent lieu. Des citoyens, qui avoient perdu leur bien par le malheur des tems, par les incursions des ennemis & le ravage de leurs terres, par des grêles, des incendies, & d'autres accidens pareils, quelques-uns aussi sans doute par leur mauvaise conduite, n'étoient plus en état de cultiver leurs champs, de continuer leur commerce,

& de s'occuper à leurs travaux ordinaires. Ils se virent donc obligés d'a-^{AN. R. 261.}
voir recours aux riches, qui leur ou-^{AV. J. C. 491.}
vrirent volontiers leurs bourses, mais à des conditions fort dures & fort onéreuses, en leur prêtant de l'argent à de grosses usures. Ce petit secours présent & passager devenoit leur ruine. Les arrérages couroient toujours : les dettes s'augmentoient : l'impuissance de s'acquitter croissoit toujours par le soulagement même. Enfin devenus entièrement insolvables, ils étoient livrés par la Justice à leurs Créanciers, qui les traitoient avec la dernière dureté comme des esclaves, jusqu'à les mettre dans les fers, & à leur déchirer le corps à coups de verges. Je sai bien que le corps entier des Sénateurs n'étoit pas infecté de cette honteuse lèpre de l'avarice : nous en avons vu plusieurs qui portoient le mépris des richesses & l'amour de la pauvreté presque jusqu'à l'excès. On peut dire néanmoins, en un sens, que le Sénat entier se rendit en quelque sorte complice de ce crime par sa mollesse & par sa connivence. Un seul exemple de sévérité employé d'abord contre les coupables, auroit arrêté le

AN. R l'occasion de celle-ci que la *es pau-*
 261. où s'étoit retiré le Peupl *, & l'on*
 AV. J. C. fut portée, eut le nom *Cepen-*
 49. *Ediles* On créa en même *icendance*
plébei. Magistrats annue' *esponsable*
ens. *Plébeïens*, sou *étoit facile*
 Peuple, qui *ance*, & qui
 ordres, qui *us forts* que les
 eux, qui
 temples *raute du Sénat*, non
 prenoir *née que la première* aux
 Air *es plus essentiels d'une saine*
 cité *ue*, est le manque de parole &
 les *bonne foi*. Quand les ennemis sont
esque aux portes de Rome, & qu'on
 a un besoin pressant du Peuple, le Sé-
 nat s'humanise, devient honnête &
 carressant, & fait les plus belles pro-
 messes du monde. Dès que le danger
 est passé, il s'en croit quitte, & les
 oublie absolument. Conduite indigne
 & misérable, & qui mit la Républi-
 que à deux doits de sa perte! Si d'un
 côté il ne s'étoit pas rencontré dans
 le Sénat de ces bonnes & sages têtes,
 qui sont le conseil & le soutien d'une
 Compagnie; & que de l'autre le Peuple
 Romain eût été plus violent &
 plus emporté, c'en étoit peut-être fait
 de

Réfle-
 xion su
 la cor
 duite
 Ser

de Rome pour toujours. Les ennemis AN. R.
 aux portes , les Tarquins à leur tête, 261.
 le peuple mécontent & revolté , que AV. J. C.
 de sujets de crainte ! On a raison de 491.
 dire que la bonne foi est le fondement
 le plus ferme des Etats , & qu'elle doit
 faire le premier objet de tous ceux
 qui manient les affaires publiques.

C'est dans des mouvemens & des
 troubles tels que ceux dont je viens
 de parler , qu'on connoit parfaitement
 le caractère du Peuple Romain. Il faut
 se souvenir qu'il n'étoit point sujet du
 Sénat, qu'il ne dépendoit point de l'au-
 torité de cette Compagnie , mais for-
 moit, comme elle, un Corps de l'Etat.
 Ce que j'admire donc dans ce Peuple ,
 c'est la sagesse & la modération qu'il
 fait paroître dans le plus fort ce sem-
 ble de son emportement. Il ne fait nul-
 le hostilité, nul dégât sur les terres des
 Patriciens ses ennemis, & se réunit dès
 qu'on lui accorde des conditions rai-
 sonnables. Cette modération se soutint
 pendant plus de trois cens ans, malgré
 les querelles continuelles entre le Sénat
 & le Peuple. La première sédition où
 il y eut du sang répandu dans Rome ,
 fut celle de Tib. Gracchus.



AN. R. Le Sénat fut bien puni des fautes
 261. qu'il avoit commises dans l'affaire des
 AV. J. C. dettes par le nouvel établissement des
 491. Tribuns du Peuple qui en fut la suite,
 & qui donna une atteinte mortelle à
 son autorité. Ils ne furent d'abord que
 cinq, puis le nombre en fut porté jus-
 qu'à dix. Ils étoient choisis par le Peu-
 ple, & ne pouvoient être tirés que du
 corps du Peuple même. L'élection s'en
 fesoit régulièrement le dix du mois de
 Décembre. Cette charge étoit annuel-
 le. Comme elle n'étoit point censée au
 rang des grandes dignités de l'Etat,
 pour en fortifier l'autorité, & pour
 mettre plus en sûreté la personne des
 Tribuns, elle fut déclarée, par une Or-
 donnance du Peuple, sacrée & inviola-
 ble, & il fut défendu, sous peine de
 mort, de les maltraiter. Ils ne furent d'a-
 bord établis que pour empêcher l'op-
 pression du Peuple, pour lui servir d'a-
 syle & d'appui contre les Grands, &
 pour veiller à la défense de ses droits &
 de ses intérêts. Un citoyen qui se croioit
 lésé, avoit recours à eux. Ils le soute-
 noient, non seulement contre les parti-
 culiers, mais contre les Magistrats mê-
 me. Si le Sénat portoit quelque arrêt,
 ou

où formoit quelque résolution qui dé- AN. R.
 plût au Peuple, il suffisoit qu'un seul des 261.
 Tribuns s'y opposât pour en suspendre AV. J. C.
 l'exécution. Si l'autorité des Tribuns 491.
 s'étoit renfermée dans sa première in-
 stitution, qui étoit de défendre & de
 soutenir le * Peuple contre les entre-
 prises injustes du Sénat, rien n'eût été
 plus louable ni plus utile que cet éta-
 blissement, étant bien raisonnable que
 le Peuple eût des Magistrats qui veillas-
 sent à la conservation de ses privilèges.
 Mais les Tribuns ne se tinrent pas lon-
 tems resserrés dans ces justes bornes.

X 2 Ils

* Je suis obligé d'expli- se prend aussi très-sou-
 quer une fois pour toutes vent pour une seule par-
 un mot qui revient sou- tie de la République, ap-
 vent dans cette Histoire, pellée quelquefois Plebs,
 & qui a un double sens: d'où vient le mot de
 c'est celui de Peuple. Ce Plébeïens, & que nous ne
 mot signifie souvent le pouvons rendre en Fran-
 Peuple Romain entier, çois que par le mot de
 considéré dans son tout, Peuple: car celui de Po-
 comme ne formant pulace, à proprement
 qu'un seul corps, mais parler, ne signifie que la
 composé de deux parties, lie du Peuple. La suite du
 dont le Sénat est la plus discours suffit ordinaire-
 noble. C'est dans ce sens ment pour dissiper cette
 qu'on dit par exemple, sorte d'ambiguité: mais
 Les Sabins ont fait la j'ai cru devoir en aver-
 guerre au Peuple Ro- tir, parce qu'elle m'em-
 main: Ils ont conclu un barasse quelquefois
 Traité avec le Peuple Ro- moi-même.
 main, &c. Ce même mot

AN. R Ils travaillèrent toujours à accroître le
 267. pouvoir du Peuple, mettant leur gloi-
 491. re à abaisser & à mortifier le Sénat au-
 tant qu'il étoit en eux.

Le pouvoir de ces Magistrats du Peuple devint si formidable, qu'ils se crurent assez autorisés pour arrêter les Consuls mêmes, & pour les faire conduire en prison.

En un mot, il n'y eut rien qu'ils n'entreprissent, & dont, par une invincible opiniâtreté, ils ne vinssent à bout. Nous allons voir régner, par la faction de ces Tribuns, comme une guerre déclarée entre le Sénat & le Peuple, laquelle se poussera de part & d'autre avec beaucoup de vivacité & de violence, qui aura de tems en tems des trêves, quelquefois assez longues & assez tranquilles, mais qui pendant longtemps n'en viendra jamais jusqu'à prendre les armes, & jusqu'à répandre le sang des citoyens.

Avant que de finir cette matière, je dois faire observer que la puissance des Tribuns étoit renfermée dans la
 Liv. lib. ville, & que le droit d'appel même
 3. cap. 5. n'avoit lieu que jusqu'à mille pas de distance de Rome.

LIVRE.



LIVRE TROISIÈME.



LE TROISIÈME Livre renferme l'espace de quarante ans, depuis l'histoire de Coriolan qui suit immédiatement l'établissement des Tribuns du Peuple, jusqu'à l'histoire des Décemvirs exclusivement : c'est-à-dire depuis l'an de Rome 261 jusqu'à 300.

§. I.

Siège & prise de Corioles, où se distingue Marcius, surnommé depuis Coriolan. Son caractère. Renouvellement du Traité avec les Latins. Mort de Ménénus Agrippa. Honneurs rendus à sa pauvreté. Famine extrême à Rome. Nouveaux troubles. Coriolan demande le Consulat, & est refusé. Il s'empporte avec violence contre le Peuple au

sujet de la distribution du blé. Il conseille de profiter de la misère du Peuple pour abolir le Tribunat. Il est appelé en jugement devant le Peuple, & condamné à l'exil. Il se retire chez les Volsques, qu'il engage à la guerre. Il forme le siège de Rome. Il rejette l'Ambassade des Sénateurs, & celle des Prêtres. Il leve le siège à la prière de sa mère, & retourne à son exil. Sa mort.

AN. R. LA PAIX étant rétablie dans Rome,
 261.
 AV. J. C. on ne songea plus qu'à lever des trou-
 491. pes pour porter la guerre au dehors.
Dionys. On avoit nommé pour Consuls, pen-
Halicar- dant les troubles de la République,
nass. lib. Sp. Cassius, & Postumus Cominius.
 6. pag.
 411-416. Le commandement de l'armée échut
Liv. lib. par le sort au dernier. Elle étoit com-
 2. c. 33. posée d'un grand nombre de troupes
Plut. in Romaines, & d'un secours assez con-
Coriol. p. fidérable de Latins. Le Consul marcha
 216-218. contre les Volsques, prit d'emblée
Siège deux petites villes, Longule & Poluf-
de Co- que, puis s'attacha au siège de Corio-
rioles. les, une des plus fortes places du pays.
 Les habitans s'y étoient préparés de
 longue main : aussi firent-ils une vi-
 goureuse défense. Les premières atta-
 ques,

ques , qui durèrent jusqu'à la nuit, ne réussirent pas au Consul : il fut repoussé avec beaucoup de perte des siens. Résolu de recommencer l'assaut le lendemain , il fit préparer les béliers , les mantelets , & les échelles. Mais aiant appris que les Antiates venoient au secours des Coriolans leurs parens & leurs alliés , & qu'ils s'approchoient avec un puissant renfort, il partagea son armée en deux corps, dont il laissa l'un pour poursuivre le siège sous le commandement de T. Largius, & il marcha avec l'autre à la rencontre de l'ennemi.

Il y avoit dans le corps de troupes resté devant Corioles un jeune Officier , nommé Marcius, de race patri-cienne, généralement estimé pour son courage & pour sa prudence, qui jouera un grand rôle dans la suite. Aiant perdu son père dans son bas âge, il fut élevé sous la conduite de sa mère appellée Véturie femme d'une austère vertu , & fit voir par son exemple que si l'état d'orphelin est fâcheux par bien des endroits, il n'empêche pas néanmoins celui qui s'y trouve de de-

AN. R.
261.
AV. J. C.
491.

Caractère de Marcius, surnommé depuis Coriolan. Consilio & manu promptus. Plut. in Coriol. p. 214.

X 4 venir

^a Η̃μας δ' ὀρφανὸν ἔσθ' ἔστι. Hom. Iliad. lib. παναφῆλινα παῖδ' αὖ τί 22. v. 490.

AN. R. venir un grand homme. Mais comme
 261. cet état fait ordinairement que l'édu-
 AV. J. C. cation est négligée , il en arrive sou-
 491. vent que les caractères nés pour les
 plus grandes vertus se trouvent ac-
 compagnés de grands vices qui n'ont
 pas été corrigés dans la jeunesse. Mar-
 cius avoit un caractère de fermeté &
 de constance dans ses résolutions, qui
 lui fit faire dans la suite beaucoup de
 grandes & belles actions , mais qui,
 faute d'avoir été manié & conduit
 dans le tems, lui fit aussi commettre un
 grand nombre de fautes considérables,
 à peu près comme une terre naturelle-
 ment forte & féconde, quand elle n'est
 pas cultivée, produit beaucoup de mau-
 vaises plantes avec les bonnes. En
 effet, cette fermeté & cette constance
 dégénéroit souvent en des emporte-
 mens dont il n'étoit pas maître , & en
 une opiniâtreté inflexible , qui ne fa-
 voit ce que c'étoit que de se rendre
 par complaisance au sentiment des
 autres. Aussi , pendant que d'un côté
 l'on admiroit en lui une supériorité
 d'ame qui le rendoit inaccessible aux
 attraits de la volupté & des richesses,
 & invincible aux plus durs travaux;
 d'un

d'un autre côté, son caractère altier AN. R.
& impérieux le fesoit paroître difficile 261.
& intraitable dans le commerce de la AV. J. C.
vie. Tant il est vrai, dit Plutarque après 491. *
avoir tracé ce portrait, que le plus
grand fruit que les hommes puissent
tirer de la familiarité des Muses, c'est
d'acquérir par le commerce des Lettres
une douceur qui les rende aimables.

Ce Marcius se signala d'une manie- Prise
re toute particulière dans le siège de de Co-
Corioles. Les assiégés, pleins de con- rioles.,
fiance sur les secours que les Antiates
leur amenoit, ouvrent toutes leurs
portes, & font une sortie générale sur
les assiégeans. Les Romains tiennent
ferme d'abord, & leur tuent beaucoup
de monde. Mais obligés ensuite de cé-
der aux nouvelles forces qui sortoient
continuellement de la ville, & dont
ils étoient accablés, ils lâchent le pié,
& se retirent. Marcius, au désespoir
de voir une telle déroute, fait face a-
vec une poignée de gens, & soutient
tout l'effort de l'ennemi. Les Vols-
ques cependant, dont il fesoit un hor-
rible carnage, pliant à leur tour, re-
gagnent leurs murailles. Marcius les
poursuit à toute outrance, & tombe

AN. R. sur les fuiards avec une nouvelle ar-
 261. deur, criant à ses camarades qui
 AV. J. C. suivoient de revenir à la charge, & de
 L. reprendre cœur. Ceux-ci, honteux de
 leur lâcheté, se rallient à sa voix, le
 joignent, & profitant du désordre de
 l'ennemi ils achèvent de le déconcer-
 ter. Ils entrent tous ensemble péle-
 mêle avec les Volsques dans la ville, qui
 est obligée de se rendre à discrétion, &
 qui est livrée au pillage.

Défaite des An- Marcus, insatiable de gloire, dès
 naires, que la place fut réduite, accourt avec
 un petit nombre de braves gens d'élite
 vers l'armée du Consul. C'étoit la
 coutume des Romains, quand ils
 étoient prêts de donner une bataille,
 de faire leur testament * sans rien
 écrire, en nommant seulement leur
 héritier devant trois ou quatre té-
 moins. Marcus, en arrivant, trouva
 les soldats de Cominius dans cette
 occupation, les deux armées étant en
 présence. Il lui apprend la prise de
 Corioles. Cette nouvelle répand l'al-
 légresse & l'ardeur dans les troupes
 du Consul, l'alarme & l'abbattement
 dans

* C'est ce qu'on appelloit *facere testamentum in procinctu*.

dans celles des Antiates. Dès qu'on eut sonné la charge, Marcius fond sur les ennemis avec le petit corps de troupes qu'il commandoit, & du premier choc il renverse tout ce qui a l'audace de se mesurer avec lui. S'étant fait jour par cette défaite jusques au corps de bataille des Antiates, il jette la terreur & le desordre dans leur armée, & quelque part où il porte ses pas, personne n'osant s'opposer à sa rencontre, il rompt, il enfonce les rangs. En vain l'ennemi fait mine de l'envelopper : tout fuit en sa présence, & ce n'est plus que de loin & en se retirant qu'on hazarde de l'attaquer. Le Consul, qui de son côté pouffoit aussi les Antiates fort vivement, mais qui craignit que Marcius ne fût enfin accablé sous la multitude de traits qu'on fesoit pleuvoir sur lui, détache l'élite de ses troupes, & leur ordonne de marcher en bataillon serré, & de s'attacher où étoit le fort des ennemis. Ces braves Romains n'ont pas de peine à s'ouvrir un passage. Ils percent jusqu'à Marcius, qu'ils trouvent tout couvert de blessures, & environné d'un nombre infini de mourans qu'il avoit

AN. R.

261.

AV. J. C.

491.

AN. R. abbattus à ses piés. Ce brave Officier,
 261. sentant ranimer sa valeur à la vûe de
 AV. J.C. ce nouveau renfort, pénètre plus avant
 491. par tout où l'ennemi fesoit encore
 bonne contenance. Il oblige les uns
 de prendre la fuite, il fait tomber les
 autres sous ses coups, il mène le reste
 battant comme des esclaves. Personne
 ne se distingua davantage dans cette
 journée que ceux qui vinrent à l'appui
 de Marcius. Mais ce généreux Romain
 les effaça tous par sa bravoure, & ce
 fut à lui qu'on dut la victoire.

Gloire & ré-
 compen-
 se de
 Marcius. La gloire que s'acquit Marcius dans
 cette guerre obscurcit tellement celle
 du Consul Postumus, que sans un Trai-
 té gravé sur une colonne d'airain, on
 n'auroit pas sù dans la postérité que
 Postumus eût jamais fait la guerre aux
 Volsques. Cependant, chose bien ra-
 re, & bien estimable dans un Général
 d'armée, le Consul n'en conçut aucu-
 ne jalousie. Le lendemain de l'action,
 à la tête de toute l'armée, il fit un
 grand éloge de Marcius, & pour prix
 de sa valeur & des services considéra-
 bles qu'il avoit rendus dans l'une &
 l'autre action, il le couronna de sa
 main, & il joignit à cette marque
 d'hon-

d'honneur d'autres récompenses capables de flater le vainqueur. Il lui fit présent d'un cheval de bataille richement caparaçonné, & revêtu de tous les ornemens dont on pare celui du Général. Il lui laissa le choix de dix prisonniers, & lui permit de prendre pour lui dix de chaque espèce sur toutes les différentes choses qui composoient le butin. La justice que Postumus rendit à Marcius fut suivie d'un applaudissement général, témoignage glorieux & de l'équité du Consul, & du mérite du jeune Vainqueur. Marcius s'étant avancé, remercia Postumus & les troupes de leur bienveillance, & protestant qu'il n'en vouloit point abuser, il n'accepta que le cheval, & un seul des prisonniers, qui étoit son ami & son hôte. Les soldats, qui connoissoient déjà sa belle ame, furent plus charmés que jamais de son desintéressement & de sa modestie, & préférèrent, sans comparaison, la vertu qui lui faisoit refuser des récompenses si riches, à celle qui l'en avoit rendu digne. Ils lui déférèrent un autre honneur qu'il ne put refuser. Pour éterniser dans sa personne le souvenir

AN. R.
261.
AV. J. C.
401.

Plutarch
que.

de

AS. R. „ également entr'eux. Que les diffé-
 261. „ rens qui naîtront entre les particu-
 AV. J. C. „ liers au sujet des Contrats qu'ils au-
 461 „ ront passés ensemble, se terminent
 „ en dix jours au Tribunal de la ma-
 „ tion, ou aura été passé le Contrat.
 „ Il ne sera permis de rien ajouter
 „ aux conditions de ce Traité, ni d'en
 „ rien retrancher, sans le consente-
 „ ment unanime de tous les Romains
 „ & de tous les Latins. Les deux peu-
 „ ples jureront par ce qu'il y a de plus
 „ saint de garder religieusement les
 „ conventions de ce Traité.

Le Sénat, de son côté, ordonna des
 sacrifices & des prières publiques, pour
 remercier les dieux de l'heureux suc-
 cès de sa réconciliation avec le Peuple.
 Il fit de plus ajouter un troisième jour
 aux Fêtes qu'on appelle les Fêtes La-
 tines, & qui ne duroient que deux
 jours. Les Ediles, de la création des-
 quels nous venons de parler, eurent
 l'Intendance des Sacrifices & des Jeux
 qui se célébroient pendant ces Fêtes.

Mort
 de Mé-
 nénus
 Agrip-
 pa, Hon-
 neurs

Quelque tems après la célébration
 de ces Fêtes mourut Ménénus Agrip-
 pa, cet illustre Sénateur, qui avoit été
 Consul, qui avoit défait les Sabins, &
 qui

qui avoit mérité par sa victoire l'honneur du triomphe. Ce fut par ses conseils & par son autorité que le Sénat consentit au retour du Peuple, & que le Peuple mit bas les armes pour se réconcilier & se réunir au Sénat. Avec tout ce mérite & tous ces titres glorieux, il mourut pauvre, & ne laissa pas de quoi fournir aux frais de ses funérailles. Le Public y suppléa. Les Tribuns aiant assemblé le Peuple, firent l'éloge de Ménénus. Ils racontèrent tout ce qu'il avoit fait de grand pendant la guerre & pendant la paix : ils élevèrent jusqu'au ciel ses rares qualités, son desintéressement, sa frugalité, sa droiture, son mépris pour les richesses, l'horreur infinie qu'il avoit sur tout des usures & des profits cruels qui se tirent du sang des malheureux ; & ils conclurent enfin par représenter qu'il seroit honteux qu'un si grand homme fût privé après sa mort des honneurs qu'il méritoit, faute de laisser de quoi fournir aux frais de sa sépulture. Tous ^b les particuliers se ta-

AN. R.
261.
Av. J. C.
491.
rendus
à sa pau-
vreté.

a Huic interpreti arbitroque concordiz civium, legato Patrum ad plebem, reductori plebis Romanæ in ur-

bem, sumptus funeri defuit. Liv.
b Extulit eum plebs sextantibus colatus in capita. Liv.

AN. R. 261. AV. J. C. 491. xèrent par tête avec joie, ce qui fit une somme considérable. Le Sénat, piqué d'une noble jalousie, regarda comme un affront pour l'Etat qu'un homme de ce mérite fût enterré des aumônes des particuliers, & jugea qu'il étoit trop juste que le Trésor public en fit les frais. L'ordre fut donné sur le champ aux Questeurs, qui n'épargnèrent rien pour donner à la pompe funèbre de Ménénus tout l'éclat & toute la magnificence digne de son rang & de sa vertu. Le Peuple néanmoins, piqué à son tour d'émulation, refusa constamment de reprendre l'argent qu'il avoit donné, & que les Questeurs lui vouloient remettre. Il en fit présent aux enfans de Ménénus, de crainte que leur pauvreté ne les engageât dans des professions indignes du rang & de la gloire de leur père.

Est-il au pouvoir d'un Lecteur de refuser son admiration à tout ce qui vient d'être rapporté? Quel éclat sur tout ne jette point ici la Pauvreté, au milieu de ce beau cortège de vertus & d'actions glorieuses, qui attirent les louanges & causent les regrets de tout un peuple! Les richesses, dans leur

leur plus brillante magnificence, ont-elles rien qui en approche ?

AN. R.
261.

Dans ce même tems, les Consuls firent le dénombrement du Peuple Romain, qui se trouva monter à plus de cent dix mille hommes: c'étoit le septième.

AV. J. C.
491.

T. GEGANIUS.

AN. R.

P. MINUCIUS.

262.
AV. J. C.

Sous ces Consuls, pendant qu'à Rome tout étoit tranquille au dedans & au dehors, la ville fut affligée d'une grande disette, dont la retraite du Peuple sur le mont sacré fut la cause. Cette retraite avoit commencé vers l'Equinoxe d'Autonne, dans le tems environ où l'on commence à faire les semences, & n'avoit fini que vers le Solstice d'Hiver: pendant tout ce tems-là les terres demeurèrent incultes & sans être ensemencées, ce qui causa une grande cherté de vivres. Le Sénat, pour remédier à ce malheur qu'il auroit dû prévoir & prévenir par sa sagesse, envoya dans l'Etrurie, dans la Campanie, chez les Volques, & même dans la Sicile, avec ordre d'y acheter autant de blé qu'on pourroit.

490.
Famine
ne extrême à Rome.
Dionys.
lib. 7. p.
417-418.
427-433.
Liv. lib.
2. c. 34.

AN. R. roit. Les Députés qui alloient en Si-
 262. cile , aiant essuié sur leur route une
 Av. J. C. rude tempête , n'arrivèrent que fort
 490. tard à Syracuse , où ils furent con-
 traints de passer l'hiver. A Cumès ,
 le Tyran Aristodème retint l'argent
 qu'on lui avoit déjà compté pour
 l'achat du blé , & les Envoies se trou-
 vèrent trop heureux d'avoir pu sauver
 leur vie. Les Volsques , loin de vouloir
 aider les Romains , se préparoient à
 marcher contr'eux : mais une horrible
 peste qui survint tout-à-coup , les ar-
 rêta. Elle fit un tel ravage , que dans
 Vélitres , l'une de leurs principales vil-
 les , il ne resta que la dixième partie
 des habitans. Ils eurent recours aux
 Romains , qui , oubliant la mauvaise
 volonté des Volsques , & d'ailleurs
 étant bien aises de décharger Rome
 de quelque partie de ses citoyens , y
 envoièrent une nombreuse Colonie ,
 qui ne se rendit point sans peine dans
 une ville où la maladie venoit de faire
 de tels ravages. Ils en envoièrent une
 aussi par le même motif à Norba , ville
 considérable du pays Latin. Les Dé-
 putés ne réussirent que dans l'Etrurie ,
 d'où ils tirèrent une grande quantité
 de

de grains, qu'ils firent charger sur des AN. R.
bateaux, & passer à Rome. Ce secours ^{262.}
nourrit la ville pendant quelque tems : ^{Av. J.C.}
mais bientôt après elle retomba dans ^{490.}
une disette affreuse.

La famine ralluma le feu de la dis- Nou-
corde. Les Tribuns du Peuple, & en- ^{veaux}
core plus Sicinius & Junius alors Edi- ^{troubles.}
tes, ne cessoient de tenir des discours
séditieux contre le Sénat. Pour irriter
davantage les pauvres, que déjà leur
misère rendoit trop disposés à s'aigrir,
ils avançoient, que les riches avoient
» des provisions chez eux, qu'ils ca-
» choient avec beaucoup de soin :
» qu'à force d'argent ils enlevoient
» tout ce qu'on apportoit dans la vil-
» le : qu'avec ces secours il leur étoit
» aisé de se garantir de la faim, tandis
» que les pauvres, privés de pareilles
» ressources, en ressentoient toute la
» rigueur. Ils allèrent même jusqu'à
» faire croire, qu'on n'avoit eu d'autre
» vûe, en envoyant chez les Volſques
» une Colonie, que de l'exposer dans
» un pays contagieux à une peste iné-
» vitable.

Tout étoit en tumulte & en desor-
dre. Les Consuls convoquèrent une
Assem-

AN. R. Assemblée du Peuple, pour le détromper des mauvaises impressions qu'on
 261. Av. J. C. lui donnoit injustement contre le Sénat. Mais les Tribuns leur coupant la
 490. parole sans aucun respect pour leur dignité, excitèrent un si horrible tumulte, qu'il fut impossible de comprendre ce que les uns & les autres vouloient dire. Les Consuls prétendoient que les Tribuns n'avoient aucun pouvoir de traiter directement avec le Peuple, & que leurs fonctions se bornoient au seul droit d'opposition. Ceux-ci soutenoient de leur côté, que tout ce qui se decidoit en présence du Peuple étoit de leur ressort, & qu'il leur appartenoit de parler dans ces Assemblées, comme les Consuls avoient droit de le faire dans le Sénat où ils présidoient. La dispute s'échauffoit extraordinairement, lorsque Junius, qui n'étoit cette année qu'Edile, demanda aux Consuls la permission de parler, promettant d'appaiser la sédition. Les Consuls croiant l'avoir emporté, parce que cet Orateur plébeïen s'adressoit à eux, sans avoir égard aux Tribuns qui étoient présens, lui accordent sans peine le pouvoir de s'expliquer.

quer. Alors il se fit un grand silence, & AN. R.
 Junius, sans ajouter autre chose : 262.
Avez-vous oublié, dit-ils aux Consuls, AV. J. C.
que dans le tems que nous travaillions de 490.
concert à la réunion des deux Ordres de la
République, aucun Patricien n'interrom-
pit ceux qui étoient chargés des intérêts du
Peuple, & qu'on en convint même exprès,
afin que chaque parti pût exposer ses rai-
sons avec plus d'ordre & de tranquillité.
Je m'en souviens fort bien, répondit Gé-
 ganius. *Pourquoi donc*, continua Ju-
 nius, *interrompez-vous aujourd'hui nos*
Tribuns, dont la personne est sacrée, & re-
vêtue d'une Magistrature publique ? Nous
les interrompons avec justice, repartit
 Géganius, *parce qu'ayant convoqué nous-*
mêmes l'Assemblée suivant le privilège de
notre dignité, la parole nous appartient.
 Le Consul ajouta avec trop de préci-
 pitation, & sans prévoir les consé-
 quences d'un pareil discours, que *si*
les Tribuns avoient convoqué l'Assemblée,
bien loin de les interrompre, il ne vou-
droit pas même les venir écouter.

Junius n'eut pas plutôt entendu ces
 dernières paroles, qu'il s'écria, trans-
 porté de joie : *Vous avez vaincu, Plé-*
beïens. Et vous, Tribuns, cédez la place
aux

AN R. aux Consuls. *Qu'ils haranguent aujour-*
 262. *d'hui tant qu'il leur plaira. Demain je*
 AV. J. C. *vous ferai voir quelle est la dignité & la*
 490. *puissance de vos charges.*

On fut obligé de congédier l'Assemblée, à cause de la nuit qui survint pendant ces disputes. Le lendemain les Tribuns avec les principaux Plébéiens se trouvèrent dans la place à la pointe du jour, & s'emparèrent d'abord du temple de Vulcain, où se plaçoient ordinairement ceux qui vouloient haranguer. Une foule innombrable de peuple eut bientôt rempli la place. Le Tribun Icilius prit la parole. Après avoir déclamé vivement contre les Patriciens, il représenta que le Tribunat devenoit inutile, si les Tribuns n'avoient pas le pouvoir d'assembler le Peuple pour lui représenter ce qui étoit de son intérêt. Il conclut par demander qu'ils fussent autorisés par une nouvelle Loi à convoquer des Assemblées, & qu'il fut défendu sous de graves peines de les interrompre & de les troubler dans l'exercice de leurs charges. Le Peuple s'écria aussitôt tout d'une voix qu'il la proposât lui-même. Il l'avoit dressée pendant la nuit avec
 ses

ses Collègues, & la tenoit toute prête. AN. R.
 Elle étoit conçue en ces termes :^{262.}
 „ Dans les Assemblées du Peuple te- AV. J.C.
 „ nues par les Tribuns, que personne ^{490.}
 „ ne les contredise ni ne les interrom-
 „ pe. Si quelqu'un enfraint cette Loi,
 „ il donnera caution aux Tribuns de se
 „ présenter devant eux quand il sera
 „ cité, & de paier l'amende à laquelle
 „ il sera condamné. Quiconque refu-
 „ sera de le faire, qu'il soit mis à mort,
 „ & que ses biens soient consacrés aux
 „ dieux. S'il arrive des contestations
 „ au sujet de l'amende, que le Peuple
 „ soit juge du différent.“ La Loi fut
 acceptée par un suffrage unanime ; &
 le Sénat, après une longue résistance,
 fut enfin obligé d'y donner son con-
 sentement.

Il est bon de remarquer en chaque occasion les différens degrés de pou-
 voir qu'acquiert le Peuple. L'établisse-
 ment des Tribuns, accordé sur le
 Mont sacré en conséquence de la réu-
 nion des deux Ordres de la Républi-
 que, fut la base & le fondement de
 cette autorité du Peuple, qui prit dans
 la suite de si grands accroissemens.
 La Loi qui déclara la personne de ces

AN. R.
261.
AV J.C.
490.

Magistrats sacrée & inviolable, fut pour eux d'un grand poids. Ils n'avoient pourtant encore jusques-là d'autres droits que de prendre le parti du Peuple, quand on blefferoit ses intérêts. Mais la nouvelle Loi dont il s'agit ici, donne beaucoup plus d'étendue à la fonction des Tribuns, que la voie de simple opposition qui leur avoit été attribuée sur le Mont sacré. Cette Loi leur donne expressément le pouvoir de convoquer les Assemblées du Peuple, & d'y présider. Ils ne s'en tiendront pas là.

Ces brouilleries, quelque vives qu'elles fussent, n'éclatèrent pas néanmoins ni d'un côté ni d'un autre par des voies de fait, comme c'est assez l'ordinaire dans de pareilles divisions. Les pauvres ne firent aucune irruption dans les maisons des riches, pour profiter des provisions qu'ils y croioient cachées. Il ne se jettèrent point sur les vivres qui étoient exposés en vente : mais ils prenoient patience avec le peu de nourriture qu'ils achetoient bien cher ; & quand l'argent leur manquoit, ils vivoient d'herbages & de racines, & ils supportoient la faim sans murmure, ou du moins sans se porter à aucun excès.

excès. Les riches , de leur part , ne Am. R.
 commettoient point de violence con- 262.
 tre ces malheureux ; & sans abuser de Av. J. C.
 leur pouvoir sur une infinité de créatu- 420.
 res qu'ils avoient à leur disposition
 pour éloigner ou pour punir les mu-
 tins , ils se comportoient comme de
 bons pères , qui dissimulent les défauts
 de leurs enfans. Ainsi , malgré leurs
 ressentimens , ils gardoient de part &
 d'autre une modération , dont les dis-
 sensions civiles ne paroissent pas sus-
 ceptibles.

Les Consuls , dans ces circonstances ,
 firent donner un Arrêt du Sénat pour
 lever des troupes , & mettre une ar-
 mée en campagne. Le prétexte appa-
 rent étoit de repousser les ennemis qui
 fesoient de fréquentes incursions sur
 les terres de la République ; mais ils
 en espéroient encore d'autres avanta-
 ges. En mettant des troupes sur pié ,
 le grand nombre d'habitans qu'ils ti-
 roient de Rome laissoit à ceux qui res-
 toient plus de facilité pour vivre pen-
 dant la cherté ; & ceux qu'on destinoit
 au service , devant vivre sur le pays
 ennemi , se trouvoient dans l'abon-
 dance sans être à charge à leur patrie.

262. **Av. R.** Mais les Consuls ne trouvèrent pas les
 490. **Av. J.C.** citoyens fort disposés à s'enrôler. Ils
 ne voulurent point que l'on usât de la
 rigueur des Loix pour obliger de ser-
 vir. On se consenta de quelques Patri-
 ciens, qui s'offrirent à marcher en qua-
 lité de volontaires, & qui furent suivis
 de leurs cliens, & d'un petit nombre
 du Peuple. Coriolan (car j'appellerai
 ainsi Marcius dans la suite) eut le com-
 mandement de cette petite armée,
 qui s'étant avancée jusques à Antium,
 outre une grande quantité de blé qu'elle
 saisit dans la campagne, fit encore
 un gros butin d'esclaves & de bestiaux.
 Quelque tems après elle revint à Rome
 chargée de provisions de bouche de
 toutes les sortes, & elle donna tant de
 jalousie à ceux qui étoient restés, qu'ils
 murmuroient contre les Tribuns, de ce
 qu'ils les avoient détournés d'une ex-
 pédition qui auroit soulagé leur misère.

Corio- Le tems des Assemblées pour nom-
 lan de- mer des Consuls approchoit. Corio-
 mande lan songea à demander le Consulat.
 le Con-
 sulat, & Le succès extraordinaire qu'il avoit eu
 est refu- dans toutes ses campagnes, lui avoit
 té extrême- ment enflé le courage, & lui
 avoit acquis beaucoup de créatures, qui
 lui

lui étoient toutes dévouées. Le Peuple ^{Am. R.}
 en général étoit disposé favorablement ^{262.}
 pour lui. Il eût regardé comme une ^{Av. J. C.}
 injustice criante de refuser un homme ^{490.}
 distingué par sa naissance, & encore
 plus par son mérite, & de le deshono-
 rer si publiquement, sur tout après les
 grands services qu'il en avoit reçus, &
 il marquoit assez clairement ses dispo-
 sitions. Ainsi Coriolan comptoit sûre-
 ment qu'il seroit nommé Consul, &
 il n'avoit omis aucune des formalités
 qu'on observoit pour demander les
 charges. Le jour de l'élection venu, il
 se rendit à la place avec un superbe
 appareil, conduit par tout le Sénat,
 & environné de tous les Patriciens,
 qui n'avoient jamais fait paroître tant
 d'empressement & de zèle pour aucun
 Candidat. Cet éclat & cette grande
 faveur changèrent tout d'un coup les
 dispositions du Peuple, & le firent pas-
 ser de l'estime & de la bienveillance à
 l'envie & à la haine. Ajoutez la crainte
 dont il fut frappé de se faire un adver-
 saire redoutable en mettant la souve-
 raine puissance entre les mains d'un
 homme si zélé pour le parti de la No-
 blesse, & si accrédité en même tems.

AN. R. Le Peuple , poussé par ces considéra-
 261. tions , refusa Coriolan , & nomma
 Av. J. C. pour Consuls M. Minucius & A. Sem-
 490. pronius.

On voit ici , dès les commencemens de la République , une preuve sensible de tout ce que dit Cicéron du caractère des Assemblées du Peuple Romain ; & il est à propos d'en être averti de bonne heure. Il ¹ n'y a rien , dit cet Orateur , de si délicat , de si fragile , de si flexible , de si susceptible de changement , que la disposition des citoyens à l'égard des Candidats. Comme il y a des tempêtes qu'on prévoit à coup sûr par certains signes , d'autres qui s'excitent subitement , sans aucune raison apparente , & par des causes obscures & inconnues : il en est de même des

¶ a Nihil est tam molle , tam tenerum , tam aut fragile aut flexibile , quàm voluntas erga nos sensusque civium *Pro Mil. n. 42.*

Ut tempestates sæpe certo aliquo signo commoventur , sæpe improvisò , nullâ ex certâ ratione , obscura aliqua ex causâ excitantur : sic in hac co-

mitiorum tempestate populari , sæpe intelligas quo signo commota sit ; sæpe ita obscura est , ut casu excitata esse videatur Dies intermissus unus , aut nox interposita , sæpe perturbat omnia ; & totam opinionem parva nunquam commutat aura rumoris. *Pro Muren. n. 35. & 36.*

des orages qui s'élevent dans les As-
semblées du Peuple ; quelquefois on
voit clairement ce qui y a donné lieu,
souvent la cause de ces orages est si
obscur, qu'ils ne paroissent être l'effet
que du hazard. Un jour, une nuit d'in-
tervalle renverse souvent tous les pro-
jets ; la moindre rumeur , le plus léger
souffle , change la disposition des es-
prits. Sans même aucune raison qui
paroisse, les choses tournent tout autre-
ment qu'on ne pensoit, de sorte que le
Peuple lui-même en est tout étonné,
comme si ce n'étoit point son ouvrage.

Coriolan fit une triste épreuve de
cette légèreté & de cette inconstance
du Peuple Romain, dont les suffrages
lui avoient paru d'abord certains &
immanquables. Nous avons vu qu'il
n'avoit point en lui ces qualités aim-
ables de modération , de douceur , de
patience , si nécessaires à l'homme pu-
blic , & qui sont le fruit de l'éduca-
tion & de la réflexion. Ce refus l'irri-
ta à un point qui ne peut s'exprimer.
Il éclata en plaintes & en reproches ,
& ne garda plus aucun ménagement.
Nourri jusqu'alors de louanges & d'ap-
plaudissemens , l'ignominie d'un refus

AN. R. lui en fut d'autant plus sensible. Il ne
 261. seisoit pas réflexion que le Peuple Ro-
 AV. J. C. main, jaloux à l'excès de sa liberté,
 490. prétendoit être maître absolu de ses
 suffrages, & les donner à qui il lui
 plairoit sans être obligé d'en rendre
 compte. Le devoir des citoyens qui
 s'exposent sur cette mer orageuse, est
 de s'attendre à essuier des vents & des
 tempêtes, de supporter avec modéra-
 tion les caprices du Peuple, de donner
 toute leur application à gagner les es-
 prits qui marquent quelque éloigne-
 ment, à bien conserver ceux qui leur
 sont favorables, & à se réconcilier
 ceux qui sont ouvertement déclarés
 contr'eux. On peut se dispenser de
 tous ces ménagemens, si l'on ne fait
 point de cas des honneurs: mais, dès
 qu'on y aspire, & qu'on se met sur les
 rangs pour demander les charges, il
 faut s'assujettir à tous ces soins pén-
 ibles & gênans. C'est ce que la fierté
 & la hauteur de Coriolan ne pou-
 voient digérer.

AN. R.

263.

AV. J. C.

489.

*Dionys.**lib. 7. p.*

M. MINUCIUS.

AUL. SEMPRONIUS.

Le Consulat précédent avoit été
 fort

fort orageux : celui qui commence le AN. R. 263.
 fera encore davantage. A peine les AV. J. C. 489.
 Consuls étoient-ils entrés en charge, qu'on apprit que les Députés reve- 433-472.
 noient de Sicile avec une charge de Liv. lib. 2. cap. 34. 35.
 cinquante mille * mines de blé, dont ils avoient eu la moitié à très-vil prix, & le reste étoit un présent du Roi ** Plut. in Coriol. pag. 219-224.
 de Syracuse, qui même avoit fait les frais du transport. Quand on fut à Rome qu'il arrivoit de Sicile des vaisseaux chargés de blé, les Patriciens furent lontems à délibérer des règles qu'on garderoit dans la distribution. Les plus raisonnables d'entr'eux, & les plus portés pour le Peuple, étoient d'avis qu'on donnât gratuitement aux pauvres citoyens le blé dont le Roi avoit fait présent, & qu'on leur vendît à un prix très-modique celui qu'on avoit acheté des deniers du Trésor public : que c'étoit un moien sûr d'adoucir les esprits, & de les réconcilier par ces marques de bienveillance

Y 5 avec.

* Le Grec porte médimnes. C'est une mesure qui, selon Budé, contient cinquante boisseaux, & qui revient à la mesure de la mine de France.

** C'étoit le célèbre Gélon, à qui la défaite des Carthaginois mérita de la part des Syracusains la qualité de Roi.

AN. R. avec les riches & avec la Noblesse.
 263. Mais d'autres, plus fiers & plus enhe-
 AV. J. C. mis du gouvernement populaire, vou-
 482. loient qu'on traitât les Plébeiens avec
 la dernière rigueur, & que les Patri-
 ciens leur vendissent le blé bien cher,
 pour leur apprendre malgré eux à être
 plus dociles, & à mieux observer les
 Loix.

Corio- Coriolan, ennemi déclaré de la
 lan s'em- puissance Tribunitienne, dont le seul
 porte nom & la seule idée le mettoit en fu-
 avec vio- reur, se distingua entre tous les au-
 lence tres par ses discours violens & sédi-
 contre tieux, criant à haute voix que l'occa-
 le Peu- sion étoit venue d'abolir pour tou-
 ple au jours le Tribunat, & de rétablir la
 sujet de République dans son premier état.
 la dittri- bu ion
 du blé. *S'ils veulent des vivres sur l'ancien pié,*
disoit-il, qu'ils rendent au Sénat ses an-
ciens droits. Quoi ! je souffrirai une nou-
velle Magistrature Plébeienne établie pour
nous asservir. Devenu presque un vil es-
clave, je verrai sur ma tête un Sicinius,
devant qui il faudra que je rampe ! Vaut-
il donc mieux que Tarquin, dont nous
n'avons pu soutenir l'orgueil ? Qu'il se
retire : qu'il entraîne après lui la popula-
re : qu'il aille s'établir sur le mont sacré,

ou sur quelque autre colline. Il le pent : AN. R.
 les chemins lui sont ouverts. La populace ^{263.}
 crie famine, elle se lamente, elle se de- ^{AV. J. C.}
 fespère. Elle le mérite bien. Qu'elle jouis- ^{489.}
 se du fruit de sa révolte : qu'elle sente les
 maux, dont elle seule a été la cause, en
 laissant nos terres incultes. Il n'y a quo
 la souffrance qui puisse la rappeler à son
 devoir & à la raison.

Le Peuple entra en fureur, quand
 il eut appris quels discours avoit tenu
 Coriolan : car les Tribuns avoient été
 mandés au Sénat, & avoient assisté à
 la délibération. C'est donc maintenant
 par la famine, s'écrioit-il, qu'on nous
 attaque comme des ennemis. Le blé de
 Sicile, unique ressource que la fortune
 nous présentait, nous est refusé. On nous
 arrache le pain de la bouche, à moins
 que nous ne livrions nos Tribuns piés &
 mains liés à Coriolan. Ou la mort, ou la
 servitude, c'est le seul choix que nous lais-
 se ce nouveau Tyran. Peu s'en falut que
 le Peuple, transporté de colère, ne
 forcât les portes, & n'entrât dans le
 Sénat. Mais les Tribuns se contentant
 de rejeter toute la charge sur Corio-
 lan, envoièrent le demander, afin
 qu'il vînt se justifier & se défendre; &

AN. R. Voiant qu'on avoit maltraité & re-
 253. poullé avec violence leurs Licteurs, ils
 A. J. C. allèrent en personne , accompagnés
 439. des Ediles , pour l'emmener par force , & l'ayant trouvé hors du Sénat , les Ediles se mirent en devoir de le saisir au corps. Les Patriciens , accourus à son secours , repoussèrent les Tribuns , & frapèrent même leurs Officiers. La nuit vint mettre fin à ce desordre , & les séparer.

Corio- Depuis ce jour-là , il y eut de part
 lan est & d'autre beaucoup d'assemblées , de
 appelle délibérations , de harangues fort vio-
 en juge- lentes & fort emportées , sur tout de
 ment de- la part du Peuple. Sicinius , l'un des
 vant le Peuple, Tribuns , après les plus vives investi-
 & cen- ves , prononça contre Coriolan sen-
 danne à tence de mort , déclarant qu'elle avoit
 l'exil. été arrêtée par le Collège des Tribuns , en punition de l'insulte commise la veille en la personne des Ediles ; & il vouloit que sur le champ on le précipitât du haut de la roche Tarpeïenne. Mais les Tribuns , après plusieurs vaines entreprises , se réduisirent à citer Coriolan en jugement devant le Peuple. Coriolan d'abord reçut cette proposition avec son air ordinaire de hauteur

teur & de mépris, & ne parut pas ^{AN. R.} s'en mettre beaucoup en peine, pré-^{263.} tendant que les Tribuns, par leur ^{AV. J. C.} charge, n'avoient de pouvoir que pour ^{489.} défendre le Peuple, non pour attaquer les autres, & que par conséquent ils n'avoient aucun droit d'appeller en jugement un Sénateur. L'entreprise, en effet, étoit sans exemple, & avoit de terribles conséquences. Le Sénat en comprit toutes les suites, &, contre l'avis de quelques Sénateurs toujours ennemis des partis modérés, il crut devoir tenter des voies de douceur & de conciliation. La première chose qu'on y résolut, fut de mettre les vivres à un prix très-modique, dans le dessein d'adoucir les esprits. La seconde, d'engager les Tribuns à se désister, à la prière du Sénat, de l'action intentée par eux contre Coriolan; ou, si on ne pouvoit en venir à bout, d'obtenir au moins des délais, pour donner au peuple tout le tems de se calmer. Le Décret fut porté au sujet de la vente des blés, & reçu avec un contentement général. Il étoit conçu en ces termes :
 „ Que toutes les denrées nécessaires à
 „ la vie seroient à un aussi bas prix
 „ qu'el-

AN. R. „ qu'elles l'étoient, avant que les trou-
 263. „ bles fussent arrivés. „ Mais on ne
 AV. J. C. put engager les Tribuns à abandonner
 482. leurs poursuites contre Coriolan. La
 seule grace qu'ils accordèrent , fut
 qu'on différeroit le jugement autant
 que les Consuls le souhaiteroient.

L'occasion qui se présenta dans le
 tems même, leur fournit le moien de
 traîner l'affaire en longueur. Ceux des
 Députés qu'on avoit envoies en Sicile,
 qui amenoient à Rome les blés dont
 le Roi fesoit présent au Peuple Ro-
 main , furent arrêtés par des Pirates
 partis d'Antium. Ils saisirent les vais-
 seaux chargés de vivres, qui étoient en
 rade à quelque distance de leur pays :
 ils les conduisirent chez eux, ils mi-
 rent les Députés en prison, & ils pillé-
 rent tout leur argent. Les Consuls ,
 sur cette nouvelle , dépêchèrent vers
 les Antiates ; & n'ayant pu avoir rai-
 son de leur procédé, ils résolurent de
 se la faire les armes à la main. On le-
 va une puissante armée ; & le Sénat fit
 un Décret, par lequel il suspendoit les
 jugemens publics & particuliers tan-
 dis que les troupes seroient en service.
 Mais ce tems fut plus court qu'il ne
 l'avoit

l'avoit espéré. Les Antiates, informés AN. R.
 que les Romains marchaient contre 263.
 eux avec toutes leurs forces, deman- AV. J. C.
 dèrent humblement la paix, & ren- 489.
 voient les prisonniers avec tout le
 blé & l'argent qu'ils avoient pris. Ain-
 si la campagne fut bientôt finie, & l'ar-
 mée revint à Rome.

Dès que les troupes furent licen-
 tiées, Sicinius, alors Tribun pour la se-
 conde fois, convoqua le Peuple, &
 ajourna Coriolan à comparoitre. Les
 Consuls, après en avoir délibéré avec
 le Sénat, ne jugèrent pas à propos d'a-
 bandonner à la décision du Peuple une
 affaire de cette conséquence, & pré-
 tendirent que la coutume immémo-
 riale étoit que les affaires fussent d'a-
 bord proposées au Sénat, & portées
 ensuite devant le Peuple : coutume que
 les Rois mêmes avoient exactement
 observée. Qu'après que les Tribuns
 auroient proposé leurs griefs, le Sénat
 décideroit à son ordinaire si le Peuple
 devoit prendre connoissance de cette
 accusation. Le Tribun Junius, ce mê-
 me harangueur qui avoit eu tant de
 part aux derniers troubles, fit consen-
 tir d'abord ses Collègues à la propo-
 sition.

AN. R. sition des Consuls : mais le lendemain,
 263. y ayant réfléchi plus murement , &
 AV. J.C. ayant été appelé au Sénat , il représen-
 489. ta avec force qu'on ne pouvoit , sans
 une injustice manifeste, refuser au peu-
 ple ce qu'il demandoit en cette occa-
 sion. Il prétendit , „ qu'en conséquen-
 „ ce de la Loi Valéria , qui permettoit
 „ d'appeller des Ordonnances des
 „ Magistrats Patriciens au jugement
 „ du Peuple , ils avoient droit de
 „ citer directement Coriolan devant
 „ le Peuple , sans qu'ils eussent be-
 „ soin pour cela d'aucune Ordon-
 „ nance du Sénat. Il insista beau-
 „ coup sur l'égalité de pouvoir &
 „ d'autorité qui devoit se trouver
 „ entre le Sénat & le Peuple , com-
 „ me formant également les deux par-
 „ ties de l'Etat. *Le Peuple* , dit-il , *a*
eu l'honneur de soutenir avec vous de
sanglantes guerres , & c'est avec son se-
cours que vous en êtes venus heureusement
à bout. Vous lui avez l'obligation de
n'être point asservis sous l'Empire d'au-
cune nation , & de pouvoir commander à
tous vos voisins. Il est donc juste que l'é-
galité soit bien établie entre vous & nous.

Or

Or comment parvenir à cette égalité qui AN. R.
 est de droit naturel, si la crainte des juge-^{263.}
 mens ne sert de barrière à quiconque vou-^{Av. J.C.}
 droit attenter sur notre vie, ou sur notre ^{489.}
 liberté. Nous ne vous disputons point les
 premiers rangs, ni l'éclat de la Magistra-
 ture; & nous n'envions point les marques
 d'honneur à ceux que la fortune ou le cou-
 rage ont élevés parmi vous. Mais, tout ce
 que nous sommes de citoyens, nous avons le
 même droit de ne point souffrir qu'on nous
 insulte, & qu'on puisse nous offenser impu-
 nément. Autant donc que nous sommes
 disposés à vous céder tout le brillant de vos
 prérogatives, autant sommes-nous résolus
 à nous maintenir dans l'égalité avec vous
 dans tout ce qui est du droit naturel. Si
 quelqu'un de nous s'étoit échappé à parler
 de votre Ordre avec la fureur avec laquelle
 Coriolan s'est déchaîné contre le nôtre,
 quel auroit été votre ressentiment! Il a
 osé dire publiquement & à la face de tou-
 te la ville, qu'il falloit abolir pour tou-
 jours la puissance Tribunitienne, l'asyle
 du Peuple, le rempart de la liberté, le
 gage de notre réunion; & que le tems étoit
 venu de faire éclater votre colère contre
 le Peuple, en le domtant par la misère &
 par la famine. Et vous voulez qu'on laisse
 impu-

AN. R. *impunie une telle insolence ; & que nous*
 263. *ne puissions , sans votre permission , juger*
 AV. J. C. *un citoyen si criminel , parce qu'il est de*
 489. *votre corps !*

Quand Junius eut ainsi parlé , & que ses Collègues eurent ajouté ce qu'il leur plut , le Sénat commença à opiner. Appius fut un des premiers à dire son avis. Il le fit avec la véhémence ordinaire. *Je voudrois m'être trompé dans mes conjectures , dit-il , comme j'en ai souvent prié les dieux , lorsque je prévoiois que vous ne trouveriez jamais ni d'honneur , ni d'équité , ni d'avantage dans le retour de nos transfuges. Et toutes les fois que cette affaire fut mise en délibération , je fus toujours & le premier qui m'opposai à cette paix , & le dernier qui persistai dans mon sentiment , quand même je me vis abandonné de tous. Vous voyez maintenant , Messieurs , que mes soupçons & mes craintes n'étoient que trop bien fondées , & que vos bienfaits n'ont été suivis que de la haine & de l'envie de ceux que vous en avez gratifiés. Non contents pour lors d'avoir obtenu la remise de leurs dettes & une amnistie générale de leur revolte , ils extorquèrent de vous la charge des Tribuns*

buns, sous prétexte de modérer notre puissance, & d'avoir des protecteurs contre la violence des Grands; mais réellement & de fait pour renverser les fondemens de la République, & faire passer de nos mains dans celles du Peuple le gouvernement de l'Etat: plaie mortelle à votre autorité, & qui saignera longtems! En voici une seconde, j'ose dire plus dangereuse encore que la première, qu'ils se préparent à vous porter en paroissant n'attaquer que Coriolan. Quand il ne s'agiroit que des intérêts particuliers d'un Sénateur si distingué par sa naissance, par son courage, & par l'éclat de ses belles actions, l'honneur demanderoit que nous nous exposassions tous pour empêcher notre Confrère de comparoitre devant le Peuple, qui feroit en même tems à son égard les personnages d'accusateur, de témoin, de juge & d'arbitre de la peine qui suivroit la condamnation. En effet consentir à un tel brigandage, c'est conduire un homme au supplice, & non pas le citer à un Jugement dans les règles. Mais il s'agit ici d'autres intérêts bien plus importans. C'est à vous-mêmes, Messieurs, c'est à votre autorité, c'est à votre Corps entier qu'on en veut. Ils prétendent avoir droit de juger

AN. R.

263.

AV. J. C.

489.

AN. R. ger tout Sénateur indépendamment de vous.
263. Et sur quoi fondent-ils cette prétention?

A. J. C. Sur la Loi Valéria, où il n'en est pas dit
489. un seul mot, & dont le but n'est autre
que de contribuer au soulagement des fa-
milles Plébéiennes, en leur permettant
d'appeller des Jugemens des Magistrats à
celui du Peuple. Si une prétention si in-
juste passe, (ce qu'aux dieux ne plaise!)
je le répète, Messieurs, c'en est fait du
Sénat. Souvenez-vous que jusqu'ici vo-
tre condescendance & votre mollesse ont
tout ruiné, & que vous n'obtiendrez ja-
mais rien du Peuple que par une sévérité
inflexible.

Ce discours d'Appius fut diversement reçu selon la diversité de sentimens qui partageoient le Sénat: mais en général il parut trop violent par rapport aux conjonctures présentes. Quand il eut achevé, Manius Valérius prit la parole: c'étoit de tous les Sénateurs, comme nous l'avons déjà vu, le plus modéré & le plus populaire. Il donna beaucoup de louanges à ceux qui ne craignoient rien tant que de rallumer de dangereuses querelles pour de légères contestations, & qui préféroient la concorde & la bonne intel-

intelligence à tout autre intérêt. Il ^{AN. R.} disoit , „ qu'en laissant au Peuple la ^{263.} „ liberté de juger , & le Sénat lui ^{AV. J. C.} „ donnant encore cette marque de ^{489.} „ bienveillance , l'affaire peut-être n'i-
 „ roit pas plus loin : que content de
 „ se voir le maître du sort de Corio-
 „ lan , il le traiteroit avec plus de
 „ bonté que de rigueur. Que si les
 „ Tribuns pouffoient leur procédure
 „ jusques au bout , & vouloient gar-
 „ der toutes les formalités , la déci-
 „ sion au moins dépendroit des suf-
 „ frages : que le Peuple alors ne pour-
 „ roit manquer d'absoudre Coriolan ,
 „ soit par respect pour sa personne
 „ dont il connoissoit le mérite & les
 „ belles actions , soit par reconnois-
 „ sance pour le Sénat qui se seroit
 „ rendu à ses instances , & qui lui au-
 „ roit accordé ce nouveau pouvoir.
 „ Cependant il exhortoit les Consuls ,
 „ les Sénateurs , & tous les Patriciens
 „ à se trouver à ce jugement , & à
 „ prier le Peuple de ne point user de
 „ sévérité : que leur présence seroit
 „ d'un poids infini pour mettre à cou-
 „ vert la vie de l'accusé. “ Mais ce fut
 à Coriolan qu'il s'adressa avec le plus
 de

AN. R. de force , & que joignant les remon-
 263. trances aux exhortations , & les prié-
 AV. I. C. res à l'autorité , il fit tous ses efforts
 489. pour le fléchir. „ Il le conjura, puis-
 „ qu'on l'accusoit d'être cause des
 „ brouilleries qui s'étoient élevées en-
 „ tre le Peuple & le Sénat , qu'on fe-
 „ soit passer sa fierté naturelle pour un
 „ secret panchant à la tyrannie , &
 „ qu'on craignoit qu'à son occasion
 „ on n'en vînt à une rupture ouver-
 „ te, suivie de tous les malheurs qu'en-
 „ traînent les guerres civiles après el-
 „ les ; il le conjura instamment de ne
 „ point confirmer les esprits dans les
 „ idées qu'on avoit de lui , par trop
 „ d'opiniâtreté à soutenir invariable-
 „ ment son caractère. Il lui représen-
 „ ta qu'il valoit bien mieux qu'il prît
 „ des sentimens plus doux & plus mo-
 „ destes , que paroissant comme accu-
 „ sé il s'abandonnât à la discrétion de
 „ ceux qui fesoient des plaintes de
 „ lui , & qu'il se mît en devoir de se
 „ justifier des calomnies dont on l'a-
 „ voit chargé. Il le conjura au nom
 „ des dieux & de la patrie de vouloir
 „ ajouter à tant d'autres excellentes
 „ qualités qu'il avoit un peu plus de
 „ dou-

„ douceur & de condescendance, pour ^{Av. R.}
 „ éviter les suites funestes des dissen-^{263.}
 „ sions civiles, dont il traça un por-^{Av. J. C.}
 „ trait touchant & pathétique, qu'il^{489.}
 „ accompagna de ses larmes.

Voiant que le Sénat en étoit atten-
 dri, il continua à parler ainsi avec en-
 core plus de confiance. *Souffrez, Mes-*
sieurs, que je répande ici mon cœur en
voire présence, & que je vous expose li-
brement ce que je pense depuis longtemps.
S'il nous reste quelque moyen, soit de con-
server la République dans l'heureux état
où elle se trouve aujourd'hui, soit de main-
tenir parmi nous l'union & la concorde
que j'en regarde comme l'ame & la vie ;
je ne sache rien qui puisse y contribuer da-
vantage, que d'admettre le Peuple au
manement des affaires, & d'en tempérer
de manière le gouvernement, que ni les
Patriciens ni les Plébeïens n'aient toute
l'autorité, mais que la partageant les uns
avec les autres, tous concourent ensemble
au bien commun. Quand l'un des deux
partis a seul en main le souverain pou-
voir, il peut aisément s'échaper, & se
porter à des excès. Mais si, par un sa-
ge & juste mélange, ce même pouvoir se
trouve partagé entre les deux, pour peu
 que

Au. II. que l'on en aime, & tiennent à introduire
 des nouveautés. on a relâché la discipli-
 ne, l'on n'a plus coutume & plus fidele
 s'opposé au relâchement, & maintient
 l'ordre dans la rigueur. Il ne faut qu'un
 petit nombre de gens de bien pour ren-
 verser la puissance tyrannique d'un seul
 homme, quand il fait degenerer son pou-
 voir en orgueil & en cruauté, comme nous
 en avons fait l'heureuse experience. Dans
 un Etat gouverné par un certain choix de
 personnes distinguées, telle qu'est aujour-
 d'hui la forme de Republique, si ceux qui
 sont en place, corrompus par le faste &
 par l'opulence, viennent à mépriser la jus-
 tice & les autres vertus, c'est à un peu-
 ple sage à les reformer, & à dissiper leurs
 projets. Et lorsque le peuple de son côté
 s'oublie, & passe de la soumission qui lui
 convient à l'insolence, c'est aux Grands
 de l'Etat à le faire rentrer par la force
 dans le devoir. Ce balancement, ce par-
 tage de pouvoir, est le salut d'un Etat. Si
 je crains que l'esprit tyrannique ne s'intro-
 duise dans le Sénat, ce n'est point pour
 le tems présent que je parle: ce n'est point
 vous que j'ai en vûe, Messieurs; vous
 qui vous êtes montrés les ennemis & les
 destructeurs de la tyrannie. Mais, quand

je songe à ceux qui viendront après nous , ^{AN. R.}
 & que j'envisage les funestes changemens ^{263.}
 qu'apportent les années , je ne puis vous ^{Av. J. C.}
 dissimuler ma peine , & la crainte où je ^{489.}
 suis que le Sénat , devenu trop puissant
 dans la suite , ne change la forme de l'E-
 tat , & que trompant le Peuple par ses ar-
 tifices , il ne remette l'autorité entre les
 mains d'un seul.

En admettant le Peuple au gouverne-
 ment de la République , vous obviez à ces
 inconvéniens. Un homme , qui par son
 ambition voudroit l'emporter sur les au-
 tres , & qui , pour y réussir , se seroit fait
 une faction dans le Sénat prête à tout en-
 treprendre pour son service , & à soutenir
 ses dangereux projets : (pardonnez-moi ,
 je vous conjure , une telle supposition ;
 quand on veut le bien public , il faut tout
 prévoir) un tel homme , quelque accré-
 dité qu'il fût , trouveroit dans les Tri-
 buns des adversaires qui seroient en droit
 de l'assigner , & de l'obliger à rendre
 compte de sa conduite devant tout un peu-
 ple quoique d'un rang & d'une condition
 beaucoup inférieure à la sienne ; & s'il se
 trouvoit coupable de quelque trahison , il
 seroit soumis comme un autre à la peine
 que son crime mériteroit. Mais de peur

[illegible]

Coriolan voyant que tous les Sénateurs, excepté un très-petit nombre, se rangeoient à l'avis de Valère, & que le Sénat alloit porter son Décret, demanda que, puisqu'on étoit déterminé à le livrer au Peuple, on ordonnât aux Tribuns de déclarer de quel crime ils l'accusoient, & sous quel titre ils prétendoient lui faire son proces. En aiant conféré entr'eux, ils répondirent qu'ils l'accu-

soient d'avoir affecté la tyrannie, & AN. R. 263. AV. J. C. 489.
 qu'il eût à se justifier sur ce chef d'accusation. *Si ne s'agit*, reprit Coriolan, *que de réfuter ce prétendu crime, je m'abandonne au jugement du Peuple, & je ne m'oppose point à l'Arrêt du Sénat.* Il fut expédié sur le champ : mais on accorda à l'accusé, selon l'usage, un délai jusqu'au troisième jour de marché pour préparer son apologie.

Ces marchés, chez les Romains, se tenoient tous les neuf jours. Ces jours-là, les gens de la campagne venoient à la ville, pour y faire le commerce de leurs denrées, & pour terminer les différens qu'ils avoient ensemble. Ils portoient aussi leurs suffrages sur tout ce qui se traitoit devant le Peuple, soit contestations à décider, ou Loix à établir, ou Magistrats à nommer. On donnoit toujours cet espace de trois marchés, qui renfermoit vingt-sept jours entiers, avant que de rien conclure sur aucune affaire, afin que personne ne pût ignorer ce qui devoit faire la matière de la délibération. C'étoit une formalité indispensable pour la validité de tout ce qui se fesoit par l'autorité du peuple.

223. 3. Quand les Tribuns eurent reçu l'Or-
 225. dinaire du Senat, ils se transportè-
 227. rent dans la place publique, où aiant
 229. convoqué le Peuple, ils la lirent, &
 en firent de grands éloges. Ils assignè-
 rent ensuite Cociolan au jour nommé,
 pour se défendre, & entendre la dé-
 cision de son procès.

Quand ce jour fut arrivé, une foule
 d'habitans de la campagne vint fou-
 dre dans la ville, & des le grand ma-
 tin s'empara de la place publique.
 Dans les deux partis l'attente étoit
 également vive & inquiète, les uns &
 les autres regardant le succès de cette
 affaire comme le coup qui devoit dé-
 cider de leur salut & de leur liberté.
 Les Patriciens demandoient avec in-
 stance que l'Assemblée du Peuple se
 fit par Centuries, ou ils étoient sûrs
 de la pluralité des suffrages pour les
 raisons que l'on a expliquées ailleurs
 mais les Tribuns aiant représenté que
 dans une affaire où il s'agissoit des
 droits du Peuple & de la liberté pu-
 blique, il étoit juste que tous les ci-
 toiens, sans égard au rang & aux ri-
 chesses, pussent donner chacun leurs
 suffrages avec égalité de droit, ils
 l'em-

l'emportèrent encore dans ce point, AN. R.
 & obtinrent que l'Assemblée se tien- 263.
 droit par Tribus, dans lesquelles tou- Av.] C.
 tes les conditions étant confondues, 489.
 l'avantage étoit visiblement du côté
 des Plébeïens & des pauvres, qui y
 fesoient toujours le plus grand nom-
 bre. Ce fut à l'occasion du jugement
 de Coriolan que le Peuple Romain
 donna son suffrage par Tribus pour la
 première fois.

Avant que la cause fût plaidée, le
 Consul Minucius monta le premier
 sur la Tribune, & parla au nom de
 tout le Sénat. „Après avoir rappelé
 „le souvenir de toutes les graces dont
 „les Patriciens avoient comblé le
 „Peuple, avoir beaucoup insisté sur
 „les avantages de l'union & de la
 „paix, & leur avoir fortement re-
 „commandé de prendre conseil dans
 „une affaire si importante de ceux
 „qu'ils connoissoient gens d'honneur
 „& de probité, & véritablement af-
 „fectionnés à la patrie, il termina son
 „discours en exhortant les Plébeïens
 „à ne point condamner Coriolan, à le
 „renvoyer absous en considération de
 „son grand mérite, à se souvenir des

AN. R. „ prodiges de courage & de valeur
 263. „ qu'il avoit fait éclater en tant de
 AV.] C. „ rencontres pour la défense de l'Em-
 489. „ pire & de la liberté du Peuple Ro-
 „ main. Il leur représenta qu'il n'étoit
 „ ni de leur justice, ni de leur sagesse
 „ de s'arrêter à quelques vaines pa-
 „ roles qui pouvoient lui être écha-
 „ pées dans la chaleur du discours,
 „ & d'oublier la reconnoissance qu'ils
 „ devoient à tant de belles actions.
 „ Qu'ils avoient un grand motif de se
 „ piquer de générosité à son égard,
 „ depuis qu'il s'étoit remis à la discrétion
 „ de ses ennemis, & qu'il avoit
 „ consenti d'en passer par leur jugement.
 „ Que si, toujours implacables
 „ dans leur colére & dans leur haine,
 „ ils refusoient de se réconcilier avec
 „ lui, ils eussent au moins quelque
 „ égard pour le Sénat, qui demandoit
 „ avec instance la grace de Coriolan :
 „ qu'ils se laissassent fléchir aux prières
 „ des trois cens premiers Citoiens
 „ de Rome qui s'intéressoient vivement
 „ pour lui ; & que s'ils ne vou-
 „ loient point l'absoudre comme innocent,
 „ ils accordassent au moins la
 „ grace d'un seul coupable à un si
 „ grand

„ grand nombre d'illustres Supplians. AN. R.
 „ Il finit en avertissant les Tribuns de 263.
 „ n'alléguer contre Marcius que le AV. J. C.
 „ crime d'avoir affecté la tyrannie, 489.
 „ comme ils s'y étoient engagés de-
 „ vant le Sénat.

Après que le Consul fut descendu de la Tribune , Sicinius le premier Tribun , qui depuis lontems avoit préparé son plaidoyer, fit un long tissu de tout ce qu'avoit dit ou fait Coriolan pour empêcher qu'on ne diminuât le prix du blé , & pour abolir le Tribunat, sous prétexte du raport que ces dits & faits avoient avec le crime de tyrannie.

Coriolan se mit en devoir de répondre. Il remonta jusqu'aux premiers tems de sa jeunesse. Il commençapar un long détail des campagnes qu'il avoit faites pour la défense de la République, des couronnes qu'il avoit reçues de la main de ses Généraux, des prisonniers qu'il avoit faits sur les ennemis, des Citoiens qu'il avoit sauvés de la mêlée : & il prenoit à témoin les Capitaines sous qui il avoit servi, & ceux qui lui devoient la vie, les appelant chacun par leur nom, car ils

AN. R. étoient présens, & lui rendoient témoi-
 263. gnage par leurs plaintes & leurs gé-
 AV. J. C. missemens. Mais lorsque déchirant ses
 489. habits, il vint à montrer les cicatrices
 des plaies honorables qu'il avoit remes
 au-devant du corps, & qu'il eut de-
 mandé aux Tribuns si c'étoient là les
 preuves du crime dont ils l'accusoient,
 & des actions qui tendissent à la tyra-
 nie, presque tous les habitans furent
 touchés jusqu'aux larmes.

Les Tribuns qui sentirent que leur
 accusé alloit leur échaper, changèrent
 de batterie, & lui imputèrent un nou-
 veau crime : c'étoit de n'avoir pas
 remis au Trésor public le butin qu'il
 avoit fait sur les terres des Antiats
 comme la Loi l'ordonnoit, mais de
 l'avoir partagé à ses soldats pour s'en
 faire des créatures, & s'en servir dans
 l'occasion pour ses desseins pernicious,
 selon la coutume des usurpateurs,
 dont les largesses gratuites sont les de-
 grés ordinaires pour parvenir à la ty-
 rannie.

Cette nouvelle accusation troubla
 Coriolan qui ne s'y attendoit pas, &
 qui y répondit mal; & elle causa
 beaucoup de changement dans les es-
 prits

prits de la multitude , toujours vola- AN. R.
 ge , & accoutumée à se livrer avec 263.
 glément aux plus légères impressions. AV. J. C.

Les Tribuns prononcèrent contre l'accusé la peine d'un bannissement perpétuel : c'étoit la coutume qu'ils donnaient d'abord leurs Conclusions. Ils remirent ensuite leur avis à la délibération des Tribus : elles étoient au nombre de vingt & une. Neuf opinèrent pour absoudre Coriolan : les douze autres le condamnèrent.

La sentence aiant été prononcée, le Peuple en eut plus de joie , & en conçut plus de fierté & d'orgueil que de toutes les batailles qu'il avoit jamais gagnées , croiant avoir abbatu par ce coup la puissance des Patriciens : mais le Sénat en fut si affligé & si confus , qu'il osoit à peine lever les yeux , & il sentit alors la faute irréparable qu'il avoit faite , se plaignant hautement de Valère , dont l'avis fut regardé comme une lâcheté criminelle qui avoit trahi les intérêts de la Compagnie , & rendu le Peuple l'arbitre absolu de la destinée des premiers Citoyens.

Coriolan fut reconduit chez lui par-

AN. R. mi les pleurs & les gémissemens de ses
 263. amis, qu'un coup si terrible avoit jet-
 AV. J. C. tés dans le dernier accablement. Pour
 489. lui, loin de se plaindre de sa disgrâce,
 loin d'être attendri des larmes qu'il
 fesoit couler, ou de donner la moin-
 dre marque de foiblesse, il parut plus
 ferme & plus grand que jamais. La
 vue de sa femme & de sa mère qui
 déchiroient leurs vêtemens, qui se
 frapotent le sein, & qui remplissoient
 toute la maison de leurs cris, au mo-
 ment de la plus douloureuse sépara-
 tion n'ébranla point son courage, &
 n'amollit point sa fermeté. Il se con-
 tenta de leur parler avec douceur, &
 de les exhorter à prendre leur mal-
 heur en patience. Il leur recomman-
 da ses enfans, dont l'un étoit âgé de
 dix ans, l'autre étoit encore à la ma-
 melle; & sans donner à sa famille
 d'autres témoignages de sa tendresse,
 ni rien emporter de chez lui dans son
 exil, il gagna les portes de la ville,
 accompagné d'un petit nombre de
 Cliens qui ne voulurent point l'aban-
 donner, & il ne dit rien à personne
 du lieu qu'il choisissoit pour sa retraite.

Coriolan étoit contemporain de
 Thé-

Thémistocle, qui eut le même sort AN. R.
à peu près que lui. Car ^a tous deux, ^{263.}
après avoir rendu d'importans servi- AV. J. C.
ces à leur patrie, furent condamnés ^{489.}
à l'exil par l'injustice d'un peuple in-
grat, & se retirèrent chez les ennemis,
où ils moururent.

Nous avons vû déjà deux coups
mortels portés à l'autorité du Sénat,
l'établissement des Tribuns, & le pou-
voir de juger les Sénateurs accordé
au Peuple. Autant que la puissance du
Peuple reçut par là d'accroissement,
autant l'ordre des Patriciens perdit
de son pouvoir: & ils étoient d'autant
plus condamnables, que ce fut par
leur faute que ce changement arriva.
La plupart d'entr'eux, surtout les jeu-
nes, étoient pleins de mépris pour les
Plébeïens, qu'ils regardoient comme
la lie de la République, comme inca-
pables d'entrer dans le maniement
des affaires, comme indignes de rem-
plir aucune place importante, & qu'ils
vouloient toujours, par cette raison,
tenir dans un état de bassesse & d'af-

Z 6

a Uterque, cùm civis | conatumque iracundiæ
egregius fuisset, populi | suæ morte sedavit. Cic.
ingrati pulvis injuria, | in Brut. n. 42.
se ad hostes contulit,

AN. R. servissement. Y avoit-il de l'équité
 263. dans cette conduite ? y avoit-il même
 Av J. C. de la prudence ? Les Patriciens étoient-
 489. ils donc une autre espèce d'hommes
 que les Plébeïens ? Ne trouvoit-on pas
 souvent parmi ceux-ci un mérite aussi
 solide en tout genre que parmi les
 autres ? Ne formoient-ils pas, comme
 eux, une partie de l'Etat, & infiniment
 plus nombreuse ? N'auroit-il pas été
 de la sagesse des Patriciens de partager
 les avantages du gouvernement avec
 ceux qui en portoient aussi bien qu'eux,
 & plus qu'eux, les charges & les dan-
 gers ? Le Peuple obtiendra par degrés
 & successivement toutes les dignités,
 mais ce sera toujours comme à la pointe
 de l'épée, & après de longues contesta-
 tions. Ce que l'on peut dire à la dé-
 charge du Sénat, c'est que l'avis des
 plus sages n'y étoit pas toujours suivi :
 inconvenient assez ordinaire dans les
 grandes & nombreuses Compagnies.
 Cependant il est remarquable, que
 malgré cette hauteur, qui est comme
 naturelle à la Noblesse, jamais presque
 les avis violens ne prévalaient dans le
 Sénat ; & que, s'ils ne cédoient pas de
 bonne grace, au moins, lorsque le
 dan-

danger étoit pressant, ils aimoient mieux abandonner leurs droits, que d'éterniser leurs divisions, ou d'exciter une guerre civile.

Peu de jours après le départ de Coriolan arriva le tems des Comices, où le Peuple élut pour Consuls

Coriolan se retire chez les Volsques

Q. Sulpitius Camerinus.

Sp. Largius Flavius. II.

ques qu'il engage à la guerre.

Coriolan étoit sorti de Rome plein de haine & de fureur contre sa patrie, & méditant contre elle en lui-même une illustre vengeance. Il se retira dans

AN. R. 264.

cette vûe à Antium chez les Volsques pour les solliciter à prendre les armes,

Av. J. C. 488. Dionys. lib. 7. p.

sachant qu'ils étoient puissans en trou- pes & en argent, & se doutant bien

472-480. & lib. 8. pag. 480-

que les échecs qu'ils avoient reçus dans la dernière guerre, n'avoient pas

530. Liv. lib. 2. cap. 35-40.

tant diminué leurs forces, qu'excité leur jalousie, & augmenté leur animosité. Les plaintes amères contre Rome

Plut. in Coriol. pag. 224-

& les menaces violentes qu'on entendoit souvent sortir de sa bouche, firent

233.

qu'on prit en lui une pleine confiance, qui alloit tous les jours en croissant.

Il logeoit chez Attius Tullus, l'homme le plus accredité dans sa nation par sa

naiss-

AN. R. naissance , par ses richesses , par son
 264. autorité, & par le mérite de ses actions
 AV. J. C. éclatantes. Leur haine commune contre
 488. Rome étouffa aisément la jalousie
 qui étoit personnellement entre eux
 depuis lontems , & même les lia bien-
 tôt ensemble d'une étroite amitié.
 Tullus étoit d'avis de ne point perdre
 de tems , & de marcher à Rome avec
 toutes les forces des Volsques , tandis
 que le feu de la sédition y étoit enco-
 re allumé , & qu'elle n'avoit à sa tête
 que des Chefs imbécilles. Coriolan
 ne crut pas qu'il falût si fort se pres-
 ser. Les Volsques avoient perdu beau-
 coup de monde dans les guerres pré-
 cédentes, sans parler des ravages que
 la peste avoit faits tout récemment
 dans leur pays; & il étoit à craindre
 qu'ils n'eussent de la peine à reprendre
 les armes qui leur avoient si mal réussi.
 D'ailleurs, il y avoit une suspension
 d'armes entre les Romains & les Vols-
 ques , & une trêve de deux ans confir-
 mée par un Traité , qu'il étoit à sou-
 haiter que les Romains rompissent les
 premiers; & il lui en fournit un moyen,
 que Tullus approuva fort , & qui leur
 réussit effectivement, comme on va le
 voir. On

On se préparoit à Rome à recom- AN. R.
 mencer de nouveau les Grands Jeux à 264.
 cause d'un événement fort singulier, AV. J. C.
 que je vais rapporter tel que je le trou- 488.
 ve dans mes Auteurs, bien éloigné de
 vouloir le garantir. Le matin du jour
 qu'on les avoit représentés, le maître
 d'un esclave l'avoit fait passer à travers
 le Cirque dans un équipage fort triste,
 en le faisant fraper rudement à coups
 de verges; & aussitôt après on avoit
 commencé les Jeux. Quelques jours
 s'étant écoulés, Jupiter Capitolin, dit-
 on, se présenta pendant la nuit à un
 Vieillard, homme du peuple, nommé
 Atinius, & lui ordonna d'aller dire
 aux Consuls, que lui Jupiter n'avoit
 pas été content de celui qui menoit la
 danse dans les derniers Jeux: qu'on lui
 donnât un autre Danseur, & qu'on re-
 commençât la Fête: qu'autrement on
 s'en trouveroit mal. Ce bon homme,
 à son réveil, méprisa ce songe, com-
 me un de ces phantômes de la nuit sur
 lesquels on ne fait point de fond, & il
 n'osa pas aller se présenter devant les
 Magistrats, & leur faire un récit qui
 l'auroit rendu ridicule. Sa desobéis-
 sance lui couta cher: son fils mourut
 subi-

AN. R. subitement, sans avoir été malade. La nuit suivante, Jupiter lui apparut de nouveau, en lui demandant, s'il se trouvoit bien d'avoir méprisé l'ordre des dieux; & ajouta, que s'il n'obéissoit, il lui arriveroit encore pis. La menace étoit pressante. Cependant, comme il traînoit toujours en longueur, il fut frappé lui-même d'une paralysie subite, qui lui fit perdre l'usage de tous ses membres. Il n'y eut plus moyen de reculer. Il se fit porter en chaise au Sénat, & fit le récit de tout ce qui lui étoit arrivé. Il ne l'eut pas plutôt fini, que l'usage de tous ses membres lui fut rendu. Jupiter auroit bien dû aussi lui rendre son fils.

On sait jusqu'où alloit la crédulité & la superstition des Romains. Ils ne doutèrent point que cet esclave, à qui la douleur avoit fait faire d'effroyables contorsions un moment avant la pompe solennelle, ne fût ce mauvais Dresseur qui avoit déplu à Jupiter. On fit chercher le maître qui avoit traité son esclave si impitoyablement, & après l'avoir puni comme il le méritoit, le Sénat, par un Décret exprès, ordonna de nouveaux Jeux en l'honneur du même.

C. JUNIUS, P. PINARIUS CONS. 545

même dieu; & pour les rendre plus magnifiques, il fit une fois plus de dépense qu'il n'avoit fait aux premiers.

C. JUNIUS.

P. PINARIUS.

AN. R.

269.

AV. J. C.

487.

Ces Jeux furent célébrés sous le Consulat de Junius & de Pinarius, qui avoient tout récemment pris possession de la Magistrature. Toute la Jeunesse des Volsques, à la sollicitation de Tullus, se rendit à Rome de toutes les villes du pays, & se trouva si nombreuse, qu'une grande partie fut obligée de se retirer dans les lieux sacrés & publics, les maisons particulières ne suffisant pas pour les loger. On les voioit se promener par la ville en troupes & par bandes, enforte qu'ils commencèrent à faire naître des soupçons de quelque mauvais dessein. Cependant l'homme de confiance, que Tullus avoit suborné pour faire son rapport aux Consuls, s'acquitte de sa commission, & va les trouver, feignant d'avoir un secret à leur découvrir. Après avoir exigé d'eux un silence inviolable sous la religion du serment, il leur déclare que les Volsques avoient comploté

AN. R. plotté de les attaquer pendant les
 265. Jeux, & de mettre le feu à la ville. Les
 Av. J. C. Consuls ne doutèrent point de la vé-
 487. rité de son rapport. Sans perdre de tems
 ils assemblent le Sénat, qui ne fut pas
 moins crédule. Ordre sur le champ à
 tous les Volsques de sortir de la ville
 avant la fin du jour sous peine de la
 vie. Il falut obéir sans réplique & sans
 délai.

Tullus, qui étoit sorti des premiers,
 s'arrêta exprès à un certain endroit,
 & après y avoir attroupé un grand
 nombre de Volsques qu'il trouva pleins
 d'indignation & de desir de vengeance:
Sentez-vous, leur dit-il, de quelle
ignominie on vient de vous couvrir ?
Quoi ! à la face de tous les étrangers, de
tous les peuples voisins, de toute une as-
semblée si nombreuse, on vous chasse hon-
teusement de Rome comme des impies &
des profanes, qui auroient souillé par leur
présence la solennité des Jeux ! Un seul
jour de délai nous fesoit perdre à tous la
vie, dont nous ne sommes redevables qu'à
la promptitude de notre départ, si on doit
l'appeller ainsi, plutôt qu'une fuite hon-
teuse & infame. Un affront si sanglant est
une déclaration ouverte de guerre, au
grand

grand malheur de ceux qui vous l'ont déclarée, si vous êtes gens de courage. Pleins de dépit déjà par eux-mêmes, & animés encore de nouveau par ce discours de Tullus, ils retournent chacun chez eux, portant dans le cœur un vif desir de vengeance, qu'ils communiquent aisément à tous ceux qui entendent le récit de ce qui leur est arrivé. On convoque aussitôt l'Assemblée générale des Volsques, & d'un consentement unanime la guerre y est déclarée contre les Romains, comme premiers infraçteurs du Traité. Le commandement des troupes est donné à Tullus & à Coriolan.

Pendant qu'on travailloit aux préparatifs de la guerre, Coriolan, pour mettre le tems à profit, prit avec lui les plus déterminés des Volsques, & tomba tout d'un coup sur les terres des Romains avant qu'on pût s'en douter à Rome. Il y fit un grand butin : mais, pendant qu'il ravageoit toute la campagne, il donna ordre qu'on épargnât les terres des Nobles; ce qui augmenta beaucoup la dissension entre les Patriciens & le Peuple, comme il l'avoit bien prévu. Après
cette

AN. R.

265.

AV. J. C.

487.

AN. R. 269. cette expédition, qui servit infiniment à rehausser le courage des Vol-
 AV. J. C. 487. ques, & à leur faire mépriser leurs ennemis, Coriolan ramena sa troupe sans avoir perdu un seul homme.

Quand toutes les forces des Volques furent assemblées, on les partagea en deux corps : l'un destiné pour garder le pays, l'autre pour marcher contre les Romains. Tullus, qui en eut le choix, laissa le commandement du dernier à Coriolan, sur le mérite duquel on comptoit beaucoup. Et il ne trompa pas l'espérance qu'on avoit conçue de lui. Ce ^a qui fit voir que la force de Rome consistoit plus dans l'habileté de ses Généraux, que dans le nombre de ses troupes. Coriolan marcha d'abord contre la ville de Circée Colonie des Romains, qui s'étant rendue à discrétion, fut garantie du pillage. De là il alla ravager les terres des Latins, dans l'espérance que les Romains viendroient lui livrer bataille pour défendre leurs Alliés. Mais, comme les Consuls n'avoient plus guère de tems à être en

char-
^a Ut appareret duci- | nam esse. Liv. lib. 2.
 bus validiorem quàm | cap. 39.
 exercitu rem Roma-

SP. NAUT. SEX. FURIUS CONS. 549

charge , ils ne voulurent rien hazarder. Ainsi Coriolan s'attacha au siège des plus fortes places, & en prit plusieurs.

SP. NAUTIUS.

SEX. FURIUS.

AN. R.

266.

AV. J. C.

486.

Coriolan s'avança vers Rome avec ses troupes , & alla camper près des fossés Cluiliens , à quarante * stades de la ville. Son approche jetta l'alarme & l'épouvante dans Rome. On voyoit les rues pleines de femmes qui couroient çà & là tout éperdues , & les temples remplis de vieillards éplo-
Corio-
lan for-
me le sié-
ge de
Rome.
Il mépri-
se l'am-
bassade
des Séna-
teurs, &
celle
des Pré-
tres.

rieux. Il est rare que le Peuple estime comme il devoit le vrai mérite pendant qu'il en est maître. Plein d'un mépris dédaigneux pour cet illustre Accusé , nous avons vû avec quelle hauteur il le traita : & voila mainte-

nant

* A cinq milles de Rome selon Tite-Live , ce qui revient au même. Car, chaque mille, comme le dit Plutarque dans les Gracques page 838. comprenoit huit stades à peu de chose près. Ainsi les quarante stades font un peu moins de deux lieues.

a Fastidiosus ille in æstimandis bonis suis populus, qui reo non pepercerat, exuli coactus est supplicare. Val. Max. lib. 5. cap. 4.

AN. R. 266. Av. J. C. 486. nant ce même Peuple réduit à paroître comme suppliant & à ramper devant lui, ne trouvant plus d'autre ressource que dans sa clémence, à laquelle il veut à toute force qu'on ait recours. Ce n'étoit point l'avis du Sénat. Il avoit statué qu'on ne parleroit point de traité ni de paix avec les Volsques, qu'ils ne se fussent retirés de dessus les terres de Rome : mais il ne fut pas le maître en cette occasion. Sur les instances vives & pressantes du Peuple, il ne put s'empêcher d'envoyer des Ambassadeurs à Coriolan pour lui offrir son rappel, & pour le supplier de terminer cette guerre. Quoiqu'ils fussent tous ou de ses parens, ou de ses amis, il les reçut avec une hauteur & une dureté extraordinaire, & pour toute réponse il leur déclara, *Que si les Romains vouloient traiter de paix, qu'ils commençassent par rendre aux Volsques toutes les villes & toutes les terres qu'ils leur avoient prises dans les guerres précédentes, & par leur accorder le droit de bourgeoisie, comme ils en avoient gratifié les Latins : qu'autrement^a il leur feroit sentir que l'exil, loin*

^a Adnifurum ut ap- | tatos non fractos ani-
pareat exilio sibi irri- | mos esse. Liv.

d'abattre son courage, n'avoit fait que AN. R.
d'irriter. Etant revenus une seconde^{266.}
 fois pour le prier de modérer son res- AV. J.C.
 sentiment, il ne daigna pas les en- 486.
 tendre.

L'allarme alors fut grande dans Rome : on ne perdit pas pourtant toute espérance. On lui fit une nouvelle Députation, composée des Pontifes, des Augures, des Prêtres, revêtus de leurs habits de cérémonie, & en quelque sorte de la majesté des dieux mêmes. Il n'y eut pas plus d'égard.

Dans cette fâcheuse extrémité, les Corio-
 Dames Romaines s'assembloient chez lan lève
 Véturie, mère de Coriolan. Elles con- le siège
 noissoient le tendre respect que ce gé- à la prié-
 néreux Romain avoit toujours eu pour re de sa
 sa mère : beau modèle pour les jeunes mère, &
 gens ! Plutarque observe qu'il se di- retour-
 stinguoit encore plus de ceux de son ne à son
 âge par cet endroit, que par sa bra- exil.
 voure & par ses belles actions. Au
 lieu que les autres se propoisoient la
 gloire pour fin de leurs belles actions,
 Coriolan raportoit la gloire même à
 une autre fin, qui étoit le contente-
 ment & la satisfaction de sa mère.
 Qu'elle l'entendît louer, qu'elle le vît
orné

266. **AR. R.** orné d'une couronne digne récompense de sa valeur, qu'elle l'embrassât victorieux en versant des larmes de joie,
 486. **AV. J. C.** il pensoit que c'étoit là ce qu'il pouvoit rendre le plus glorieux & le plus heureux de tous les hommes. Les Dames Romaines crurent donc, que malgré le mauvais succès de toutes les Ambassades envoyées jusqu'alors à Coriolan, il restoit encore une ressource pour Rome dans la mère de ce fier Exilé. Véturie * ne se refusa point à sa patrie, & accompagnée de Volumnie * femme de Coriolan, qui menoit avec elle deux fils qu'elle avoit eus de lui, dont elle portoit l'un encore enfant entre ses bras, s'avança vers le camp des ennemis, accompagnée d'un grand nombre d'autres Dames. Ainsi ^a des femmes entreprirent de défendre par leurs larmes & leurs prières une ville, que les hommes ne pouvoient plus défendre par la force des armes.

A l'ap-

<p>* <i>Plutarque appelle la mère de Coriolan Volumnie, & sa femme Virgilie.</i></p> <p>a Et, quam armis vi-</p>	<p>ri defendere urbem non possent, mulieres precibus lacrymisque defenderunt.</p>
--	---

A l'approche ^a de ces Dames, avant ^{AN. R.}
 qu'on pût encore distinguer qui elles ^{266.}
 étoient, Coriolan, que ni la majesté ^{AV. J. C.}
 d'une auguste Ambassade, ni le respect ^{486.}
 pour la Religion & le Sacerdoce, n'a-
 voient pu ébranler, se croioit bien
 plus à l'épreuve des larmes d'une trou-
 pe de femmes. Mais un de ses Officiers
 lui aiant dit qu'il croioit reconnoitre
 sa mère, sa femme, & ses enfans qui
 s'avançoient vers lui, il se jetta en bas
 de son tribunal, & courut tout hors
 de lui-même, plein de trouble & d'a-
 gitation, pour embrasser sa mère. Cet-
 te Dame vraiment Romaine, substi-
 tuant aux prières une noble colère, &
 repoussant son fils de la main : *At-*
tends, lui dit-elle d'un visage & d'un
 ton irrité, *que je sache, avant de re-*
cevoir tes embrassemens, si c'est à un fils

OM

<p>a Ubi ad castra ven- tum est, nuntiatumque Coriolano adesse in- gens mulierum agmen, in primo, ut qui nec publica majestate in Legatis, nec in Sacer- dotibus tanta offusa o- culis animoque reli- gione motus esset, mul-</p>	<p>to obstinatio adversus lacrymas muliebres e- rat. Dein familiarium quidam, qui insignem inestitia inter ceteras cognoverat Veturiam, inter nulum nepotes- que stantem : <i>Nisi me</i> <i>frustrantur</i>, inquit, <i>o-</i> <i>culi, mater tibi conjux-</i> <i>qua</i></p>
--	--

AN. R.
266.AV J.C.
486.

ou à un ennemi que je parle ; & si tu me regardes ici comme ta mère , ou comme ta captive. Est-ce donc là ce que me réservoir une vieillesse infortunée ? N'ai-je vécu si longtemps , que pour te voir d'abord exilé , & ensuite ennemi de ta patrie ? As-tu bien pu ravager cette terre qui t'a vu naître , & qui t'a élevée dans son sein ? Quelque violent que fût en toi le desir de la vengeance , quelque ressentiment qui te possédât , comment ta colère n'a-t-elle point été désarmée à la vue de ces campagnes ? & quand Rome s'est présentée à tes yeux , comment ne t'es-tu point dit à toi-même : Les murs que je vais attaquer renferment tout ce que j'ai de plus cher au monde , ma maison , mes dieux domestiques , ma mère , ma femme , & mes enfans ? Si je n'avois donc point été mère , Rome ne seroit point assaillie ? Si je n'avois un fils , je mourrois libre au milieu de ma patrie

libre

que & liberi adsunt. Coriolanus prope ut
amens , consternatus ,
ab sede sua cum ferret
matri obviam comple-
xum , mulier in iram ex
precibus versa : Sine ,
priusquam complexum
accipio , sciam , inquit ,
ad-hostem , an ad filium

venerim ; captiva ma-
trem-ne in castris tuis
sini ? In hoc me longa
vita & infelix senectus
traxit , ut exulem te , de-
inde hostem viderem ?
Potuisti populari hanc
terram , quæ te genuit
atque aluit ? Non tibi ,
quamvis infestq animo

&

libre aussi-bien que moi. Encore ne suis-je AN. R. 266.
 pas la plus à plaindre, puisque je ne puis AV. J. C. 486.
 rien souffrir, qui ne te cause plus de des-
 honneur qu'à moi de misères; & que mê-
 me, quand je serois réduite à l'état du mon-
 de le plus misérable, ce ne peut pas être
 pour longtemps. Mais voi ce que tu veux
 que deviennent ces enfans, qui ne peu-
 vent éviter, si tu continues, ou une mort
 prématurée, ou une longue servitude.

Ce discours de Véturie fut suivi des
 pleurs & des gémissemens de toutes
 les Dames Romaines, qui déploroient
 leur malheur & celui de la patrie.
 Coriolan ne put résister aux reproches
 d'une mère pour qui il avoit toujours
 eu tant de respect & de tendresse. Il
 l'embrasse, & s'écrie entre ses bras:
*Véturie, vous remportez sur moi une cruel-
 le victoire, qui bientôt me sera fatale.*

Aa 2

Un

<p><i>Et minari perveneras, ingrediens fines ira ce- cidis? Non, cum in con- suctu Roma fuit, suc- currit; Intrà illa mœnia domus ac penates mei sunt, mater, conjux, li- berique? Ergo, ego nisi peperissem, Roma non oppugnaretur? Nisi fi- lium haberem, libera in</i></p>	<p><i>libera patria mortua es- sem? Sed ego nihil jam pati, nec tibi turpius quam mihi miserius pos- sum; nec, ut sim miser- rima, diu futura sum. De his videris: quos, si pergis, aut immatura mors, aut longa servitus manet, Liv. cap. 40.</i></p>
--	---

AN. R. 266. AV. J. C. 486. Un si tendre respect pour une mère est bien estimable : mais il devoit se souvenir qu'il étoit obligé de respecter encore davantage la patrie. Et cependant avec quelle dureté la reçut-il dans la personne des Ambassadeurs ! & avec quel mépris traita-t-il la Religion même dans les Pontifes qui la représentoient ! Il ignoroit les différens degrés de devoirs qu'établit la Loi naturelle, qui met au premier rang la Divinité, puis la patrie, & enfin les pères & mères.

Mort
de Co-
riolan.

Coriolan, après avoir ainsi parlé à Vénurie, décampa. Il y eut un Traité entre les Romains & les Volsques, & Rome fut délivrée. On ne convient pas de ce que Coriolan devint depuis la levée du siège. Quelques-uns croient qu'étant retourné à Antium avec l'armée, Tullus, qui étoit devenu jaloux de sa gloire & de sa trop grande autorité, le fit tuer dans une émeute populaire : d'autres le font mourir d'une autre manière. Tite-Live paroît s'en

re-

<p>a Sunt gradus officiorum, ex quibus quod cuique præstet intelligi possit : ut prima diis immortalibus,</p>	<p>secunda patriæ, tertia parentibus, deinceps gradatim reliquis debentur. 1. <i>Offic. n. 160.</i></p>
---	---

tenir au sentimens de Fabius Pictor AN. R.
246.
Av. J. C.
486.
ancien Historien, qui le fait vivre jus-
qu'à un âge fort avancé, & qui raporte
de lui une parole célèbre, *Que l'exil*
étoit bien plus triste pour un Vieillard. Multo
miserius
feni exi-
lium
esse.

Il fut également regretté & par les
Volsques, & par les Romains, chez
qui sa mémoire fut toujours depuis
en grand honneur. Les Dames Ro-
maines, en particulier, firent paroître
autant de regret & de douleur, qu'el-
les avoient coutume d'en témoigner
quand elles perdoient leurs plus pro-
ches parens. Elles quittèrent l'or &
la pourpre, & leurs autres ornemens,
& elles portèrent un deuil général
pendant toute une année.

Les hommes ne furent point ja-
loux de la gloire que les Dames s'é-
toient acquise en délivrant la patrie
d'un si grand danger. Le Sénat, con-
jointement avec le Peuple, ordonna
que, pour conserver la mémoire de
cet événement singulier par un monu-
ment public, on construïroit un tem-
ple à la Fortune des Dames, (*For-
tuna muliebri*) à quatre milles de Ro-
me dans la voie Latine, c'est-à-dire
dans le lieu même où la mère de Co-

AN. R. n'admit jamais de tempérament, son
 266. attachement trop littéral à ce qu'il
 Av. J. C. croioit équitable, & qui alloit jusqu'à
 486. une roideur inflexible, contribuèrent
 plus que tout le reste à aigrir les esprits,
 & à les éloigner de lui. Que les jeunes
 Seigneurs apprennent de cet exemple
 combien il est important de vaincre
 & de domter ce qu'on appelle l'hu-
 meur : car ce fut là le vice dominant
 de Coriolan.

Ce vice le conduisit par des degrés
 imperceptibles à celui de tous les ex-
 cès qui est le plus horrible, & qui a
 de plus funestes suites : ce fut de por-
 ter les armes contre sa patrie. Les
 autres crimes sont bornés dans leurs
 effets, & ne se font sentir souvent qu'à
 une seule personne, ou tout au plus à
 un très-petit nombre. Celui-ci, étou-
 fant dans le cœur la tendresse naturel-
 le pour le lieu qui nous a donné la nais-
 sance, porte sa fureur contre toute une
 ville & tout un pays, & entraîne après
 soi les ravages, les incendies, les meur-
 tres,

a In aliis maleficiis | nes, uno consilio uni-
 ad singulos aut ad pau- | versis civibus atrocis-
 cos ex alieno peccato | simas calamitates ma-
 injuria pervenit : hujus | chinantur. *Ad Heren.*
 sceleris qui sunt affi- | *lib. 4. n. 12.*

tres, les violemens, & les plus affreux AN. R.
sacrilèges. Voila ce que préparoit Co-^{266.}
riolan à sa patrie. Il est vrai qu'elle l'a-^{AV J. C.}
voit maltraité indignement, en paian-^{486.}
par l'exil les importans services qu'il
lui avoit rendus. Mais ignoroit-il qu'il
^a en est de la patrie, comme des pères
& mères, dont les enfans doivent souf-
frir avec patience les plus mauvais trai-
temens, & ^b qu'il ne peut jamais y
avoir une juste cause de prendre les
armes contre elle ? Il étoit du nombre
de ceux dont parle ^c Cicéron, qui se
croient obligés & qui sont prêts à
sacrifier leurs biens & leur vie même
pour la patrie, mais qui ne voudroient
pas souffrir pour elle le moindre af-
front, ni la plus légère atteinte donnée
à leur réputation. Fausse délicatesse !
Amour mal entendu de la gloire ! Les
grands hommes ne pensent pas ainsi.

A a 5

L'hi-

^a Ut parentum favitiam, sic patriæ, patiendo ac ferendo leniendam esse. *Liv. lib. 27. cap. 34.*

^b Præsertim cum omnino nulla causa justa cuiquam esse possit contra patriam arma capiendi, 2. *Philip. n. 53,*

^c Inveni autem multi sunt, qui non modò pecuniam, sed vitam etiam profunderè pro patria parati essent; iidem gloriæ jacturam ne minimam quidem facere vellent. 1. *Offic. n. 84.*

AN. R. L'histoire Romaine nous en fournira
266. plusieurs exemples.

AV. J. C.

486.

§. II.

Sp. Cassius Consul travaille à usurper le pouvoir Souverain. Il est accusé devant le Peuple, condamné à mort, & exécuté. Diffensions entre les Tribuns & les Consuls au sujet de la Loi Agraire. Victoire considérable, mais sanglante, remportée contre les Etrusques. Triste défaite des Fabius près de Crémère. Ménénus est condamné à une amende : Servilius absou. Genncius Tribun excite de nouveaux troubles : il est trouvé mort dans son lit. Violens troubles.

Liv. lib. 2. c. 40. *Quelques jours après la retraite de Coriolan, les deux Consuls se mirent en campagne avec de nombreuses troupes. Mais ils revinrent bientôt à Rome, sans avoir rien fait d'important, quoique les ennemis leur eussent présenté l'occasion la plus favorable. La division s'étoit mise parmi les Volsques & les Eques au sujet du commandement ; & les esprits s'échaufèrent si fort, qu'ils tournèrent leurs*

Dionys.
Halic.
lib. 8. p.
530-547.

SP. CASS. PROC. VIRGIN. CONS. 563

leurs armes les uns contre les autres avec un acharnement furieux , tellement que , s'ils n'eussent été sur la fin du jour , ils se seroient tous égorgés de part & d'autre. Ils décampèrent le matin du jour suivant , & se retirèrent chacun chez soi. Les Consuls furent fort blâmés de ne les avoir pas poursuivis.

T. SICINIUS.

AN. R.

C. AQUILLIUS.

267.

AV. J. C.

Les Herniques & les Volsques furent vaincus par ces Consuls. 485.

SP. CASSIUS. III.

AN. R.

PROCLUS VIRGINIUS.

268.

AV. J. C.

Virginus fut envoyé contre les Etrusques. Aiant désolé leur pays sans trouver aucune résistance , il ramena ses troupes à Rome. 484.

Les Volsques & les Herniques, contre lesquels marchoit Cassius, traitèrent de paix & d'alliance avec le Consul, à qui le Sénat avoit donné le pouvoir d'en régler les conditions.

Cassius , de retour à Rome , après avoir obtenu par ses brigues l'honneur du triomphe qu'il méritoit peu , porta

Cassius travaille à usurper le

plus

AN. R. plus loin ses vûes ambitieuses , & for-
 268. ma le dessein de se procurer un pou-
 AV. J.C. voir absolu. Il sentit bien que le moien
 484. le plus sûr d'y parvenir , étoit de ga-
 pouvoir gner la faveur du Peuple. Dans cette
 souve- vûe il représente au Sénat , „ que le
 rain. „ Peuple méritoit quelque récompen-
 „ se pour les services qu'il avoit ren-
 „ dus à la République , soit en défen-
 „ dant la liberté commune , soit en
 „ soumettant à l'Empire de nouveaux
 „ pays. Qu'on ne pouvoit mieux les
 „ reconnoître , qu'en lui abandonnant
 „ des terres qui étoient le fruit de ses
 „ conquêtes , & qui appartenoient au
 „ Public , quoique par avarice quel-
 „ ques Patriciens se les fussent appro-
 „ priées. Que cette libéralité met-
 „ troit les pauvres Plébeïens en état
 „ de pouvoir nourrir des enfans utiles
 „ à la République , & qu'il n'y avoit
 „ même qu'un partage si équitable qui
 „ pût rétablir une sorte d'égalité qui
 „ devoit être entre les citoyens d'une
 „ même ville. “ Il associoit à ce pri-
 vilège les Latins établis à Rome , &
 qui y avoient obtenu le droit de bour-
 geoisie.

C'est

C'est ^a ici la première fois qu'il est fait mention de la *Loi Agraire*, c'est-à-dire de la Loi qui ordonnoit des distributions de terres pour le Peuple. Nous verrons dans la suite qu'elle causera de grands troubles dans la République, & qu'elle sera dans la main des Tribuns comme un flambeau de division & de discorde, toujours prêt à prendre feu. En effet cette Loi, qui en elle-même avoit une grande apparence d'équité, devoit plaire extrêmement au peuple, dont elle soulageoit la misère. Quand les Romains avoient eu quelque avantage considérable sur leurs voisins, ils ne leur accorderoient jamais la paix qu'ils ne leur enlevassent une partie de leur territoire, qui étoit aussitôt incorporé dans celui de Rome. Une partie de ces conquêtes se vendoit pour indemniser l'Etat des frais de la guerre. On en distribuoit gratuitement une autre portion aux pauvres d'entre le peuple qui se trouvoient sans aucun fonds

de

^a Tum primum lex Agraria promulgata est: nunquam deinde, usque ad hanc memo-

riam, sine maximis re-
rum motibus agitata.
Liv. lib. 2, n. 41.

AN. R. de bien en propre. Quelquefois on en
 268. donnoit quelques cantons à cens , au
 Av. J.C. profit du public. Des Patriciens avi-
 484. des , & uniquement attentifs à s'enri-
 chir , s'emparoiént d'une partie de ces
 terres par des moiens qui seront mar-
 qués plus en détail dans la suite. C'est
 de ces terres , injustement usurpées par
 les riches , que Cassius vouloit qu'on
 fit un nouveau partage en faveur des
 pauvres citoiens.

Cette proposition allarma fort les
 Sénateurs : les uns , parce qu'ils y
 étoient intéressés personnellement ,
 d'autres , parce qu'ils en craignoient
 les suites dangereuses. Elle flata d'a-
 bord agréablement le Peuple : mais
 l'union des Latins associés à la même
 grace , l'en dégouta bientôt. Rabu-
 leïeus , un des Tribuns , aiant deman-
 dé dans l'Assemblée au Consul Virgi-
 nius ce qu'il pensoit de la Loi en ques-
 tion , celui-ci répondit qu'il consenti-
 roit volontiers que les terres dont il
 s'agissoit fussent distribuées au Peuple
 Romain , pourvû que les Latins n'y
 eussent aucune part. Ce sentiment
 plut fort au Peuple. Cassius se voioit
 par là frustré de ses espérances : car la
 vue

vûe avoit été de mettre ces peuples AN. R.
 dans ses intérêts pour parvenir à son 268.
 but par leur moien, & par le secours AV. J. C.
 qu'il prétendoit en tirer; & d'ailleurs, 484.
 il sentoit son crédit beaucoup dimi-
 nué dans l'esprit de la populace. Pour
 regagner ses bonnes graces, il repré-
 senta au Sénat qu'il étoit de la justice
 de rembourser, aux dépens du Trésor
 commun, l'argent que les pauvres
 d'entre les citoyens avoient employé
 à acheter les blés dont Gélon, Roi
 de Syracuse, avoit fait présent à la
 République pendant la cherté. L'au-
 roit-on cru? Cette ^a proposition, qui
 sembloit devoir être fort agréable à la
 multitude, la révolta, parce que cette
 largesse lui parut comme le prix dont
 Cassius vouloit acheter la tyrannie, &
 que dans sa misère elle trouvoit la ser-
 vitude encore plus insupportable que
 la pauvreté.

Cependant l'affaire fut agitée dans
 le Sénat. „ Appius, fit un long dis-
 „ cours, dans lequel il s'opposa for-
 „ tement

<p>^a Id verò haud secus, quàm præsentem mercedem regni, aspernata plebs; adeo; propter suspicionem infi-</p>	<p>tam regni, velut abundarent omnia, munera ejus in animis hominum respuebantur. Liv.</p>
---	--

AN. R. „ tement à la Loi Agraire, en remon-
 268. „ trant que nourrir le Peuple aux dé-
 Av. J. C. „ pens du public, c'étoit le rendre
 484. „ oisif & paresseux. Il conclut à choisir
 „ dix des plus considérables du Sénat,
 „ qui seroient chargés de faire la vi-
 „ site des terres, & d'en reconnoître
 „ les bornes ; & , s'ils trouvoient des
 „ particuliers qui par adresse ou par
 „ force en eussent usurpé la jouissance,
 „ il vouloit qu'on les obligear à en
 „ faire restitution à la République :
 „ qu'on vendît une partie de ces ter-
 „ res ; que le reste fut donné à louage
 „ pour cinq ans ; & que l'argent qu'on
 „ en retireroit, fût employé pour les
 „ besoins publics. Il fit entendre que
 „ le Peuple, lorsqu'il verroit les pos-
 „ sesseurs injustes de ces terres con-
 „ traints d'y renoncer, & les revenus
 „ appliqués à un juste & nécessaire em-
 „ ploi, n'auroit plus lieu de se plaindre.

Appius aiant cessé de parler, on
 pria Aulus Sempronius Atratinus de
 dire son sentiment. Celui-ci, après
 s'être fort étendu sur les louanges
 d'Appius, & avoir embrassé son sen-
 timent sur le choix des Commissaires,
 ajouta : „ Qu'il croioit nécessaire,
 „ dans

„ dans la conjoncture où l'on se trou- AN. R.
 „ voit, de gagner le Peuple en parta- 268.
 „ geant les terres en question, ou AV. J. C.
 „ généralement entre tous les citoiens, 484.
 „ ou seulement entre ceux qui n'a-
 „ voient aucun fonds de terre, ou qui
 „ n'avoient qu'un revenu très-modique.
 „ Que pour les Latins, ils ne devoient
 „ avoir aucune part dans une distribu-
 „ tion de terres acquises lontems avant
 „ qu'ils eussent été admis au droit de
 „ bourgeoisie. Qu'enfin il paroïssoit à
 „ propos de remettre toute l'exécution
 „ de cette affaire aux futurs Consuls,
 „ le tems de ceux qui étoient actuelle-
 „ ment en place devant bientôt ex-
 „ pirer.

L'avis de Sempronius fut suivi dans
 tous ses points, & en conséquence
 le Sénat ordonna : „ Qu'on créeroit
 „ des Décemvirs du nombre des plus
 „ anciens Consulaires, qui, après être
 „ descendus sur les lieux, prononce-
 „ roient sur la quantité de terres que
 „ la République pouvoit affermer, &
 „ sur ce qu'on distribueroit aux ci-
 „ toiens. Que la création des Décem-
 „ virs, la répartition des terres, & les
 „ autres réglemens qui regardoient
 „ cette

570 SERV. CORNEL. Q. FABIVS CONS.

„ cette affaire, tout cela seroit renvoïé
 „ aux nouveaux Consuls. “ Ce Décret
 du Sénat signifié au Peuple , ferma la
 bouche à Cassius , & étoufa les semen-
 ces de la sédition prête à éclater.

AN. R. SERV. CORNELIVS.

269. Q. FABIVS.

AV. J. C.

483.

Cassius
 est accu-
 sé de-
 vant le
 Peuple,
 condan-
 né à
 mort, &
 exécuté.

L'année suivante, pendant que Quin-
 tus Fabius & Servius Cornélius rem-
 plissoient le Consulat , Cæso Fabius
 frère du Consul , & L. Valérius Publi-
 cola , qui se trouvoient Questeurs en
 même tems , & qui , par le droit de
 leur charge , avoient pouvoir de con-
 voquer le Peuple , assignèrent Sp.
 Cassius à venir rendre compte de sa
 conduite devant lui. Une foule infinie
 de citoyens accourut au jour de l'assi-
 gnation. Les deux Questeurs prennent
 Cassius à partie , & l'accusent d'avoir
 pris des mesures secrètes pour s'ouvrir
 une voie sûre au souverain pouvoir ;
 d'avoir amassé des armes, d'avoir reçu
 de l'argent des Latins & des Herni-
 ques, & de s'être fait parmi eux un gros
 parti de la plus vigoureuse Jeunesse,
 que l'on voioit continuellement à sa
 suite. Toutes ces accusations furent
 prou-

prouvées par le témoignage irrépro- AN. R.
 chable de plusieurs citoyens, & par ce- 269.
 lui des villes confédérées. AV. J. C.
 483.

Le Peuple se laissa persuader à leur discours , & ne fit plus aucune attention aux réponses étudiées de Cassius. Il conçut dès lors une telle indignation contre lui, que ni la considération de trois de ses enfans, ni l'affliction de ses proches & de ses amis qui se présentèrent en grand nombre pour l'appuyer, ni le souvenir de ses belles actions qui l'avoient élevé aux premières dignités , ni trois Consulats & deux triomphes qui l'avoient rendu fort illustre, ne purent adoucir les esprits, ni arrêter d'un moment sa condamnation ; tant le plus léger soupçon d'aspirer à la roiauté étoit un crime irrémissible chez les Romains ! Ils poussèrent si loin leur ressentiment en cette occasion, que , sans garder de mesures ni de modération dans la qualité de la peine, on condamna le coupable à perdre la vie. Le Peuple eut peur, que, si on se contentoit de le punir de l'exil, comme il étoit le plus habile homme de guerre de son tems, il n'imitât l'exemple de Coriolan, & qu'ayant re-
 cours

AN. R. cours aux ennemis il ne renouvelloit
 269. une guerre sanglante contre sa patrie.

AV. J. C. Dès que la sentence eut été prononcée
 483. contre Cassius, les Questeurs le menèrent sur le Roc Tarpeien qui donnoit sur la place publique, & en présence de toute la ville ils le précipitèrent du haut en bas. C'étoit le supplice en usage chez les Romains. La maison de Cassius fut démolie, & ses biens vendus à l'encan. De l'argent qui en provint, on éleva à Cérès une statue d'airain. Il y a des Historiens qui disent
Flor. lib. 1. c. 26. que ce fut son père, qui, en conséquence du droit de vie & de mort que les pères avoient à Rome sur leurs enfans, le condanna & le fit mourir. Mais l'autre sentiment paroît bien plus vraisemblable.

Disputes Après la mort de Cassius, la faction
 au sujet des Grands devint plus puissante &
 de la Loi plus fière, & augmenta son mépris
 Agraire. contre les Plébeïens. Ceux-ci, au con-
Dionys. lib. 8. p. 547. 558. traire, perdirent courage, & n'ayant
Liv. lib. 2. cap. 41. plus le zélé défenseur de leurs inté-
 42. rêts, ils se reprochèrent comme une imprudence, & même comme une injustice, la condamnation qu'ils avoient
 pro-

prononcée contre Cassius. La^a dou-^{AN. R.}
 ceur de la Loi Agraire, qui n'étoit^{269.}
 plus contrebalancée par un soupçon^{AV. J. C.}
 odieux, flatoit agréablement les es-^{483.}
 prits. Ce qui fit encore plus d'impre-
 sion sur eux, c'est que les Consuls n'é-
 xécutoient point le Décret qu'avoit
 porté le Sénat pour la distribution des
 terres, & qu'on n'avoit point encore
 créé ces Décemvirs, qui devoient être
 chargés de faire leur rapport au Sénat
 de ce qui pouvoit appartenir au peu-
 ple, & de la portion qui en devoit
 revenir à chacun. On se plaignoit hau-
 tement que le Sénat n'agissoit pas de
 bonne foi, & l'on accusoit les Tri-
 buns de l'année précédente d'avoir
 trahi les intérêts du Peuple. Ceux qui
 étoient alors en charge demandoient
 vivement l'exécution du Décret.

Ces disputes entre le Sénat & le
 Peuple, entre les Consuls & les Tri-
 buns, occuperont dans les années sui-
 vantes une grande partie de l'histoire.
 On verra comme une alternative de
 troubles dans la ville, & de guerres
 en campagne. Ces petites guerres é-
 toient

a Dulcedo Agrariæ | pto auctore, subibat
 legis ipsa per se, dem- | animos. Liv. cap. 43.

AN. R. 269. AV. J. C. 483. toient la ressource ordinaire des Consuls, qui, pour faire diversion aux plaintes continuelles du Peuple, le tiroient de Rome, dans la vûe de faire trouver à leurs soldats aux dépens de l'ennemi une subsistance qui leur fit oublier leurs anciennes prétentions. Mais ces guerres continuelles les rendoient encore plus intraitables ; & la paix fesoit renaître dans des courages si fiers la discorde, que la guerre n'avoit que suspendue. Ces brouilleries mutuelles reviendront souvent. J'en abrégerei le récit autant qu'il me sera possible, & ne rapporterai que ce qui me paroitra de plus important & de plus curieux, évitant un détail de petites circonstances & de faits presque toujours pareils, qui ne pourroit qu'ennuier le Lecteur.

Les Patriciens étoient attentifs à entretenir toujours quelques inimitiés avec les étrangers, afin d'avoir toujours une occasion prête de faire quelque nouvelle expédition. Les Veïens, les Eques, les Volsques, & d'autres peuples voisins leur en fournissoient toujours la matière. La ressource ordinaire des Tribuns étoit de s'opposer

L. ÆMILIUS, CÆSO FABIVS CONS. 575

fer à la levée des troupes : mais après AN. R.
quelque résistance, ils étoient enfin 269.
obligés de céder ; & la crainte que le AV. J.C.
Sénat ne vînt à créer un Dictateur , 483.
dont le pouvoir étoit absolu , les tenoit en bride , & les obligeoit de se désister de leur opposition.

Les Patriciens avoient encore un grand avantage sur les Plébeïens , en ce qu'étant maîtres pour l'ordinaire dans les Assemblées qui se tenoient par Centuries pour la nomination des Consuls , ils avoient grand soin d'en choisir qui fussent zélés pour les intérêts des Nobles , sans que souvent il fût possible au Peuple de traverser leur choix , comme cela parut l'année suivante. Fabius , qui étoit actuellement Consul , aiant vaincu les Volscques & les Eques , vendit le butin qu'on avoit fait , & en remit le prix entier dans le Trésor public , sans en faire aucune part aux soldats , ce qui rendit le nom des Fabius fort odieux au Peuple.

Cependant dans les Comices suivans , on nomma pour Consuls

L. ÆMILIUS.

CÆSO FABIVS.

AN. R.

270.

AV. J.C.

Le 482.

576 M. FABIVS, L. VALERIUS CONS.

AN. R. Le dernier étoit un des accusa-
270. teurs de Cassius.

AV. J. C. Les Volsques & les Eques furent
482. vaincus par Emilius.

On fit la Dédicace du temple de
Castor, voué dans la guerre contre
les Latins par le Dictateur Postumius.

AN. R. M. FABIVS.

271. L. VALERIUS.

AV. J. C.

481. Le premier étoit frère des deux
Consuls de même nom qui avoient
précédé, & le second l'un des accusa-
teurs de Cassius. Ils se mirent en de-
voir de faire des levées pour la guer-
re contre les Veïens & contre les Vols-
ques. Le Tribun Mænius s'y opposa,
protestant qu'il ne souffriroit point
que les Consuls fissent de nouvelles le-
vées, qu'ils n'eussent, avant toutes
choses, créé des Commissaires pour
la répartition des terres. Les Consuls,
pour se tirer de cet embarras, eurent
recours à un expedient, qui n'avoit
point encore été mis en usage, & qui
depuis n'a point été, ce me semble,
réitéré: ce fut de faire transporter
leur Tribunal dans la campagne pro-
chaine. Là ils firent citer les citoyens
pour

Q. FABIVS , C. JULIVS CONS. 577

pour être enrôlés, qui n'obéirent pas plus qu'auparavant. Les Consuls condannent les réfractaires à des amendes, démolissent leurs fermes, enlèvent leurs troupeaux & leurs charrues, sans que le Tribun pût y mettre obstacle, parce que la Jurisdiction des Tribuns ne s'étendoit point hors de la ville. Cette exécution militaire fit rentrer le peuple dans le devoir. Les levées se firent à l'ordinaire. Cette guerre n'eut pas de suite.

La Vestale Oppia , convaincue d'avoir manqué à son vœu de chasteté, fut punie du supplice ordinaire.

Q. FABIVS. II.

AN. R.

C. JULIVS.

272.

AV. J. C.

Guerre contre les Eques & les Veïens.

480.
Liv. lib.

2. c. 43.

CÆSO FABIVS. II.

AN. R.

SP. FURIVS.

273.

AV. J. C.

Les Veïens & les Eques faisant des courses sur les terres des Romains, les Consuls se mirent en devoir de lever des troupes pour marcher contre les ennemis. Le Tribun * Icilius, criant à haute voix que le tems étoit

479.
Dionys.

ib 9. p.

559-562.

** l'ite-*

Liv. l'ap-

etue Li-

cinus.

Tome I.

B b

venu

AN. R. venu de faire passer la Loi Agraire,
 273. empêchoit les citoyens de s'enrôler.
 AV. J. C. Le Sénat étant fort embarrassé de cet-
 479- te opposition, & ne sachant à quoi
 se déterminer, Appius Clandius re-
 montra, „ que le seul moyen d'arrê-
 „ ter les poursuites d'Icilius, étoit
 „ de soulever les autres Tribuns con-
 „ tre lui, qu'autrement l'opposition
 „ d'un Tribun étoit un obstacle invin-
 „ cible: qu'il étoit autorisé par les
 „ Loix à empêcher toutes les délibé-
 „ rations contre lesquelles il avoit ré-
 „ clamé. Que la puissance Tribuni-
 „ tienne ne pouvoit être affoiblie que
 „ par elle-même. Que parmi cinq
 „ Tribuns il s'en trouveroit toujours
 „ quelqu'un qui seroit bien aise, ou
 „ par amour propre, ou par zèle pour
 „ le bien public, de traverser l'entre-
 „ prise d'un Collègue, & de se join-
 „ dre aux citoyens bien intentionnés.
 „ Qu'il s'en trouveroit sans doute
 „ plusieurs s'il en étoit besoin, mais
 „ qu'un seul suffisoit pour rendre inu-
 „ tiles les efforts de tous les autres.
 „ Qu'ainsi l'habileté des Consuls &
 „ des premiers Sénateurs étoit de don-
 „ ner tous leurs soins pour gagner
 „ quel-

„quelqu'un des Tribuns, & pour l'at-
 „tacher aux intérêts du Sénat & de la
 „République. “ Le conseil parut très-
 sage, comme il l'étoit en effet, & fut
 mis sur le champ en pratique. Quatre
 Tribuns se déclarèrent contre Icilius,
 voulant qu'il ne fût plus parlé de la
 Loi Agraire, jusqu'à ce qu'on eût mis
 fin à la guerre.

Les armées furent promptement le-
 vées. Furius marcha contre les Veïens,
 qui n'osèrent paroître devant lui, de
 sorte qu'il fit un butin considérable
 dans tout le pays, qu'il eut le loisir
 de parcourir. La bonté qu'il fit pa-
 roître en partageant entre les soldats
 toutes les dépouilles augmenta de
 beaucoup l'attachement que le peu-
 ple avoit déjà pour lui. La campagne
 faite, il ramena ses troupes sans nul-
 le disgrâce, & comblées de bien.

Cæso Fabius, l'autre Consul, n'eut
 pas le même bonheur, quoiqu'il eût
 rempli avec honneur tous les devoirs
 d'un excellent Capitaine. Ses troupes
 montrèrent dans le combat même
 combien le Général qui les comman-
 doit leur étoit odieux. Il avoit mis en
 fuite les Eques avec sa seule Cavalerie.

AN. R. L'Infanterie refusa de les pourſuivre, dans la crainte de contribuer à ſa gloire, en lui fourniffant la matière d'un triomphe. Ni les exhortations du Conſul, ni la honte dont ils ſe couvroient par une ſi criminelle déſertion, ni leur propre danger en cas que l'ennemi revînt ſur ſes pas, ne purent les engager à marcher en avant, ou du moins à demeurer fermes dans leur poſte. Aiant rebrouſſé chemin ſans ordre, ils reprennent celui du camp, la triſteſſe peinte ſur le viſage comme ſ'ils avoient été vaincus, & prononçant des imprécations tantôt contre leur Général, tantôt contre la Cavalerie qui l'avoit trop bien ſervi. Le 2^e Conſul ne penſa pas même à remédier à un ſi grand mal: tant il eſt vrai, dit Tite-Live, que de grands hommes, excellens d'ailleurs, manquent plus ſouvent de l'habileté à gouverner les eſprits des citoiens, que des talens néceſſaires pour vaincre les ennemis. Il revint à Rome, peu chargé

a Nec huic tam pe-
 ſtilenti exemplo reme-
 dia ulla ab imperatore
 quaſita ſunt: adeo ex-
 cellentibus ingeniis ci-
 tiùs defuerit ars qua
 civem regant, quàm
 qua hoſtem ſuperent.
Liv. cap. 43.

M. FABIVS, CN. MANLIVS CONS. 581

gé de gloire , mais devenu plus que jamais un objet de haine & d'exécration aux soldats. Le Consulat demeura pourtant encore dans la famille des Fabius.

M. FABIVS. II.

AN. R.

CN. MANLIVS.

274.

AV. J. C.

Ces Consuls eurent une rude guerre à essuier de la part des Veïens. La discorde intestine qui régnoit à Rome, fesoit espérer aux ennemis qu'il seroit facile d'abbattre sa puissance pour peu qu'on fît d'efforts. Les principaux de l'Etrurie ne cessoient, dans toutes les Assemblées, de représenter „ que la division, dont la sagesse du „ Sénat & la patience du Peuple a- „ voient jusques-là suspendu les mau- „ vais effets, en étoit enfin venue à „ un tel excès, qu'on pouvoit dire „ que Rome formoit deux villes tout „ opposées, qui avoient chacune leurs „ Loix & leurs Magistrats. Que la rebellion avoit passé de la ville dans „ le camp, & y avoit ruiné toute discipline. Que dans la dernière campagne le soldat Romain, au milieu „ même du combat, avoit abandon-

478.

Victoire considérable, mais sanglante, remportée contre les Etrusques.

Dionys.

lib. 9. p.

562-570.

Liv. lib.

2. cap.

44. 47.

AN. R. pès devant la ville. Tout ce qu'il y
 274. avoit de considérable dans l'Etrurie é-
 Av. J. C. toit accouru à cette guerre. On y avoit
 478. mené jusques aux esclaves : en sorte
 que l'armée des Etrusques se trouvoit
 beaucoup plus nombreuse que celle
 des Romains.

Ce n'étoit pas le nombre supérieur
 des ennemis qui embarrassoit les Con-
 suls, mais bien la disposition de leurs
 propres troupes. Le souvenir encore
 récent de ce qui s'étoit passé dans la
 dernière campagne, les tenoit dans une
 grande inquiétude. Ils prirent donc le
 parti de demeurer dans le camp, de ne
 point hasarder encore de combat, &
 de traîner la guerre en longueur au-
 tant qu'ils pourroient, dans l'espéran-
 ce que le tems & le délai pourroit adou-
 cir les esprits, & les rappeler à leur
 devoir. Comme les Romains passèrent
 plusieurs jours sans faire aucun mouve-
 ment, les plus hardis d'entre les
 Etrusques viennent les insulter jusques
 aux portes du camp. Ils traitent les
 soldats de femmes, & les Chefs de lâ-
 ches. Ils les somment ou de se mon-
 trer, s'ils ont du cœur, & de venir vui-
 der leur querelle dans un combat dé-
 cifif :

cifif : ou, s'ils n'ont pas le courage de se battre , de rendre les armes aux vainqueurs. Ils rappellent la bassesse de leur origine , à laquelle leur conduite répond parfaitement.

AN. R.
274.
AV. J. C.
478.

Ces sanglans reproches , répétés tous les jours avec une nouvelle insolence , ne fesoient pas de peine aux Consuls , mais ils piquoient jusqu'au vif les soldats. Ils se sentoient agités au dedans d'eux-mêmes par deux mouvemens violens & tout contraires ; l'un d'indignation contre les ennemis , l'autre d'aversiion pour les Consuls & les Sénateurs. Ils ne pouvoient souffrir plus lontems les insultes outrageantes des Etrusques : mais ils ne vouloient pas aussi procurer aux Patriciens un heureux succès qui les combleroit de gloire. Ces deux sentimens combattoient en eux , & se succédoient alternativement. Enfin la haine contre l'étranger l'emporta. Ils viennent en foule à la tente des Consuls , ils demandent à combattre , ils prient avec instance qu'on donne le signal. Les Consuls confèrent ensemble , comme incertains de ce qu'il falloit faire. Ils sont lontems à délibérer.

AN. R. Ils souhaitoient fort de combattre :
 274- mais il falloit cacher leur desir , afin
 AV. J. C. d'irriter par le délai même & par cette
 478- sorte d'opposition celui des soldats.
 La réponse fut que leur demande étoit
 prématurée , qu'il n'étoit pas encore
 tems de donner le combat , qu'ils se
 tinssent dans leur camp. Les Consuls
 déclarèrent que quiconque combat-
 troit sans ordre , seroit traité comme
 ennemi. Ce refus simulé ne servit qu'à
 allumer de plus en plus l'ardeur des
 soldats. Les ennemis aiant été infor-
 més que les Consuls avoient pris le
 parti de ne point combattre , en de-
 viennent plus insolens , & s'avancent
 fièrement jusqu'aux portes , lançant
 mille traits piquans & injurieux con-
 tre des lâches qui n'osoient se mon-
 trer ; & peu s'en falut qu'ils n'en vins-
 sent jusqu'à attaquer le camp. Les sol-
 dats ne peuvent pas soutenir plus lon-
 tems des mépris si outrageux. Ils ac-
 courent de tous côtés vers les Con-
 suls, non plus par petites bandes com-
 me auparavant, mais presque tous en-
 semble, demandant à grands cris qu'on
 les mène au combat. Le tems en étoit
 venu. On fait pourtant encore quel-
 que

que difficulté. Mais Fabius enfin, dans AN. R.
 la crainte de laisser refroidir & tom-^{274.}
 ber cette ardeur par un plus long dé-^{AV. J. C.}
 lai, ou de faire dégénérer le tumulte^{478.}
 en revolte, aiant fait faire silence, &
 s'adressant à son Collègue : *Je sai, dit-*
il, Manlius, que ces soldats peuvent
vaincre; mais ils m'ont réduit eux-mê-
mes à douter s'ils le veulent. C'est pour-
quoi je suis déterminé à ne point donner
le signal, qu'il n'aient tous juré qu'ils ne
reviendront du combat que victorieux. Ils
ont trompé une fois le Consul : ils ne
tromperont jamais les dieux. Il y avoit
parmi ceux qui demandoient le com-
bat avec le plus d'instance un certain
Flavoleïus, Plébéien de naissance, qui
gagnoit sa vie par son travail, mais
généralement estimé pour sa bravoure.
Son mérite l'avoit élevé à un emploi
distingué dans une des Légions où il
commandoit comme premier Capi-
taine, Primipilus. Il avoit sous lui
soixante Centurions avec leurs Com-
pagnies, c'est-à-dire tous les Centu-
rions de la Légion, obligés par la loi
de prendre ses ordres, & de lui obéir.
Ce Flavoleïus s'avance le premier, &
jure ainsi entre les mains du Consul,

588 M. FABIVS, CN. MANLIVS CONS.

AN. R. en tenant son épée nue & levée; Je
274. m'engage, Fabius, à ne revenir du com-
AV. J. C. bat que victorieux. Si je manque à mon
478. serment, que Jupiter, Mars, & tous les
autres dieux me fassent périr dans leur co-
lère. Toute l'armée, à son exemple,
jura de la même sorte.

Les Consuls, pleins de confiance & d'allégresse après ce serment comme s'ils eussent été sûrs de la victoire, font défilér les troupes en bon ordre, & les rangent en bataille. Les Etrusques, surpris de ce mouvement auquel ils ne s'attendoient plus, se préparent de leur côté, & viennent au devant des Romains.

Quand les deux armées furent en présence, les trompettes sonnèrent la charge, & le combat commença. La Cavalerie & l'Infanterie donnèrent en même tems de part & d'autre. Le carnage fut grand, & la perte d'abord égale des deux côtés. Les Romains qui étoient à l'aile droite sous les ordres du Consul Manlius, poussèrent vivement l'aile gauche des ennemis, & les Cavaliers étant descendus de cheval combattirent lontems pied à terre. Ceux qui étoient à l'aile gauche com-
men-

mencèrent à se voir envelopés par l'ail- AN. R.
 le droite des Etrusques ; qui avoit ses 274.
 flancs plus étendus de ce côté-là. Ils AV. J. C.
478.
 se soutenoient néanmoins malgré l'in-
 égalité de leurs forces, & les blessures
 dont ils étoient atteints de toutes parts.
 Quintus Fabius, qui avoit été deux fois
 élevé au Consulat, & qui commandoit
 alors l'aile gauche en qualité de Lieu-
 tenant du Consul, fesoit une vigoureu-
 se résistance, tout percé qu'il étoit
 de coups ; jusqu'à ce que frappé d'une
 lance, il tomba sans signe de vie. Cet-
 te nouvelle étant portée au Consul M.
 Fabius qui conduisoit le corps de ba-
 taille, il mande Cæso Fabius son autre
 frère, & prenant avec lui l'élite de ses
 bataillons, il passe au delà de l'aile
 droite des Etrusques, dont les siens
 étoient investis. Il fond dessus avec
 violence : il renverse, il tue tout ce
 qui se présente à lui, & il oblige les
 plus éloignés à prendre la fuite. Là,
 trouvant son frère qui respiroit encore,
 il le relève sans autre consolation que
 de recevoir ses derniers soupirs. Les
 soldats, animés à la vengeance par la
 mort d'un Chef si estimé, se jettent à
 travers les Etrusques dans l'endroit où
 ils

590 M. FABIVS, CN. MANLIVS CONS.

AN. R. ils étoient le plus serrés, & par le carnage qu'ils y font, ils rétablissent les affaires de l'aile gauche, & regagnent le dessus sur ceux qui les avoient enfoncés.

274.

Av. J.C.

478.

Pendant ce tems-là * l'aile droite que commandoit Manlius, profitoit toujours de son avantage contre les Etrusques, & fesoit de nouveaux progrès. L'ennemi ne résistoit plus que foiblement, & ne cherchoit son salut que dans la fuite, lorsqu'un javelot lancé au hazard vient blesser Manlius au genou, lui traverse le jarret, & le renverse. On l'enleve de la mêlée, & on le transporte au camp. Les Etrusques, qui le croient mort, se rallient & reprennent courage. Des troupes fraîches qui les joignent augmentent leur confiance. Ils font à leur tour reculer les Romains dans l'absence de leur Général. Le Consul M. Fabius apercevant ce desordre, quitte l'aile gauche pour venir au secours de la droite avec quelques escadrons de cavalerie. Il crie aux troupes que son Collégué est vivant, que pour lui, il a mis l'autre aile des Etrusques en déroute.

* J'ai plus suivi le sens que les paroles de Denys d'Halicarnasse.

te. L'ennemi qui le voit venir avec un renfort considérable, cesse de pour-
suivre les fuiards, & se remet en bataille. Manlius en même tems revient, & reparoit à la tête de ses troupes. La vûe des deux Consuls ranime les Romains. Le combat se réchaufe & se rallume, & le carnage devient plus grand de part & d'autre.

Dans ce moment, un gros détachement des Etrusques reçoit ordre de marcher au camp des Romains. Ils y courent avec d'autant plus de joie, qu'ils le croioient mal gardé; & ils ne se trompoient pas. On n'avoit laissé pour le défendre que les* Triaires, & un petit nombre d'autres troupes. Le reste n'étoit composé que de marchands, de valets, & d'artisans. Les Etrusques s'emparèrent sans peine du camp. Mais, plus occupés du butin que du combat, ils laissèrent aux Triaires, qui n'avoient pu soutenir leur premier choc, le tems de donner avis aux Consuls de ce qui se passoit dans le camp; après quoi les Triaires recom-

* On appelloit ainsi les soldats qui formoient la troisième ligne de l'armée Romaine, & qui étoient les plus vieux & les plus braves de tous, mais le corps le moins nombreux.

AN. R.
274.
AV. J. C.
478.

AN. R. recommencèrent d'eux-mêmes le
 274. combat avec beaucoup de vigueur.
 AV. J. C. Manlius étant accouru promptement à
 478. leur secours, entra dans le camp, mit
 des corps de gardes à toutes les portes,
 & de cette manière ferma toute issue
 & toute sortie aux ennemis. Réduits
 au désespoir, ils n'en combattirent
 qu'avec plus de fureur. Un gros d'E-
 trusques s'étant jetté sur le Consul
 qu'ils reconnurent à l'éclat de ses ar-
 mes, les Romains qui l'environnoient
 firent d'abord une vigoureuse résistan-
 ce, mais ils ne purent pas soutenir
 longtemps un choc si violent. Le Con-
 sul blessé à mort, tomba de son cheval,
 & n'ayant pu se relever mourut dans
 cette action, après avoir vû périr au-
 tour de lui une brave Jeunesse, qui s'é-
 toit signalée pour sa défense. Les
 Etrusques, animés par cet heureux &
 inopiné succès, reprennent de nou-
 velles forces, pendant que l'alarme
 étoit générale parmi les Romains; &
 ils couroient risque d'être entière-
 ment défaits, si les Lieutenans, après
 avoir emporté le corps du Consul,
 n'avoient ouvert une porte aux enne-
 mis. Ils se sauvèrent tous avec prompti-
 tude.

tude par cette porte, mais tombèrent AN. R.
entre les mains de l'autre Consul, qui 274.
accouroit au secours de son Collègue, AV. J.C.
& furent presque tous taillés en pièces. 478.
Fabius victorieux retourne aussitôt à
l'appui de ceux qui combattoient dans
la plaine, & achève de mettre les en-
nemis en déroute.

Les Romains n'avoient point en-
core donné de bataille plus considé-
rable, soit par la multitude des com-
battans, soit par la durée du combat,
soit par la vicissitude des événemens.
L'armée étoit composée de vingt mil-
le fantassins, la fleur & l'élite de la
Jeunesse de Rome, & de douze cens
chevaux; & d'un nombre égal de trou-
pes tirées des Colonies & des Alliés.
Le combat commença avant midi, &
ne finit qu'au soleil couché. La victoi-
re fut lontems balancée entre les deux
partis, & ne parut se déclarer pour
les Romains que par la démarche des
Etrusques qui décampèrent la nuit
suivante, & se retirèrent.

Au retour de l'armée, le Peuple
voulut couronner la victoire du Con-
sul par les honneurs du triomphe. Il
ne

AN. R. ne crut pas que la bienfiance lui per-
 274. mît de paroître en cette pompeuse
 Av. J. C. cérémonie la couronne sur la tête au
 478. milieu des funérailles de son frère, &
 de celles de son Collègue. Le ³ refus
 du triomphe lui fit plus d'honneur,
 que n'auroit pu faire le triomphe mê-
 me : tant le mépris de la gloire placé
 à propos, la rend quelquefois avec
 usure !

Il rendit ensuite les honneurs funé-
 bres aux deux illustres Morts dont on
 pleuroit la perte. Il prononça lui-mê-
 me leur éloge , & mit dans tout leur
 jour les actions glorieuses de l'un &
 de l'autre , sans dire un mot des sien-
 nes. Les justes louanges qu'il leur ac-
 cordoit, retombèrent sur lui en par-
 tie , d'autant plus qu'il paroissoit s'ou-
 blier lui-même. Attentif au plan qu'il
 s'étoit fait dès le commencement de
 son Consulat, de réconcilier le Peu-
 ple avec les Patriciens , il distribua
 dans les maisons des Sénateurs les
 soldats blessés , & en donna le plus
 grand nombre aux Fabius : ils ne fu-
 rent

a Omni acto trium- | spreta in tempore glo-
 pho depositus trium- | ria, interdum cumula-
 phus clarior fuit. Adeò, | tior redit ! Liv.

CÆSO FABIVS, T. VIRGIN. CONS. 595
 rent pansés nulle part ailleurs avec
 tant de soin. Depuis ce tems-là les
 Fabius devinrent populaires, mais par
 des voies toutes légitimes, & toutes
 salutaires à la République. Aussi le
 Consulat demeura encore dans cette
 famille, autant par les vœux du Peuple,
 que par ceux des Patriciens.

CÆSO FABIVS. IIL
T. VIRGINIVS.

AN. R.
275.
Av.] C.
477.

Rome, sous ces Consuls, eut plusieurs guerres à soutenir, moins dangereuses qu'incommodes, contre les Eques, contre les Volques, contre les Veïens. Pour arrêter les courses de ces derniers, il auroit fallu établir sur leurs frontières une forte garnison qui les bridât. Mais la République, épuisée d'argent, & menacée par beaucoup d'autres ennemis, ne se trouvoit pas en état de subvenir à tant de soins & à tant de dépenses. La famille des Fabius montra ici une générosité qui est sans exemple. Elle s'adressa au Sénat, & par la bouche du Consul demanda par grace qu'on voulût bien se décharger sur elle du soin & des frais de la garnison qu'il étoit nécessaire

Triste
défaite
des Fa-
bivs près
de Cré-
mère.
Dionys.
lib. 8. p.
570-583.

AN. R. 275. faire d'opposer aux entreprises des
 Av. J. C. 477. Veïens , ce qui demandoit un secours
 plus assidu que nombreux , promet-
 tant d'y bien soutenir l'honneur du
 Peuple Romain. On fut charmé d'une
 offre si noble & si inouïe , & on l'ac-
 cepta avec une vive reconnoissance.
 La nouvelle s'en répand aussitôt dans
 toute la ville. Il n'y est parlé que des
 Fabius. On les loue , on les admire ,
 on les élève jusqu'au ciel. *Si l'y avoit
 encore deux familles pareilles , disoit-on,
 que l'une se chargeât de la guerre contre
 les Volsques , l'autre de celle contre les E-
 ques : la nation pourroit demeurer tran-
 quille , pendant que des forces particuliè-
 res domteroient pour elle les peuples voi-
 sins.*

Le lendemain dès le matin les Fa-
 bius partent , aiant à leur tête le Con-
 sul revêtu de sa cotte-d'armes. Jamais
 on ne vit une armée si peu nombreu-
 se , & en même tems si illustre : je par-
 le ici sur la foi de Tite-Live. Trois
 cens six soldats , tous Patriciens, tous
 d'une même famille , dont il n'y en
 avoit aucun qui ne pût être jugé di-
 gne de commander une armée , mar-
 choient contre Veïes pleins de coura-

ge & d'allégreffe sous les étendarts AN. R.
 d'un Chef, Fabius comme eux. Ils étoient suivis d'une troupe d'amis & de 275.
AV. J. C.
477
 cliens animés du même esprit & du même zèle, & qui n'avoient tous que de grandes & de nobles vûes. Cette troupe montoit environ à quatre mille hommes. Toute la ville accourue à un si beau spectacle comble de louanges ces généreux soldats; leur promet des Consulats, des triomphes, & les récompenses les plus éclatantes. En passant devant le Capitole & devant les autres temples, on prie les dieux de les prendre sous leur protection, de favoriser leur départ & leur entreprise, & de leur procurer un prompt & heureux retour. Ces vœux ne furent point exaucés.

Quand ils furent arrivés proche du fleuve Crémère qui n'est pas éloigné de Veïes, on bâtit une forteresse sur une montagne fort roide & fort escarpée pour la sûreté des troupes, on l'entoura d'un double fossé, & on la flanqua de plusieurs tours. Le Consul ensuite mena son armée sur les terres des Veïens, où il fit un butin considérable. Ils se trouvèrent fort incommodés

598 L. ÆMIL. C. SERVIL. CONS.

modés de cet établissement , qui les empêchoit de vaquer à la culture de leurs terres , & qui ruinoit le commerce qu'ils avoient avec les étrangers. L'ennemi n'osant plus paroître se tenoit renfermé dans les villes , ou n'en sortoit qu'à la dérobée.

AN. R. L. ÆMILIUS. II.
276. C. SERVILIUS.
Av. J. C.
476.

Les Veïens ne se trouvant pas assez forts pour ruiner la forteresse que les Romains avoient élevée , eurent recours aux Etrusques , qui leur envoïerent de nombreuses troupes. Le Consul Æmilius fut chargé de cette guerre : son Collègue , de celle contre les Volsques : le * Proconsul Furius marcha contre les Eques. Celui-ci eut un prompt & heureux succès. Servilius , par trop de précipitation & de confiance à attaquer l'ennemi , fut battu. Æmilius aiant trouvé l'armée des Veïens postée devant Veïes , & soutenue des troupes auxiliaires de toute la nation des Etrusques , les attaqua vivement sans perdre de tems ,
les

* C'est ici la première fois faite dans l'Histoire mention de Proconsul qui Romaine.

les mit en déroute, en fit un grand An. R.
 carnage, & se rendit maître de leur ^{276.}
 camp, où il trouva de quoi récom- ^{Av. J. C.}
 penser & enrichir ses troupes. Les ^{476.}
 Veïens, ennuiés des maux qu'ils a-
 voient à souffrir, dépêchèrent à Æmi-
 lius, pour lui demander à traiter de
 paix. Le Consul, en aiant reçu pou-
 voir du Sénat, la conclut promtè-
 ment, sans les priver de la moindre
 partie de leur territoire, sans exiger
 aucune somme d'argent pour dédom-
 mager les Romains des frais de la
 guerre, & sans même les obliger à
 donner des otages pour garans de
 leur bonne foi. Cette indulgence ex-
 cessive fut mal reçue à Rome; & en
 conséquence le Sénat lui refusa l'hon-
 neur du triomphe. Piqué de cet af-
 front, il se tourna du côté des Plé-
 beïens, accusant le Sénat de chercher
 à prolonger la guerre, pour éloigner
 la distribution des terres, qu'on leur
 fesoit vainement espérer depuis un si
 long-tems; & comme s'il eût été maî-
 tre absolu, il licencia les troupes de
 son propre mouvement, & ne cher-
 cha plus qu'à entretenir la division
 entre le Peuple & le Sénat. Cepen-
 dant

600 C. HORAT. T. MENEN. CONS.

dant les Fabius étoient demeurés dans leur forteresse.

AN. R. C. HORATIUS.

377. T. MENENIUS.

479.

Les onze Peuples de la nation des Etrusques, qui n'avoient point été consultés par les Veïens sur le Traité dont nous venons de parler, s'assemblèrent entr'eux, & leur firent un crime d'avoir conclu la paix avec les Romains sans leur participation. La guerre recommença donc de nouveau. La dissension qui s'étoit rallumée à Rome au sujet des levées de troupes, fit que les préparatifs traînèrent en longueur. Pendant ce tems-là, les Fabius, flatés par le grand succès des courses qu'ils fesoient dans le pays ennemi, s'avançoient de jour en jour plus avant. Leur hardiesse excessive fit naître aux Etrusques la pensée de leur tendre des embuches en divers endroits. Ils s'emparent pendant la nuit de toutes les hauteurs qui dominoient sur la plaine, & trouvent le moien d'y cacher un bon nombre de troupes. Le lendemain ils répandent dans la campagne plus de bestiaux qu'ils n'avoient encore

encore fait. Les Fabius avertis que la AN. R.
 plaine étoit couverte de bétail qui n'é- 277.
 toit défendu que d'un très-petit nom- AV. J. C.
 bre de troupes, sortent de la forteref- 475.
 se, & n'y laissent qu'autant de monde
 qu'il en faloit pour la défendre. L'es-
 pérance d'un grand butin hâte leur
 marche. Ils arrivent en bataille, & se
 mettent en état d'attaquer la garde
 avancée des ennemis. Ceux-ci, qui
 avoient le mot, sans attendre qu'on
 tombât sur eux, prennent la fuite.
 Les Fabius se croiant en sûreté, fai-
 sissent les bergers, & se préparent à
 enlever les troupeaux. Les Etrusques
 alors sortent en foule de leur retrai-
 te, & fondent de toutes parts sur les
 Romains, qui la plupart étoient dis-
 persés de côté & d'autre. Tout ce
 qu'ils purent faire, fut de se rallier
 promptement; & ce ne fut pas sans
 peine. Ils se virent bientôt environ-
 nés de toutes parts. Ils se battent
 comme des lions, & vendent bien
 cher leur vie. Mais voyant bien qu'ils
 ne pouvoient pas soutenir longtemps
 cette sorte de combat, ils se rangent
 en pointe, & s'avancant comme des
 furieux & des forcenés, ils s'ouvrent

AN. R. à travers les ennemis un chemin qui
 277. les conduit à mi-côte de la montagne.
 AN. J. C. Y étant parvenus, ils font ferme, &
 475. combattent avec un nouveau courage
 contre les Etrusques, qui ne leur
 laissoient pas le tems de respirer. Com-
 me ils étoient sur un lieu plus élevé,
 ils se défendoient avec avantage mal-
 gré leur petit nombre, & renversant
 les ennemis qui s'efforçoient de les
 attaquer, ils en fesoient un grand
 carnage. Mais les Veïens étant parve-
 nus par un détour au sommet de la
 montagne, tombent brusquement sur
 eux, & les accablent de traits. Les
 Fabius se défendirent jusqu'au der-
 nier soupir, & furent tous tués.

On dit qu'après la mort des trois
 cens six Fabius, il ne resta plus de
 toute cette famille qu'un jeune enfant,
 appelé Q. Fabius Vibulanus. C'est le
 sentiment de Tite-Live, & de plusieurs
 autres Ecrivains après lui. Denys
 d'Halicarnasse le réfute, & en démon-
 tre la fausseté par des preuves très-for-
 tes. En effet, pour qu'il fût vrai, il
 faudroit qu'aucun des trois cens six
 Fabius, qui composoient la garnison
 de Crémère, ne se fût marié, ce qui
 étoit

étoit contre les Loix ; ou qu'aucun AN. R.
 d'eux n'eût laissé ou des enfans sous 277.
 l'aile des mères, ou des femmes en- Av. J.C.
 ceintes, ou des frères qui n'étoient pas 475.
 en âge de servir, ce qui n'est pas moins
 éloigné de toute vraisemblance. D'un
 autre côté il est constant par les Fastes
 que tous les Fabius qui paroîtront dans
 la suite de l'histoire, descendoient du
 seul Q. Fabius Vibulanus, qui sera
 Consul trois fois, & Décemvir : ce qui*
 fait une assez grande difficulté.

Le Peuple Romain parut très-sen-
 sible à la perte des Fabius. Le jour de
 leur mort fut mis au nombre des jours
 malheureux, appelés *nefasti*, pendant
 lesquels les Tribunaux étoient fermés,
 & nulle affaire publique ne pouvoit se
 traiter, ou du moins se conclure. On
 ne pouvoit trop honorer la mémoire
 de ces illustres Patriciens, qui s'étoient
 sacrifiés si généreusement pour la dé-
 fense de l'Etat. On ne vit jamais un
 pareil zèle ni un pareil dévouement
 pour la patrie.

C c 2 L3

* Le système de Péri-
 zónius pourroit conci-
 lier cette contradiction.
 Il soupçonne que la gar-
 nison de Crémère dont
 il s'agit ici, n'étoit com-
 posée en tout que de 306
 soldats, & qu'il n'y en
 avoit

604 C. HORAT. T. MENEN. CONS.

AN. R. La défaite des Fabius fut suivie de
 277. près de celle de l'armée Romaine com-
 AV. J. C. mandée par Ménénus. Les Etrusques,
 475. enflés de leur victoire, s'approchèrent
 de Rome, & y causèrent une grande
 allarme. Horatius l'autre Consul, rap-
 pellé du pays des Volques où il com-
 mandoit, accourut promptement au
 secours de sa patrie, & par plusieurs
 avantages qu'il remporta sur les enne-
 mis, la délivra de l'extrême danger où
 elle se trouvoit. Les Etrusques demeu-
 rèrent néanmoins maîtres du Janicule.

AN. R. SP. SERVILIUS.

278. AV. J. C. AUL. VIRGINIUS.

474. Dionys. Les Etrusques rendoient alors aux
 lib. 9. p. Romains tout le mal qu'ils avoient
 583-594. souffert de la part des Fabius. Le Jani-
 Liv. lib. cule étoit leur fort : de là ils rava-
 2. cap. geoient tout le plat pays. Servilius
 51-54. s'engagea mal à propos dans une ba-
 taille avec eux, & ne fut sauvé avec son
 armée que par le prompt secours que
 lui apporta son Collègue. Les Etruf-
 ques furent entièrement défaits.

La

avoit qu'un très petit nombre qui fussent de la maison des Fabius, & que les autres étoient de leurs Cliens. Periz. Anilmadv. hist. cap. 5.

La paix du dehors donnoit tous-^{AN. R.}
 jours lieu à de nouveaux troubles au^{278.}
 dedans. Quelques efforts que fissent^{AV. J.C.}
 les Sénateurs, ils ne purent empêcher^{474.}
 qu'on ne fit le procès à Ménénus, qui^{Méné-}
 l'année dernière avoir été Consul,^{condan-}
 Deux des Tribuns l'assignèrent à venir^{né à une}
 rendre compte du mauvais succès^{amende,}
 qu'avoit eu l'armée Romaine sous sa
 conduite, & de la honte qu'elle avoit
 soufferte. On lui fit sur tout un crime
 de la perte des Fabius, & de la prise
 de Crémère; & le Peuple le condamna
 presque tout d'une voix dans les Co-
 mices assemblés par Tribus, quoiqu'il
 fût fils de ce Ménénus Agrippa, qui
 avoit ramené le Peuple après sa re-
 traite sur le Mont sacré, & qui l'avoit
 réconcilié avec les Patriciens. L'Arrêt
 ne portoit qu'une amende, mais par
 l'événement il devint un Arrêt de
 mort. Ménénus condamné à paier la
 somme de deux mille as, objet alors^{Cent Li-}
 considérable, mourut peu de tems^{ures.}
 après de douleur & de chagrin de s'être
 vu ainsi traité par ses citoyens.

C. NAUTIUS.

P. VALERIUS.

AN. R.1

279.

AV. J.C.

473.

Cc 3

Dès

AN. R. 279.
 .AV. J. C. 473.
 Dès que Servilius fut sorti de charge, il fut ajourné par deux Tribuns pour se justifier devant le Peuple de la déroute de l'armée dont il avoit été cause. Les Sénateurs entrèrent dans une véritable allarme, regardant le danger de Servilius comme le leur propre. Ils se donnèrent beaucoup de mouvement, firent agir tous leurs amis & tous leurs cliens, & conjurèrent le Peuple de ne point condamner un homme dont tout le crime étoit d'avoir été malheureux, & de ne pas exposer la République aux tristes conséquences dont elle étoit menacée, s'il falloit que les Chefs fussent responsables des événemens, & qu'il en dût coûter si cher pour n'avoir pas réussi. Quand le jour de l'assignation fut arrivé, Servilius comparut, & se défendit avec un air de modestie tel qu'il convient à un accusé qui paroît devant ses Juges, mais en même tems avec la fermeté & la constance d'un homme qui ne se croit point coupable. Il ^a étoit aussi intrépide devant leur Tribunal, qu'il avoit coutume de l'être en un jour d'action

^a Fervidi animi vir, | antè, sic tum in suo.
 ut in publico periculo | Liv.

d'action devant les ennemis. On ne le AN. R.
 vit point, pour exciter la compassion, 179.
 ni déplorer son malheur, ni se rabais- AV. J.C.
 ser à d'indignes prières, ni donner la 473.
 moindre marque de foiblesse. Il fit
 même des reproches au Peuple de l'a-
 bus qu'il avoit fait contre T. Ménénus
 d'une puissance qu'il devoit au père
 de cet illustre accusé. Cette honnête
 assurance, loin de choquer le Peuple,
 lui plut beaucoup. Virginus qui avoit
 été Consul avec lui, & auquel on se
 croioit redevable de la victoire, non
 seulement le mit à couvert de tout
 reproche, mais partagea avec lui
 l'honneur de ses heureux succès. Ser-
 vilus fut absous tout d'une voix, & Servi-
 déclaré innocent. Le témoignage avan- tus ab-
 tageux que son Collègue lui rendit, sou.
 fut un puissant motif au Peuple pour
 l'absoudre : mais la honte qu'il avoit
 d'avoir condamné Ménénus, fit encore
 plus d'effet en faveur de Servilius, tant
 la disposition des esprits étoit changée.

Il y eut cette année des expéditions
 heureuses contre les Etrusques, les
 Veïens, & les Sabins, qui méritèrent à
 Valère l'honneur du triomphe.

AN. R. L. FURIUS.
280. C. MANLIUS.
AV. J. C.
472.

On accorde aux Veïens une trêve de quarante ans.

Les Consuls s'opposent fortement aux instances que les Tribuns fesoient pour obtenir des Commissaires qui travaillassent à la répartition des terres, selon le projet formé & annoncé déjà depuis plusieurs années.

AN. R. L. ÆMILIUS. III.
281. OPITER VIRGINIUS, ou Vo-
AV. J. C. piscus Julius.
471.

Génu- Les guerres étrangères étant appai-
cius Tri- sées, le feu des dissensions domesti-
bun ex- ques se ralluma plus fortement que
cite de jamais. Il y avoit alors parmi les Tri-
nou- buns un homme hardi, & d'une élo-
veaux quence assez vive, nommé Génucius.
troubles; Voiant que jusques là tous les moiens
il est qu'on avoit employés n'avoient pro-
trouvé duit aucun effet, il en imagina un
mort nouveau, qui fut de prendre à parties
dans son lib. 9. p. les Consuls de l'année précédente, &
lit. 594-605. de les assigner devant le Peuple, pour
Liv. lib. 2. cap. y venir rendre compte de ce qu'ils
54-58. n'avoient point créé, suivant l'Ordon-

nance

nance du Sénat, des Décemvirs desti- AN. R.
 nés à la répartition des terres. (Il y ^{281.}
 avoit douze ans que ce Décret du Sé- AV. J. C.
 nat avoit été porté.) Les accusés, ^{471.}
 dans l'extrême danger où ils se trou-
 vent, mettent tout en mouvement.

Ils s'adressent principalement aux jeu-
 nes Sénateurs, & pour les intéresser
 plus efficacement, ils leur conseillent
 „ de renoncer désormais aux hon-
 „ neurs & au gouvernement de la Ré-
 „ publique; de ne regarder les faif-
 „ ceaux Consulaires, la robe de pour-
 „ pre, & la chaise Curule, que com-
 „ me la pompe de leurs funérailles;
 „ & de se bien souvenir qu'on ne les
 „ décore de toutes ces marques de
 „ dignité que comme des victimes
 „ qu'on se prépare de conduire à l'au-
 „ tel. Que si le Consulat a encore
 „ quelques attrait pour eux, qu'ils
 „ sachent qu'il n'en conserve plus que
 „ le nom, & que la puissance Tribu-
 „ nitienne en a énervé toute la force.
 „ Que le Consul, comme un appari-
 „ teur des Tribuns, ne pouvoit plus
 „ se conduire qu'à leur gré, & selon
 „ leurs ordres. Que pour peu qu'il
 „ songe à se tirer des fers, à tourner

AN. R. „ la tête vers le Sénat, à envisager dans
 281. „ la République une autre autorité que
 AV. J.C. „ celle du Peuple , il doit ne point
 474. „ perdre de vûe l'exil de Coriolan , la
 „ condamnation & la mort de Méné-
 „ nius, & s'attendre au même sort.

Les Sénateurs , animés par ce discours, tiennent des assemblées , non plus en public , mais en secret , & furtivement. Là , comme on convenoit qu'à quelque prix que ce fût il falloit sauver les accusés , les avis les plus violens étoient ceux qu'on goûtoit le plus ; & il se trouvoit des personnes prêtes à tout oser.

Le jour de l'assignation arrivé , le Peuple dès le matin se rendit en foule à la place publique , dans l'attente inquiète de ce qui devoit s'y passer. On fut surpris d'abord de ce que le Tribun tardoit tant à y descendre. Comme il se passa du tems sans qu'il parut, ce long délai commença à devenir suspect. On crut que les Sénateurs l'avoient détourné de poursuivre son entreprise , & que gagné par leurs promesses , ou intimidé par leurs menaces , il avoit abandonné & trahi la cause publique. Enfin , ceux qui étoient

étoient restés dans le vestibule de l'appartement du Tribun , viennent annoncer qu'on l'a trouvé mort * chez lui. A cette nouvelle, l'Assemblée tremblante & consternée se dissipe de côté & d'autre , comme une armée qui a perdu son Général. La fraieur saisit sur tout les Tribuns , qui apprirent par la mort de leur Collègue combien les Loix sacrées étoient pour eux une foible ressource. Les Sénateurs, de leur côté ne prirent pas soin de modérer leur joie, & s'y abandonnèrent sans mesure & contre toute bienséance, disant hautement qu'il n'y avoit qu'un coup éclatant qui pût domter la puissance Tribunitienne. Les Consuls aussi fitôt ordonnent d'un ton & d'un air triomphant les levées , qui se font sans résistance , les Tribuns étant dans un abbattement & une consternation qui ne peut s'exprimer.

Ce timide silence & cette lâche inaction irrita plus le Peuple que la ^{Violens troubles à Rome.} con-

C c 6

* Denys d'Halicarnasse ajoute qu'il ne parut aucune marque qui pût faire croire qu'on l'eût assassiné, égorgé, étranglé, empoisonné, ou fait mourir de quelque autre manière : mais Tite-Live suppose manifestement que les Sénateurs étoient auteurs de sa mort.

AN R. conduite impérieuse des Consuls. Cha-
 281. cun disoit , „ Que c'en étoit fait de la
 Av.J.C. „ liberté : qu'on étoit retombé dans
 471. „ l'ancien état : que la puissance Tri-
 „ bunitienne étoit morte & ensevelie
 „ avec Genucius. Qu'il falloit avoir
 „ recours à d'autres moïens , & voir
 „ quelle barrière on opposeroit à la
 „ violence des Sénateurs. Que puis-
 „ que le Peuple se trouvoit sans ap-
 „ pui, l'unique parti qu'il avoit à pren-
 „ dre, étoit de se défendre par lui-mê-
 „ me. Que les Consuls n'avoient d'au-
 „ tre appareil ni d'autre escorte que
 „ douze Licteurs, gens du peuple eux-
 „ mêmes , foible & méprisable ap-
 „ pui , si l'on savoit le mépriser. “
 Ils s'animoient les uns les autres par
 de pareils discours.

§. III.

*Voleron fait passer une Loi fort contraire
 à l'autorité du Sénat. L'armée se laisse
 vaincre chez les Volsques par haine
 contre Appius , qui la fait décimer.
 L'autre armée sert avec zèle Quin-
 tius contre les Eques. Appius est cité
 devant le Peuple : il meurt avant le
 jugement. Nouveaux troubles.*

UN

UN CERTAIN Publius Voleron de AN. R. 281. Av. J. C. 471. famille Plébéienne , homme de cœur , & connu par ses beaux exploits de guerre , avoit été Capitaine dans les campagnes précédentes. Les Consuls, fait passer une Loi fort contraire à l'autorité du Sénat. au lieu de l'enrôler comme Officier , voulurent le réduire à servir sous eux en qualité de simple soldat. Se croiant deshonoré d'une place au dessous de celle qu'il avoit tenue , & n'ayant rien à se reprocher dans le service qui pût lui attirer cet affront, il témoigna publiquement son chagrin, & refusa d'obéir. Les Consuls , offensés de sa résistance , & de la liberté avec laquelle il soutenoit ses droits , le font saisir au corps. Il réclame les Tribuns. Aucun d'eux ne se mettant en mouvement, & n'osant le secourir , les Consuls ordonnent au Licteur de le dépouiller, & de le battre de verges. Alors Voleron , *J'en appelle , dit-il , au Peuple, puisque les Tribuns aiment mieux voir un Citoyen frappé de verges sous leurs yeux, que d'être étouffés dans leur lit.* Plus il crioit, plus le Licteur s'efforçoit de le dépouiller. Voleron étoit dans la force de l'âge , & plein de vigueur. L'ayant frappé rudement au visage , il le

ren-

Am. R renverse par terre, & en fait autant au
 281. second qui vient à l'appui du premier.
Av. J. C. S'étant ainsi tiré de leurs mains, il se
 471. jette dans la foule à l'endroit où il
 voioit le plus de mouvement & d'in-
 dignation, & s'écrie : *J'en appelle, &
 j'implore la protection du Peuple. A
 moi, Citoyens : à moi Camarades ! Vous
 n'avez rien à attendre des Tribuns : ils
 ont eux-mêmes besoin de votre secours.*
 Le feu se met parmi le Peuple. On se
 prépare comme à un combat, & l'on
 voioit bien que tout alloit être porté
 aux dernières violences sans considé-
 ration ni de naissance, ni d'âge, ni de
 dignité. Les Consuls aiant essayé de
 s'opposer à cet orage, connurent ^a par
 leur expérience, que la majesté Consu-
 laire sans forces est d'un foible secours.
 Leurs Licteurs étant maltraités, & les
 faisceaux brisés, ils sont poussés de la
 place dans le Sénat, incertains jusqu'où
 Voleron pousseroit sa victoire.

Le tumulte étant un peu appaisé,
 les Consuls convoquent le Sénat, &
 se plaignent vivement du mauvais
 traitement qu'ils ont reçu, de la vio-
 lence

^a Experti sunt parum tutam sine viribus ma-
 jestatem esse. Liv.

lence du Peuple, & de l'audace insolente de Voleron. Les Patriciens, qui regardoient l'insulte faite aux Consuls comme la ruine & l'anéantissement de la Magistrature, vouloient qu'on précipitât du haut du rocher celui qui avoit osé porter la main sur les Licteurs. Les Plébeïens, de leur part, qui ne pouvoient souffrir qu'on donnât atteinte à leur liberté, demandoient justice contre les Consuls pour l'indignité avec laquelle ils avoient traité un citoyen, simplement parce qu'il avoit réclamé l'assistance des Tribuns. Cette cause particulière de Voleron devint tellement celle du public, qu'on oublia la dispute du partage des terres, pour ne parler plus que des privilèges & de la liberté. Les disputes s'échauffant de part & d'autre, tout le reste de l'année se passa en contestations, sans qu'on fit rien de remarquable ni au dedans, ni au dehors.

L. PINARIUS.

P. FURIUS.

AN. R.
281.
AV. J. C.
470.

Une des Vestales, convaincue d'un commerce criminel, est mise à mort, & essuie le supplice ordinaire.

Vo-

AN. R. Voleron, qui l'année précédente
 282. avoit pris si vivement les intérêts du
 AV. J. C. Peuple, fut récompensé de son zèle,
 470. & jugé digne d'avoir place parmi les
 Tribuns. Dès qu'il fut entré en charge,
 il convoqua le Peuple. On croioit
 que pour se venger des deux Consuls
 de l'année précédente qui l'avoient
 maltraité, il alloit les attaquer, &
 les mettre en justice : mais il portoit
 plus loin ses vues. Il tourna tout son
 ressentiment contre le corps entier du
 Sénat, & il entreprit de le priver du
 crédit qu'il avoit dans l'élection des
 Tribuns, en faisant ordonner qu'au
 lieu d'être choisis dans des Assemblées
 par Curies comme il avoit été prati-
 qué jusqu'alors, on les nommeroit
 dans des Assemblées par Tribus. Voi-
 ci ce qui faisoit la principale différen-
 ce des unes & des autres. Les *Curies*
 étoient certaines parties de la ville,
 au nombre de trente, qui avoient cha-
 cune un lieu particulier où elles s'as-
 sembloient pour les sacrifices & les
 autres actes de religion, comme sont
 à peu près nos paroisses. Pour les con-
 voquer toutes ensemble, il étoit né-
 cessaire que le Sénat donnât un Arrêt
 qui

qui le permît; & que les délibérations fussent précédées des auspices, que les Augures, Patriciens de naissance, interprétoient souvent selon les vûes & les intérêts du Sénat. Les seuls habitans de Rome y jouissoient du droit de suffrage. Enfin il falloit un nouvel Arrêt du Sénat, pour confirmer ce qui s'y étoit passé. Par toutes ces raisons les Patriciens avoient un grand crédit dans les *Assemblée par Curies*. Il n'en étoit pas ainsi des *Assemblée par Tribus*. Elles se convoquoient sans permission du Sénat, & sans consulter les Auspices. Tous les citoyens Romains qui composoient les Tribus, tant les habitans de la ville que ceux de la campagne, étoient également admis à donner leurs suffrages; & comme le commun du peuple (*plebs*) l'emportoit infiniment sur les Patriciens pour le nombre, & que l'on recueilloit les voix par tête, il y étoit toujours le maître des affaires. Ses Ordonnances, qu'on appelloit *Plebiscita*, n'étoient point soumises à l'examen du Sénat.

Voleron, pour faire passer la Loi qu'il méditoit, des quatre autres Tribus

AN. R.
282.
AV. J. C.
470.

Am. R. buns , en avoit gagné deux ; & les
 282. deux qui restoient , quoiqu'ils ne le
 Av. J. C. secondassent pas , ne fesoient pas
 470. néanmoins d'opposition en forme.
 Mais les Consuls , le Sénat , & tous
 les Patriciens résistoient vivement.
 Les contestations allèrent si loin , que,
 la nuit étant survenue , on fut obligé
 de lever l'Assemblée sans rien résoudre.
 L'affaire, qui par elle-même souffroit
 de grandes difficultés , traîna en
 longueur ; & une peste qui survint ,
 & qui fit de grands ravages dans toute
 l'Italie , & surtout dans Rome , en différa
 encore l'exécution jusqu'à l'année
 suivante.

Voleron fut créé Tribun pour la seconde
 fois , avec les deux autres qui pensoient
 comme lui. Les Patriciens , de leur côté ,
 dressèrent une contrebat-
 terie , en choisissant pour Consuls

Am. R. APPIUS CLAUDIUS.
 283. T. QUINTIUS.
 Av. J. C.
 469.

Le premier de ces Consuls étoit fils
 de cet Appius Claudius ennemi déclaré
 des Plébeïens , & il ne l'étoit pas
 moins que son père. Il fut élevé au
 Consulat malgré ses refus & sa résistance,
 ce,

ce, qu'il poussa jusqu'à s'absenter des AN. R.
Comices; mais tout absent qu'il étoit 283.
il fut élu. On lui donna pour Collé- AV. J C.
gue T. Quintius Capitolinus, d'un 469.
caractère aussi doux & modéré, que
l'autre étoit emporté & violent; dans
l'espérance que son exemple & ses con-
seils pourroient adoucir ce qu'il y
avoit de trop fier & de trop hautain
dans les manières d'Appius.

Quand on remit l'affaire en question
sur le tapis, Quintius étoit dans son
mois d'exercice: ainsi l'autre Consul
ne pouvoit rien faire sans son consen-
tement. Voleron ajouta à sa Loi un
nouvel article, dans lequel il étoit dit
que la création des Ediles, & toutes les
délibérations généralement qui inté-
resseroient le Peuple, se termineroient
dans des Comices assemblés par Tri-
bus, ce qui étoit ruiner de fond en com-
ble la puissance du Sénat, & la faire
passer entre les mains du Peuple.

Les Consuls, informés de cette en-
treprise, étoient fort en peine des
mesures qu'ils avoient à prendre pour
en empêcher l'effet. Appius alloit aux
moiens les plus violens. Son Collègue
proposoit de prendre avec le Peuple
la

AN. R. la voie de la douceur & de la raison ;
 283. en essayant de lui faire entendre qu'on
 AV. J. C. abusoit de sa simplicité , & qu'on ne
 469. cherchoit qu'à l'engager dans de mau-
 vais pas par les pernicious conseils
 qu'on lui inspiroit. Le Sénat goûta cet
 avis. Quintius aiant eu permission de
 parler devant le Peuple, fit un discours
 si sage, si mesuré, & si solide, qu'il fut
 reçu avec l'agrément de toute l'Assem-
 blée, & qu'il réduisit ses adversaires,
 préparés de longue main en faveur de
 la Loi, à ne pouvoir rien dire de rai-
 sonnable pour la faire passer. Enfin il
 eut un succès si complet, que, si son
 Collègue n'eût gâté l'affaire par ses
 hauteurs ordinaires, le Peuple, con-
 vaincu de l'injustice de sa cause, eût ab-
 solument rejeté la Loi. Mais Appius
 fit un discours plein de fiel & d'amer-
 tume, n'épargnant ni les injures, ni les
 termes les plus outrageans, qui ne ser-
 virent qu'à irriter de nouveau les Plé-
 beïens, & à les éloigner du Sénat.
 „ Il leur reprocha, d'une manière def-
 „ agréable au Sénat même & odieuse
 „ au Peuple, sa première désertion sur
 „ le Mont sacré, & l'érection du Tribu-
 „ nat, qu'il disoit n'avoir été arrachée
 „ du

„ du Sénat que par une révolte décl- AN. R.
 „ rée, & par les menaces d'une guerre 283.
 „ civile. Qu'il ne falloit pas s'étonner AV. J. C.
 „ si d'un Tribunal formé par des sé- 469.
 „ ditioneux, il ne sortoit que des tumultes
 „ & des discordes, qui ne prendroient
 „ fin que par la ruine entière de la Ré-
 „ publique. “ Il conclut enfin par un
 trait dont le Peuple se sentit vivement
 piqué. Il dit, „ qu'on ne manqueroit
 „ jamais dans Rome de sujets de divi-
 „ sions, tant qu'on n'iroit point à la
 „ source du mal, & qu'on laisseroit sub-
 „ sister la puissance du Tribunal.

Lætorius, d'une valeur reconnue
 dans les combats, & non moins vif
 défenseur de la Loi que Voleron, en-
 treprend de répondre au discours
 d'Appius. Il relève avec force sa fierté
 & son insolence, il s'empporte contre
 sa famille ennemie déclarée des Plé-
 beïens, il fait valoir les services con-
 sidérables que le Peuple a rendus à
 l'Etat dans tous les tems. Les paroles
 ne lui venant pas à son gré, ce qui n'est
 pas étonnant dans un militaire: Com-
 me je ne parle pas aussi facilement que
 j'agis, dit-il, Romains, trouvez-vous ici
 demain. On j'y mourrai en votre présence,
 ou je ferai passer la Loi. L'AF-

An. R. L'Assemblée fut plus nombreu
 283. que jamais , chacun attendant ave
 Av. J. C. inquiétude & tremblement quelle e
 469. seroit l'issue. Latorius commande d
 faire sortir tous ceux qui n'avoien
 point droit de suffrage ; & comm
 quelques jeunes gens de la Nobless
 refusoient d'obéir , il ordonne de l
 saisir de leurs personnes. Le Consu
 Appius s'y oppose , prétendant qu'
 n'a de droit que sur les Plébeïens
 Le Tribun envoie son Huissier con
 tre le Consul pour l'arrêter lui-même
 & le conduire en prison , & le Consu
 son Liéteur contre le Tribun , criant
 haute voix, que le Tribun n'étoit qu'un
 particulier , qui n'avoit ni droit d
 commander, ni magistrature. Tout l
 Peuple s'éleva pour la défense de son
 Tribun avec tant de violence , qu'on
 en seroit venu à un combat sanglant
 si Quintius n'eût donné ordre qu'on
 tirât son Collègue de l'Assemblée on
 de gré, ou de force. Alors il travaill
 à adoucir le Peuple , employant de
 prières tendres & vives ; & conjura le
 Tribuns de congédier l'Assemblée , et
 leur représentant „ qu'un délai d
 „ quelques heures n'ôteroit rien :
 „ leur

„ leurs forces , & ne feroit qu'y ajou- AN. R.
 „ ter la réflexion & le conseil : que 283.
 „ peut-être le Consul se rendroit aux Av. J.C.
 „ desirs du Sénat, & le Sénat à ceux du 469.
 „ Peuple. Que le moien le plus court
 „ & le plus sûr de faire passer la Loi,
 „ seroit de s'en rapporter absolument
 „ à la décision du Sénat, qui sans dou-
 „ te, touché de cette marque de con-
 „ fiance & d'amitié , seroit plus porté
 „ à relâcher de ses droits. “ La propo-
 sition fut agréée.

Les Consuls aussitôt convoquèrent le Sénat. Quand on commença à délibérer , les esprits étant extrêmement échaufés , la passion seule se fit entendre , tous les avis étant dictés par la crainte ou par la colére. Mais ce premier feu s'amortissant peu à peu , & faisant place à la réflexion , plus on agissoit de sang froid , & plus aussi l'on se sentoit éloigné des partis violens ; de sorte qu'on remercia Quintius d'avoir adouci les esprits & suspendu la discorde par son habileté & sa sagesse. D'un ^a autre côté , on conjuroit Ap-

p^{ius}

a Ab Appio petitur, quanta in concordia ci-
 ut tantam consularem | vitate esse possit. Dum
 majestatem esse vellet, | Tribuni Consulesque
ad

AN. R. 283. Av. J.C. 469. plus de ne vouloir pas pousser son zèle pour les droits & l'honneur du Consulat plus loin que ne le comportoit l'état présent des choses, & le bien de la paix. Que pendant que les Consuls & les Tribuns tiroient chacun tout de leur côté, il ne restoit à l'Etat aucune force, & que chaque parti paroïssoit moins attentif à conserver la République, qu'à s'en rendre maître. Appius, toujours intraitable, & opiniâtrément attaché à son avis, prenoit les dieux & les hommes à témoin, „ qu'on abandonnoit par crainte & qu'on trahissoit par lâcheté la République: que ce n'étoit point le Consul qui manquoit au Sénat, mais le Sénat au Consul: qu'on acceptoit des loix plus fâcheuses que celles du Mont sacré. Cédant néanmoins l'autorité unanime du Sénat, il demeura en repos, & la Loi fut publiée du consentement des deux Ordres. Depuis ce tems-là les Comices pour la création des Tribuns & des Ediles

ad se quisque omnia	gistratus: magis quo
trahant, nihil relictum	rum in manu sit, quàm
esse virium in medio:	ut incolumis sit, qua
distractam laceratam-	ri. Liv.
que Remp. per ma-	

se tinrent sans consulter le Sénat, sans AN. R.
prendre les auspices, sans observer ^{283.}
aucune cérémonie religieuse, qui de- Av. J. C.
mandât l'intervention des Patriciens, ^{469.}
seuls alors en possession du Sacerdoce.

L'Historien Pison, cité ici par Tite-Live, dit que ce fut dans cette occasion qu'on ajouta trois Tribuns, n'y en ayant eu jusques-là que deux. Ce n'est pas le sentiment de Tite-Live, ni de Denys d'Halicarnasse.

Les troubles domestiques étant ap- Dionys.
paisés, on marcha contre les ennemis lib. 9. p.
du dehors. Appius fut envoyé contre 605.606.
les Volsques, & Quintius contre les Liv. lib.
Eques. Le succès répondit au caracté- 2. cap.
re de l'un & de l'autre. 58-60.

La dureté d'Appius fut la même à L'Ar-
l'armée qu'elle avoit été à la ville, & mée se
il s'y livra avec d'autant plus de liber- laisse
té, qu'elle n'étoit plus retenue par vaincre
l'opposition des Tribuns. Il montroit chez les
contre les Plébeïens, de qui il avoit Volf-
été vaincu, une haine qui enchérif- ques par
soit encore sur celle de son père. Il haine
frémissoit de colère lorsqu'il faisoit ré- contre
flexion qu'une Loi, suspendue & ar- Appius,
cédée par les Consuls qui l'avoient pré- qui la
cédé, & de qui l'on n'attendoit pas fait dé-
cimer.

AN. R. beaucoup, avoit passé sous lui, qui
 283. n'avoit été nommé Consul que pour
 AV. J. C. s'y opposer. Ce dépit secret dont il
 469. étoit dévoré, le portoit à vexer son
 armée par toutes sortes de mauvais
 traitemens, sans qu'il pût par ces vio-
 lences domter le soldat, déterminé
 opiniâtrément à le chagriner, & qui
 avoit fait une espèce de conjuration,
 non contre sa vie, mais contre sa gloi-
 re. Les troupes ainsi mutinées agis-
 soient en tout avec négligence, len-
 teur, nonchalance, & avec un esprit
 de revolte. Si Appius vouloit que l'ar-
 mée fit diligence, elle tarδοit exprès
 sa marche. S'il l'exhortoit à presser
 l'ouvrage, dans le moment même tout
 languissoit. Quand il étoit présent,
 tous baissoient le visage: quand il pas-
 soit, tous le détestoient secrètement,
 de sorte que cet esprit fier, insensible
 jusques là à la haine du Peuple, en
 paroissoit quelquefois déconcerté.
 Aiant épuisé inutilement toute sa
 mauvaise humeur contre les soldats,
 il prit le parti de ne plus traiter avec
 eux, & de ne leur plus parler. Il di-
 soit que les Centurions avoient cor-
 rompu l'armée, & il les appelloit quel-

quelquefois , pour les mortifier par AN. R.
 une raillerie où paroissoit son chagrin, 283.
 des Tribuns du Peuple, des Volerons. AV. J.C. 469.

Les Volsques n'ignoroient rien de ce qui se passoit dans son armée; c'est pourquoi ils se pressoient de donner le combat, s'attendant bien que le soldat agiroit à l'égard d'Appius, comme il avoit fait auparavant à l'égard de Fabius Cæso. Mais il porta les choses encore plus loin. Sous Fabius il s'étoit contenté de ne vouloir pas vaincre : ici il alla jusqu'à vouloir être vaincu. Dès qu'on l'eut fait avancer pour combattre, & que l'ennemi parut, il s'enfuit honteusement vers le camp, & ne s'arrêta, que lorsqu'il vit que l'ennemi se préparoit à forcer les retranchemens. Il fut alors forcé de combattre, mais on vit bien que c'étoit seulement pour empêcher le vainqueur de prendre le camp, & pour faire voir à leur Général qu'ils eussent pu vaincre s'ils l'avoient voulu. Du reste, leur défaite & leur ignominie leur-fit plaisir.

La fierté, ou, pour mieux dire, la férocity d'Appius demeura toujours la même, sans qu'il en rabatît rien. Il

AN. R. convoqua l'assemblée, déterminé à se-
 283. vir contre toute l'armée. Les Lieute-
 AV. J. C. nans Généraux & les Tribuns vont le
 469. trouver, & l'exhortent à ne pas com-
 mettre mal à propos son autorité, dont
 toute la force dépend du consentement
 de ceux qui obéissent. Que les soldats
 disoient hautement qu'ils n'iroient
 point à l'assemblée, & qu'on en enten-
 doit plusieurs demander qu'on les fit
 décamper de dessus les terres des Vols-
 ques. Vaincu par la nécessité, il or-
 donne le départ pour le lendemain,
 & dès la pointe du jour il en fait don-
 ner le signal. C'en fut un aussi pour
 les Volsques. Ils tombent vivement
 sur l'arrière garde. La terreur & le tu-
 multe se répandent par tout, & passent
 jusques aux corps les plus avancés, de
 sorte qu'on ne pouvoit ni entendre
 l'ordre des Commandans, ni ranger
 les troupes en bataille. On ne songeoit
 qu'à se sauver, & l'ennemi cessa de
 poursuivre, plutôt que le Romain de
 fuir.

Quand on fut hors du pays enne-
 mi, & que les soldats se furent réunis,
 le Consul qui les avoit suivis en les
 rappelant inutilement à leur devoir,
 con-

convoque l'assemblée. Il leur reproche avec force, & ce n'étoit point sans raison, leur perfide lâcheté & leur criminelle trahison. Il demande aux soldats & aux Enseignes, où étoient leurs armes, où étoient leurs drapeaux. Après avoir fait battre de verges les Centurions qui avoient quitté leurs rangs, il leur fait couper la tête, & fait décimer tout le reste des troupes : c'est-à-dire que de dix on en fit mourir un, sur lequel le sort étoit tombé. Par ^a ce moien, le supplice tomboit sur un moindre nombre, & la crainte sur tous. Cette sanglante exécution achevée, Appius, l'objet de la haine publique, rentre dans Rome avec le triste & honteux débris de son armée.

Les choses se passèrent bien diversément dans l'autre armée par rapport à Quintius. Charmée de sa douceur & de son équité, elle se trouvoit disposée à tout sous ses ordres, & il n'y avoit point de si grands périls qu'elle n'affrontât avec joie sans avoir besoin

AN. R.
283.
AV. J. C.
469.

L'autre
armée
sert avec
zèle
Quin-
tius con-
tre les
Eques.

D d 3 d'ex-

a Statuerunt ita majores nostri, ut, si à multis esset flagitium rei militaris admissum, fortitione in quosdam

animadverteretur, ut metus videlicet ad omnes, pœna ad paucos perveniret. *Cic. in orat. pro Cluent. n. 128.*

630 APP. CLAUD. T. QUINT. CONS.

AN. R. d'exhortation, par le zèle qu'elle avoit
 283. pour son Général, & par le desir qu'elle
 AV. J. C. le sentoit de lui plaire, & de lui pro-
 469. curer de la gloire. Aussi les Eques n'o-
 sèrent seulement paroître. Quintius
 ravagea la meilleure partie du pays, &
 y fit un grand butin. Il l'accorda tout
 entier aux soldats, assaisonnant cette
 largesse de louanges, auxquelles ils ne
 font pas moins sensibles, qu'aux ré-
 compenses. L'armée retourna à Rome,
 pénétrée de sentimens d'affection & de
 tendresse pour son Général, & à cause
 de lui adoucie envers tout l'Ordre des
 Patriciens. Elle disoit que le Sénat lui
 avoit donné pour Chef un père, & à
 l'autre armée un Maître. Quelle diffé-
 rence entre un homme & un homme,
 tous deux pourtant d'un grand mérite
 d'ailleurs, & d'une valeur reconnue !
 On ne peut trop le répéter. L'humeur
 & la passion gâtent les plus excellentes
 qualités, & les rendent, non seulement
 inutiles, mais souvent même perni-
 cieuses.

AN. R. L. VALERIUS II.
 284.

AV. J. C. TIB. ÆMILIUS.

468. Sous ces Consuls, les Tribuns remi-
 Appius
 est cité rent sur le tapis la Loi Agraire, & se
 ren-

rendirent au Sénat, où ils firent leurs AN. R.
 représentations avec beaucoup de mo- 284
 dération & de douceur. Les Consuls, Av. J. C.
 pour ne point réveiller les anciennes 468.
 querelles, ne firent aucune opposi- devant
 tion, & se contentèrent de demander le Peu-
 l'avis des plus anciens. L. Æmilius, ple : il
 père d'un des Consuls, qui parla le meurt a-
 premier, appuya fortement la deman- vant le
 de des Tribuns, montrant par plusieurs juge-
 raisons qu'elle étoit juste en elle-mê- ment.
 me, & utile pour le bien public. Ap- Dionys.
 pius, quoiqu'il prévît bien à quoi il lib. 9. p.
 s'exposoit, incapable d'être arrêté par 606 615.
 la crainte quand il croioit avoir la jus- Liv. lib.
 tice de son côté, soutint le sentiment 2. 6. 61.
 contraire avec beaucoup de force, &
 entraîna le plus grand nombre dans
 son avis.

Les Tribuns, dans une furieuse co-
 lère du refus qu'ils avoient essuié, ne
 songent plus qu'à se venger sur l'auteur
 de cette disgrâce. Ils assignent Appius
 devant le Peuple, pour y venir rendre
 compte de sa conduite, & y répondre
 sur plusieurs chefs dont on le char-
 geoit. Jamais Accusé plus odieux au
 Peuple ne comparut devant lui. Ce-
 lui-ci portoit devant ses Juges tous les

AN. R. griefs de son père, & tous les siens
 284. propres. Jamais aussi les Patriciens ne
 AV. J. C. s'intéressent si vivement, & ne firent
 458. tant d'efforts pour sauver un de leurs
 confrères : ils voioient avec une extrême
 douleur le défenseur du Sénat, le
 vengeur de la majesté Consulaire, le
 rempart invincible de leurs droits
 contre les attaques Tribunitiennes, li-
 vré à la colère du Peuple, & cela pour
 avoir passé un peu les bornes de la mo-
 dération dans la chaleur des disputes.
 Appius, seul de tous les Sénateurs,
 comptoit pour rien & les Tribuns, &
 le Peuple, & le jugement qu'on alloit
 prononcer. Les Patriciens, consternés
 du péril où ils le voient, tâchent en
 vain de l'engager à faire quelque dé-
 marche pour lui-même, à céder à l'o-
 rage pour un tems, & à calmer les es-
 prits par un appareil convenable à sa
 situation. C'étoit bien peu le connoi-
 tre. Il rejette avec mépris une telle
 proposition comme indigne de lui.
 Loin de changer ni d'habit ni de visa-
 ge, & de paroître en suppliant devant
 ses Juges, il ne peut pas gagner sur lui,
 même en se défendant, de rien rabat-
 tre de sa hauteur ordinaire, ni d'adou-
 cir

cir le moins du monde l'âpreté de son AN. R.
 file. Même extérieur en tout, même 284.
 air de confiance, même fierté sur le Av. J. C.
 visage, même force dans ses discours: 468.
 en sorte qu'une grande partie du Peuple ne le redoutoit pas moins cité comme criminel devant lui, qu'il l'avoit auparavant redouté Consul. Il plaida une fois sa cause, toujours sur le même ton, c'est-à-dire plutôt en accusateur, qu'en accusé: & il étonna tellement les Tribuns & le Peuple par sa fermeté & sa constance, qu'ils ne purent s'empêcher de remettre le jugement à un autre jour. Ayant que ce jour fût arrivé, il mourut, selon quelques Auteurs, de maladie; selon d'autres, de mort violente qu'il se procura lui-même. Son fils demanda qu'il lui fût permis de faire l'Oraison funèbre de son père. Les Tribuns s'y opposèrent. Le ^a Peuple, plus équitable, ne put souffrir qu'on privât ce grand homme d'un honneur qui lui étoit si justement dû. Il écouta son éloge après sa mort d'une oreille aussi favorable, qu'il

D d 5 avoit

<p>a. Plebs fraudari solenni honore supremum diem tanti viri soluit: & laudationem</p>	<p>tam æquis auribus mortui audiit, quam vivæ accusationem audierat. Liv.</p>
--	---

634 T. NUMIC. PRISC. A. VIRG. CONS.
avoit écouté son accusation pendant sa
vie ; & assista en foule à ses funérail-
les.

Pendant les sept ou huit années sui-
vantes , l'histoire ne nous présente que
quelques guerres peu considérables
contre des peuples voisins & perpé-
tuels ennemis de Rome : les Eques, les
Sabins, les Volques.

AN. R. T. NUMICIUS PRISCUS.
285. A. VIRGINIUS.
Av. J. C.

467.
Nou-
veaux
trou-
bles.

La multitude, qui se croïoit oppri-
mée par le crédit des Grands, pour en
marquer son ressentiment, s'absenta
de toutes les Assemblées qui se fe-
soient par Centuries, & où les Nobles
& les riches avoient la principale au-
torité. Il sembloit que les Plébeïens
voulussent se séparer encore une fois
du corps de la République. On n'en
vit aucun à l'élection des Consuls pour
l'année suivante ; & , ce qui n'étoit ja-
mais arrivé, ils furent élevés à cette
dignité par les suffrages seuls du Sé-
nat, des Patriciens, & de leurs Cliens,
qui , malgré ces divisions ; demeu-
roient toujours attachés à leurs Pa-
trons.

T. QUINTIUS. Q. SERVIL. CONS. 635

T. QUINTIUS. II.

AN. R.

Q. SERVILIUS.

286.

AV. J. C.

Les Romains prennent la ville d'Antium sur les Volques.

TIB. ÆMILIUS. II.

AN. R.

Q. FABIVS.

287.

AV. J. C.

Ce Fabius, selon Denys d'Halicarnasse, étoit fils d'un des trois frères de ce nom qui furent tués à Crémère; & la chose est constante par les Fastes Capitolins. Tite-Live le donne pour le seul de cette famille qui ne périt point dans cette malheureuse journée: ce qui n'est pas sans difficulté. L'unique Fabius qui resta selon lui, n'avoit pas encore quinze ans alors, *prope puerem*. Depuis cette défaite jusqu'aux tems dont il s'agit ici, il ne s'est écoulé que dix ans. Choisissoit-on des Consuls à l'âge de vingt-cinq ans? On en a un exemple à la vérité longtemps après dans la personne de Valérius Corvus, qui fut nommé Consul à l'âge de vingt-trois ans: mais cela arrivoit rarement. D'un autre côté, s'il étoit resté d'autre Fabius que celui-là, seroit-il possible qu'aucun ne fût par-

De 6 venu

AN. R. venu aux honneurs? Or tous les Fa-
 287. bius dont il fera question dans la suite
 AV. J.C. descendent de celui qui est Consul cet-
 465. te année. Je laisse aux Savans le soin
 d'éclaircir ces difficultés.

Les Tribuns, sous ce Consulat, fi-
 rent de nouvelles intrigues au sujet de
 la Loi Agraire. Pour en prévenir l'ef-
 fet, le Sénat accorda au Peuple une
 partie des terres qu'on avoit prises la
 dernière campagne sur les Antiates.
 Quand il fut question de donner son
 nom aux Triumvirs nommés pour l'é-
 tablissement de cette Colonie, il y eut
 peu de Plébeïens qui se présentassent.
 Rome avoit trop de charmes pour ses
 habitans : personne n'en vouloit sor-
 tir. Les Jeux, les Spectacles, les As-
 semblées publiques, l'agitation des
 affaires, la part que le Peuple prenoit
 dans le gouvernement, tout y rete-
 noit un citoyen quelque pauvre qu'il
 fût. On regardoit une Colonie com-
 me un honnête exil, & ^a les plus mi-
 sérables Plébeïens aimèrent mieux,
 dans cette occasion, vivre à Rome
 dans

^a Fecit statim, ut cere Romæ agrum mal-
 fit, fastidium copia : le, quàm alibi accipe-
 pauci nomina dedere.. re, Liv. lib. 3. cap. 1.
 Cetera multitudo pos-

Q. SERVIL. SP. POSTUM. &c. CONS. 637
 dans l'indigence, & y attendre le partage incertain des terres publiques dont on les flatoit depuis si lontems, que d'en posséder actuellement dans une riche Colonie. Il falut donc que le Sénat, pour rendre complete la Colonie, permît aux Latins & aux Herniques de jouir du privilège.

Q. SERVILIUS II.
SP. POSTUMIUS.

AN. R.
288.
Av. J. C.
464.

Q. FABIVS II.
T. QVINTIVS III.

AN. R.
289.
Av. J. C.

On fit cette année à Rome le Cens^{463.} ou dénombrement des citoïens capables de porter les armes. Le nombre en monta à cent vingt-quatre mille deux cens quatorze. C'étoit le neuvième Cens.

Fin du premier Tome.

TABLE



TABLE

DU PREMIER VOLUME

DE L'HISTOIRE

ROMAINE.



LIVRE PREMIER.

AVANT-PROPOS. pag. I.

CHAPITRE PREMIER.

*HISTOIRE SOMMAIRE de ce
qui s'est passé dans l'Italie avant la
fondation de Rome.* 5

§. I. *Anciens peuples qui ont d'abord ha-
bité dans l'Italie. Evandre. Hercule.
Latinus. Enée arrive en Italie. Il
épouse la fille de Latinus, & bâtit
Lavinium. Guerre contre Turnus &
contre Mézence. Ascagne fils d'Enée
bâtit.*

bâtit Albe la Longue. Suite des Rois d'Albe. pag. 5

- S. II. *Amulius chasse du trône Numitor son frère aîné. Rhéa Sylvia, fille de ce dernier, enfermée chez les Vestales, accouche de deux enfans attribués au dieu Mars, Romulus & Rémus, qui sont nourris en secret. Devenus plus grands, ils rétablissent leur grand père sur le trône, après avoir tué Amulius. Mort de Remus.* 15

CHAPITRE SECOND.

HISTOIRE DES SEPT ROIS DE ROME.

ARTICLE PREMIER.

Règne de Romulus.

- S. I. *Romulus fonde la ville de Rome sur le mont Palatin. Il est élu Roi. Il partage le Peuple en trois Tribus, & en trente Curies : en Patriciens & Plébéiens. Sénat. Patrons & Cliens. Chevaliers. Asyle ouvert à toutes sortes de personnes. Sages réglemens établis par Romulus.* 25
- S. II. *Enlèvement des Sabines, & d'autres filles des peuples voisins. Romulus*

défait les Céniniens, & remporte des dépouilles opimes. Il soumet aussi les Antemnates & les Crustuminiens. Rude guerre contre les Sabins, terminée par un Traité de paix. Tatius & Romulus règnent ensemble. Mort de Tatius. Romulus défait les Fidénates, les Camériens, les Veiens. Mort de Romulus. Il est honoré comme un dieu. pag. 64

I N T E R R È G N E.

Après un Interrègne d'un an, Numa Pompilius est choisi pour Roi. 104

ARTICLE SECOND.

Règne de Numa Pompilius.

S. I. Numa s'applique à adoucir les mœurs des Romains, & à leur inspirer un esprit pacifique par les exercices de la Religion. Il construit le temple de Janus. Ses entretiens avec la Nymphé Egérie. Il réforme le Calendrier. Il crée des Pontifes. Il règle les fonctions des Vestales. Il établit les Saliens : puis des Hérauts d'armes, appelés Féciaux ; & d'autres Hérauts, pour les cérémonies de.

- de la Religion. Effets merveilleux de tous ces établissemens. pag. 115
- §. II. *Numa s'applique à établir le bon ordre dans la ville & à la campagne. Il inspire à ses sujets l'amour du travail, de la frugalité, de la pauvreté. Il meurt regretté de tout le peuple. Fausse opinion qu'il avoit été disciple de Pythagore. Livres sacrés enfermés dans son tombeau.* pag. 140

ARTICLE TROISIEME.

Règne de Tullus Hostilius.

Tullus partage des terres aux pauvres citoyens. Il enferme le mont Cælius dans la ville. Guerre contre les Albains. Elle est terminée par le combat singulier des Horaces & des Curiaces. Horace tue sa sœur. Trahison & supplice de Sufsetius. Albe rasée : ses citoyens réunis à ceux de Rome. Guerre contre les Sabins : puis contre les Latins. Grande peste à Rome. Mort de Tullus Hostilius. 154

ARTICLE QUATRIEME.

Règne d'Ancus Marcius.

Ancus Marcius rétablit le culte divin négligé sous son Prédécesseur. Il essuie plusieurs

plusieurs guerres malgré lui , & y remporte toujours l'avantage. Il aggrandit Rome, en y ajoutant le mont Aventin. Il fait bâtir la ville d'Ostie. Il ferme de murailles le Janicule. Lucumon, né à Tarquinies , & originaire de Corinthe , vient s'établir à Rome avec Tanaquil sa femme. Il se rend agréable au Roi & au peuple. Il prend le nom de Lucius Tarquin. Mort d'Ansus.

pag. 189.

ARTICLE CINQUIEME.

Règne de Tarquin l'Ancien.

Tarquin est déclaré Roi. Il crée cent nouveaux Sénateurs. Il soutient plusieurs guerres contre les peuples voisins , & en sort toujours avec avantage. Etablissmens de Tarquin pendant la paix. Il augmente, embellit, & fortifie la ville. Il creuse des Aqueducs & des Egoûts. Il bâtit le Cirque. Il prépare les fondemens du Capitole. Histoire de l'Augur Navius. Naissance de Servius Tullius. Tarquin le choisit pour gendre. Mort du Roi , assassiné par l'ordre des enfans d'Ansus Marcus.

204

ARTI-

ARTICLE SIXIEME.

Régne de Servius Tullius.

Tullius se fait déclarer Roi par le Peuple, sans demander le consentement du Sénat. Il soutient plusieurs guerres, qu'il termine heureusement. Il partage le Peuple en dix-neuf Tribus. Il établit le Cens ou Dénombrement. Il introduit la coutume d'affranchir les Esclaves. Il fait une alliance particulière entre les Romains & les Latins. Mort tragique de Tullius.

pag. 240.

ARTICLE SEPTIEME.

Régne de Tarquin le Superbe.

Tarquin gouverne en Tyran. Il se fait ami des Latins : il fait périr Turnus Herdonius, qui étoit opposé à ses vûes : il conclut un traité avec les Latins : il établit le temple de Jupiter Latial. Il fait la guerre contre les Sabins : prend sur eux par ruse la ville de Gabies. Tarquin profite de la paix pour travailler au bâtiment du Capitole. Livres des Sibylles. Brutus accompagne les deux Princes à Delphes.

phes. Caractère de ce Romain. Siège d'Ardée. Mort funeste de Lucrece, qui donne lieu à l'expulsion des Rois. Etat de Rome.

pag. 284

L I V R E S E C O N D.

AVANT-PROPOS. 329

S. I. **B** *Rutius & Collatin sont nommés Consuls. On jure de ne jamais souffrir de Rois à Rome. On rend le nombre des Sénateurs complet. Les Ambassadeurs de Tarquin demandent qu'on lui restitue ses biens. Cependant ils cabalent dans Rome. Plusieurs jeunes gens de la plus haute Noblesse conspirent de rétablir Tarquin. Leur dessein est découvert. Ils sont condamnés & mis à mort. Triste fermeté de Brutus. Les biens de Tarquin sont abandonnés au pillage. Collatin devenu suspect, abdique le Consulat. Valère lui est substitué. Examen de la conduite de Brutus qui fait mourir ses fils.*

334

S. II. *Combat entre les Consuls & Tarquin. Mort de Brutus. Honneurs rendus à sa mémoire. Valère devient suspect : il rase sa maison, & fait établir plu-*

plusieurs Loix populaires. On lui donne pour Collègue Sp. Lucretius : & à la place de celui-ci qui mourut presque aussitôt , M. Horatius. Porfena entreprend de rétablir les Tarquins. Action célèbre d'Horatius Cocles , puis de Clélie. Porfena fait la paix avec les Romains. Dédicace du Capitole. Tarquin perdant toute espérance de remonter sur le trône par le secours de Porfena , se retire à Tusculum. pag. 360

- §. III. *Guerre des Sabins. Mort & éloge de Publicola. Différentes guerres. Conjuraison découverte à Rome. Guerre des Latins. Troubles à Rome au sujet des dettes : le Peuple refuse de s'enrôler. Création d'un Dictateur. Il apaise les troubles. Trêve d'un an avec les Latins. Réflexion sur la Dictature. Décret au sujet des femmes. Guerre contre les Latins. Célèbre bataille auprès du Lac Régille, gagnée par les Romains. Paix accordée aux Latins. Tarquin se retire à Cumæ , & y meurt. 369*

- §. IV. *Guerre des Volscs. Nouveaux troubles. Sur la parole du Consul Servilius , les citoyens s'enrôlent. Les Volscs sont vaincus , & punis sévèrement.*

rement. Servilius triomphe malgré le Sénat. Troubles plus violens que jamais. Valère est nommé Dictateur. Il défait les ennemis. N'ayant pu obtenir pour le Peuple la remise des dettes, il se démet de la Dictature. Retraite du Peuple sur le Mont sacré. Réunion du Sénat & du Peuple. Etablissement des Tribuns du Peuple : puis des Ediles Plébeïens. Réflexion sur la conduite du Sénat.

pag. 439

LIVRE TROISIEME.

5. I. *S*ége & prise de Coriotes , où se distingue Marcius , surnommé depuis Coriolan. Son caractère. Renouvellement du Traité avec les Latins. Mort de Ménénus Agrippa. Honneurs rendus à sa pauvreté. Famine extrême à Rome. Nouveaux troubles. Coriolan demande le Consulat, & est refusé. Il s'emporte avec violence contre le Peuple au sujet de la distribution du blé. Il conseille de profiter de la misère du Peuple pour abolir le Tribunat. Il est appelé en jugement devant le Peuple, & condamné à l'exil. Il se retire chez les Volsques, qu'il engage à la guer-

guerre. Il forme le siège de Rome. Il rejette l'Ambassade des Sénateurs, & celle des Prêtres. Il leve le siège à la prière de sa mère, & retourne à son exil. Sa mort. pag. 486

S. II. Sp. Cassius Consul travaille à usurper le pouvoir Souverain. Il est accusé devant le Peuple, condamné à mort, & exécuté. Dissensions entre les Tribuns & les Consuls au sujet de la Loi Agraire. Victoire considérable, mais sanglante, remportée contre les Etrusques. Triste défaite des Fabius près de Crémère. Ménénus est condamné à une amende : Servilius absou. Genucius Tribun excite de nouveaux troubles : il est trouvé mort dans son lit. Violens troubles. 562

S. III. Voleron fait passer une Loi fort contraire à l'autorité du Sénat. L'armée se laisse vaincre chez les Volsques par haine contre Appius, qui la fait décimer. L'autre armée sert avec zèle Quintius contre les Eques. Appius est cité devant le Peuple : il meurt avant le jugement. Nouveaux troubles. 612

FIN de la Table.

APPROQ.

APPROPRIATION.

J'ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, le premier Tome de l'*Histoire Romaine*, par Monsieur Rollin; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Après avoir achevé l'*Histoire Ancienne*, l'Auteur entreprend d'écrire celle de Rome: & je crois que l'on y trouvera la même solidité dans les réflexions, & le même agrément dans le stile. A Paris, ce 21. de Mai 1738.

SECOURS.



any more, - at all - for all